



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





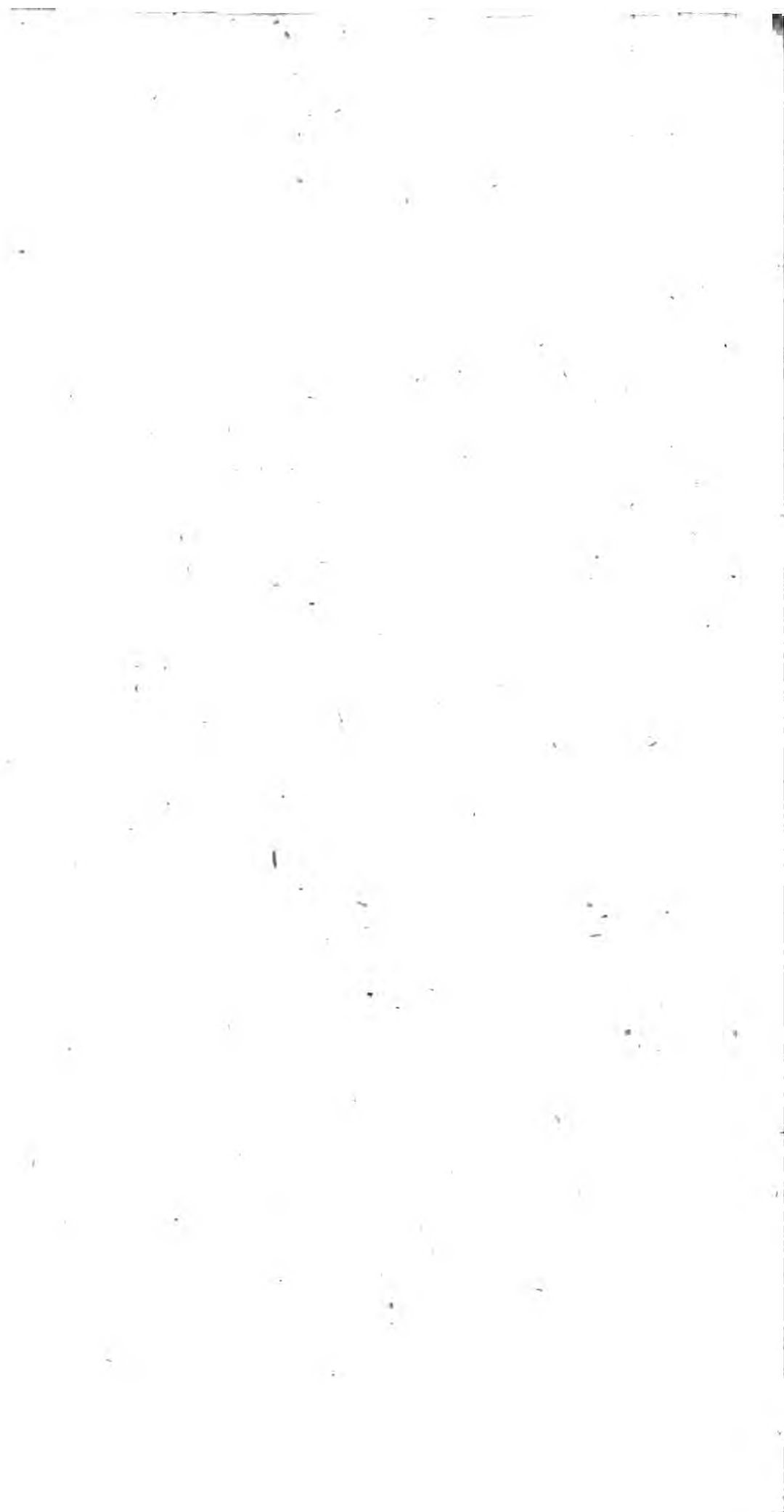
VI. 1785/1(19)

~~S. 61~~



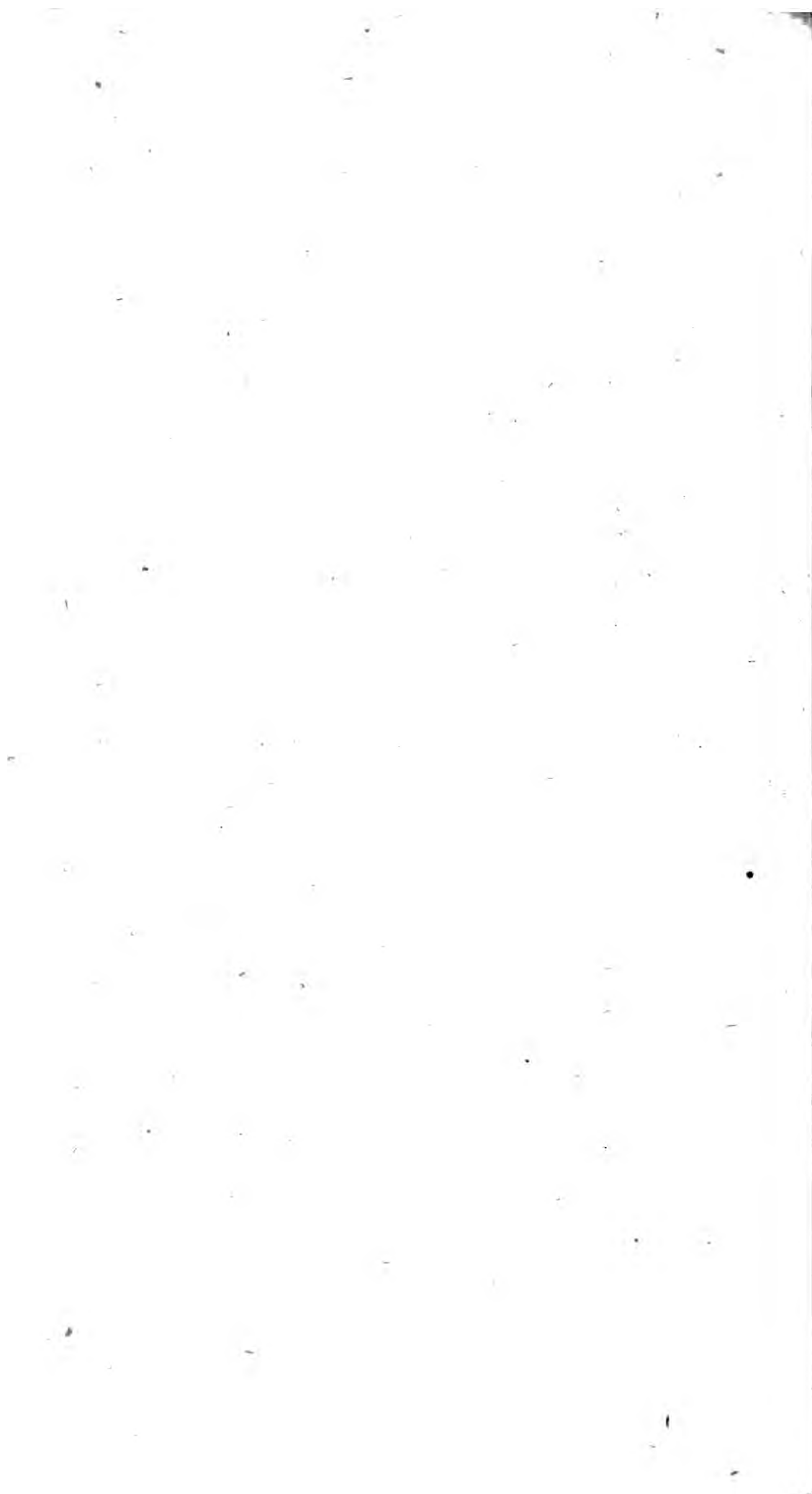
VI. 1785/1(19)

~~S. 61~~









O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



---

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME DIX-NEUVIEME.

19

---

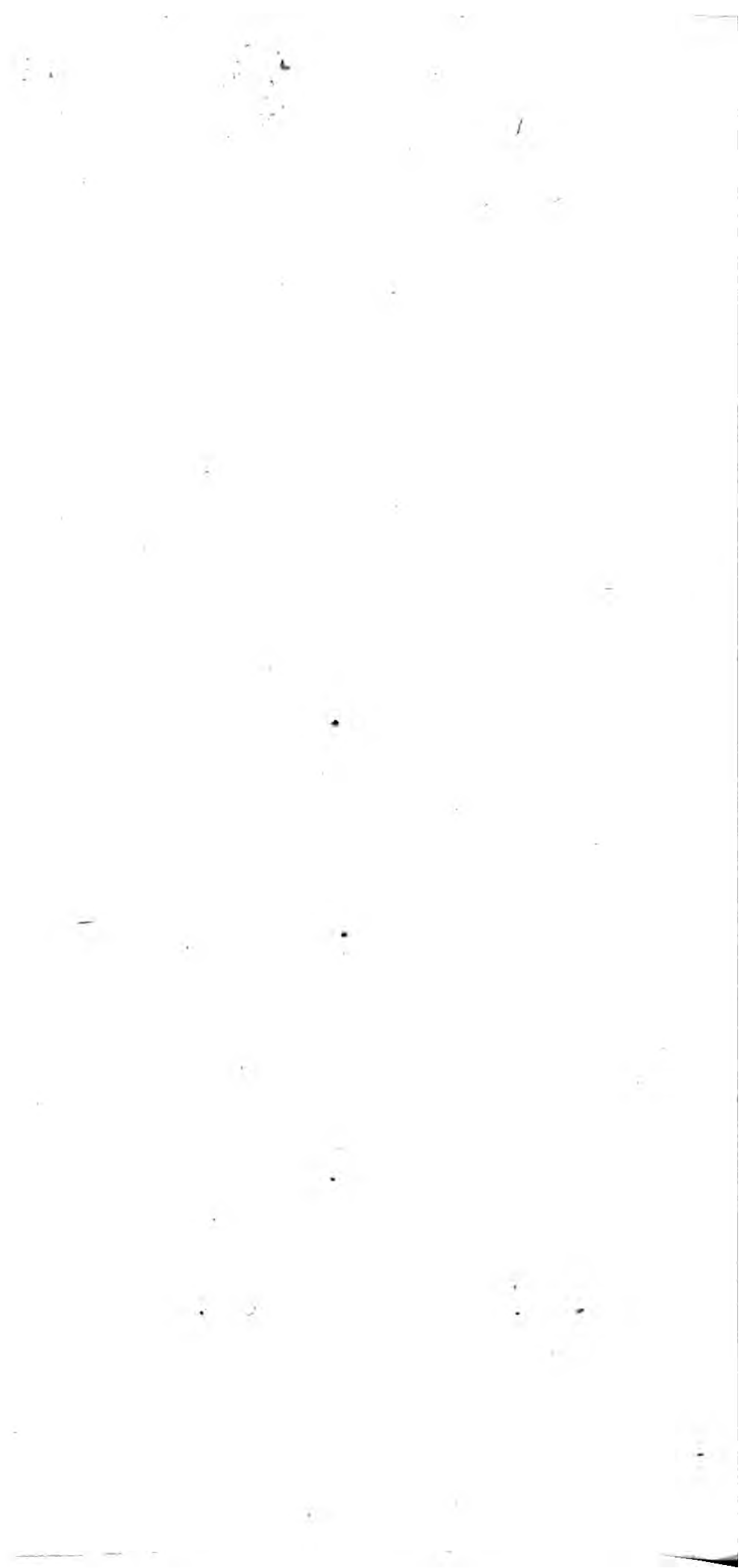
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE.  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



ESSAI  
SUR  
LES MOEURS  
ET  
L'ESPRIT DES NATIONS,  
ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS  
DE L'HISTOIRE,  
DEPUIS CHARLEMAGNE  
JUSQU'A LOUIS XIII.

*Essai sur les mœurs, &c.* Tome IV. \*A



E S S A I  
S U R L E S M O E U R S  
E T L' E S P R I T D E S N A T I O N S .

C H A P I T R E C I I .

*Etat de l'Europe , à la fin du quinzième siècle.  
De l'Allemagne , et principalement de l'Es-  
pagne. Du malheureux règne de Henri IV ,  
surnommé l'impuissant. D'Isabelle et de Fer-  
dinand. Prise de Grenade. Persécution contre  
les Juifs et contre les Maures.*

**L'**EMPEREUR *Frédéric III* , de la maison 1493.  
d'Autriche , venait de mourir. Il avait laissé Empire  
l'Empire à son fils *Maximilien* , élu , de son puissant  
vivant , roi des Romains. Mais ces rois des et emp  
Romains n'avaient plus aucun pouvoir en reur fa  
Italie. Celui qu'on leur laissait en Allemagne ble.  
n'était guère au-dessus de la puissance du doge  
à Venise ; et la maison d'Autriche était encore  
bien loin d'être redoutable. En vain l'on  
montre à Vienne cette épitaphe : *Ci gît*  
*Frédéric III , empereur pieux , auguste , souve-*  
*rain de la chrétienté , roi de Hongrie , de Dalmatie ,*  
*de Croatie , archiduc d'Autriche , &c. : elle ne*



fert qu'à faire voir la vanité des inscriptions. Il n'eut jamais rien de la Hongrie que la couronne , ornée de quelques pierreries , qu'il garda toujours dans son cabinet , sans les renvoyer ni à son pupille *Ladiflas* , qui en était roi , ni à ceux que les Hongrois élurent ensuite , et qui combattirent contre les Turcs. Il possédait à peine la moitié de la province d'Autriche ; ses cousins avaient le reste ; et quant au titre de souverain de la chrétienté , il est aisé de voir s'il le méritait. Son fils *Maximilien* avait , outre les domaines de son père , le gouvernement des Etats de *Marie de Bourgogne* , sa femme , mais qu'il ne régiffait qu'au nom de *Philippe le beau* , son fils. Au reste , on fait qu'on l'appelait *Massimiliano pochi danari* , furnom qui ne désignait pas un puissant prince.

Angle-  
terre.

L'Angleterre , encore presque sauvage , après avoir été long-temps déchirée par les guerres civiles de la *Rose blanche* et de la *Rose rouge* , ainsi que nous le verrons incessamment , commençait à peine à respirer sous son roi *Henri VII* qui , à l'exemple de *Louis XI* , abaissait les barons , et favorisait le peuple.

Espagne :  
désordres  
d'un nou-  
veau gen-  
re.

En Espagne les princes chrétiens avaient toujours été divisés. La race de *Henri Transtamare* , bâtard usurpateur , ( puisqu'il faut appeler les choses par leur nom ) régnait toujours en Castille ; et une usurpation d'un genre plus

singulier fut la source de la grandeur espagnole.

*Henri IV*, un des descendans de *Transtamare*, qui commença son malheureux règne en 1454, était énervé par les voluptés. Il n'y a jamais eu de cour entièrement livrée à la débauche, sans qu'il y ait eu des révolutions, ou du moins des séditions. Sa femme *dona Juana*, que j'appelle ainsi pour la distinguer et de sa fille *Jeanne* et des autres princesses de ce nom, fille d'un roi de Portugal, ne couvrait ses galanteries d'aucun voile. Peu de femmes dans leurs amours eurent moins de respect pour les bienfaisances. Le roi *dom Henri IV* passait ses jours avec les amans de sa femme, ceux-ci avec les maîtresses du roi. Tous ensemble donnaient aux Espagnols l'exemple de la plus grande mollesse et de la plus effrénée débauche. Le gouvernement étant si faible, les mécontents, qui sont toujours le plus grand nombre en tout temps et en tout pays, devinrent très-forts en Castille. Ce royaume était gouverné comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne et tous les Etats monarchiques de l'Europe l'avaient été si long-temps. Les vassaux partageaient l'autorité. Les évêques n'étaient point princes souverains comme en Allemagne; mais ils étaient seigneurs et grands vassaux, ainsi qu'en France.

Un archevêque de Tolède, nommé *Carillo*, et plusieurs autres évêques, se mirent à la tête de la faction contre le roi. On vit renaître en Espagne les mêmes désordres qui affligèrent la France sous *Louis le débonnaire*, qui sous tant d'empereurs troublèrent l'Allemagne, que nous verrons reparaitre encore en France sous *Henri III*, et désoler l'Angleterre sous *Charles I*.

1465. Les rebelles, devenus puissans, déposèrent leur roi en effigie. Jamais on ne s'était avisé jusque-là d'une pareille cérémonie. On dressa un vaste théâtre dans la plaine d'Avila. Une mauvaise statue de bois, représentant dom *Henri*, couverte des habits et des ornemens royaux, fut élevée sur ce théâtre. La sentence de déposition fut prononcée à la statue. L'archevêque de Tolède lui ôta la couronne, un autre l'épée, un autre le sceptre, et un jeune frère de *Henri*, nommé *Alfonse*, fut déclaré roi sur ce même échafaud. Cette comédie fut accompagnée de toutes les horreurs tragiques des guerres civiles. La mort du jeune prince, à qui les conjurés avaient donné le royaume, ne mit pas fin à ces troubles. L'archevêque et son parti déclarèrent le roi impuissant dans le temps qu'il était entouré de maîtresses; et par une procédure inouïe dans tous les Etats, ils prononcèrent que sa fille *Jeanne* était bâtarde, née d'adultère, incapable de régner. On avait

Fille du  
roi née en  
légitime  
mariage,  
déclarée  
bâtarde.

auparavant reconnu roi le bâtard *Transtamare*, rebelle envers son roi légitime : c'est à présent un roi légitime qu'on détrône, et dont on déclare la fille bâtarde et supposée, quoique née publiquement de la reine, quoiqu'avouée par son père.

Plusieurs grands prétendaient à la royauté ; mais les rebelles se résolurent à reconnaître *Isabelle*, sœur du roi, âgée de dix-sept ans, plutôt que de se soumettre à un de leurs égaux ; aimant mieux déchirer l'Etat au nom d'une jeune princesse, encore sans crédit, que de se donner un maître.

L'archevêque, ayant donc fait la guerre à son roi au nom de l'infant, la continua au nom de l'infante ; et le roi ne put enfin sortir de tant de troubles et demeurer sur le trône que par un des plus honteux traités que jamais souverain ait signés. Il reconnut sa sœur *Isabelle* pour sa seule héritière légitime, au mépris des 1468. droits de sa propre fille *Jeanne* ; et les révoltés lui laissèrent le nom de roi à ce prix. Ainsi le malheureux *Charles VI* en France, avait signé l'exhérédation de son propre fils.

Il fallait, pour consommer ce scandaleux ouvrage, donner à la jeune *Isabelle* un mari qui fût en état de soutenir son parti. Ils jetèrent les yeux sur *Ferdinand*, héritier d'Aragon, prince à peu-près de l'âge d'*Isabelle*. L'archevêque

les maria en secret ; et ce mariage , fait sous des auspices si funestes , fut pourtant la source de la grandeur de l'Espagne. Il renouvela d'abord les dissensions , les guerres civiles , les traités frauduleux , les fausses réunions qui augmentent les haines. *Henri* , après un de ces raccommodemens , fut attaqué d'un mal violent dans un repas que lui donnaient quelques-uns de ses ennemis réconciliés , et mourut bientôt après.

Et encore  
bâtarde ,  
quand son  
père en  
mourant  
la dit légi-  
time.

En vain il laissa son royaume en mourant à *Jeanne* , sa fille , en vain il jura qu'elle était légitime ; ni ses sermens au lit de la mort , ni ceux de sa femme , ne purent prévaloir contre le parti d'*Isabelle* et de *Ferdinand* , surnommé depuis *le catholique* , roi d'Aragon et de Sicile. Ils vivaient ensemble , non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari , mais comme deux monarques étroitement liés. Ils ne s'aimaient , ni ne se haïssaient , se voyant rarement , ayant chacun leur conseil , souvent jaloux l'un de l'autre dans l'administration ; la reine encore plus jalouse des infidélités de son mari , qui remplissait de ses bâtards tous les grands postes ; mais unis tous deux inséparablement pour leurs communs intérêts , agissant sur les mêmes principes , ayant toujours les mots de religion et de piété à la bouche , et uniquement occupés de leur

ambition. La véritable héritière de Castille, *Jeanne*, ne put résister à leurs forces réunies. Le roi de Portugal, dom *Alfonse*, son oncle, qui voulait l'épouser, arma en sa faveur. Mais la conclusion de tant d'efforts et de tant de troubles fut que la malheureuse princesse passa dans un cloître une vie destinée au trône. 1479.

Jamais injustice ne fut ni mieux colorée, ni plus heureuse, ni plus justifiée par une conduite hardie et prudente. *Isabelle* et *Ferdinand* formèrent une puissance telle que l'Espagne n'en avait point encore vue depuis le rétablissement des chrétiens. Les mahométans arabes-maures n'avaient plus que le royaume de Grenade; et ils touchaient à leur ruine dans cette partie de l'Europe, tandis que les mahométans turcs semblaient prêts de subjuguier l'autre. Les chrétiens avaient, au commencement du huitième siècle, perdu l'Espagne par leurs divisions, et la même cause chassa enfin les Maures d'Espagne.

*Ferdinand*  
et *Isabelle*,  
les plus  
injustes  
dévots de  
leur  
temps.

Le roi de Grenade, *Alboacen*, vit son neveu *Boabdilla* révolté contre lui. *Ferdinand le catholique* ne manqua pas de fomenter cette guerre civile, et de soutenir le neveu contre l'oncle, pour les affaiblir tous deux l'un par l'autre. Bientôt après la mort d'*Alboacen*, il attaqua avec les forces de la Castille et de l'Aragon son allié *Boabdilla*. Il en coûta six

Ils prennent Grenade.

années de temps pour conquérir le royaume mahométan. Enfin la ville de Grenade fut assiégée. Le siège dura huit mois. La reine *Isabelle* y vint jouir de son triomphe. Le roi *Boabdilla* se rendit à des conditions qui marquaient qu'il eût pu encore se défendre : car il fut stipulé qu'on ne toucherait ni aux biens, ni aux lois, ni à la liberté, ni à la religion des Maures ; que leurs prisonniers même seraient rendus sans rançon, et que les juifs compris dans le traité jouiraient des mêmes privilèges. *Boabdilla* sortit à ce prix de sa capitale, et alla  
 1491. remettre les clefs à *Ferdinand* et *Isabelle*, qui le traitèrent en roi pour la dernière fois.

Les contemporains ont écrit qu'il versa des larmes en se retournant vers les murs de cette ville bâtie par les mahométans depuis près de cinq cents ans, peuplée, opulente, ornée de ce vaste palais des rois maures, dans lequel étaient les plus beaux bains de l'Europe, et dont plusieurs salles voûtées étaient soutenues sur cent colonnes d'albâtre. Le luxe qu'il regrettait fut probablement l'instrument de sa perte. Il alla finir sa vie en Afrique.

*Ferdinand* fut regardé dans l'Europe comme le vengeur de la religion, et le restaurateur de la patrie. Il fut dès-lors appelé roi d'Espagne. En effet, maître de la Castille par sa femme, de la Grenade par ses armes, et de l'Aragon

par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre, qu'il envahit dans la suite. Il avait de grands démêlés avec la France, pour la Cerdagne et le Rouffillon engagés à *Louis XI*. On peut juger si étant roi de Sicile, il voyait d'un œil jaloux *Charles VIII* prêt d'aller en Italie dépousséder la maison d'*Aragon*, établie sur le trône de Naples.

Nous verrons bientôt éclore les fruits d'une jalousie si naturelle. Mais avant de considérer les querelles des rois, vous voulez toujours observer le sort des peuples. Vous voyez que *Ferdinand et Isabelle* ne trouvèrent pas l'Espagne dans l'état où elle fut depuis sous *Charles-Quint* et sous *Philippe II*. Ce mélange d'anciens Visigoths, de Vandales, d'Africains, de juifs et d'aborigènes, dévastait depuis long-temps la terre qu'ils se disputaient; elle n'était fertile que sous les mains mahométanes. Les Maures vaincus étaient devenus les fermiers des vainqueurs; et les Espagnols chrétiens ne subsistaient que du travail de leurs anciens ennemis. Point de manufacture chez les chrétiens d'Espagne, point de commerce; très-peu d'usage même des choses les plus nécessaires à la vie : presque point de meubles, nulle hôtellerie dans les grands chemins, nulle commodité dans les villes : le linge fin y fut très-long-temps ignoré, et le linge grossier assez rare. Tout leur



commerce intérieur et extérieur se faisait par les juifs, devenus nécessaires à une nation qui ne savait que combattre.

Juifs  
riches et  
chassés.

1492.

Lorsque, vers la fin du quinzième siècle, on voulut rechercher la source de la misère espagnole, on trouva que les juifs avaient attiré à eux tout l'argent du pays par le commerce et par l'usure. On comptait en Espagne plus de cent cinquante mille hommes de cette nation étrangère si odieuse et si nécessaire. Beaucoup de grands seigneurs, auxquels il ne restait que des titres, s'alliaient à des familles juives, et réparaient par ces mariages ce que leur prodigalité leur avait coûté : ils s'en faisaient d'autant moins de scrupule, que depuis long-temps les Maures et les chrétiens s'alliaient souvent ensemble. On agita dans le conseil de *Ferdinand* et d'*Isabelle* comment on pourrait se délivrer de la tyrannie sourde des juifs, après avoir abattu celle des vainqueurs arabes. On prit enfin le parti de les chasser et de les dépouiller. On ne leur donna que six mois pour vendre leurs effets, qu'ils furent obligés de vendre au plus bas prix. On leur défendit sous peine de la vie d'emporter avec eux ni or, ni argent, ni pierreries. Il sortit d'Espagne trente mille familles juives, ce qui fait cent cinquante mille personnes, à cinq par famille. Les uns se retirèrent en Afrique, les autres en Portugal et en

1492.

France ; plusieurs revinrent feignant de s'être faits chrétiens. On les avait chassés pour s'emparer de leurs richesses , on les reçut parce qu'ils en rapportaient ; et c'est contre eux principalement que fut établi le tribunal de l'inquisition , afin qu'au moindre acte de leur religion , on pût juridiquement leur arracher leurs biens et la vie. On ne traite point ainsi dans les Indes les Banians, qui y sont précisément ce que les juifs sont en Europe, séparés de tous les peuples par une religion aussi ancienne que les annales du monde , unis avec eux par la nécessité du commerce dont ils sont les facteurs , et aussi riches que les juifs le sont parmi nous. Ces Banians et les Guèbres aussi anciens qu'eux, aussi séparés qu'eux des autres hommes , sont cependant bien voulus par-tout ; les juifs seuls sont en horreur à tous les peuples chez lesquels ils sont admis. Quelques espagnols ont prétendu que cette nation commençait à être redoutable. Elle était pernicieuse par ses profits sur les Espagnols ; mais n'étant point guerrière , elle n'était point à craindre. On feignait de s'alarmer de la vanité que tiraient les juifs d'être établis sur les côtes méridionales de ce royaume long-temps avant les chrétiens. Il est vrai qu'ils avaient passé en Andaloufie de temps immémorial. Ils enveloppaient cette vérité de fables ridicules , telles

qu'en a toujours débité ce peuple , chez qui les gens de bon sens ne s'appliquent qu'au négoce , et où le rabbinisme est abandonné à ceux qui ne peuvent mieux faire. Les rabbins espagnols avaient beaucoup écrit pour prouver qu'une colonie de juifs avait fleuri sur les côtes , du temps de *Salomon* , et que l'ancienne Bétique payait un tribut à ce troisième roi de la Palestine. Il est très-vraisemblable que les Phéniciens , en découvrant l'Andalousie , et en y fondant des colonies , y avaient établi des juifs , qui servirent de courtiers , comme ils en ont servi par-tout. Mais de tout temps les juifs ont défigurés la vérité par des fables absurdes ; ils mirent en œuvre de fausses médailles , de fausses inscriptions. Cette espèce de fourberie , jointe aux autres plus essentielles qu'on leur reprochait , ne contribua pas peu à leur disgrâce.

C'est depuis ce temps qu'on distingua en Espagne et en Portugal les anciens chrétiens et les nouveaux , les familles dans lesquelles il était entré des filles mahométanes , et celles dans lesquelles il en était entré de juives.

Cependant le profit passager que le gouvernement tira de la violence faite à ce peuple usurier , le priva bientôt du revenu certain que les juifs payaient auparavant au fisc royal. Cette disette se fit sentir jusqu'au temps où l'on

recueillit les trésors du nouveau monde. On y remédia autant que l'on put par des bulles.

Celle de la *Cruzade*, donnée par *Jules II*, 1509.

produisit plus au gouvernement que l'impôt sur les juifs. Chaque particulier est obligé d'acheter cette bulle, pour avoir le droit de

Bulle de  
la *Cruzade*,  
remar-  
quable,

manger des œufs et certaines parties des animaux en carême, et les vendredis et samedis de l'année. Tous ceux qui vont à confesse ne peuvent recevoir l'absolution sans montrer cette bulle au prêtre. On inventa encore depuis la *bulle de composition*, en vertu de laquelle il est permis de garder le bien qu'on a volé, pourvu que l'on n'en connaisse pas le maître. De telles superstitions sont bien aussi fortes que celles qu'on reproche aux Hébreux. La sottise, la folie et les vices font par-tout une partie du revenu public.

La formule de l'absolution qu'on donne à ceux qui ont acheté la bulle de la *Cruzade* n'est pas indigne de ce tableau général des coutumes et des mœurs des hommes : *Par l'autorité de DIEU tout-puissant, de St Pierre et de St Paul, et de notre très-saint père le pape, à moi commise, je vous accorde la rémission de tous vos péchés confessés, oubliés, ignorés, et des peines du purgatoire.*

La reine *Isabelle*, ou plutôt le cardinal *Ximenès*, traita depuis les mahométans comme les juifs ; on en força un très-grand nombre à

Musul-  
mans per-  
fécutes.

se faire chrétiens , malgré la capitulation de Grenade, et on les brûla quand ils retournèrent à leur religion. Autant de musulmans que de juifs se réfugièrent en Afrique , sans qu'on pût plaindre ni ces arabes qui avaient si long-temps subjugué l'Espagne , ni ces hébreux qui l'avaient plus long-temps pillée.

Les Portugais sortaient alors de l'obscurité ; et malgré toute l'ignorance de ces temps-là ; ils commençaient à mériter alors une gloire aussi durable que l'univers , par le changement du commerce du monde , qui fut bientôt le fruit de leurs découvertes. Ce fut cette nation qui navigea la première des nations modernes sur l'océan Atlantique. Elle n'a dû qu'à elle seule le passage du cap de Bonne-Espérance , au lieu que les Espagnols durent à des étrangers la découverte de l'Amérique. Mais c'est à un seul homme , à l'infant dom *Henri* , que les Portugais furent redevables de la grande entreprise contre laquelle ils murmurèrent d'abord. Il ne s'est presque jamais rien fait de grand dans le monde que par le génie et la fermeté d'un seul homme qui lutte contre les préjugés de la multitude , ou qui lui en donne.

Le Portugal était occupé de ses grandes navigations et de ses succès en Afrique ; il ne prenait aucune part aux événemens de l'Italie , qui alarmaient le reste de l'Europe.

## CHAPITRE

## C H A P I T R E C I I I .

*De l'état des Juifs en Europe.*

A PRÈS avoir vu comment on traitait les juifs en Espagne, on peut observer ici quelle fut leur situation chez les autres nations. Ce peuple doit nous intéresser, puisque nous tenons d'eux notre religion, plusieurs même de nos lois et de nos usages, et que nous ne sommes au fond que des juifs avec un prépuce. Ils firent, comme vous ne l'ignorez pas, le métier de courtiers et de revendeurs, ainsi qu'autrefois à Babylone, à Rome et dans Alexandrie. Leur mobilier en France appartenait au baron des terres dans lesquelles ils demeuraient. *Les meubles des juifs sont au baron, disent les établissemens de St Louis.*

Il n'était pas plus permis d'ôter un juif à un baron, que de lui prendre ses manans ou ses chevaux. Le même droit s'exerçait en Allemagne. Ils sont déclarés serfs par une constitution de *Frédéric II*. Un juif était domaine de l'empereur, et ensuite chaque seigneur eut ses juifs.

Les lois féodales avaient établi dans presque toute l'Europe, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, que si un juif embrassait le christianisme,

il perdait alors tous ses biens, qui étaient confisqués au profit de son seigneur. Ce n'était pas un sûr moyen de les convertir; mais il fallait bien dédommager le baron de la perte de son juif.

Dans les grandes villes, et sur-tout dans les villes impériales, ils avaient leurs synagogues et leurs droits municipaux, qu'on leur faisait acheter fort chèrement; et lorsqu'ils étaient devenus riches, on ne manquait pas, comme on a vu, de les accuser d'avoir crucifié un petit enfant le vendredi saint. C'est sur cette accusation populaire que dans plusieurs villes de Languedoc et de Provence, on établit la loi qui permettait de les battre depuis le vendredi saint jusqu'à pâques, quand on les trouvait dans les rues.

Leur grande application ayant été de temps immémorial à prêter sur gages, il leur était défendu de prêter ni sur des ornemens d'église, ni sur des habits sanglans ou mouillés. Le  
 1215. concile de Latran ordonna qu'ils portassent une petite roue sur la poitrine, pour les distinguer des chrétiens. Ces marques changèrent avec le temps; mais par-tout on leur en faisait porter une à laquelle on pût les reconnaître. Il leur était expressément défendu de prendre des servantes ou des nourrices chrétiennes, et encore plus des concubines : il y eut même

quelques pays où l'on fe fait brûler les filles dont un juif avait abusé, et les hommes qui avaient eu les faveurs d'une juive, par la grande raison qu'en rend le grand jurifconsulte *Gallus*, que c'est la même chose de coucher avec un juif que de coucher avec un chien.

Quand ils avaient un procès contre un chrétien, on les fe fait jurer par *Sabaoth*, *Eloï*, et *Adonai*, par les dix noms de DIEU; et on leur annonçait la fièvre tierce, quarte et quotidienne, s'ils se parjuraient, à quoi ils répondaient, *Amen*. On avait toujours soin de les pendre entre deux chiens, lorsqu'ils étaient condamnés.

Il leur était permis en Angleterre de prendre des biens de campagne en hypothèque pour les sommes qu'ils avaient prêtées. On trouve dans le *Monasticum Anglicanum* qu'il en coûta six marques sterling, *sex marcas* (peut-être six marcs) pour libérer une terre hypothéquée à la juiverie.

Ils furent chassés de presque toutes les villes de l'Europe chrétienne, en divers temps, mais presque toujours rappelés; il n'y a guère que Rome qui les ait constamment gardés. Ils furent entièrement chassés de France, en 1394, 1394. par *Charles VI*, et jamais depuis ils n'ont pu obtenir de séjourner dans Paris, où ils avaient occupé les halles et sept ou huit rues entières.



On leur a seulement permis des synagogues dans Metz et dans Bordeaux, parce qu'on les y trouva établis lorsque ces villes furent unies à la couronne; et ils sont toujours constamment à Avignon, parce que c'était terre papale. En un mot, ils furent par-tout usuriers, selon le privilège et la bénédiction de leur loi, et par-tout en horreur par la même raison.

Juifs. Leurs fameux rabbins *Maimonide*, *Abrabanel*, *Aben-Efra*, et d'autres, avaient beau dire aux chrétiens dans leurs livres : nous sommes vos pères, nos écritures sont les vôtres, nos livres sont lus dans vos églises, nos cantiques y sont chantés; on leur répondait en les pillant, en les chassant, ou en les faisant pendre entre deux chiens. On prit en Espagne et en Portugal l'usage de les brûler. Les derniers temps leur ont été plus favorables, sur-tout en Hollande et en Angleterre, où ils jouissent de leurs richesses, et de tous les droits de l'humanité, dont on ne doit dépouiller personne. Ils ont même été sur le point d'obtenir le droit de bourgeoisie en Angleterre, vers l'an 1750; et l'acte du parlement allait déjà passer en leur faveur : mais enfin le cri de la nation, et l'excès du ridicule jeté sur cette entreprise la fit échouer : il courut cent pasquinades, représentant milord *Aaron*, et milord *Juda* léans dans la chambre des pairs; on rit, et les juifs se contentèrent d'être riches et libres.

Ce n'est pas une légère preuve des caprices de l'esprit humain , de voir les descendans de *Jacob* brûlés en procession à Lisbonne , et aspirans à tous les privilèges de la Grande-Bretagne. Ils ne font en Turquie ni brûlés , ni bachas , mais ils s'y font rendus les maîtres de tout le commerce ; et ni les Français , ni les Vénitiens , ni les Anglais , ni les Hollandais n'y peuvent acheter ou vendre qu'en passant par les mains des juifs. Aussi les riches courtiers de Constantinople regrettent-ils peu Jérusalem , tout méprisés et tout rançonnés qu'ils sont par les Turcs.

Vous êtes frappés de cette haine et de ce mépris que toutes les nations ont toujours eus pour les juifs. C'est la suite inévitable de leur législation : il fallait , ou qu'ils subjuguassent tout , ou qu'ils fussent écrasés. Il leur fut ordonné d'avoir les nations en horreur , et de se croire souillés s'ils avaient mangé dans un plat qui eût appartenu à un homme d'une autre loi. Ils appelaient *les Nations* vingt à trente bourgades leurs voisines qu'ils voulaient exterminer , et ils crurent qu'il fallait n'avoir rien de commun avec elles. Quand leurs yeux furent un peu ouverts par d'autres nations victorieuses , qui leur apprirent que le monde était plus grand qu'ils ne croyaient , ils se trouvèrent , par leur loi même , ennemis

naturels de ces nations , et enfin du genre humain. Leur politique absurde subsista quand elle devait changer ; leur superstition augmenta avec leurs malheurs ; leurs vainqueurs étaient incirconcis ; il ne parut pas plus permis à un juif de manger dans un plat qui avait servi à un romain que dans le plat d'un amorrhéen. Ils gardèrent tous leurs usages , qui sont précisément le contraire des usages sociables ; ils furent donc avec raison traités comme une nation opposée en tout aux autres ; les servant par avarice , les détestant par fanatisme , se faisant de l'usure un devoir sacré. Et ce sont nos pères !

## C H A P I T R E C I V .

*De ceux qu'on appelait Bohêmes ou Egyptiens.*

**I**L y avait alors une petite nation , aussi vagabonde , aussi méprisée que les juifs , et adonnée à une autre espèce de rapine ; c'était un ramas de gens inconnus , qu'on nommait *Bohêmes* en France , et ailleurs *Egyptiens* , *Giptes* ou *Gipsis* , ou *Syriens* ; on les a nommés en Italie *Zingani* , et *Zingari*. Ils allaient par troupes d'un bout de l'Europe à l'autre , avec des tambours de basque et des castagnettes ;

ils dansaient , chantaient , disaient la bonne fortune , guérissaient les maladies avec des paroles , volaient tout ce qu'ils trouvaient , et conservaient entre eux certaines cérémonies religieuses , dont ni eux ni personne ne connaissait l'origine. Cette race a commencé à disparaître de la face de la terre depuis que , dans nos derniers temps , les hommes ont été désinfatués des sortilèges , des talismans , des prédictions et des possessions. On voit encore quelques restes de ces malheureux , mais rarement. C'était très-vraisemblablement un reste de ces anciens prêtres et des prêtresses d'*Isis* , mêlés avec ceux de la déesse de Syrie. Ces troupes errantes , aussi méprisées des Romains qu'elles avaient été honorées autrefois , portèrent leurs cérémonies et leurs superstitions mercenaires par tout le monde. Missionnaires errans de leur culte , ils couraient de province en province convertir ceux à qui un hasard heureux confirmait les prédictions de ces prophètes , et ceux qui , étant guéris naturellement d'une maladie légère , croyaient être guéris par la vertu miraculeuse de quelques mots et de quelques signes mystérieux. Le portrait que fait *Apulée* de ces troupes vagabondes de prophètes et de prophétesses , est l'image de ce que les hordes errantes , appelées *Bohêmes* , ont été si long-temps dans toutes les parties de

l'Europe. Leurs castagnettes et leurs tambours de basque font les cimbales et les crotales des prêtres isiaques et syriens. *Apulée*, qui passa presque toute sa vie à rechercher les secrets de la religion et de la magie, parle des prédications, des talismans, des cérémonies, des danses et des chants de ces prêtres pèlerins, et spécifie sur-tout l'adresse avec laquelle ils volaient dans les maisons et dans les basses-cours.

Quand le christianisme eut prit la place de la religion de *Numa*, quand *Théodose* eut détruit le fameux temple de *Sérapis* en Egypte, quelques prêtres égyptiens se joignirent à ceux de *Cybèle* et de la déesse de Syrie, et allèrent demander l'aumône, comme ont fait depuis nos ordres mendiants. Mais des chrétiens ne les auraient pas assistés ; il fallut donc qu'ils mêlassent le métier de charlatans à celui de pèlerins : ils exerçaient la chiromancie, et formaient des danses singulières. Les hommes veulent être amusés et trompés ; ainsi ce ramas d'anciens prêtres s'est perpétué jusqu'à nos jours. Telle a été la fin de l'ancienne religion d'*Osiris* et d'*Isis*, dont les noms impriment encore du respect. Cette religion, toute emblématique, et toute vénérable dans son origine, était dès le temps de *Cyrus* un mélange de superstitions ridicules. Elle devint encore plus  
méprisable

méprisable sous les *Ptolomées* , et tomba dans le dernier avilissement sous les Romains : elle a fini par être abandonnée à des troupes de voleurs. Il arrivera peut-être aux juifs la même catastrophe : quand la société des hommes sera perfectionnée, quand chaque peuple fera le commerce par lui-même , et ne partagera plus les fruits de son travail avec ces courtiers errans : alors le nombre des juifs diminuera nécessairement. Les riches commencent parmi eux à mépriser leurs superstitions ; elles ne seront plus que le partage d'un peuple sans arts et sans lois , qui , ne trouvant plus à s'enrichir par notre négligence , ne pourra plus faire une société séparée ; et qui n'entendant plus son ancien jargon corrompu , mêlé d'hébraïque et de syriaque , ignorant alors jusqu'à ses livres , se confondra avec la lie des autres peuples.

## C H A P I T R E C V .

*Suite de l'état de l'Europe, au quinzième siècle.*

*De l'Italie. De l'assassinat de Galéas Sforze dans une église. De l'assassinat des Médicis dans une église ; de la part que Sixte IV eut à cette conjuration.*

**D**ES montagnes du Dauphiné au fond de l'Italie, voici quelles étaient les puissances, les intérêts et les mœurs des nations.

L'Etat de la Savoie moins étendu qu'aujourd'hui, n'ayant même ni le Montferrat ni Saluces, manquant d'argent et de commerce, n'était pas regardé comme une barrière. Ses souverains étaient attachés à la maison de France qui depuis peu, dans leur minorité, avait disposé du gouvernement ; et les passages des Alpes étaient ouverts.

On descend du Piémont dans le Milanais, le pays le plus fertile de l'Italie citérieure. C'était encore, ainsi que la Savoie, une principauté de l'Empire, mais principauté puissante, très-indépendante alors d'un empire faible. Après avoir appartenu aux *Viscontis*, cet Etat avait passé sous les lois du bâtard d'un payfan, grand homme et fils d'un grand homme. Ce payfan

est *François Sforze*, devenu par son mérite connétable de Naples et puissant en Italie. Le bâtard son fils avait été un de ces *Condottieri*, chef de brigands disciplinés, qui louaient leurs services aux papes, aux Vénitiens, aux Napolitains. Il avait pris Milan, vers le milieu du quinzième siècle, et s'était ensuite emparé de Gènes, qui autrefois était si florissante, et qui, ayant soutenu neuf guerres contre Venise, flottait alors d'esclavage en esclavage. Elle s'était donnée aux Français du temps de *Charles VI*. Elle s'était révoltée; elle prit ensuite le joug de *Charles VII*, et le secoua encore. Elle voulut se donner à *Louis XI*, qui répondit qu'elle pouvait se donner au diable, et que pour lui il n'en voulait point. Ce fut alors qu'elle fut contrainte de se livrer à ce duc de Milan, *François Sforze*.

Les  
*Sforze*.

1458.

1464.

*Galéas Sforze*, fils de ce bâtard, fut assassiné dans la cathédrale de Milan, le jour de *S<sup>t</sup> Etienne*. Je rapporte cette circonstance, qui ailleurs ferait frivole, et qui est ici très-importante; car les assassins prièrent *S<sup>t</sup> Etienne* et *S<sup>t</sup> Ambroise* à haute voix de leur donner assez de courage pour assassiner leur souverain. L'empoisonnement, l'assassinat, joints à la superstition, caractérisaient alors les peuples de l'Italie. Ils savaient se venger, et ne savaient guère se battre. On trouvait beaucoup d'empoisonneurs

1476.

Les assas-  
sins de  
*Galéas* in-  
voquent  
saint  
*Etienne* et  
saint  
*Ambroise*.



et peu de foldats. Et tel était le destin de ce beau pays depuis le temps des *Othon*. De l'esprit, de la superstition, de l'athéisme, des mascarades, des vers, des trahisons, des dévotions, des poisons, des assassinats, quelques grands hommes, un nombre infini de scélérats habiles, et cependant malheureux, voilà ce que fut l'Italie. Le fils de ce malheureux *Galéas-Marie*, encore enfant, succéda au duché de Milan, sous la tutelle de sa mère et du chancelier *Simonetta*. Mais son oncle, que nous appelons *Ludovic Sforze*, ou *Louis le Maure*, chassa la mère, fit mourir le chancelier, et bientôt après empoisonna son neveu.

C'était ce *Louis le Maure* qui négociait avec *Charles VIII*, pour faire descendre les Français en Italie.

La Toscane, pays moins fertile, était au Milanais ce que l'Attique avait été à la Béotie. Car depuis un siècle Florence se signalait, comme on a vu, par le commerce et par les beaux arts. Les *Médicis* étaient à la tête de cette nation polie. Aucune maison dans le monde n'a jamais acquis la puissance par des titres si justes. Elle l'obtint à force de bienfaits et de vertus. *Cosme de Médicis*, né en 1389, simple citoyen de Florence, vécut sans rechercher de grands titres : mais il acquit par le commerce des richesses comparables à celles des plus

*Cosme de  
Médicis.*

grands rois de son temps. Il s'en servit pour secourir les pauvres, pour se faire des amis parmi les riches, en leur prêtant son bien, pour orner sa patrie d'édifices, pour appeler à Florence les savans grecs chassés de Constantinople. Ses conseils furent pendant trente années les lois de sa république. Ses bienfaits furent ses principales intrigues, et ce sont toujours les plus sûres. On vit après sa mort, par ses papiers, qu'il avait prêté à ses compatriotes des sommes immenses, dont il n'avait jamais exigé le moindre paiement. Il mourut regretté de ses ennemis mêmes. Florence, d'un commun consentement, orna son tombeau du nom de *père de la patrie*, titre qu'aucun des rois qui ont passé devant vos yeux n'avait pu obtenir. 1464.

Sa réputation valut à ses descendans la principale autorité dans la Toscane. Son fils l'administra sous le nom de *Gonfalonier*. Ses deux petits-fils, *Laurent* et *Julien*, maîtres de la république, furent affaïnés dans une église par des conjurés, au moment où on élevait l'hostie. *Julien* en mourut; *Laurent* échappa. Le gouvernement des Florentins ressembloit à celui des Athéniens, comme leur génie. Il étoit tantôt aristocratique, tantôt populaire, et on n'y craignoit rien tant que la tyrannie. 1478.

*Cosme de Médicis* pouvoit être comparé à *Pisistrate* qui, malgré son pouvoir, fut mis au

nombre des sages. Les petits-fils de ce *Cosme* eurent le sort des enfans de *Pisistrate*, assassinés par *Harmodius* et *Aristogiton*. *Laurent* échappa aux meurtriers comme un des enfans de *Pisistrate*, et vengea comme lui la mort de son frère. Mais ce qu'on n'avait point vu dans Athènes, et ce qu'on vit à Florence, c'est que les chefs de la religion tramèrent cette conspiration sanguinaire.

*Sixte IV*  
auteur de  
ce meur-  
tre.

On peut, par cet événement, se former une idée très-juste de l'esprit et des mœurs de ces temps-là. *La Rovère*, *Sixte IV*, était souverain pontife. Je n'examinerai pas ici avec *Machiavel* si les *Riario*, qu'il faisait passer pour ses neveux, étaient en effet ses enfans, ni avec *Michel Brutus*, s'il les avait fait naître lorsqu'il était cordelier. Il suffit pour l'intelligence des faits de savoir qu'il sacrifiait tout pour l'agrandissement de *Jérôme Riario*, l'un de ses prétendus neveux. Nous avons déjà observé que le domaine du saint-siège n'était pas à beaucoup près aussi étendu qu'aujourd'hui. *Sixte IV* voulut dépouiller les seigneurs d'Imola et de Forli, pour enrichir *Jérôme* de leurs Etats. Les deux frères *Médicis* secoururent de leur argent ces petits princes, et les soutinrent. Le pape crut que pour dominer dans l'Italie, il fallait qu'il exterminât les *Médicis*. Un banquier florentin établi à Rome, nommé *Pazzi*, ennemi des

deux frères , proposa au pape de les assassiner. Le cardinal *Raphaël Riario*, frère de *Jérôme*, fut envoyé à Florence pour diriger la conspiration; et *Salviati*, archevêque de Florence, en dressa tout le plan. Le prêtre *Stephano*, attaché à cet archevêque, se chargea d'être un des assassins. On choisit la solennité d'une grande fête dans l'église de *Santa Reparata* pour égorger les *Médicis* et leurs amis, comme les assassins du duc *Galéas Sforze* avaient choisi la cathédrale de Milan, et le jour de *St Etienne*, pour massacrer ce prince au pied de l'autel. Le moment de l'élévation de l'hostie fut celui qu'on prit pour le meurtre, afin que le peuple attentif et prosterné ne pût en empêcher l'exécution. En effet, dans cet instant même, *Julien de Médicis* fut tué par un frère de *Pazzi*, et par d'autres conjurés. Le prêtre *Stephano* blessa *Laurent*, qui eut assez de force pour se retirer dans la sacristie.

Quand on voit un pape, un archevêque, un prêtre, méditer un tel crime, et choisir pour l'exécution, le moment où leur DIEU se montre dans le temple, on ne peut douter de l'athéisme qui régnait alors. Certainement s'ils avaient cru que leur créateur leur apparaissait sous le pain sacré, ils n'auraient osé lui insulter à ce point. Le peuple adorait ce mystère; les grands et les hommes d'Etat s'en moquaient; toute

Réflexion  
sur ces  
crimes.

l'histoire de ces temps-là le démontre. Ils pensaient comme on pensait à Rome du temps de *César*; leurs passions concluaient qu'il n'y a aucune religion. Ils faisaient tous ce détestable raisonnement. Les hommes m'ont enseigné des mensonges, donc il n'y a point de DIEU. Ainsi la religion naturelle fut éteinte dans presque tous ceux qui gouvernaient alors; et jamais siècle ne fut plus fécond en assassinats, en empoisonnements, en trahisons, en débauches monstrueuses.

Les Florentins qui aimaient les *Médicis*, les vengèrent par le supplice de tous les coupables qu'ils rencontrèrent. L'archevêque de Florence fut pendu aux fenêtres du palais public. *Laurent* eut la générosité ou la prudence de sauver la vie au cardinal neveu qu'on voulait égorger au pied de l'autel qu'il avait souillé, et où il se réfugia. Pour *Stephano*, comme il n'était que prêtre, le peuple ne l'épargna pas; il fut traîné dans les rues de Florence, mutilé, écorché, et enfin pendu.

Un des  
assassins  
livré par  
les Turcs.

Une des singularités de cette conspiration fut que *Bernard Bandini*, l'un des meurtriers, retiré depuis chez les Turcs, fut livré à *Laurent de Médicis*; et que le sultan *Bajazet* servit à punir le crime que le pape *Sixte* avait fait commettre. Ce qui fut moins extraordinaire, c'est que le pape excommunia les Florentins,

pour avoir puni la conspiration ; il leur fit même une guerre , que *Médicis* termina par sa prudence. Vous voyez à quoi l'on employait la religion et les anathêmes. Je défie l'imagination la plus atroce de rien inventer qui approche de ces détestables horreurs.

*Laurent* vengé par ses concitoyens , s'en fit aimer le reste de sa vie. On le surnomma le *père des muses* , titre qui ne vaut pas celui de *père de la patrie* , mais qui annonce qu'il l'était en effet. C'était une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs de voir ce citoyen , qui faisait toujours le commerce , vendre d'une main les denrées du Levant , et soutenir de l'autre le fardeau de la république ; entretenir des facteurs , et recevoir des ambassadeurs ; résister au pape , faire la guerre et la paix , être l'oracle des princes , cultiver les belles-lettres , donner des spectacles au peuple , et accueillir tous les savans grecs de Constantinople. Il égala le grand *Cosme* par ses bienfaits , et le surpassa par sa magnificence. Ce fut dès-lors que Florence fut comparable à l'ancienne Athènes. On y vit à la fois le prince *Pic de la Mirandole* , *Politiano* , *Marcillo* , *Ficino* , *Landino* , *Lascares* , *Calcondile* , que *Laurent* rassemblait autour de lui , et qui étaient supérieurs peut-être à ces sages de la Grèce tant vantés.

Son fils *Pierre* eut comme lui l'autorité

principale et presque souveraine dans la Toscane, du temps de l'expédition des Français, mais avec bien moins de crédit que ses prédécesseurs et ses descendans.

## C H A P I T R E C V I.

*De l'état du pape, de Venise et de Naples, au quinzième siècle.*

**L'**ÉTAT du pape n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, encore moins ce qu'il aurait dû être, si la cour de Rome avait pu profiter des donations qu'on croit que *Charlemagne* avait faites, et de celles que la comtesse *Mathilde* fit réellement. La maison de *Gonzague* était en possession de Mantoue, dont elle faisait hommage à l'Empire. Divers seigneurs jouissaient en paix, sous les noms de vicaires de l'Empire ou de l'Eglise, des belles terres qu'ont aujourd'hui les papes. Pérouse était à la maison des *Bailloni*; les *Bentivoglio* avaient Bologne; les *Polentini* Ravenne; les *Manfredi* Faenza; les *Sforze* Pezaro; les *Riario* possédaient Imola et Forli; la maison d'*Este* régnaît depuis longtemps à Ferrare; les *Pic* à la Mirandole; les barons romains étaient encore très-puissans dans Rome: on les appelait les *Menottes* des

Seigneurs  
de l'Etat  
ecclésiasti-  
que.

papes. Les *Colonne* et les *Urfins*, les *Conti*, les *Savelli*, premiers barons, et possesseurs anciens des plus considérables domaines, partageaient l'Etat romain par leurs querelles continuelles, semblables aux seigneurs qui s'étaient fait la guerre en France et en Allemagne dans les temps de faiblesse. Le peuple romain, assidu aux processions, et demandant à grands cris des indulgences plénières à ses papes, se soulevait souvent à leur mort, pillait leur palais, était prêt de jeter leur corps dans le Tibre. C'est ce qu'on vit sur-tout à la mort d'*Innocent VIII*.

Après lui fut élu l'espagnol *Roderico Borgia*, *Alexandre VI*, homme dont la mémoire a été rendue exécration par les cris de l'Europe entière, et par la plume de tous les historiens. Les protestans, qui dans les siècles suivans s'élevèrent contre l'Eglise, chargèrent encore la mesure des iniquités de ce pontife. Nous verrons si on lui a imputé trop de crimes. Son exaltation fait bien connaître les mœurs et l'esprit de son siècle, qui ne ressemble en rien au nôtre. Les cardinaux qui l'éluèrent, savaient qu'il élevait cinq enfans nés de son commerce avec *Vanoza*. Ils devaient prévoir que tous les biens, les honneurs, l'autorité, seraient entre les mains de cette famille : cependant ils le choisirent pour maître. Les chefs des factions



du conclave vendirent pour de modiques sommes leurs intérêts , et ceux de l'Italie.

De  
Venise.

1437. Venise, des bords du lac de Côme, étendait ses domaines en terre ferme jusqu'au milieu de la Dalmatie. Les Ottomans lui avaient arraché presque tout ce qu'elle avait autrefois envahi en Grèce sur les empereurs chrétiens ; mais il lui restait la grande île de Crète, et elle s'était approprié celle de Chypre par la donation de la dernière reine, fille de *Marco Cornaro*, vénitien. Mais la ville de Venise, par son industrie, valait seule et Crète et Chypre, et tous ses domaines en terre ferme. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce ; tous les princes italiens craignaient Venise, et elle craignait l'irruption des Français.

De tous les gouvernemens de l'Europe, celui de Venise était le seul réglé, stable et uniforme. Il n'avait qu'un vice radical qui n'en était pas un aux yeux du sénat, c'est qu'il manquait un contre-poids à la puissance patricienne, et un encouragement aux plébéiens. Le mérite ne put jamais dans Venise élever un simple citoyen, comme dans l'ancienne Rome. La beauté du gouvernement d'Angleterre, depuis que la chambre des communes a part à la législation, consiste dans ce contre-poids, et dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en est digne ; mais aussi le peuple étant toujours

tenu dans la sujétion, le gouvernement des nobles en est mieux affermi, et les discordes civiles plus éloignées. On n'y craint point la démocratie qui ne convient qu'à un petit canton suisse, ou à Genève. (1)

Pour les Napolitains, toujours faibles et remuans, incapables de se gouverner eux-mêmes, de se donner un roi, et de souffrir celui qu'ils avaient, ils étaient au premier qui arrivait chez eux avec une armée.

De  
Naples.

Le vieux roi *Fernando* régnait à Naples. Il était bâtard de la maison d'*Aragon*. La bâtardise n'excluait point alors du trône. C'était une race bâtarde qui régnait en Castille : c'était encore la race bâtarde de *dom Pedro le sévère*,

(1) Si l'on entend par démocratie une constitution dans laquelle l'assemblée générale des citoyens fait immédiatement les lois, il est clair que la démocratie ne convient qu'à un petit Etat; mais si l'on entend une constitution où tous les citoyens, partagés en plusieurs assemblées, élisent des députés chargés de représenter et de porter l'expression générale de la volonté de leurs commettans à une assemblée générale qui représente alors la nation, il est aisé de voir que cette constitution convient à de grands Etats. On peut même, en formant plusieurs ordres d'assemblées représentatives, l'appliquer aux empires les plus étendus, et leur donner, par ce moyen, une consistance qu'aucun n'a pu avoir jusqu'ici, et en même temps cette unité de vues si nécessaires, qu'il est impossible d'obtenir d'une manière durable dans une constitution fédérative. Il serait possible même d'établir une forme de constitution, telle que toute loi, ou du moins toute loi importante fût aussi réellement l'expression de la volonté générale des citoyens, qu'elle peut l'être dans le conseil général de Genève; et alors il serait impossible de ne pas la regarder comme une vraie démocratie.

qui était sur le trône de Portugal. *Fernando*, régnant à ce titre dans Naples, avait reçu l'investiture du pape au préjudice des héritiers de la maison d'*Anjou*, qui réclamaient leurs droits. Mais il n'était aimé ni du pape, son suzerain, ni de ses sujets. Il mourut en 1494, laissant une famille infortunée, à qui *Charles VIII* ravit le trône sans pouvoir le garder, et qu'il persécuta pour son propre malheur.

## C H A P I T R E   C V I I .

*De la conquête de Naples par Charles VIII, roi de France et empereur. De Zizim, frère de Bajazet II. Du pape Alexandre VI, &c.*

**C**HARLES VIII, son conseil, ses jeunes courtisans, étaient si enivrés du projet de conquérir le royaume de Naples qu'on rendit à *Maximilien* la Franche-Comté et l'Artois, partie des dépouilles de sa femme, et qu'on remit la Cerdagne et le Roussillon à *Ferdinand le catholique*, auquel on fit encore une remise de trois cents mille écus qu'il devait, à condition qu'il ne troublerait point la conquête. On ne faisait pas réflexion que douze villages qui joignent un Etat valent mieux qu'un royaume à quatre cents lieues de chez soi. On faisait encore une autre faute; on se fiait au roi *catholique*.

L'enivrement du projet chimérique de conquérir non-seulement une partie de l'Italie, mais de détrôner le sultan des Turcs, fut aussi une des raisons qui forcèrent *Charles VIII* à conclure avec *Henri VII*, roi d'Angleterre, un marché plus honteux encore que celui de *Louis XI* avec *Edouard IV*. Il se soumit à lui payer six cents vingt mille écus d'or, de peur que *Henri* ne lui fît la guerre; se rendant ainsi le tributaire des Anglais belliqueux qu'il craignait, pour aller attaquer des Italiens amollis qu'il ne craignait pas. Il crut aller à la gloire par le chemin de l'opprobre, et commença par s'appauvrir en voulant s'enrichir par des conquêtes.

Enfin *Charles VIII* descend en Italie. Il n'avait pour une telle entreprise que seize cents hommes d'armes qui, avec leurs archers composaient un corps de bataille de cinq mille cavaliers pesamment armés, deux cents gentils-hommes de sa garde, cinq cents cavaliers armés à la légère, six mille fantassins français et six mille suisses, avec si peu d'argent qu'il était obligé d'en emprunter sur les chemins, et de mettre en gage les pierreries que lui prêta la duchesse de Savoie. Sa marche cependant imprima par-tout l'épouvante et la soumission. Les Italiens étaient étonnés de voir cette grosse artillerie traînée par des chevaux, eux qui ne

1494.  
Manière  
dont les  
Italiens  
fesaient  
alors la  
guerre.

connaissaient que de petites coulevrines de cuivre traînées par des bœufs. La gendarmerie italienne était composée de spadaffins, qui se louaient fort cher pour un temps limité à ces *Condottieri*, lesquels se louaient encore plus cher aux princes qui achetaient leur dangereux service. Ces chefs prenaient des noms faits pour intimider la populace. L'un s'appelait *Taille-cuisse*, l'autre *Fier-à-bras*, ou *Fracasse*, ou *Sacripend*. Chacun d'eux craignait de perdre ses hommes : ils poussaient leurs ennemis dans les batailles, et ne les frappaient pas. Ceux qui perdaient le champ étaient les vaincus. Il y avait beaucoup plus de sang répandu dans les vengeances particulières, dans les enceintes des villes, dans les conspirations, que dans les combats. *Machiavel* rapporte que dans la bataille d'Anguiani, il n'y eut de mort qu'un cavalier étouffé dans la presse.

Une guerre sérieuse les effraya tous, et aucun n'osa paraître. Le pape *Alexandre VI*, les Vénitiens, le duc de Milan, *Louis le Maure*, qui avaient appelé le roi en Italie, voulurent le traverser dès qu'il y fut. *Pierre de Médicis*, contraint d'implorer sa protection, fut chassé de la république pour l'avoir demandée, et se retira dans Venise, d'où il n'osa sortir malgré la bienveillance du roi, craignant plus les vengeances secrètes de son pays qu'il ne comptait sur l'appui des Français.

Le

Le roi entre à Florence en maître. Il délivre la ville de Sienne du joug des Toscans, qui bientôt après la remirent en servitude. Il marche à Rome, où *Alexandre VI* négociait en vain contre lui. Il y fait son entrée en conquérant. Le pape, réfugié dans le château Saint-Ange, vit les canons de France tournés contre ces faibles murailles. Il demanda grâce.

*Charles VIII à Rome.*

Il ne lui en coûta guère qu'un chapeau de cardinal pour fléchir le roi. *Briffonnet*, de président des comptes devenu archevêque, conseilla cet accommodement qui lui valut la pourpre. Un roi est souvent bien servi par ses sujets quand ils sont cardinaux, mais rarement quand ils veulent l'être. Le confesseur du roi entra encore dans l'intrigue. *Charles*, dont l'intérêt était de déposer le pape, lui pardonna, et s'en repentit. Jamais pape n'avait plus mérité l'indignation d'un roi chrétien. Lui et les Vénitiens s'étaient adressés à *Bajazet II*, sultan des Turcs, fils et successeur de *Mahomet II*, pour les aider à chasser *Charles VIII* d'Italie. Il fut avéré que le pape avait envoyé un nonce, nommé *Bozzo*, à la Porte, et on en conclut que le prix de l'union du sultan et du pontife était un de ces meurtres atroces dont on commence à sentir quelque horreur aujourd'hui dans le sérail même de Constantinople.

1494.

Le pape , par un enchaînement d'événemens extraordinaires , avait entre ses mains *Zizim* ou *Gem* , frère de *Bajazet*. Voici comment ce fils de *Mahomet II* était tombé entre les mains du pape.

Le frère  
du grand  
Turc livré  
au pape  
par le roi  
de France.

*Zizim* chéri des Turcs avait disputé l'empire à *Bajazet* qui en était haï. Mais malgré les vœux des peuples il avait été vaincu. Dans sa disgrâce il eut recours aux chevaliers de *Rhodes* , qui font aujourd'hui les chevaliers de Malthe , auxquels il avait envoyé un ambassadeur. On le reçut d'abord comme un prince à qui on devait l'hospitalité , et qui pouvait être utile ; mais bientôt après on le traita en prisonnier. *Bajazet* payait quarante mille sequins par an aux chevaliers , pour ne pas laisser retourner *Zizim* en Turquie. Les chevaliers le menèrent en France , dans une de leur commanderie du Poitou , appelée *le Bourgneuf*. *Charles VIII* reçut à la fois un ambassadeur de *Bajazet* et un nonce du pape *Innocent VIII* , prédécesseur d'*Alexandre* , au sujet de ce précieux captif. Le sultan le redemandait ; le pape voulait l'avoir comme un gage de la sûreté de l'Italie contre les Turcs. *Charles* envoya *Zizim* au pape. Le pontife le reçut avec toute la splendeur que le maître de Rome pouvait affecter avec le frère du maître de Constantinople. On voulut l'obliger à baiser les pieds du pape ; mais *Bozzo* ,

témoin oculaire, assure que le turc rejeta cet abaissement avec indignation. *Paul Jove* dit qu'*Alexandre VI*, par un traité avec le sultan, marchanda la mort de *Zizim*. Le roi de France, qui dans des projets trop vastes, assuré de la conquête de Naples, se flattait d'être redoutable à *Bajazet*, voulut avoir ce frère malheureux. Le pape, selon *Paul Jove*, le livra empoisonné. Il resta indécis si le poison avait été donné par un domestique du pape, ou par un ministre secret du grand seigneur. Mais on divulgua que *Bajazet* avait promis trois cents mille ducats au pape pour la tête de son frère.

Mort  
du frère  
du grand  
Turc.

Le prince *Demetrius Cantemir* dit que selon les annales turques, le barbier *Zizim* lui coupa la gorge, et que ce barbier fut grand visir pour récompense. Il n'est pas probable qu'on ait fait ministre et général un barbier. Si *Zizim* avait été ainsi assassiné, le roi *Charles VIII*, qui renvoya son corps à son frère, aurait su ce genre de mort ; les contemporains en auraient parlé. Le prince *Cantemir*, et ceux qui accusent *Alexandre VI*, peuvent se tromper également. La haine qu'on portait à ce pontife, et qu'il méritait si bien, lui imputa tous les crimes qu'il pouvait commettre.

Le pape, ayant juré de ne plus inquiéter le roi dans sa conquête, sortit de sa prison, et reparut en pontife sur le théâtre du Vatican. Là,

*Charles VIII* pardonne au pape, et fert sa messe.



dans un confistoire public , le roi vint prêter ce qu'on appelle hommage d'obédience, assisté de *Jean de Gannai* , premier président du parlement de Paris, qui semblait devoir être ailleurs qu'à cette cérémonie. Le roi baïsa les pieds de celui que deux jours auparavant il voulait faire condamner comme un criminel; et pour achever la scène, il servit la messe d'*Alexandre VI. Guichardin*, auteur contemporain très-accrédité, assure que dans l'église le roi se plaça au-dessous du doyen des cardinaux. Il ne faut donc pas tant s'étonner que le cardinal de *Bouillon*, doyen du sacré collège, ait de nos jours, en s'appuyant de ces anciens usages, écrit à *Louis XIV* : *Je vais prendre la première place du monde chrétien après la suprême.*

*Charlemagne* s'était fait déclarer dans Rome empereur d'Occident ; *Charles VIII* y fut déclaré empereur d'Orient, mais d'une manière bien différente. Un *Paléologue* ; neveu de celui qui avait perdu l'empire et la vie, céda très-inutilement à *Charles VIII* et à ses successeurs un empire qu'on ne pouvait plus recouvrer.

Après cette cérémonie, *Charles* s'avança au royaume de Naples. *Alfonse II*, nouveau roi de ce pays, haï de ses sujets comme son père, et intimidé par l'approche des Français, donna au monde l'exemple d'une lâcheté nouvelle. Il s'enfuit secrètement à Messine, et se fit moine

chez les *Olivétains*. Son fils *Fernando*, devenu roi, ne put rétablir les affaires, que l'abdication de son père fefait voir défefpérées. Abandonné bientôt des Napolitains, il leur remit leur ferment de fidélité, après quoi il fe retira dans la petite île d'Ifchia, fituée à quelques milles de Naples.

*Charles*, maître du royaume et arbitre de 1495.  
l'Italie, entra dans Naples en vainqueur, fans avoir prefque combattu. Il prit les titres prématurés d'*Augufte* et d'empereur. Mais dans ce temps-là même prefque toute l'Europe travaillait foudrement à lui faire perdre la couronne de Naples. Le pape, les Vénitiens, le duc de Milan *Louis le Maure*, l'empereur *Maximilien*, *Ferdinand d'Aragon*, *Ifabelle de Caftille*, fe liguèrent enfemble. Il fallait avoir prévu cette ligue, et pouvoir la combattre. Il repartit pour la France cinq mois après l'avoir quittée. Tel fut, ou fon aveuglement, ou fon mépris pour les Napolitains, ou plutôt fon impuiffance, qu'il ne laiffa que quatre ou cinq mille français pour conferver fa conquête; et il fe trompa au point de croire que des feigneurs du pays, comblés de fes bienfaits, foutiendraient fon parti pendant fon abfence.

Dans fon retour auprès de Plaifance, vers le village de Fornovo, que nous nommons Fornoue, rendu célèbre par cette journée, il

*Charles*,  
maître de  
Naples.

Chaffé  
d'Italie.

trouve l'armée des confédérés forte d'environ trente mille hommes. Il n'en avait que huit mille. S'il était battu, il perdait la liberté ou la vie ; s'il battait, il ne gagnait que l'avantage de la retraite. On vit alors ce qu'il eût fait dans cette expédition, si la prudence avait secondé le courage. Les Italiens ne tinrent pas  
1495. long-temps devant lui. Il ne perdit pas deux cents hommes. Les alliés en perdirent quatre mille. Tel est d'ordinaire l'avantage d'une troupe aguerrie, qui combat avec son roi contre une multitude mercenaire. *Guicciardino* dit que depuis quelques siècles les Italiens n'avaient jamais donné une bataille si sanglante. Les Vénitiens comptèrent pour une victoire d'avoir dans ce combat pillé quelques bagages du roi. On porta sa tente en triomphe dans Venise. *Charles VIII* ne vainquit que pour s'en retourner en France, laissant encore la moitié de sa petite armée près de Novare dans le Milanais, où le duc d'*Orléans* fut bientôt assiégé, et dont il fut obligé de sortir avec les restes d'une garnison exténuée de misère et de faim.

Les ligüés pouvaient encore l'attaquer avec un grand avantage ; mais ils n'osèrent. Nous ne pouvons résister, disaient-ils, *alla furia francese*. Les Français firent précisément en Italie ce que les Anglais avaient fait en France ; ils vainquirent en petit nombre, et ils perdirent leurs conquêtes.

Quand le roi fut à Turin, on fut bien étonné de voir un camérier du pape *Alexandre VI*, qui ordonna au roi de France de retirer ses troupes du Milanais et de Naples, et de venir rendre compte de sa conduite au saint-père, sous peine d'excommunication. Cette bravade n'eût été qu'un sujet de plaisanterie, si d'ailleurs la conduite du pape n'eût pas été un sujet de plainte très-sérieux.

*Charles*  
cité à  
Rome.

Le roi revint en France, et fut aussi négligent à conserver ses conquêtes qu'il avait été prompt à les faire. *Frédéric*, oncle de *Fernando*, ce roi de Naples détrôné, devenu roi titulaire après la mort de *Fernando*, reprit en un mois tout son royaume, assisté de *Gonsalve de Cordoue*, surnommé le grand capitaine, que *Ferdinand d'Aragon*, surnommé le catholique, envoya pour lors à son secours.

Le duc d'Orléans, qui régna bientôt après, fut trop heureux qu'on le laissât fortir de Novare. Enfin de ce torrent qui avait inondé l'Italie, il ne resta nul vestige; et *Charles VIII*, dont la gloire avait passé si vite, mourut sans enfans, 1497. à l'âge de près de vingt-huit ans, laissant à *Louis XII* son premier exemple à suivre, et ses fautes à réparer.

## C H A P I T R E C V I I I .

*De Savonarole.*

**A**VANT de voir comment *Louis XII* soutint ses droits sur l'Italie, ce que devint tout ce beau pays, agité de tant de factions, et disputé par tant de puissances, et comment les papes formèrent l'Etat qu'ils possèdent aujourd'hui, on doit quelque attention à un fait extraordinaire qui exerçait alors la crédulité de l'Europe, et qui étalait ce que peut le fanatisme.

Il y avait à Florence un dominicain nommé *Jérôme Savonarole*. C'était un de ces prédicateurs à qui le talent de parler en chaire fait croire qu'ils peuvent gouverner les peuples, un de ces théologiens qui ayant expliqué l'Apocalypse, pensent être devenus prophètes. Il dirigeait, il prêchait, il confessait, il écrivait; et dans une ville libre, pleine nécessairement de factions, il voulait être à la tête d'un parti.

Dès que les principaux citoyens de Florence furent que *Charles VIII* méditait sa descente en Italie, il la prédit, et le peuple le crut inspiré. Il déclama contre le pape *Alexandre VI*; il encouragea ceux de ses compatriotes qui persécutaient les *Médicis*, et qui répandirent le sang des amis de cette maison. Jamais homme n'avait

eu plus de crédit à Florence sur le commun peuple. Il était devenu une espèce de tribun, en faisant recevoir les artisans dans la magistrature. Le pape et les *Médicis* se servirent contre *Savonarole* des mêmes armes qu'il employait ; ils envoyèrent un franciscain prêcher contre lui. L'ordre de Saint-François haïssait celui de Saint-Dominique plus que les *Guelfes* ne haïssaient les *Gibelins*. Le cordelier réussit à rendre le dominicain odieux. Les deux ordres se déchaînèrent l'un contre l'autre. Enfin un dominicain s'offrit à passer à travers un bûcher pour prouver la sainteté de *Savonarole*. Un cordelier proposa aussitôt la même épreuve pour prouver que *Savonarole* était un scélérat. Le peuple avide d'un tel spectacle en pressa l'exécution ; le magistrat fut contraint de l'ordonner. Tous les esprits étaient encore remplis de l'ancienne fable de cet *Aldobrandin*, surnommé *Petrus igneus*, qui dans l'onzième siècle avait passé et repassé sur des charbons ardents au milieu de deux bûchers ; et les partisans de *Savonarole* ne doutaient pas que DIEU ne fit pour un jacobin ce qu'il avait fait pour un bénédictin. La faction contraire en espérait autant pour le cordelier. Si nous lisions ces religieuses horreurs dans l'histoire des Iroquois, nous ne les croirions pas. Cependant cette scène se jouait chez le peuple le plus ingénieux de la terre, dans la patrie de

*Pétrarque*, du *Dante*, de l'*Arioste*, et de *Machiavel*. Parmi les chrétiens, plus un peuple est spirituel, plus il tourne son esprit à soutenir la superstition, et à colorer son absurdité.

On alluma les feux; les champions comparurent en présence d'une foule innombrable; mais quand ils virent tous deux de sang-froid les bûchers en flamme, tous deux tremblèrent, et leur peur commune leur suggéra une commune évasion. Le dominicain ne voulut entrer dans le bûcher que l'hostie à la main. Le cordelier prétendit que c'était une clause qui n'était pas dans les conventions. Tous deux s'obstinèrent, et s'aidant ainsi l'un l'autre à fortir d'un mauvais pas, ils ne donnèrent point l'affreuse comédie qu'ils avaient préparée.

Le peuple alors soulevé par le parti des cordeliers, voulut saisir *Savonarole*. Les magistrats ordonnèrent à ce moine de sortir de Florence. Mais quoiqu'il eût contre lui le pape, la faction des *Médicis* et le peuple, il refusa d'obéir. Il fut pris et appliqué sept fois à la question. L'extrait de ses dépositions porte qu'il avoua qu'il était un faux prophète, un fourbe qui abusait du secret des confessions, et de celles que lui révélaient ses frères. Pouvait-il ne pas avouer qu'il était un imposteur? Un inspiré qui cabale n'est-il pas convaincu d'être un fourbe? peut-être était-il encore plus fanatique:

l'imagination humaine est capable de réunir ces deux excès qui semblent s'exclure. Si la justice seule l'eût condamné, la prison, la pénitence auraient suffi; mais l'esprit de parti s'en mêla. On le condamna lui et deux dominicains à mourir dans les flammes qu'ils s'étaient vantés d'affronter. Ils furent étranglés avant d'être jetés au feu. Ceux du parti de *Savonarole* ne manquèrent pas de lui attribuer des miracles; dernière ressource des adhérens d'un chef malheureux. N'oublions pas qu'*Alexandre VI* lui envoya, dès qu'il fut condamné, une indulgence plénière. 1498, 23 mai.

Vous regardez en pitié toutes ces scènes d'absurdités et d'horreur; vous ne trouvez rien de pareil ni chez les Romains et les Grecs, ni chez les barbares. C'est le fruit de la plus infame superstition qui ait jamais abruti les hommes, et du plus mauvais des gouvernemens. Mais vous savez qu'il n'y a pas long-temps que nous sommes sortis de ces ténèbres, et que tout n'est pas encore éclairé.



## C H A P I T R E C I X.

*De Pic de la Mirandole.*

SI l'aventure de *Savonarole* fait voir quel était encore le fanatisme, les thèses du jeune prince de la *Mirandole* nous montrent en quel état étaient les sciences. C'est à Florence et à Rome, chez les peuples alors les plus ingénieux de la terre, que se passent ces deux scènes différentes. Il est aisé d'en conclure quelles ténèbres étaient répandues ailleurs, et avec quelle lenteur la raison humaine se forme.

C'est toujours une preuve de la supériorité des Italiens dans ces temps-là, que *Jean-François Pic de la Mirandole*, prince souverain, ait été dès sa plus tendre jeunesse un prodige d'étude et de mémoire : il eût été dans notre temps un prodige de véritable érudition. Le goût des sciences fut si fort en lui, qu'à la fin il renonça à sa principauté, et se retira à Florence, où il mourut le même jour que *Charles VIII* fit son entrée dans cette ville. On dit qu'à l'âge de dix-huit ans il savait vingt-deux langues. Cela n'est certainement pas dans le cours ordinaire de la nature. Il n'y a point de langue qui ne demande environ une année pour la bien savoir. Quiconque dans une si grande jeunesse en fait

vingt-deux peut être soupçonné de les savoir bien mal, ou plutôt il en fait les élémens, ce qui est ne rien savoir.

Il est encore plus extraordinaire que ce prince, ayant étudié tant de langues, ait pu à vingt-quatre ans soutenir à Rome des thèses sur tous les objets des sciences, sans en excepter une seule. On trouve à la tête de ses ouvrages quatorze cents conclusions générales, sur lesquelles il offrit de disputer. Un peu d'élémens de géométrie et de la sphère étaient dans cette étude immense la seule chose qui méritait ses peines. Tout le reste ne sert qu'à faire voir l'esprit du temps. C'est *la Somme de St Thomas*, c'est le précis des ouvrages d'*Albert*, surnommé *le grand*, c'est un mélange de théologie avec le péripatétisme. On y voit qu'un ange est infini *secundum quid* : les animaux et les plantes naissent d'une *corruption animée par la vertu productive*. Tout est dans ce goût. C'est ce qu'on apprenait dans toutes les universités. Des milliers d'écoliers se remplissaient la tête de ces chimères, et fréquentaient jusqu'à quarante ans les écoles où on les enseignait. On ne savait pas mieux dans le reste de la terre. Ceux qui gouvernaient le monde étaient bien excusables alors de mépriser les sciences, et *Pic de la Mirandole* bien malheureux d'avoir consumé sa vie, et abrégé ses jours dans ces graves démences.

Ceux qui, nés avec un vrai génie cultivé par la lecture des bons auteurs romains, avaient échappé aux ténèbres de cette érudition, étaient depuis *le Dante et Pétrarque* en très-petit nombre. Leurs ouvrages convenaient davantage aux princes, aux hommes d'Etat, aux femmes, aux seigneurs, qui ne cherchent dans la lecture qu'un délassement agréable; et ils devaient être plus propres au prince *de la Mirandole* que les compilations d'*Albert le grand*.

Mais la passion de la science universelle l'emportait; et cette science universelle consistait à savoir par cœur sur chaque matière quelques mots qui ne donnaient aucune idée. Il est difficile de comprendre comment les mêmes hommes qui raisonnent si juste et si finement sur les affaires du monde et sur leurs intérêts, ont pu se payer de paroles inintelligibles dans presque tout le reste. La raison en est qu'on veut paraître instruit plutôt que de s'instruire; et quand des maîtres d'erreurs ont plié notre ame dans notre jeunesse, nous ne faisons pas même d'efforts pour la redresser, nous en faisons au contraire pour la courber encore. De-là vient que tant d'hommes pleins de sagacité, et même de génie, sont pétris d'erreurs populaires; de-là vient que de grands hommes tels que *Pascal* et *Arnaud* finirent par être fanatiques.

*Pic de la Mirandole* écrivit à la vérité contre

l'astrologie judiciaire; mais il ne faut pas s'y méprendre : c'était contre l'astrologie pratiquée de son temps. Il en admettait une autre, et c'était l'ancienne, la véritable qui, disait-il, était négligée.

Il dit dans sa première proposition que la magie, telle qu'elle est aujourd'hui, et que l'Eglise condamne, n'est point fondée sur la vérité, puisqu'elle dépend des puissances ennemies de la vérité. On voit par ces paroles mêmes, toutes contradictoires qu'elles sont, qu'il admettait la magie comme une œuvre des démons, et c'était le sentiment reçu. Aussi il assure qu'il n'y a aucune vertu dans le ciel et sur la terre qu'un magicien ne puisse faire agir; et il prouve que les paroles sont efficaces en magie, parce que DIEU s'est servi de la parole pour arranger le monde.

Ces thèses firent beaucoup de bruit, et eurent plus d'éclat que n'en ont eu de nos jours les découvertes de *Newton*, et les vérités approfondies par *Locke*. Le pape *Innocent VIII* fit censurer treize propositions de toute cette grande doctrine. Ces censures ressemblaient aux décisions de ces Indiens, qui condamnaient l'opinion que la terre est soutenue par un dragon, parce que, disaient-ils, elle ne peut être soutenue que par un éléphant. *Pic de la Mirandole* fit son apologie; il s'y plaint de ses censeurs. Il dit qu'un d'eux s'emporta violemment contre la cabale. Mais

*savez-vous*, lui dit le jeune prince, *ce que veut dire ce mot de cabale? Belle demande*, répondit le théologien, *ne fait-on pas que c'était un hérétique qui écrivit contre JESUS-CHRIST?*

Enfin il fallut que le pape *Alexandre VI*, qui au moins avait le mérite de mépriser ces disputes, lui envoyât une absolution. Il est remarquable, qu'il traita de même *Pic de la Mirandole* et *Savonarole*.

L'histoire du prince *de la Mirandole* n'est que celle d'un écolier plein de génie, parcourant une vaste carrière d'erreurs, et guidé en aveugle par des maîtres aveugles : ce qui suit est l'histoire des maîtres du mensonge, qui fondent leur puissance sur la stupidité humaine.

## CHAPITRE CX.

*Du pape Alexandre VI et du roi Louis XII.  
Crimes du pape et de son fils. Malheurs du faible Louis XII.*

**L**E pape *Alexandre VI* avait alors deux grands objets ; celui de joindre au domaine de Rome tant de terres qu'on prétendait en avoir été démembrées, et celui de donner une couronne à son fils *César Borgia*. Le scandale de ses amours et les horreurs de sa conduite ne lui ôtaient

rien de son autorité. On ne vit point le peuple se révolter contre lui dans Rome. Il était accusé par la voix publique d'abuser de sa propre fille *Lucrece*, qu'il enleva successivement à trois maris, dont il fit assassiner le dernier, (*Alfonse d'Aragon*) pour la donner enfin à l'héritier de la maison d'*Est*. Ces noces furent célébrées au vatican par la plus infame réjouissance que la débauche ait inventée, et qui ait effrayé la pudeur. Cinquante courtisanes nues dansèrent devant cette famille incestueuse, et des prix furent donnés aux mouvemens les plus lascifs. Les enfans de ce pape, le duc de *Gandie*, et *César de Borgia*, alors diacre, archevêque de Valence en Espagne et cardinal, avaient passé publiquement pour se disputer la jouissance de leur sœur *Lucrece*. Le duc de *Gandie* fut assassiné dans Rome : la voix publique imputa ce meurtre au cardinal *Borgia*, et *Guichardin* n'hésite pas à l'en accuser. Le mobilier des cardinaux appartenait après leur mort au pontife ; et il y avait de fortes présomptions qu'on avait hâté la mort de plus d'un cardinal dont on avait voulu hériter. Cependant le peuple romain était obéissant, et toutes les puissances recherchaient *Alexandre VI*.

Noces incestueuses : jeux abominables.

*Louis XII*, roi de France, successeur de *Charles VIII*, s'empresse plus qu'aucun autre à s'allier avec ce pontife. Il en avait plus d'une

*Louis XII* vertueux, allié d'un pape fouillé de crimes.

raison. Il voulait se séparer par un divorce de sa femme, fille de *Louis XI*, avec laquelle il avait consommé son mariage, et qui avait vécu avec lui vingt-deux années, mais sans en avoir d'enfans. Nul droit, hors le droit naturel, ne pouvait autoriser ce divorce ; mais le dégoût et la politique le rendaient nécessaire.

*Anne de Bretagne*, veuve de *Charles VIII*, conservait pour *Louis XII* l'inclination qu'elle avait sentie pour le duc d'Orléans ; et s'il ne l'épousait pas, la Bretagne échappait à la France. C'était un usage ancien, mais dangereux, de s'adresser à Rome, soit pour se marier avec ses parentes, soit pour répudier sa femme. Car de tels mariages ou de tels divorces étant souvent nécessaires à l'Etat, la tranquillité d'un royaume dépendait donc de la manière de penser d'un pape souvent ennemi de ce royaume.

L'autre raison qui liait *Louis XII* avec *Alexandre VI*, c'était ce droit funeste qu'on voulait faire valoir sur les États d'Italie. *Louis XII* revendiquait le duché de Milan, parce qu'il comptait parmi ses grand'mères une sœur d'un *Visconti*, lequel avait eu cette principauté. On lui opposait la prescription de l'investiture que l'empereur *Maximilien* avait donnée à *Louis le Maure*, dont même cet empereur avait épousé la nièce.

Le droit public féodal , toujours incertain , ne pouvait être interprété que par la loi du plus fort. Ce duché de Milan , cet ancien royaume des Lombards , était un fief de l'Empire. On n'avait point décidé si ce fief était mâle ou femelle , si les filles devaient en hériter. L'aïeule de *Louis XII* , fille d'un *Visconti* , duc de Milan , n'avait eu par son contrat de mariage que le comté d'Ast. Ce contrat de mariage fut la source des malheurs de l'Italie , des disgrâces de *Louis XII* , et des malheurs de *François I*. Presque tous les Etats d'Italie ont flotté ainsi dans l'incertitude , ne pouvant ni être libres , ni décider à quel maître ils devaient appartenir.

Duché de Milan , cause des malheurs de la France.

Les droits de *Louis XII* sur Naples étaient les mêmes que ceux de *Charles VIII*.

Le bâtard du pape , *César de Borgia* , fut chargé d'apporter en France la bulle du divorce , et de négocier avec le roi sur tous ces projets de conquête. *Borgia* ne partit de Rome qu'après être assuré du duché de Valentinois , d'une compagnie de cent hommes d'armes , et d'une pension de vingt mille livres que lui donnait *Louis XII* , avec promesse de faire épouser à cet archevêque la sœur du roi de Navarre. *César de Borgia* , tout diacre et archevêque qu'il était , passa donc à l'état séculier , et son père le pape donna en même temps dispense à son fils et au roi de France , à l'un pour quitter l'Eglise , à

Bâtard du pape apporté à *Louis XII* permission d'un divorce.



l'autre pour quitter sa femme. On fut bientôt d'accord. *Louis XII* prépara une nouvelle descente en Italie.

Il avait pour lui les Vénitiens qui devaient partager une partie des dépouilles du Milanais. Ils avaient déjà pris le Bressan et le pays de Bergame : ils voulaient au moins le Crémonois, sur lequel ils n'avaient pas plus de droit que sur Constantinople.

L'empereur *Maximilien*, qui eût dû défendre le duc de Milan, oncle de sa femme, et son vassal, contre la France son ennemie naturelle, n'était alors en état de défendre personne. Il se soutenait à peine contre les Suisses, qui achevaient d'ôter à la maison d'Autriche ce qui lui restait dans leur pays. *Maximilien* joua donc en cette conjoncture le rôle forcé de l'indifférence.

*Louis XII* termina tranquillement quelques discussions avec le fils de cet empereur, *Philippe le beau*, père de *Charles-Quint*, maître des Pays-Bas ; et ce *Philippe le beau* rendit hommage en personne à la France pour les comtés de Flandre et d'Artois. Le chancelier *Gui de Rochefort* reçut dans Arras cet hommage. Il était assis et couvert, tenant entre ses mains les mains jointes du prince qui, découvert, sans armes et sans ceinture, prononça ces mots : *Je fais hommage à monsieur le roi pour mes pairies de Flandre et d'Artois, &c.*

*Louis XII* ayant d'ailleurs renouvelé les traités de *Charles VIII* avec l'Angleterre, assuré de tous côtés, du moins pour un temps, fait passer les Alpes à son armée. Il est à remarquer qu'en entreprenant cette guerre, loin d'augmenter les impôts, il les diminua, et que cette indulgence commença à lui faire donner le nom de *père du peuple*. Mais il vendit plusieurs offices qu'on nomme royaux, et sur-tout ceux des finances. (1) N'eût-il pas mieux valu établir des impôts également répartis que d'introduire la vénalité honteuse des charges dans un pays dont il voulait être le père? Cet usage de mettre des emplois à l'encan venait d'Italie : on a vendu long-temps à Rome les places de la chambre apostolique, et ce n'est que de nos jours que les papes ont aboli cette coutume.

*Louis XII*  
introduit  
la vénalité  
des em-  
plois.

L'armée que *Louis XII* envoya au-delà des Alpes n'était guère plus forte que celle avec laquelle *Charles VIII* avait conquis Naples. Mais ce qui doit paraître étrange, c'est que *Louis le Maire*, simple duc de Milan, de Parme et de Plaisance, et seigneur de Gènes, avait une

(1) On ne vit alors, dans la vente de ces offices, qu'un moyen d'avoir de l'argent : il en fut de même lorsque *François I* vendit les charges de judicature, lorsque *Henri III* vendit les maîtrises dans les arts et métiers. Mais dans la suite on s'est avisé de faire l'apologie de ces usages honteux ou tyranniques, de les regarder comme de belles institutions politiques, liées avec l'esprit de la nation et avec la constitution de l'Etat.

armée tout aussi considérable que le roi de France.

1499. On vit encore ce que pouvait *la furia française* contre la sagacité italienne. L'armée du roi s'empara en vingt jours de l'Etat de Milan et de celui de Gènes ; tandis que les Vénitiens occupèrent le Crémonois.

Il entre  
dans  
Milan.

*Louis XII*, après avoir pris ces belles provinces par ses généraux, fit son entrée dans Milan ; il y reçut les députés de tous les Etats d'Italie en homme qui était leur arbitre. Mais à peine fut-il retourné à Lyon que la négligence, qui suit presque toujours la fougue, fit perdre aux Français le Milanais, comme ils avaient perdu Naples. *Louis le Maure*, dans cet établissement passager, payait un ducat d'or pour chaque tête de français qu'on lui portait. Alors *Louis XII* fit un nouvel effort. *Louis de la Trimouille* va réparer les fautes qu'on avait faites. On rentre dans le Milanais. Les Suisses, qui depuis *Charles VIII* faisaient usage de leur liberté pour se vendre à qui les payait, étaient à la fois en grand nombre dans l'armée française, et dans la milanaise. Il est remarquable que les ducs de Milan furent les premiers princes qui prirent des Suisses à leur solde. *Marie Sforze* avait donné cet exemple aux souverains.

Quelques capitaines de cette nation, si ressemblante jusqu'alors aux anciens Lacédémoniens,

par la liberté , l'égalité , la pauvreté et le courage , flétrirent sa gloire par l'amour de l'argent. Ils gardaient dans Novare le duc de Milan , qui leur avait confié sa personne préfé-  
Louis le maure tra-  
 hi, et mé-  
 ritant de  
 de l'être.  
 rablement aux Italiens. Mais loin de mériter  
1500.  
 cette confiance , ils composèrent avec les Fran-  
 çais. Tout ce que *Louis le Maure* put en obtenir,  
 ce fut de sortir avec eux habillé à la suisse , et  
 une hallebarde à la main. Il parut ainsi à travers  
 les haies des soldats français : mais ceux qui  
 l'avaient vendu le firent bientôt reconnaître.  
 Il est pris , conduit à Pierre-en-Scise , de-là dans  
 la même tour de Bourges , où *Louis XII* lui-  
 même avait été en prison ; enfin transféré à  
 Loches , où il vécut encore dix années , non  
 dans une cage de fer , comme on le croit com-  
 munément , mais servi avec distinction , et se  
 promenant , les dernières années , à cinq lieues  
 du château.

*Louis XII*, maître du Milanais et de Gènes ,  
 veut encore avoir Naples ; mais il devait crain-  
 dre ce même *Ferdinand le catholique* , qui en avait  
 déjà chassé les Français.

Ainsi qu'il s'était uni avec les Vénitiens  
 pour conquérir le Milanais , dont ils partagè-  
 rent les dépouilles , il s'unit avec *Ferdinand* pour  
 conquérir Naples. Le roi catholique alors aima  
Injustices  
 horribles  
 et com-  
 munes.  
 mieux dépouiller sa maison que la secourir. Il  
 partagea par un traité avec la France ce royaume

où régnait *Frédéric*, le dernier roi de la branche bâtarde d'*Aragon*. Le roi catholique retient pour lui la Pouille et la Calabre : le reste est destiné pour la France. Le pape *Alexandre VI*, allié de *Louis XII*, entre dans cette conjuration contre un monarque innocent, son feudataire, et donne aux deux rois l'investiture qu'il avait donnée au roi de Naples. Le roi catholique envoie ce même général *Gonsalve de Cordoue* à Naples, sous prétexte de défendre son parent, et en effet pour l'accabler. Les Français arrivent par mer et par terre. Il faut avouer que dans cette conquête de Naples il n'y eut qu'injustice, perfidie et bassesse ; mais l'Italie ne fut pas gouvernée autrement pendant plus de six cents années.

- § 501. Les Napolitains n'étaient point dans l'habitude de combattre pour leurs rois. L'infortuné monarque, trahi par son parent, pressé par les armes françaises, dénué de toute ressource, aima mieux se remettre dans les mains de *Louis XII*, qu'il crut généreux, que dans celles du roi catholique, qui le traitait avec tant de perfidie. Il demande aux Français un passeport pour sortir de son royaume. Il vient en France avec cinq galères, et là il reçoit une pension du roi de cent vingt mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui. Etrange destinée pour un souverain !

*Louis*

*Louis XII* avait donc tout à la fois un duc de Milan prisonnier , un roi de Naples suivant sa cour , et son pensionnaire. La république de Gènes était une de ses provinces. Le royaume peu chargé d'impôts était un des plus florissans de la terre. Il lui manquait seulement l'industrie du commerce et la gloire des beaux arts , qui étaient , comme nous le verrons , le partage de l'Italie.

CHAPITRE CXI.

*Attentats de la famille d'Alexandre VI et de César de Borgia. Suite des affaires de Louis XII avec Ferdinand le catholique. Mort du pape.*

**A**LEXANDRE VI faisait alors en petit ce que *Louis XII* exécutait en grand. Il conquérait les fiefs de la Romagne par les mains de son fils. Tout était destiné à l'agrandissement de ce fils ; mais il n'en jouit guère. Il travaillait sans y penser pour le domaine ecclésiastique.

Il n'y eut ni violence ni artifice , ni grandeur de courage , ni scélératesse que *César Borgia* ne mît en usage. Il employa pour envahir huit ou dix petites villes , et pour se défaire de quelques petits seigneurs , plus d'art que les *Alexandre* , les *Gengis* , les *Tamerlan* , les *Mahomet*

n'en mirent à subjuguier une grande partie de la terre. On vendit des indulgences pour avoir une armée. Le cardinal *Bembo* assure que dans les seuls domaines de Venise on en vendit pour près de seize cents marcs d'or. On imposa le dixième sur tous les revenus ecclésiastiques, sous prétexte d'une guerre contre les Turcs : et il ne s'agissait que d'une petite guerre aux portes de Rome.

Sacrilèges  
et meurtres.

D'abord on faisit les places des *Colonna* et des *Savelli* auprès de Rome. *Borgia* emporta par force et par adresse Forli, Faënza, Rimini, Imola, Piombino; et dans ces conquêtes, la perfidie, l'assassinat, l'empoisonnement font une partie de ses armes. Il demande au nom du pape des troupes et de l'artillerie au duc d'*Urbino*. Il s'en sert contre le duc d'*Urbino* même, et lui ravit son duché. Il attire dans une conférence le seigneur de la ville de Camerino; il le fait étrangler avec ses deux fils. Il engage par les plus grands sermens le duc de Gravina, *Oliverotto*, *Pagolo Vitelli*, et un autre, à venir traiter avec lui auprès de Sinigaglia. L'embuscade était préparée. Il fait massacrer impitoyablement *Vitelli* et *Oliverotto*. Pourrait-on penser que *Vitelli* en expirant suppliât son assassin d'obtenir pour lui auprès du pape son père une indulgence à l'article de la mort? c'est pourtant ce que disent les contemporains. Rien ne

Excès de  
superstition.

montre mieux la faiblesse humaine et le pouvoir de l'opinion. Si *César Borgia* fût mort avant *Alexandre VI* du poison qu'on prétend qu'ils préparèrent à des cardinaux et qu'ils bûrent l'un et l'autre, il ne faudrait pas s'étonner que *Borgia* en mourant eût demandé une indulgence plénière au pontife son père.

*Alexandre VI*, dans le même temps se faifif-  
 fait des amis de ces infortunés, et les faisait Excès de  
 cruauté et  
 d'infamie.  
 étrangler au château Saint-Ange. *Guicciardino*  
 croit que le seigneur de Farneza, nommé *Astor*,  
 jeune homme d'une grande beauté, livré au  
 bâtard du pape, fut forcé de servir à ses plaisirs,  
 et envoyé ensuite avec son frère naturel au  
 pape, qui les fit périr tous deux par la corde.  
 Le roi de France, père de son peuple, et  
 honnête homme chez lui, favorisait en Italie  
 ces crimes qu'il aurait punis dans son royaume.  
 Il s'en rendait le complice; il abandonnait au  
 pape ces victimes, pour être secondé par lui  
 dans sa conquête de Naples. Ce qu'on appelle  
 la politique, l'intérêt d'Etat, le rendit injuste  
 en faveur d'*Alexandre VI*. Quelle politique,  
 quel intérêt d'Etat, de seconder les atrocités  
 d'un scélérat qui le trahit bientôt après! Et  
 comment les hommes sont gouvernés! Un  
 pape, et son bâtard qu'on avait vu archevêque,  
 fouillaient l'Italie de tous les crimes; un roi  
 de France, qu'on a nommé père du peuple,



les secondait; et les nations hébétées demeureraient dans le silence.

La destinée des Français, qui était de conquérir Naples, était aussi d'en être chassés. *Ferdinand le catholique* ou *le perfide*, qui avait trompé le dernier roi de Naples, son parent, ne fut pas plus fidèle à *Louis XII*. Il fut bientôt d'accord avec *Alexandre VI* pour ôter au roi de France son partage.

Français  
battus. *Gonsalve de Cordoue*, qui mérita si bien le titre de *grand capitaine*, et non de *vertueux*, lui qui disait que *la toile d'honneur doit être grossièrement tissée*, trompa d'abord les Français, et ensuite les vainquit. Il me semble qu'il y a eu souvent dans les généraux français beaucoup plus de ce courage que l'honneur inspire que de cet art nécessaire dans les grandes affaires. Le duc de *Nemours*, descendant de *Clovis*, commandait les Français; il appela *Gonsalve* en duel. *Gonsalve* répondit en battant plusieurs fois son armée, et sur-tout à Cérignola dans la Pouille, 1503. où *Nemours* fut tué avec quatre mille français. Il ne périt, dit-on, que neuf espagnols dans cette bataille; preuve évidente que *Gonsalve* avait choisi un poste avantageux, que *Nemours* avait manqué de prudence, et qu'il n'avait que des troupes découragées. En vain le fameux chevalier *Bayard* soutint seul sur un pont étroit l'effort de deux cents ennemis qui l'attaquaient:

cet effort de valeur fut glorieux et inutile. On le comparait à *Horatius Cocles*, mais il ne combattait pas pour les Romains.

Ce fut dans cette guerre qu'on trouva une nouvelle manière d'exterminer les hommes. *Pierre de Navarre*, soldat de fortune, et grand général espagnol, inventa les mines, dont les Français éprouvèrent les premiers effets. Mines inventées.

La France cependant était alors si puissante que *Louis XII* put mettre à la fois trois armées en campagne, et une flotte en mer. De ces trois armées, l'une fut destinée pour Naples, les deux autres pour le Rouffillon et pour Fontarabie. Mais aucune de ces armées ne fit des progrès, et celle de Naples fut bientôt entièrement dissipée, tant on opposa une mauvaise conduite à celle du *grand capitaine*. Enfin *Louis XII* perdit sa part du royaume de Naples sans retour.

Bientôt après, l'Italie fut délivrée d'*Alexandre VI* et de son fils. Tous les historiens se plaisent à transmettre à la postérité que ce pape mourut du poison qu'il avait destiné dans un festin à plusieurs cardinaux, trépas digne en effet de sa vie; mais le fait est bien peu vraisemblable. On prétend que dans un besoin pressant d'argent, il voulut hériter de ces cardinaux; mais il est prouvé que *César Borgia* emporta cent mille ducats d'or du trésor de son père après sa 1503.  
Mort d'*Alexandre VI*.

mort : le besoin n'était donc pas réel. D'ailleurs, comment se méprit-on à cette bouteille de vin empoisonnée qui, dit-on, donna la mort au pape, et mit son fils au bord du tombeau ? Des hommes qui ont une si longue expérience du crime ne laissent pas lieu à une telle méprise. On ne cite personne qui en ait fait l'aveu ; il paraît donc bien difficile qu'on en fût informé. Si quand le pape mourut, cette cause de sa mort avait été sue, elle l'eût été par ceux-là mêmes qu'on avait voulu empoisonner. Ils n'eussent point laissé un tel crime impuni ; ils n'eussent point souffert que *Borgia* s'emparât paisiblement des trésors de son père. Le peuple qui hait souvent ses maîtres et qui a de tels maîtres en exécration, tenu dans l'esclavage sous *Alexandre*, eût éclaté à sa mort : il eût troublé la pompe funèbre de ce monstre ; il eût déchiré son abominable fils. Enfin le journal de la maison de *Borgia* porte que le pape, âgé de soixante et douze ans, fut attaqué d'une fièvre tierce qui bientôt devint continue et mortelle. Ce n'est pas-là l'effet du poison. On ajoute que le duc de *Borgia* se fit enfermer dans le ventre d'une mule. Je voudrais bien savoir de quel venin le ventre d'une mule est l'antidote. Et comment ce *Borgia* moribond serait-il allé au vatican prendre cent mille ducats d'or ? était-il enfermé dans sa mule quand il enleva ce trésor ?

Il est vrai qu'après la mort du pape, il y eut du tumulte dans Rome. Les *Colonne* et les *Ursins* y rentrèrent en armes. Mais c'était dans ce tumulte même qu'on eût dû accuser solennellement le père et le fils de ce crime. Enfin le pape *Jules II*, mortel ennemi de cette maison, et qui eut long-temps le duc en sa puissance, ne lui imputa point ce que la voix publique lui attribue.

Voulut-il  
empoison-  
ner neuf  
cardi-  
naux ?

Mais d'un autre côté, pourquoi le cardinal *Bembo*, *Guichardin*, *Paul Jove*, *Tomasi* et tant de contemporains s'accordent-ils dans cette étrange accusation? d'où viennent tant de circonstances détaillées? pourquoi nomme-t-on l'espèce de poison dont on se servit, qui s'appelait *cantarella*? On peut répondre qu'il n'est pas difficile d'inventer quand on accuse, et qu'il fallait colorer de quelques vraisemblances une accusation si horrible, que ces écrivains ne se faisaient pas scrupule de charger *Alexandre* d'un forfait de plus, et qu'on pouvait soupçonner cette dernière scélératesse lorsque tant d'autres étaient avérées.

*Alexandre VI* laissa dans l'Europe une mémoire plus odieuse que celle des *Néron* et des *Caligula*, parce que la sainteté de son ministère le rendit plus coupable. Cependant c'est à lui que Rome dut sa grandeur temporelle; et ce fut lui qui mit ses successeurs en état de tenir

quelquefois la balance de l'Italie. Son fils perdit tout le fruit de ses crimes, que l'Eglise recueillit. Presque toutes les villes dont il s'était emparé se donnèrent à d'autres dès que son père fut mort; et le pape *Jules II* le força bientôt après de lui rendre celles qui lui restaient. Il ne conserva rien de toute sa funeste grandeur. Tout fut pour le saint-siège, à qui sa scélératesse fut plus utile que ne l'avait été l'habileté de tant de papes, soutenue des armes de la religion. Mais ce qui est singulier, c'est que cette religion ne fut pas attaquée alors; comme la plupart des princes, des ministres et des guerriers n'en avaient point du tout, les crimes des papes ne les inquiétaient pas. L'ambition effrénée ne faisait aucune réflexion à cette suite horrible de sacrilèges: on n'étudiait point, on ne lisait point. Le peuple hébété allait en pèlerinage. Les grands égorgeaient et pillaient, ils ne voyaient dans *Alexandre VI* que leur semblable; et on donnait toujours le nom de saint-siège au siège de tous les crimes.

*Machiavel* prétend que les mesures de *Borgia* étaient si bien prises, qu'il devait rester maître de Rome et de tout l'Etat ecclésiastique après la mort de son père; mais qu'il ne pouvait pas prévoir que lui-même ferait aux portes du tombeau, dans le temps qu'*Alexandre* y descendrait. Amis, ennemis, alliés, parens,

tous

tout l'abandonna en peu de temps , on le trahit, comme il avait trahi tout le monde. *Gonsalve de Cordoue*, le grand capitaine , auquel ils'était confié , l'envoya prisonnier en Espagne. *Louis XII* lui ôta son duché de Valentinois et sa pension. Enfin évadé de sa prison , il se réfugia dans la Navarre. Le courage qui n'est pas une vertu , mais une qualité heureuse , commune aux scélérats et aux grands hommes , ne l'abandonna pas dans son asile. Il ne quitta en rien son caractère ; il intrigua ; il commanda l'armée du roi de Navarre , son beau-frère , dans une guerre qu'il conseilla pour dépouiller les vassaux de la Navarre , comme il avait autrefois dépouillé les vassaux de l'Empire et du saint-siège. Il fut tué les armes à la main. Sa mort fut glorieuse ; et nous voyons dans le cours de cette histoire des souverains légitimes , et des hommes vertueux périr par la main des bourreaux.

Mort du  
 bâtard du  
 pape.

## CHAPITRE CXII.

### *Suite des affaires politiques de Louis XII.*

IL eût été possible aux Français de reprendre Naples , de même qu'ils avaient repris le Milanais. L'ambition du premier ministre de

Ambition  
 du cardina-  
 l d'*Ambroise* plus  
 loué que  
 louable.

*Essai sur les mœurs, &c. Tome IV. \* G*

*Louis XII* fut cause que cet Etat fut perdu pour toujours. Le cardinal *Chaumont d'Amboise*, archevêque de Rouen, tant loué pour n'avoir eu qu'un seul bénéfice, mais à qui la France, qu'il gouvernait en maître, tenait au moins lieu d'un second, voulut en avoir un autre plus relevé. (1)

D'Amboise  
veut être  
pape.

Il prétendit être pape après la mort d'*Alexandre VI*, et on eût été forcé de l'élire, s'il eût été aussi politique qu'ambitieux. Il avait des trésors : les troupes qui devaient aller au royaume de Naples étaient aux portes de Rome : mais les cardinaux italiens lui persuadèrent d'éloigner cette armée, afin que son élection en parût plus libre, et en fût plus valide. Il l'écarta, et  
1503. alors le cardinal *Julien de la Rovère* fit élire *Pie III*, qui mourut au bout de vingt-sept jours. Ensuite ce cardinal *Julien*, qu'on appelle *Jules II*, fut pape lui-même. Cependant la saison pluvieuse empêcha les Français de passer assez tôt le Garillan, et favorisa *Gonsalve de Cordoue*. Ainsi le cardinal d'*Amboise*, qui pourtant passa

(1) Il paraît que le cardinal avait de l'ambition et de l'avidité, et qu'il ne montra dans les affaires qu'une habileté très-médiocre : mais comme il ne fut ni sanguinaire ni déprédateur, et sur-tout qu'il fut souvent trompé, il a laissé la réputation d'un homme vertueux ; réputation facile à obtenir dans le siècle des *Ferdinand* et des *Borgia*.

M. de *Voltaire* l'a trop loué dans la *Henriade*, le dernier des quatre vers où il en parle est peut-être le seul qui soit rigoureusement vrai. Mais M. de *Voltaire*, encore très-jeune lorsqu'il fit la *Henriade*, parlait alors d'après l'opinion générale, et non d'après ses propres recherches sur l'histoire.

pour un homme sage , perdit à la fois la tiare pour lui , et Naples pour son roi.

Une seconde faute d'un autre genre qu'on lui a reprochée , fut l'incompréhensible traité de Blois , par lequel le conseil du roi démembreait et détruisait d'un coup de plume la monarchie française. Par ce traité , le roi donnait la seule fille qu'il eût d'*Anne de Bretagne* au petit-fils de l'empereur et du roi *Ferdinand d'Aragon* , ses deux ennemis , à ce même prince qui fut depuis , sous le nom de *Charles-Quint* , si terrible à la France et à l'Europe. Qui croirait que sa dot devait être composée de la Bretagne entière , de la Bourgogne , et qu'on abandonnait Milan , Gènes , sur lesquels on cédait ses droits ? Voilà ce que *Louis XII* ôtait à la France en cas qu'il mourût sans enfans mâles. On ne peut excuser un traité si extraordinaire qu'en disant que le roi et le cardinal d'*Amboise* n'avaient nulle intention de le tenir , et qu'enfin *Ferdinand* avait accoutumé le cardinal d'*Amboise* à l'artifice. Mais quel artifice et quelle infamie ! On est réduit à imputer au bon *Louis XII* l'imbécillité ou la fraude.

Aussi les états-généraux assemblés à Tours 1506. réclamèrent contre ce projet funeste. Peut-être le roi , qui s'en repentait , eut-il l'habileté de se faire demander par la France entière ce qu'il n'osait faire de lui-même. Peut-être céda-t-il



par raison aux remontrances de la nation. L'héritière d'*Anne de Bretagne* fut donc ôtée à l'héritier de la maison d'Autriche et de l'Espagne, ainsi qu'*Anne* elle-même avait été ravie à l'empereur *Maximilien*. Elle épousa le comte d'Angoulême, qui fut depuis *François I*. La Bretagne deux fois unie à la France, et deux fois prête à lui échapper, lui fut incorporée; et la Bourgogne n'en fut point démembrée.

Une autre faute qu'on reproche à *Louis XII* fut de se liguier contre les Vénitiens ses alliés, avec tous ses ennemis secrets. Ce fut un événement inoui jusqu'alors que la conspiration de tant de rois contre une république qui, trois cents années auparavant, était une ville de pêcheurs devenus d'illustres négocians.

## C H A P I T R E C X I I I .

*De la ligue de Cambrai, et quelle en fut la suite.  
Du pape Jules II, &c.*

**L**E pape *Jules II*, né à Savone, domaine de Gènes, voyait avec indignation sa patrie sous le joug de la France. Un effort que fit Gènes en ce temps-là, pour recouvrer son ancienne liberté, avait été puni par *Louis XII* avec plus de faiblesse que de rigueur. Il était entré dans la

ville, l'épée nue à la main ; il avait fait brûler en sa présence tous les privilèges de la ville ; ensuite ayant fait dresser son trône dans la grande place sur un échafaud superbe, il fit venir les Génois au pied de l'échafaud, qui entendirent leur sentence à genoux. Il ne les condamna qu'à une amende de cent mille écus d'or, et bâtit une citadelle qu'il appela *la bride de Gènes*.

Le pape qui, comme tous ses prédécesseurs, aurait voulu chasser tous les étrangers d'Italie, cherchait à renvoyer les Français au-delà des Alpes ; mais il voulait d'abord que les Vénitiens s'unissent avec lui, et commençassent par lui remettre beaucoup de villes que l'Eglise réclamait. La plupart de ces villes avaient été arrachées à leurs possesseurs par le duc de Valentinois, *César Borgia* ; et les Vénitiens, toujours attentifs à leurs intérêts, s'étaient emparés, immédiatement après la mort d'*Alexandre VI*, de Rimini, de Faënza, de beaucoup de terres dans la Romagne, dans le Ferrarois et dans le duché d'Urbino. Ils voulurent retenir leurs conquêtes. *Jules II* se servit alors contre Venise des Français mêmes contre lesquels il eût voulu l'armer. Ce ne fut pas assez des Français ; il fit entrer toute l'Europe dans la ligue.

*Jules II*  
veut acca-  
bler les  
Vénitiens  
par les  
Français.

Il n'y avait guère de souverain qui ne pût

Tous les princes contre Venise. redemander quelque territoire à cette république. L'empereur *Maximilien* avait des prétentions illimitées comme empereur : un fait très-intéressant qui n'a pas été connu à l'abbé *Dubos* dans son excellente histoire de *la ligue de Cambrai*, un fait qui nous paraît aujourd'hui très-extraordinaire, et qui pourtant ne l'était pas aux yeux de la chancellerie allemande, c'est que l'empereur *Maximilien* avait cité déjà le doge *Loredano* et tout le sénat de Venise à comparaître devant lui, et à demander pardon de n'avoir pas souffert qu'il passât par leur territoire avec des troupes, pour aller se faire couronner empereur à Rome. Le sénat n'ayant point obéi à ses sommations, la chambre impériale le condamna par contumace, et le mit au ban de l'Empire.

Il est donc évident qu'on regardait à Vienne les Vénitiens comme des vassaux rebelles, et que jamais la cour impériale ne se départit de ses prétentions sur presque toute l'Europe. S'il eût été aussi aisé de prendre Venise que de la condamner, cette république, la plus ancienne et la plus florissante de la terre, n'existerait plus. Le droit le plus sacré des hommes, la liberté, ce droit plus ancien que tous les empires, ne ferait qu'une rébellion. C'est là un étrange droit public !

D'ailleurs Véronne, Vicence, Padoue, la

Marche Trévifane , le Frioul , étaient à la bienfiance de l'empereur. Le roi d'Aragon , *Ferdinand le catholique* , pouvait reprendre quelques villes maritimes dans le royaume de Naples , qu'il avait engagées aux Vénitiens. C'était une manière prompte de s'acquitter. Le roi de Hongrie avait des prétentions sur une partie de la Dalmatie. Le duc de Savoie pouvait aussi revendiquer l'île de Chypre , parce qu'il était allié de la maison de *Chypre* , qui n'existait plus. Les Florentins , en qualité de voisins , avaient aussi des droits.

Presque tous les potentats , ennemis les uns 1508.  
des autres , suspendirent leur querelle pour s'unir ensemble à Cambrai contre Venise. Le Turc , son ennemi naturel , et qui était alors en paix avec elle , fut le seul qui n'accéda pas à ce traité. Jamais tant de rois ne s'étaient ligués contre l'ancienne Rome. Venise était aussi riche qu'eux tous ensemble. Elle se confia dans cette ressource , et sur-tout dans la désunion qui se mit bientôt entre tant d'alliés. Il ne tenait qu'à elle d'apaiser *Jules II* , principal auteur de la ligue ; mais elle dédaigna de demander grâce , et osa attendre l'orage. C'est peut-être la seule fois qu'elle ait été téméraire.

Les excommunications , plus méprisées chez les Vénitiens qu'ailleurs , furent la déclaration du pape. *Louis XII* envoya un héraut d'armes

annoncer la guerre au doge. Il redemandait le Crémonois, qu'il avait cédé lui-même aux Vénitiens, quand ils l'avaient aidé à prendre le Milanais. Il revendiquait le Bressan, Bergame et d'autres terres.

Cette rapidité de fortune qui avait accompagné les Français dans les commencemens de toutes les expéditions ne se démentit pas.

*Louis XII* ne fert qu'à la grandeur du pape. 1509. *Louis XII*, à la tête de son armée, détruisit les forces vénitiennes à la célèbre journée d'Agnadello, près de la rivière d'Adda. Alors chacun des prétendans se jeta sur son partage. *Jules II* s'empara de toute la Romagne. Ainsi les papes, qui devaient, dit-on, à un empereur de France leurs premiers domaines, durent le reste aux armes de *Louis XII*. Ils furent alors en possession de presque tout le pays qu'ils occupent aujourd'hui.

Les troupes de l'empereur, s'avancant cependant dans le Frioul, s'emparèrent de Trieste, qui est resté à la maison d'Autriche. Les troupes d'Espagne occupèrent ce que Venise avait en Calabre. Il n'y eut pas jusqu'au duc de Ferrare et au marquis de Mantoue, autrefois général au service des Vénitiens, qui ne faussent leur proie. Venise passa de la témérité à la consternation. Elle abandonna elle-même ses villes de terre ferme, et leur remit non-seulement les sermens de fidélité, mais l'argent qu'elles

devaient à l'Etat ; et réduite à ses lagunes , elle implora la miséricorde de l'empereur *Maximilien*, qui se voyant heureux fut inflexible.

Le sénat excommunié par le pape et opprimé par tant de princes , n'eut alors d'autre parti à prendre que de se jeter entre les bras du Turc. Il députa *Louis Raimond*, en qualité d'ambassadeur , vers *Bajazet* ; mais l'empereur *Maximilien* ayant échoué au siège de Padoue , les Vénitiens reprirent courage , et contre-mandèrent leur ambassadeur. Au lieu de devenir tributaires de la porte ottomane , ils consentirent à demander pardon au pape *Jules II*, auquel ils envoyèrent six nobles. Le pape leur imposa des pénitences comme s'il avait fait la guerre par ordre de DIEU , et comme si DIEU avait ordonné aux Vénitiens de ne pas se défendre.

*Jules II* ayant rempli son premier projet d'agrandir Rome sur les ruines de Venise , songea au second ; c'était de chasser les Barbares d'Italie.

*Louis XII* était retourné en France , prenant toujours , ainsi que *Charles VIII*, moins de mesures pour conserver qu'il n'avait eu de promptitude à conquérir. Le pape pardonna aux Vénitiens qui , revenus de leur première terreur , résistaient aux armes impériales.

Enfin il se ligu avec cette même république contre ces mêmes Français , après l'avoir opprimée par eux. Il voulait détruire en Italie tous

*Jules II*  
veut chas-  
ser les  
Français  
qui l'ont  
servi.

les étrangers les uns par les autres , exterminer le reste alors languissant de l'autorité allemande , et faire de l'Italie un corps puissant dont le souverain pontife serait le chef. Il n'épargna dans ces desseins ni négociations , ni argent , ni peines. Il fit lui-même la guerre ; il alla à la tranchée ; il affronta la mort. Nos historiens blâment son ambition et son opiniâtreté ; il fallait aussi rendre justice à son courage et à ses grandes vues. C'était un mauvais prêtre , mais un prince aussi estimable qu'aucun de son temps.

Une nouvelle faute de *Louis XII* seconda les desseins de *Jules II*. Le premier avait une économie qui est une vertu dans le gouvernement ordinaire d'un Etat paisible , et un vice dans les grandes affaires.

Une mauvaise discipline se fait consister alors toute la force des armées dans la gendarmerie , qui combattait à pied comme à cheval. On n'avait pas su faire encore une bonne infanterie française , ce qui était pourtant aisé , comme l'expérience l'a prouvé depuis ; et les rois de France soudoyaient des fantassins allemands ou suisses.

On fait que les Suisses sur-tout avaient contribué à la conquête du Milanais. Ils avaient vendu leur sang , et jusqu'à leur bonne foi , en livrant *Louis le maure*. Les cantons demandèrent

au roi une augmentation de pension ; *Louis* la refusa. Le pape profita de la conjoncture. Il les flatta et leur donna de l'argent : il les encouragea par les titres qu'il leur prodigua de défenseurs de l'Eglise. Il fit prêcher chez eux contre les Français. Ils accouraient à ces sermons guerriers qui flattaient leurs passions. C'était prêcher une croisade.

On voit que par la bizarrerie des conjonctures , ces mêmes Français étaient alors les alliés de l'empire allemand , dont ils ont été si souvent ennemis. Ils étaient de plus ses vassaux. *Louis XII* avait donné pour l'investiture de Milan cent mille écus d'or à l'empereur *Maximilien* , qui n'était ni un allié puissant ni un ami fidèle ; et comme empereur , il n'aimait ni les Français ni le pape.

*Ferdinand le catholique* , par qui *Louis XII* fut toujours trompé , abandonna la ligue de Cambrai , dès qu'il eut ce qu'il prétendait en Calabre. Il reçut du pape l'investiture pleine et entière du royaume de Naples. *Jules II* le mit à ce prix entièrement dans ses intérêts. Ainsi le pape par sa politique avait pour lui les Vénitiens , les Suisses , les secours du royaume de Naples , ceux même de l'Angleterre ; et ce fut aux Français à soutenir tout le fardeau.

*Louis XII* , attaqué par le pape , convoqua 1510. une assemblée d'évêques à Tours , pour favoir



*Louis XII*  
assemble  
ses évê-  
ques con-  
tre le  
pape.

s'il lui était permis de se défendre, et si les excommunications du pape seraient valides. La postérité éclairée sera étonnée qu'on ait fait de telles questions ; mais il fallait alors respecter les préjugés du temps. Je ne puis m'empêcher de remarquer le premier cas de conscience qui fut proposé dans cette assemblée. Le président demanda *si le pape avait droit de faire la guerre, quand il ne s'agissait ni de religion ni du domaine de l'Eglise* ; et il fut répondu que non. Il est évident qu'on ne proposait pas ce qu'il fallait demander, et qu'on répondait le contraire de ce qu'il fallait répondre : car, en matière de religion et de possession ecclésiastique, si on s'en tient à l'évangile, un évêque, loin de faire la guerre, ne doit que prier et souffrir ; mais en matière de politique, un souverain de Rome peut et doit assurément secourir ses alliés et venger l'Italie ; et si *Jules* s'en était tenu là, il eût été un grand prince.

Cette assemblée française répondit plus dignement, en concluant qu'il fallait s'en tenir à la fameuse pragmatique sanction de *Charles VII*, ne plus envoyer d'argent à Rome, et en lever sur le clergé de France pour faire la guerre au pape, chef romain de ce clergé français.

On commença par se battre vers Bologne et vers le Ferrarois. *Jules II* avait déjà enlevé Bologne aux *Bentivoglio* ; et il voulait s'emparer

de Ferrare. Il détruisait par ces invasions son grand dessein de chasser d'Italie les étrangers ; car Bologne et Ferrare appelaient nécessairement les Français à leur secours contre lui ; et après avoir voulu être le vengeur de l'Italie, il en devint l'oppresser. Son ambition qui l'emportait, plongea l'Italie dans les calamités dont il eût été si glorieux de la tirer. Il préféra ses intérêts aux bienfaisances, au point de recevoir dans Bologne une nombreuse troupe de Turcs, arrivée avec les Vénitiens pour le défendre contre l'armée française, commandée par *Chau-  
mont d'Amboise* ; c'est *Paul Jove*, évêque de Nocera, témoin oculaire, qui nous instruit de ce fait singulier. Les autres papes avaient armé contre les Turcs. *Jules* fut le premier qui se servit d'eux. Il fit ce que les Vénitiens avaient voulu faire ; on ne pouvait insulter davantage au christianisme, dont il était le premier pontife. On vit ce pape, âgé de soixante et dix ans, assiéger en personne la Mirandole, aller le casque en tête à la tranchée, visiter les travaux, presser les ouvrages, et entrer en vainqueur par la brèche.

Le pape  
emploie  
jusqu'aux  
Turcs  
contre  
*Louis XII.*

Tandis que le pape, cassé de vieillesse, était sous les armes, le roi de France, encore dans la vigueur de l'âge, assemblait un concile. Il remuait la chrétienté ecclésiastique, et le pape la chrétienté guerrière. Le concile fut indiqué

1511.  
*Louis XII*  
convoque  
un concile  
contre le  
pape.

à Pise , où quelques cardinaux ennemis du pape se rendirent. Mais le concile du roi ne fut qu'une entreprise vaine , et la guerre du pape fut heureuse.

En vain on fit frapper à Paris quelques médailles , sur lesquelles *Louis XII* était représenté avec cette devise : *Perdam Babylonis nomen. Je détruirai jusqu'au nom de Babylone.* Il était honteux de s'en vanter , quand on était si loin de l'exécuter ; et d'ailleurs quel rapport de Paris à Jérusalem , et de Rome à Babylone ?

Les actions de courage les plus brillantes , souvent même des batailles gagnées , ne servent qu'à illustrer une nation , et non à l'agrandir , quand il y a dans le gouvernement politique un vice radical , qui à la longue porte la destruction. C'est ce qui arriva aux Français en Italie. Le brave chevalier *Bayard* fit admirer sa valeur et sa générosité. Le jeune *Gaston de Foix* rendit à vingt-trois ans son nom immortel , en repoussant d'abord une armée de Suisses , en passant rapidement quatre rivières , en chassant le pape de Bologne , en gagnant la célèbre  
1512. bataille de Ravenne , où il acquit tant de gloire , et où il perdit la vie. Tous ces faits d'armes rapides étaient éclatans : mais le roi était éloigné ; les ordres arrivaient trop tard , et quelquefois se contredisaient. Son économie , quand il fallait prodiguer l'or , donnait peu d'émulation.

L'esprit de subordination était inconnu dans les troupes. L'infanterie était composée d'étrangers allemands, mercenaires peu attachés. La galanterie des Français, et l'air de supériorité, qui convenait à des vainqueurs, irritait les Italiens humiliés et jaloux. Le coup fatal fut porté, quand l'empereur *Maximilien*, gagné enfin par le pape, fit publier les avocatoires impériaux, par lesquels tout soldat allemand qui servait sous les drapeaux de France devait les quitter, sous peine d'être déclaré traître à la patrie.

Les Suisses descendent aussitôt de leurs montagnes contre ces Français qui, au temps de la ligue de Cambrai, avaient l'Europe pour alliée, et qui maintenant l'avaient pour ennemie. Ces montagnards se faisaient un honneur de mener avec eux le fils de ce duc de Milan, *Louis le Maire*, et d'expier, en couronnant le fils, la trahison qu'ils avaient faite au père.

Les Français, commandés par le maréchal de *Trivulce*, abandonnent, l'une après l'autre, toutes les villes qu'ils avaient prises du fond de la Romagne aux confins de la Savoie. Le fameux *Bayard* faisait de belles retraites : mais c'était un héros obligé de fuir. Il n'y eut que trois mois entre la victoire de Ravenne et la totale expulsion des Français. *Louis XII* eut encore une destinée plus triste que *Charles VIII*; car du moins les Français s'étaient ouvert une retraite

Affliction  
de  
*Louis XII.*

glorieuse sous *Charles* par la bataille de Fornoue; mais sous *Louis* ils furent chassés par les seuls Suisses, à la bataille de Novare. Ce fut le comble du malheur et de la honte. *Louis de la Trimouille* avait été envoyé avec une armée pour conserver au moins les restes du Milanais qu'on perdait. Il assiégeait Novare : douze mille suisses viennent l'attaquer avant qu'il se soit retranché. Ils se présentent sans canon, marchent droit au sien, et s'en emparent. Ils détruisent toute son infanterie, font fuir la gendarmerie, remportent une victoire complète, dont le président *Hénault* ne parle pas, et donnent à *Maximilien Sforze* le duché de Milan, que *Louis* avait tant disputé. Il eut la mortification de voir établi dans Milan, par les Suisses, le jeune *Maximilien Sforze*, fils du duc mort prisonnier dans ses Etats. Gènes, où il avait étalé la pompe d'un roi d'Asie, reprit sa liberté, et chassa deux fois les Français. Il ne resta rien à *Louis XII* au-delà des Alpes.

Voilà le fruit de tant de sang et de tant de trésors prodigués. Toutes ces négociations, toutes ces guerres eurent une fin malheureuse.

Les Suisses, devenus ennemis du roi dont ils avaient été les fantassins mercenaires, vinrent au nombre de vingt mille mettre le siège devant Dijon. Paris même fut épouvanté. *Louis de la Trimouille*, gouverneur de la Bourgogne, ne  
put

put les renvoyer qu'avec vingt mille écus comptant, une promesse de quatre cents mille au nom du roi, et sept otages qui en répondaient. Le roi ne voulut donner que cent mille écus, payant encore à ce prix leur invasion plus cher que leurs secours refusés. Mais les Suisses furieux de ne recevoir que le quart de leur argent, condamnèrent à la mort leurs sept otages. Alors le roi fut obligé de promettre non-seulement toute la somme, mais encore la moitié par-dessus. Les otages heureusement évadés sauvèrent au roi son argent, mais non pas sa gloire.

## CHAPITRE CXIV.

*Suite des affaires de Louis XII. De Ferdinand le catholique et de Henri VIII, roi d'Angleterre.*

CETTE fameuse ligue de Cambrai, qui s'était d'abord tramée contre Venise, ne fut donc à la fin tournée que contre la France; et c'est à Louis XII qu'elle devint funeste. On voit qu'il y avait sur-tout deux princes plus habiles que lui, Ferdinand le catholique et le pape. Louis n'avait été à craindre qu'un moment, et il eut depuis le reste de l'Europe à craindre.

*Essai sur les mœurs, &c. Tome IV. \* H*

*Ferdinand  
le catho-  
lique, habile  
et non  
vertueux.*

Tandis qu'il perdait Milan et Gènes, ses trésors et ses troupes, on le privait encore d'un rempart que la France avait contre l'Espagne. Son allié et son parent le roi de Navarre, *Jean d'Albret*, vit son Etat enlevé tout d'un coup par *Ferdinand le catholique*. Ce brigandage était appuyé d'un prétexte sacré. *Ferdinand* prétendait avoir une bulle du pape *Jules II*, qui excommunait *Jean d'Albret*, comme adhérent du roi de France et du concile de Pise. La Navarre est restée depuis à l'Espagne, sans que jamais elle en ait été détachée.

Pour mieux connaître la politique de ce *Ferdinand le catholique*, fameux par la religion et la bonne foi dont il parlait sans cesse, et qu'il viola toujours, il faut voir avec quel art il fit cette conquête. Le jeune *Henri VIII*, roi d'Angleterre, était son gendre. Il lui propose de s'unir ensemble, pour rendre aux Anglais la Guienne, leur ancien patrimoine, dont ils  
1512. étaient chassés depuis plus de cent ans. Le jeune roi d'Angleterre ébloui envoie une flotte en Biscaye. *Ferdinand* se sert de l'armée anglaise pour conquérir la Navarre, et laisse les Anglais retourner ensuite chez eux, sans avoir rien tenté sur la Guienne, dont l'invasion était impraticable. C'est ainsi qu'il trompa son gendre, après avoir successivement trompé son parent le roi de Naples, et le roi *Louis XII*, et les

Vénitiens , et les papes. On l'appelait en Espagne *le sage , le prudent* ; en Italie *le pieux* ; en France et à Londres *le perfide*.

*Louis XII*, qui avait mis un bon ordre à la défense de la Guienne , ne fut pas aussi heureux en Picardie. Le nouveau roi d'Angleterre *Henri VIII* prenait ce temps de calamité pour faire de ce côté une irruption en France, dont la ville de Calais donnait toujours l'entrée.

Ce jeune roi, bouillant d'ambition et de courage , attaqua seul la France , sans être secouru des troupes de l'empereur *Maximilien*, ni de *Ferdinand le catholique*, ses alliés. Le vieil empereur toujours entreprenant et pauvre servit dans l'armée du roi d'Angleterre, et ne rougit point d'en recevoir une paye de cent écus par jour. *Henri VIII*, avec ses seules forces , semblait près de renouveler les temps funestes de Poitiers et d'Azincourt. Il eut une victoire complète à la journée de Guinegaste , qu'on nomma *la journée des éperons*. Il prit Téroüane , qui à présent n'existe plus, et Tournai, ville de tout temps incorporée à la France, et le berceau de la monarchie française.

*Maximilien*, stipendiaire du roi d'Angleterre.

1513.

*Louis XII*, alors veuf d'*Anne de Bretagne*, ne put avoir la paix avec *Henri VIII* qu'en épousant sa sœur *Marie d'Angleterre* ; mais au lieu que les rois, aussi-bien que les particuliers, reçoivent une dot de leurs femmes, *Louis XII*

*Louis XII* paye à *Henri VIII* la paix et sa sœur.



en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Ranconné à la fois par l'Angleterre et par les Suisses, toujours trompé par *Ferdinand le catholique*, et chassé de ses conquêtes d'Italie par la fermeté de *Jules II*, il finit bientôt après sa carrière.

Gouvernement de *Louis XII*. 1515. Comme il mit peu d'impôts, il fut appelé père par le peuple. Les héros dont la France était pleine l'eussent aussi appelé leur père, s'il avait, en imposant des tributs nécessaires, conservé l'Italie, réprimé les Suisses, secouru efficacement la Navarre, repoussé l'Anglais, et préservé la Picardie et la Bourgogne d'invasions plus ruineuses que ces impôts n'auraient pu l'être.

Mais s'il fut malheureux au-dehors de son royaume, il fut heureux au-dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges, laquelle ne s'étendit pas sous lui aux offices de judicature. Il en tira en dix-sept années de règne la somme de douze cents mille livres dans le seul district de Paris. Mais les tailles, les aides furent modiques. Il eut toujours une attention paternelle à ne point faire porter au peuple un fardeau pesant. Il ne se croyait pas roi des Français, comme un seigneur l'est de sa terre, uniquement pour en tirer la substance.

1580. On ne connut de son temps aucune imposition nouvelle; et lorsque *Fromenteau* présenta au

diffipateur *Henri III* un état de comparaison de ce qu'on exigeait sous ce malheureux prince , avec ce qu'on avait payé sous *Louis XII*, on vit à chaque article une somme immense pour *Henri III*, et une modique pour *Louis*, si c'était un ancien droit ; mais quand c'était une taxe extraordinaire , il y avait à l'article *Louis XII*, néant ; et malheureusement cet état de ce qu'on ne payait pas à *Louis XII*, et de ce qu'on exigeait sous *Henri III*, contient un gros volume.

Ce roi n'avait environ que treize millions de revenu, mais ces treize millions en valent environ cinquante d'aujourd'hui. Les denrées étaient beaucoup moins chères, et l'État n'était pas endetté. Il n'est donc pas étonnant qu'avec ce faible revenu numéraire, et une sage économie, il vécut avec splendeur, et maintint son peuple dans l'abondance. Il avait soin que la justice fût rendue par-tout avec promptitude, avec impartialité et presque sans frais. On payait quarante fois moins d'épices qu'aujourd'hui. (a) Il n'y avait dans le bailliage de Paris que quarante-neuf sergens, et à présent il y en a plus de cinq cents. Il est vrai que Paris n'était pas la cinquième partie de ce qu'il

Revenu  
de  
*Louis XII.*

Paris bien  
différent  
de ce qu'il  
est aujourd'hui.

(a) Sous *Louis XV* on n'en paya plus depuis 1771 : le chancelier de *Maupeou*, en abolissant l'infame vénalité des offices de judicature, introduite par le chancelier *Duprat*, supprima aussi l'opprobre des épices : mais la vénalité et les épices ont été rétablies, en 1774.

est de nos jours : mais le nombre des officiers de justice s'est accru dans une bien plus grande proportion que Paris ; et les maux inséparables des grandes villes ont augmenté plus que le nombre des habitans.

Il maintint l'usage où étaient les parlemens du royaume de choisir trois sujets pour remplir une place vacante. Le roi nommait un des trois. Les dignités de la robe n'étaient données alors qu'aux avocats ; elles étaient le prix du mérite, ou de la réputation qui suppose le mérite. Son édit de 1499, éternellement mémorable, et que nos historiens n'auraient pas dû oublier, a rendu sa mémoire chère à tous ceux qui rendent la justice, et à ceux qui l'aiment. Il ordonne par cet édit *qu'on suive toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher du monarque.*

Le plan général, suivant lequel vous étudiez ici l'histoire, n'admet que peu de détails ; mais de telles particularités, qui font le bonheur des Etats, et la leçon des bons princes, deviennent un objet principal.

*Louis XII* fut le premier des rois qui mit les laboureurs à couvert de la rapacité du soldat, et qui fit punir de mort les gendarmes qui rançonnaient le payfan. Il en coûta la vie à cinq gendarmes, et les campagnes furent tranquilles. S'il ne fut ni un héros ni un grand

politique , il eut donc la gloire plus précieuse d'être un bon roi ; et sa mémoire sera toujours en bénédiction à la postérité.

C H A P I T R E C X V.

*De l'Angleterre et de ses malheurs après l'invasion de la France. De Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, &c.*

LE pape *Jules II* au milieu de toutes les dissensions qui agitèrent toujours l'Italie, ferme dans le dessein d'en chasser tous les étrangers, avait donné au pontificat une force temporelle qu'il n'avait point eue jusqu'alors. Parme et Plaisance détachés du Milanais étaient joints au domaine de Rome du consentement de l'empereur même. *Jules* avait consommé son pontificat et sa vie 1513. par cette action qui honore sa mémoire. Les papes n'ont point conservé cet Etat. Le saint-siège était alors en Italie une puissance temporelle prépondérante.

Venise , quoiqu'en guerre avec *Ferdinand le catholique*, roi de Naples, demeurait encore très-puissante. Elle résistait à la fois aux mahométans et aux chrétiens. L'Allemagne était paisible ; l'Angleterre recommençait à être redoutable. Il faut voir d'où elle sortait , et où elle parvint.

L'aliénation d'esprit de *Charles VI* avait perdu la France. La faiblesse d'esprit de *Henri VI* défolia l'Angleterre.

1442. D'abord ses parens se disputèrent le gouvernement dans sa jeunesse, ainsi que les parens de *Charles VI* avaient tout bouleversé pour commander en son nom. Si dans Paris un duc de *Bourgogne* fit assassiner un duc d'*Orléans*, on vit à Londres la duchesse de *Glocester*, tante du roi, accusée d'avoir attenté à la vie de *Henri VI* par des sortilèges. Une malheureuse devineresse, et un prêtre imbécille ou scélérat, qui se disaient sorciers, furent brûlés vifs pour cette prétendue conspiration. La duchesse fut heureuse de n'être condamnée qu'à faire une amende honorable en chemise, et à une prison perpétuelle. L'esprit de philosophie était alors bien éloigné de cette île : elle était le centre de la superstition et de la cruauté.

1444. La plupart des querelles des souverains ont fini par des mariages. *Charles VII* donna pour femme à *Henri VI*, *Marguerite d'Anjou*, fille de ce *René d'Anjou*, roi de Naples, duc de Lorraine, comte du Maine, qui avec tous ces titres était sans Etats, et qui n'eut pas de quoi donner la plus légère dot à sa fille. Peu de princesses ont été plus malheureuses en père et en époux. C'était une femme entreprenante, courageuse, inébranlable; héroïne, si elle n'avait d'abord

*Marguerite d'Anjou*,  
héroïne  
ambitieuse.

d'abord fouillé ses vertus par un crime. Elle eut tous les talens du gouvernement et toutes les vertus guerrières, mais aussi elle se livra quelquefois aux cruautés et aux attentats que l'ambition, la guerre et les factions inspirent. Sa hardiesse et la pusillanimité de son mari furent les premières sources des calamités publiques.

Elle voulut gouverner; et il fallut se défaire 1447.  
 du duc de *Glocester*, oncle du roi, et mari de cette duchesse déjà sacrifiée à ses ennemis, et confinée en prison. On fait arrêter ce duc sous prétexte d'une conspiration nouvelle, et le lendemain il est trouvé mort dans son lit. Cette violence rendit le gouvernement de la reine, et le nom du roi odieux. Rarement les Anglais haïssent sans conspirer. Il se trouvait alors en Angleterre un descendant d'*Edouard III*, de qui même la branche était plus près d'un degré de la souche commune que la branche alors régnante. Ce prince était un duc d'*Yorck*: il portait sur son écu une *rose blanche*, et le roi Roses  
blanche et  
rouge.  
*Henri VI*, de la branche de *Lancastre*, portait une *rose rouge*. C'est de là que vinrent ces noms fameux consacrés à la guerre civile.

Dans les commencemens des factions, il faut être protégé par un parlement, en attendant que ce parlement devienne l'esclave du vainqueur. Le duc d'*Yorck* accuse devant le 1450.

*Essai sur les mœurs, &c. Tome IV. \* I*

parlement le duc de *Suffolk*, premier ministre et favori de la reine, à qui ces deux titres avaient valu la haine de la nation. Voici un étrange exemple de ce que peut cette haine. La cour, pour contenter le peuple, bannit d'Angleterre le premier ministre. Il s'embarque pour passer en France. Le capitaine d'un vaisseau de guerre, garde-côte, rencontre le vaisseau qui porte ce ministre : il demande qui est à bord : le patron dit qu'il mène en France le duc de *Suffolk*. Vous ne conduirez pas ailleurs celui qui est accusé par mon pays, dit le capitaine; et sur le champ il lui fait trancher la tête. C'est ainsi que les Anglais en usaient en pleine paix. Bientôt la guerre ouvrit une carrière plus horrible.

Un capitaine de vaisseau fait trancher la tête au duc de *Suffolk*.

Trois rois attequés du cerveau.

1455.

Le roi *Henri VI* avait des maladies de langueur, qui le rendaient, pendant des années entières, incapable d'agir et de penser. L'Europe vit dans ce siècle trois souverains, que le dérangement des organes du cerveau plongea dans les plus extrêmes malheurs, l'empereur *Venceslas*, *Charles VI* de France, et *Henri VI* d'Angleterre. Pendant une de ces années funestes de la langueur de *Henri VI*, le duc d'*Yorck* et son parti se rendent les maîtres du conseil. Le roi, comme en revenant d'un long assoupissement, ouvrit les yeux. Il se vit sans autorité. Sa femme, *Marguerite d'Anjou*, l'exhortait

à être roi : mais pour l'être il fallut tirer l'épée. Le duc d'*Yorck*, chassé du conseil, était déjà à la tête d'une armée. On traîna *Henri* à la bataille de *Saint-Alban* ; il y fut blessé et pris, mais non encore détrôné. Le duc d'*Yorck*, son vainqueur, le conduisit en triomphe à Londres ; et, lui laissant le titre de roi, il prit pour lui-même celui de *protecteur*, titre déjà connu aux Anglais. 1455.

*Henri VI*, souvent malade et toujours faible, n'était qu'un prisonnier servi avec l'appareil de la royauté. Sa femme voulut le rendre libre pour l'être elle-même. Son courage était plus grand que ses malheurs. Elle lève des troupes comme on en levait dans ce temps-là, avec le secours des seigneurs de son parti. Elle tire son mari de Londres, et devient la générale de son armée. Les Anglais en peu de temps virent ainsi quatre françaises conduire des soldats, la femme du comte de *Montfort* en Bretagne, la femme du roi *Edouard II* en Angleterre, la *Pucelle d'Orléans* en France, et *Marguerite d'Anjou*. Quatre femmes guerrières

Cette reine rangea elle-même son armée en bataille, à la sanglante journée de *Northampton*, et combattit à côté de son mari. Le duc d'*Yorck*, son grand ennemi, n'était pas dans l'armée opposée. Son fils aîné, le comte de *la Marche*, y faisait son apprentissage de 1460.



la guerre civile sous le comte de *Warwick*, l'homme de ce temps-là qui avait le plus de réputation, esprit né pour ce temps de trouble, pétri d'artifice, et plus encore de courage et de fierté; propre pour une campagne et pour un jour de bataille; fécond en ressources, capable de tout, fait pour donner et pour ôter le trône selon sa volonté. Le génie du comte de *Warwick* l'emporta sur celui de *Marguerite d'Anjou*. Elle fut vaincue; elle eut la douleur de voir prendre prisonnier le roi son mari dans sa tente; et tandis que ce malheureux prince lui tendait les bras, il fallut qu'elle s'enfuit à toute bride avec son fils, le prince de *Galles*. Le roi est reconduit pour la seconde fois par ses vainqueurs dans sa capitale, toujours roi et toujours prisonnier.

On convoqua un parlement, et le duc d'*York*, auparavant protecteur, demanda cette fois un autre titre. Il réclamait la couronne comme représentant *Edouard III*, à l'exclusion de *Henri VI*, né d'une branche cadette. La cause du roi et de celui qui prétendait l'être fut solennellement débattue dans la chambre des pairs. Chaque parti fournit ses raisons par écrit, comme dans un procès ordinaire. Le duc d'*York*, tout vainqueur qu'il était, ne put gagner sa cause entièrement. Le parlement décida que *Henri VI* garderait le trône pendant

sa vie , et que le duc d'*Yorck* , à l'exclusion du prince de *Galles* , serait son successeur. Mais à cet arrêt on ajouta une clause qui était une nouvelle déclaration de trouble et de guerre ; c'est que si le roi violait cette loi, la couronne dès ce moment serait dévolue au duc d'*Yorck*.

*Marguerite d'Anjou* vaincue , fugitive , éloignée de son mari , ayant contre elle le duc d'*Yorck* victorieux , Londres et le parlement , ne perdit point courage. Elle courait dans la principauté de *Galles* , et dans les provinces voisines , animant ses amis , s'en faisant de nouveaux , et formant une armée. On fait assez que ces armées n'étaient pas des troupes régulières , tenues long-temps sous le drapeau , et soudoyées par un seul chef. Chaque seigneur amenait ce qu'il pouvait d'hommes rassemblés à la hâte. Le pillage tenait lieu de provisions et de solde. Il fallait en venir bientôt à une bataille , ou se retirer. La reine se trouva enfin en présence de son grand ennemi , le duc d'*Yorck* , dans la province de ce nom , près du château de *Sandal*. Elle était à la tête de dix-huit mille hommes. La fortune dans cette journée seconda son courage. Le duc d'*Yorck* vaincu mourut percé de coups. Son second fils *Rutland* fut tué en fuyant. La tête du père , plantée sur la muraille avec celles de quelques généraux,

*Marguerite  
d'Anjou ,  
général et  
soldat.*

1461.

y resta long-temps comme un monument de sa défaite.

1461. *Marguerite* victorieuse marche vers Londres pour délivrer le roi son époux. Le comte de *Warwick*, l'ame du parti d'*Yorck*, avait encore une armée dans laquelle il traînait *Henri*, son roi et son captif, à sa suite. La reine et *Warwick* se rencontrèrent près de Saint-Alban, lieu fameux par plus d'un combat. La reine eut encore le bonheur de vaincre. Elle goûta le plaisir de voir fuir devant elle ce *Warwick* si redoutable, et de rendre à son mari sur le champ de bataille sa liberté et son autorité. Jamais femme n'avait eu plus de succès et plus de gloire ; mais le triomphe fut court. Il fallait avoir pour soi la ville de Londres : *Warwick* avait su la mettre dans son parti. La reine ne put y être reçue, ni la forcer avec une faible armée. Le comte de *la Marche*, fils aîné du duc d'*Yorck*, était dans la ville, et respirait la vengeance. Le seul fruit des victoires de la reine fut de pouvoir se retirer en sûreté. Elle alla dans le nord d'Angleterre fortifier son parti, que le nom et la présence du roi rendaient encore plus considérable.

1461. Cependant *Warwick*, maître dans Londres, assemble le peuple dans une campagne aux portes de la ville, et lui montrant le fils du duc d'*Yorck* : lequel voulez-vous pour votre roi, dit-il,

*Henri VI*  
captif et  
détrôné.

ou ce jeune prince ou Henri de Lancastre? Le peuple répondit *Yorck*. Les cris de la multitude tinrent lieu d'une délibération du parlement. Il n'y en avait point de convoqué pour lors. *Warwick* assembla quelques seigneurs et quelques évêques. Ils jugèrent que *Henri VI de Lancastre* avait enfreint la loi du parlement, parce que sa femme avait combattu pour lui. Le jeune *Yorck* fut donc reconnu roi dans Londres sous le nom d'*Edouard IV*, tandis que la tête de son père était encore attachée aux murailles d'*Yorck*, comme celle d'un coupable. On ôta la couronne à *Henri VI*, qui avait été déclaré roi de France et d'Angleterre au berceau, et qui avait régné à Londres trente-huit années, sans qu'on eût pu jamais lui rien reprocher que sa faiblesse.

Sa femme à cette nouvelle rassembla dans le nord d'Angleterre jusqu'à soixante mille combattans. C'était un grand effort. Elle ne hâarda cette fois ni la personne de son mari, ni celle de son fils, ni la sienne. *Warwick* conduisit son jeune roi à la tête de quarante mille hommes contre l'armée de la reine. On se trouva en présence à *Santon*, vers les bords de la rivière d'*Aire*, aux confins de la province d'*Yorck*. Ce fut là que se donna la plus sanglante bataille qui ait dépeuplé l'Angleterre. Il y périt, disent les contemporains, plus de

*Marguerite  
d'Anjou  
inébranlable.*

1461.

trente-fix mille hommes. Il faut toujours faire attention que ces grandes batailles se donnaient par une populace effrénée, qui abandonnait pendant quelques semaines sa charrue et ses pâturages ; l'esprit de parti l'entraînait. On combattait alors de près, et l'acharnement produisait ces grands massacres, dont il y a peu d'exemples depuis que des troupes réglées combattent pour de l'argent, et que les peuples oisifs attendent à quel vainqueur leurs blés appartiendront.

*Warwick* fut pleinement victorieux, le jeune *Edouard IV* affermi, et *Marguerite d'Anjou* abandonnée. Elle s'enfuit dans l'Ecosse avec son mari et son fils. Alors le roi *Edouard* fit ôter des murs d'Yorck la tête de son père pour y mettre celles des généraux ennemis. Chaque parti dans le cours de ces guerres exterminait tour à tour par la main des bourreaux les principaux prisonniers. L'Angleterre était un vaste théâtre de carnage, où les échafauds étaient dressés de tous côtés sur les champs de bataille. La France avait été aussi malheureuse sous *Philippe de Valois*, sous *Jean*, sous *Charles VI*, mais elle le fut par les Anglais, qui sous leur *Henri VI* et jusqu'à leur *Henri VII* ne furent malheureux que par eux-mêmes.

## CHAPITRE CXVI.

*D'Edouard IV. De Marguerite d'Anjou et de la mort de Henri VI.*

L'INTRÉPIDE *Marguerite* ne perdit point courage. Mal secourue en Ecoſſe , elle paſſe en France à travers des vaiſſeaux ennemis qui couvraient la mer. *Louis XI* commençait alors à régner. Elle ſollicita du ſecours ; et quoique la fauſſe politique de *Louis* lui en refuſe , elle ne ſe rebute point. Elle emprunte de l'argent , elle emprunte des vaiſſeaux ; elle obtient enfin cinq cents hommes ; elle ſe rembarque ; elle eſſuie une tempête qui ſépare ſon vaiſſeau de ſa petite flotte : enfin elle regagne le rivage de l'Angleterre : elle y aſſemble des forces ; elle affronte encore le fort des batailles ; elle ne craint plus alors d'expoſer ſa perſonne et ſon mari , et ſon fils. Elle donne une nouvelle bataille vers Exham ; mais elle la perd encore. Toutes les reſſources lui manquent après cette défaite. Le mari fuit d'un côté , la femme et le fils de l'autre , ſans domeſtiques , ſans ſecours , expoſés à tous les accidens et à tous les affronts. *Henri* dans ſa fuite tomba entre les mains de ſes ennemis. On le conduiſit à Londres avec ignominie ; et on le renferma dans la tour.

*Marguerite*  
paſſe la  
mer et va  
chercher  
des  
ſecours.

1462.

*Henri VI*  
encore  
prifon-  
nier.

*Marguerite* moins malheureuse se sauva avec son fils en France, chez *René d'Anjou*, son père, qui ne pouvait que la plaindre.

*Edouard IV* roi. Le jeune *Edouard IV*, mis sur le trône par les mains de *Warwick*, délivré par lui de tous

ses ennemis, maître de la personne de *Henri*, régnait paisiblement. Mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. *Warwick*, qui lui servait de père, négociait en France le mariage de ce prince avec *Bonne de Savoie*, sœur de la femme de *Louis XI*. *Edouard*, pendant qu'on était prêt à conclure, voit *Elisabeth Woodville*, veuve du chevalier *Gray*, en devient amoureux, l'épouse en secret, et enfin la déclare reine sans en faire part à *Warwick*. L'ayant ainsi offensé, il le néglige, il l'écarte des conseils, il s'en fait un ennemi irréconciliable. *Warwick*, dont l'artifice égalait l'audace, employa bientôt l'un et l'autre à se venger. Il séduisit le duc de *Clarence*, frère du roi; il arma l'Angleterre; et ce n'était point alors le parti de la *rose rouge* contre la *rose blanche*: la guerre civile était entre le roi et son sujet irrité. Les combats, les trêves, les négociations, les trahisons, se succédèrent rapidement. *Warwick* chassa enfin d'Angleterre le roi qu'il avait fait, et alla à la tour de Londres tirer de prison ce même *Henri VI* qu'il avait détrôné, et le remplaça sur le trône. On le nommait le *feseur de rois*. Les

1465.  
1470.  
Révolu-  
tions rapi-  
des.

parlemens n'étaient que les organes de la volonté du plus fort. *Warwick* en fit convoquer un , qui rétablit bientôt *Henri VI* dans tous ses droits , et qui déclara usurpateur et traître ce même *Edouard IV* auquel il avait , peu d'années auparavant , décerné la couronne. Cette longue et sanglante tragédie n'était pas à son dénouement. *Edouard IV*, réfugié en Hollande, avait des partisans en Angleterre. Il y rentra après sept mois d'exil. Sa faction lui ouvrit les portes de Londres. *Henri* , le jouet de la fortune , rétabli à peine , fut encore remis dans la tour. Sa femme *Marguerite d'Anjou*, toujours prête à le venger , et toujours féconde en ressources , repassait dans ces temps-là même en Angleterre avec son fils , le prince de *Galles*. Elle apprit , en abordant , son nouveau malheur. *Warwick* , qui l'avait tant persécutée , était son défenseur ; il marchait contre *Edouard* : c'était un reste d'espérance pour cette malheureuse reine. Mais à peine avait-elle appris la nouvelle prison de son mari , qu'un second courrier lui apprend sur le rivage que *Warwick* vient d'être tué dans un combat, et qu'*Edouard* 1471. *IV* est vainqueur.

On est étonné qu'une femme , après cette foule de disgrâces, ait encore osé tenter la fortune. L'excès de son courage lui fit trouver des ressources et des amis. Quiconque avait un



parti en Angleterre était sûr au bout de quelque temps de trouver sa faction fortifiée par la haine contre la cour et contre le ministre. C'est en partie ce qui valut encore une armée à *Marguerite d'Anjou*, après tant de revers et de défaites. Il n'y avait guère de province en Angleterre, dans laquelle elle n'eût combattu. Les bords de la Saverne et le parc de Teuksbury furent le champ de sa dernière bataille. Elle commandait ses troupes, menant de rang en rang le prince de *Galles*. Le combat fut opiniâtre ; mais enfin *Edouard IV* demeura victorieux.

1471.

La reine, dans le désordre de sa défaite, ne voyant point son fils, et demandant en vain de ses nouvelles, perdit tout sentiment et toute connaissance. Elle resta long-temps évanouie sur un chariot, et ne reprit ses sens que pour voir son fils prisonnier, et son vainqueur *Edouard IV* devant elle. On sépara la mère et le fils. Elle fut conduite à Londres dans la tour où était le roi son mari.

Tandis qu'on enlevait ainsi la mère, *Edouard* se tournant vers le prince de *Galles* : *qui vous a rendu assez hardi, lui dit-il, pour entrer dans mes Etats ? Je suis venu dans les Etats de mon père, répondit le prince, pour le venger, et pour sauver de vos mains mon héritage. Edouard irrité le frappa de son gantelet au visage ;*

et les historiens disent que les propres frères d'*Edouard*, le duc de *Clarence*, rentré pour lors en grâce, et le duc de *Glocester*, accompagnés de quelques seigneurs, se jetèrent alors comme des bêtes féroces sur le prince de *Galles*, et le percèrent de coups. Quand les premiers d'une nation ont de telles mœurs, quelles doivent être celles du peuple? On ne donna la vie à aucun prisonnier; et enfin on résolut la mort de *Henri VI*.

Comble  
de féro-  
cité.

Le respect que dans ces temps féroces on avait eu pendant plus de quarante années pour la vertu de ce monarque, avait toujours arrêté jusque-là les mains des assassins. Mais après avoir ainsi massacré le prince de *Galles*, on respecta moins le roi. On prétend que ce même duc de *Glocester*, depuis *Richard III*, qui avait trempé ses mains dans le sang du fils, alla lui-même dans la tour de Londres assassiner le père. Cette horreur peut être vraie, et n'est point du tout vraisemblable; à moins, comme le dit l'ingénieux *M. Walpole*, que ce duc de *Glocester* n'eût reçu d'*Edouard IV*, son frère, des patentes de bourreau en titre d'office. On laissa vivre *Marguerite d'Anjou*, parce qu'on espérait que les Français payeraient sa rançon. En effet, lorsque quatre ans après, *Edouard* paisible chez lui vint à *Calais* pour faire la guerre à la France, et que *Louis XI* le renvoya en

1471.  
*Henri VI*  
tué: on  
en fait un  
saint; c'é-  
tait un im-  
bécille.

Angleterre à force d'argent par un traité hon-  
 teux , *Louis* dans cet accord racheta cette  
 héroïne pour cinquante mille écus. C'était  
 beaucoup pour des Anglais appauvris par  
 les guerres de France , et par leurs troubles  
 domestiques. *Marguerite d'Anjou* , après avoir  
 soutenu dans douze batailles les droits de son  
 1482. mari et de son fils, mourut la reine, l'épouse  
 et la mère la plus malheureuse de l'Europe ;  
 et sans le meurtre de l'oncle de son mari , la  
 plus vénérable.

## C H A P I T R E C X V I I.

*Suite des troubles d'Angleterre sous Edouard IV,  
 sous le tyran Richard III, et jusqu'à la fin  
 du règne de Henri VII.*

**E**D O U A R D I V régna tranquille. Le triomphe  
 de la *rose blanche* était complet, et sa domina-  
 tion était cimentée du sang de presque tous les  
 princes de la *rose rouge*. Il n'y a personne qui,  
 en considérant la conduite d'*Edouard IV*, ne  
 se figure un barbare uniquement occupé de ses  
 vengeances. C'était cependant un homme livré  
 au plaisir, plongé dans les intrigues des femmes  
 autant que dans celles de l'Etat. Il n'avait pas  
 besoin d'être roi pour plaire. La nature l'avait

fait le plus bel homme de son temps , et le plus amoureux ; et , par un contraste étonnant , elle mit dans un cœur si sensible une barbarie qui fait horreur. Il fit condamner son frère *Clarence* 1477. sur les sujets les plus légers , et ne lui fit d'autre grâce que de lui laisser le choix de sa mort. *Clarence* demanda qu'on l'étouffât dans un tonneau de vin ; choix bizarre dont on ne voit pas la raison. Mais qu'il ait été noyé dans du vin , ou qu'il ait péri d'un genre de mort plus vraisemblable , il en résulte qu'*Edouard* était un monstre , et que les peuples n'avaient que ce qu'ils méritaient , en se laissant gouverner par de tels scélérats. Barbarie.

Le secret de plaire à sa nation était de faire la guerre à la France. On a déjà vu dans l'article de *Louis XI* comment cet *Edouard* passa la mer , et par quelle politique mêlée de honte 1475. *Louis XI* acheta la retraite de ce roi , moins puissant que lui , et mal affermi. Acheter la paix d'un ennemi , c'est lui donner de quoi faire la guerre. *Edouard* proposa donc à son parlement une nouvelle invasion en France. 1483. Jamais offre ne fut acceptée avec une joie plus universelle. Mais lorsqu'il se préparait à cette grande entreprise , il mourut à l'âge de quarante-deux ans. 1483.

Comme il était d'une constitution très-robuste , on soupçonna son frère *Richard* , duc de

*Glocester*, d'avoir avancé ses jours par le poison. Ce n'était pas juger témérairement du duc de *Glocester*; ce prince était un autre monstre né pour commettre de sang-froid tous les crimes.

Barbarie. *Edouard IV* laissa deux enfans mâles, dont l'aîné âgé de treize ans porta le nom d'*Edouard V*. *Glocester* forma le dessein d'arracher les deux enfans à la reine leur mère, et de les faire mourir pour régner. Il s'était déjà rendu maître de la personne du roi qui était alors vers la province de Galles. Il fallait avoir en sa puissance le duc d'*Yorck*, son frère. Il prodigua les sermens et les artifices. La faible mère mit son second fils dans les mains du traître, croyant que deux parricides seraient plus difficiles à commettre qu'un seul. Il les fit garder dans la tour. C'était, disait-il, pour leur sûreté. Mais quand il fallut en venir à ce double assassinat, il trouva un obstacle. Le lord *Hastings*, homme d'un caractère farouche, mais attaché au jeune roi, fut sondé par les émissaires de *Glocester*, et laissa entrevoir qu'il ne prêterait jamais son ministère à ce crime. *Glocester*, voyant un tel secret en des mains si dangereuses, n'hésita pas un moment sur ce qu'il devait faire. Le conseil d'Etat était assemblé dans la tour: *Hastings* y assistait: *Glocester* entre avec des satellites: *Je t'arrête pour tes crimes*, dit-il au lord *Hastings*. *Qui? moi, mylord?* répondit l'accusé.

Oui,

Oui, toi, traître, dit le duc de *Glocester*; et dans l'instant il lui fit trancher la tête en présence du conseil.

Délivré ainsi de celui qui savait son secret, et méprisant les formes des lois avec lesquelles on colorait en Angleterre tous les attentats, il rassemble des malheureux de la lie du peuple, qui crient dans l'hôtel-de-ville qu'ils veulent avoir *Richard de Glocester* pour monarque. Un maire de Londres va, le lendemain, suivi de cette populace lui offrir la couronne. Il se contente de semer le bruit que le roi *Edouard IV* son frère était né d'adultère, et se ne fit point de scrupule de déshonorer sa mère qui était vivante. De telles raisons n'étaient inventées que pour la vile populace. Les intrigues, la séduction et la crainte contenaient les seigneurs du royaume, non moins méprisables que le peuple.

Barbarie  
et  
basseffe.

A peine fut-il couronné qu'un nommé *Tirrel* 1483. étrangla, dit-on, dans la tour le jeune roi et son frère. La nation le fut, et ne fit que murmurer en secret; tant les hommes changent avec les temps. *Glocester* sous le nom de *Richard III*, jouit deux ans et demi du fruit du plus grand des crimes que l'Angleterre eût encore vus, toute accoutumée qu'elle était à ces horreurs. M. *Walpole* révoque en doute ce double crime. Mais sous le règne de *Charles II*, on

retrouva les ossemens de ces deux enfans précisément au même endroit où l'on disait qu'ils avaient été enterrés. Peut-être dans la foule des forfaits qu'on impute à ce tyran, il en est qu'il n'a pas commis; mais si l'on a fait de lui des jugemens téméraires, c'est lui qui en est coupable. Il est certain qu'il enferma ses neveux dans la tour; ils ne parurent plus, c'est à lui d'en répondre.

**Barbarie  
et bassesse.** Dans cette courte jouissance du trône, il assembla un parlement, dans lequel il osa faire examiner son droit. Il y a des temps où les hommes sont lâches à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de *Richard III* avait été adultère; que ni le feu roi *Edouard IV*, ni les autres frères n'étaient légitimes; que le seul qui le fût était *Richard*; et qu'ainsi la couronne lui appartenait à l'exclusion des deux jeunes princes étranglés dans la tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquait pas. Les parlemens ont fait quelquefois des actions plus cruelles, mais jamais de si infames. Il faut des siècles entiers de vertu, pour réparer une telle lâcheté.

**Vengeances.** Enfin, au bout de deux ans et demi, il parut un vengeur. Il restait après tous les princes massacrés un seul rejeton de la *rose rouge*, caché dans la Bretagne. On l'appelait *Henri* comte de *Richemont*. Il ne descendait point de

*Henri VI*; il rapportait comme lui son origine à *Jean de Gand*, duc de *Lancastre*, fils du grand *Edouard III*, mais par les femmes, et même par un mariage très-équivoque de ce *Jean de Gand*. Son droit au trône était plus que douteux; mais l'horreur des crimes de *Richard III* le fortifiait. Il était encore fort jeune quand il conçut le dessein de venger le sang de tant de princes de la maison de *Lancastre*, de punir *Richard III*, et de conquérir l'Angleterre. Sa première tentative fut malheureuse; et après avoir vu son parti défait, il fut obligé de retourner en Bretagne mendier un asile. *Richard* négocia secrètement pour l'avoir en sa puissance avec le ministre de *François II* duc de Bretagne, père d'*Anne de Bretagne* qui épousa *Charles VIII* et *Louis XII*. Ce duc n'était pas capable d'une action lâche; mais son ministre *Landais* l'était. Il promit de livrer le comte de *Richemont* au tyran. Le jeune prince s'enfuit déguisé sur les terres d'Anjou, et n'y arriva qu'une heure avant les satellites qui le cherchaient.

Il était de l'intérêt de *Charles VIII*, alors roi de France, de protéger *Richemont*. Le petit-fils de *Charles VII*, qui pouvait nuire aux Anglais, et qui les eût laissés en repos, eût manqué au premier devoir de la politique. Mais *Charles VIII* ne donna que deux mille hommes. C'en était assez, supposé que le parti de *Richemont*



Tyran  
puni.

eût été considérable. Il le devint bientôt ; et *Richard* même , quand il fut que son rival ne débarquait qu'avec cette escorte , jugea que *Richemont* trouverait bientôt une armée. Tout le pays de Galles , dont ce jeune prince était originaire , s'arma en sa faveur. *Richard III* et *Richemont* combattirent à Bosworth près de Liechfields. *Richard* avait la couronne en tête , croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle. Mais le lord *Stanley* , un de ses généraux , qui voyait depuis long-temps avec horreur cette couronne usurpée par tant d'affassinats , trahit son indigne maître , et passa avec un corps de troupes du côté de *Richemont*. *Richard* avait de la valeur , c'était sa seule vertu. Quand il vit la bataille désespérée , il se jeta en fureur au milieu de ses ennemis , et y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Son corps nu et sanglant , trouvé dans la foule des morts , fut porté dans la ville de Leycestre sur un cheval , la tête pendante d'un côté et les pieds de l'autre. Il y resta deux jours exposé à la vue du peuple qui , se rappelant tous ses crimes , n'eut pour lui aucune pitié. *Stanley* qui lui avait arraché la couronne de la tête , lorsqu'il avait été tué , la porta à *Henri de Richemont*.

Fin des  
troubles.

Les victorieux chantèrent le *Te Deum* sur le champ de bataille , et après cette prière , tous

les soldats inspirés d'un même mouvement s'écrièrent *Vive notre roi Henri*. Cette journée mit fin aux défolations dont la *rose rouge* et la *rose blanche* avaient rempli l'Angleterre. Le trône, toujours ensanglanté et renversé, fut enfin ferme et tranquille. Les malheurs qui avaient persécuté la famille d'*Edouard III* cessèrent. *Henri VII*, en épousant une fille d'*Edouard IV*, réunit les droits des *Lancastre* et des *Yorck* en sa personne. Ayant su vaincre, il fut gouverner. Son règne qui fut de vingt-quatre ans, et presque toujours paisible, humanisa un peu les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assembla, et qu'il ménagea, firent de sages lois; la justice distributive rentra dans tous ses droits: le commerce qui avait commencé à fleurir sous le grand *Edouard III*, ruiné pendant les guerres civiles, commença à se rétablir. L'Angleterre en avait besoin. On voit qu'elle était pauvre par la difficulté extrême que *Henri VII* eut à tirer de la ville de Londres un prêt de deux mille livres sterling, qui ne revenait pas à cinquante mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui. Son goût et la nécessité le rendirent avare. Il eût été sage, s'il n'eût été qu'économique; mais une léfine honteuse et des rapines fiscales ternirent sa gloire. Il tenait un registre secret de tout ce que lui valaient les confiscations. Jamais les grands rois n'ont descendu à

ces bassesses. Ses coffres se trouvèrent remplis, à sa mort, de deux millions de livres sterling, somme immense, qui eût été plus utile en circulant dans le public qu'en restant ensevelie dans le trésor du prince. Mais dans un pays où les peuples étaient plus enclins à faire des révolutions qu'à donner de l'argent à leurs rois, il était nécessaire que le roi eût un trésor.

Impof-  
teur fa-  
meux.

1487. Son règne fut plutôt inquiété que troublé par deux aventures étonnantes. Un garçon boulanger lui disputa la couronne : il se dit neveu d'*Edouard IV*. Instruit à jouer ce rôle par un prêtre, il fut couronné roi à Dublin en Irlande, et osa donner bataille au roi près de Nottingham. *Henri*, qui le prit prisonnier, crut humilier assez les factieux en mettant ce roi dans sa cuisine, où il servit long-temps.

Les entreprises hardies, quoique malheureuses, font souvent des imitateurs. On est excité par un exemple brillant, et on espère de meilleurs succès. Témoins six faux *Démétrius* qu'on a vus de suite en Moscovie, et témoins tant d'autres imposteurs. Le garçon boulanger fut suivi par le fils d'un juif, courtier d'Anvers, qui joua un plus grand personnage.

Ce jeune juif qu'on appelait *Perkins*, se dit fils du roi *Edouard IV*. Le roi de France, attentif à nourrir toutes les semences de division en Angleterre, le reçut à sa cour, le reconnut,

l'encouragea ; mais bientôt ménageant *Henri VII*, il abandonna cet imposteur à sa destinée.

La vieille douairière de Bourgogne , sœur d'*Edouard IV*, et veuve de *Charles le téméraire*, laquelle feisait jouer ce ressort, reconnut le jeune juif pour son neveu. Il jouit plus long-temps de sa fourberie que le jeune garçon boulanger. Sa taille majestueuse , sa politesse , sa valeur , semblaient le rendre digne du rang qu'il usurpait. Il épousa une princesse de la maison d'*Yorck*, dont il fut encore aimé, même quand son imposture fut découverte. Il eut les armes à la main pendant cinq ans entiers : il arma même l'Ecoffe, et eut des ressources dans ses défaites. Mais enfin abandonné et livré au roi, condamné seulement à la prison, et ayant voulu s'évader, il paya sa hardiesse de sa tête. Ce fut alors que l'esprit de faction fut anéanti, et que les Anglais, n'étant plus redoutables à leur monarque, commencèrent à le devenir à leurs voisins, sur-tout lorsque *Henri VIII*, en montant au trône, fut, par l'économie extrême et par la sagesse du gouvernement de son père, possesseur d'un ample trésor et maître d'un peuple belliqueux, et pourtant soumis autant que les Anglais peuvent l'être.

1493.

1498.

## CHAPITRE CXVIII.

*Idee générale du seizième siècle.*

**L**E commencement du seizième siècle, que nous avons déjà entamé, nous présente à la fois les plus grands spectacles que le monde ait jamais fournis. Si on jette la vue sur ceux qui régnaient pour lors en Europe, leur gloire, ou leur conduite, ou les grands changemens dont ils ont été cause, rendent leurs noms immortels. C'est à Constantinople un *Sélim* qui met sous la domination ottomane la Syrie et l'Égypte, dont les mahométans mammelucs avaient été en possession depuis le treizième siècle. C'est après lui son fils, le grand *Soliman*, qui le premier des empereurs turcs marche jusqu'à Vienne, et se fait couronner roi de Perse dans Bagdat prise par ses armes, faisant trembler à la fois l'Europe et l'Asie.

On voit en même temps vers le nord *Gustave Vasa*, brisant dans la Suède le joug étranger, élu roi du pays dont il est le libérateur.

En Moscovie, les deux *Jean Basilowitz* ou *Basilides*, délivrent leur patrie du joug des Tartares dont elle était tributaire; princes, à la vérité, barbares, et chefs d'une nation plus barbare encore; mais les vengeurs de leur  
pays

pays méritent d'être comptés parmi les grands princes.

En Espagne, en Allemagne, en Italie, on voit *Charles-Quint* maître de tous ces Etats sous des titres différens, soutenant le fardeau de l'Europe, toujours en action et en négociation, heureux long-temps en politique et en guerre, le seul empereur puissant depuis *Charlemagne*, et le premier roi de toute l'Espagne depuis la conquête des Maures; opposant des barrières à l'empire ottoman, faisant des rois et une multitude de princes, et se dépouillant enfin de toutes les couronnes dont il est chargé, pour aller mourir en solitaire après avoir troublé l'Europe.

Son rival de gloire et de politique, *François I*, roi de France, moins heureux, mais plus brave et plus aimable, partage entre *Charles-Quint* et lui les vœux et l'estime des nations. Vaincu et plein de gloire, il rend son royaume florissant malgré ses malheurs; il transplante en France les beaux arts, qui étaient en Italie au plus haut point de perfection.

Le roi d'Angleterre *Henri VIII*, trop cruel, trop capricieux pour être mis au rang des héros, a pourtant sa place entre ces rois; et par la révolution qu'il fit dans les esprits de ses peuples, et par la balance que l'Angleterre apprit sous lui à tenir entre les souverains. Il prit pour

devise un guerrier tendant son arc , avec ces mots , *Qui je défends est maître* ; devise que la nation a rendue quelquefois véritable.

Le nom du pape *Léon X* est célèbre , par son esprit , par ses mœurs aimables , par les grands hommes dans les arts qui éternisent son siècle , et par le grand changement qui sous lui divisa l'Eglise.

Au commencement du même siècle , la religion et le prétexte d'épurer la loi reçue , ces deux grands instrumens de l'ambition , font le même effet sur les bords de l'Afrique qu'en Allemagne , et chez les mahométans que chez les chrétiens. Un nouveau gouvernement , une race nouvelle de rois s'établissent dans le vaste empire de Maroc et de Fez , qui s'étend jusqu'aux déserts de la Nigritie. Ainsi l'Asie , l'Afrique et l'Europe éprouvent à la fois une révolution dans les religions : car les Persans se séparent pour jamais des Turcs ; et reconnaissant le même dieu , et le même prophète , ils consomment le schisme d'*Omar* et d'*Aly*. Immédiatement après , les chrétiens se divisent aussi entre eux , et arrachent au pontife de Rome la moitié de l'Europe.

L'ancien monde est ébranlé , le nouveau monde est découvert et conquis par *Charles-Quint* ; le commerce s'établit entre les Indes orientales et l'Europe par les vaisseaux et les armes du Portugal.

D'un côté , *Cortez* soumet le puissant empire du Mexique , et les *Pizarro* font la conquête du Pérou avec moins de soldats qu'il n'en faut en Europe pour assiéger une petite ville. De l'autre , *Albuquerque* dans les Indes établit la domination et le commerce du Portugal avec presque aussi peu de forces , malgré les rois des Indes , et malgré les efforts des musulmans en possession de ce commerce.

La nature produit alors des hommes extraordinaires presque en tous les genres , sur-tout en Italie.

Ce qui frappe encore dans ce siècle illustre , c'est que malgré les guerres que l'ambition excita , et malgré les querelles de religion qui commençaient à troubler les Etats , ce même génie qui se fait fleurir les beaux arts à Rome , à Naples , à Florence , à Venise , à Ferrare , et qui de là portait sa lumière dans l'Europe , adoucit d'abord les mœurs des hommes dans presque toutes les provinces de l'Europe chrétienne. La galanterie de la cour de *François I* opéra en partie ce grand changement. Il y eut entre *Charles-Quint* et lui une émulation de gloire , d'esprit de chevalerie , de courtoisie , au milieu même de leurs plus furieuses dissensions ; et cette émulation , qui se communiqua à tous les courtisans , donna à ce siècle un air de grandeur et de politesse inconnu.



jusqu'alors. Cette politesse brillait même au milieu des crimes : c'était une robe d'or et de soie ensanglantée.

L'opulence y contribua ; et cette opulence devenue plus générale était en partie ( par une étrange révolution ) la suite de la perte funeste de Constantinople : car bientôt après , tout le commerce des Ottomans fut fait par les chrétiens , qui leur vendaient jusqu'aux épiceries des Indes , en les allant charger sur leurs vaisseaux dans Alexandrie , et les portant ensuite dans les mers du Levant. Les Vénitiens surtout firent ce commerce non-seulement jusqu'à la conquête de l'Egypte par le sultan *Sélim* , mais jusqu'au temps où les Portugais devinrent les négocians des Indes.

L'industrie fut par-tout excitée. Marseille fit un grand commerce. Lyon eut de belles manufactures. Les villes des Pays-bas furent plus florissantes encore que sous la maison de *Bourgogne*. Les dames appelées à la cour de *François I* en firent le centre de la magnificence , comme de la politesse. Les mœurs étaient plus dures à Londres , où régnait un roi capricieux et féroce : mais Londres commençait déjà à s'enrichir par le commerce.

En Allemagne les villes d'Augsbourg et de Nuremberg répandant les richesses de l'Asie qu'elles tiraient de Venise , se reffentaient déjà

de leur correspondance avec les Italiens. On voyait dans Augsbourg de belles maisons, dont les murs étaient ornés de peinture à *fresque*, à la manière vénitienne. En un mot, l'Europe voyait naître de beaux jours; mais ils furent troublés par les tempêtes que la rivalité entre *Charles-Quint* et *François I* excitèrent; et les querelles de religion, qui déjà commençaient à naître, souillèrent la fin de ce siècle: elles la rendirent affreuse, et y portèrent enfin une espèce de barbarie que les Hérules, les Vandales et les Huns n'avaient jamais connue.

## CHAPITRE CXIX.

*Etat de l'Europe du temps de Charles-Quint.  
De la Moscovie ou Russie. Digression sur  
la Laponie.*

AVANT de voir ce que fut l'Europe sous *Charles-Quint*, je dois me former un tableau des différens gouvernemens qui la partageaient. J'ai déjà vu ce qu'étaient l'Espagne, la France l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre. Je ne parlerai de la Turquie et de ses conquêtes en Syrie et en Afrique qu'après avoir vu tout ce qui se passa d'admirable et de funeste chez les chrétiens; et lorsqu'ayant suivi les Portugais dans

leurs voyages et dans leur commerce militaire en Asie , j'aurai vu en quel état était le monde oriental.

Je commence par les royaumes chrétiens du septentrion. L'Etat de la Moscovie ou Russie prenait quelque forme. Cet empire si puissant, et qui le devient tous les jours davantage, n'était depuis l'onzième siècle qu'un assemblage de demi-chrétiens sauvages, esclaves des Tartares de Casan, descendans de *Tamerlan*. Le duc de Russie payait tous les ans un tribut à ces Tartares en argent, en pelleteries et en bétail. Il conduisait le tribut à pied devant l'ambassadeur tartare, se prosternait à ses pieds, lui présentait du lait à boire; et s'il en tombait sur le cou du cheval de l'ambassadeur, le prince était obligé de le lécher. Les Russes étaient d'un côté esclaves des Tartares, de l'autre pressés par les Lithuaniens; et vers l'Ukraine, ils étaient encore exposés aux déprédations des Tartares de la Crimée, successeurs des Scythes de la Chersonèse taurique, auxquels ils payaient un tribut. Enfin il se trouva un chef nommé *Jean Basilides*, ou fils de *Basile*, homme de courage, qui anima les Russes, s'affranchit de tant de servitude, et joignit à ses Etats *Novogorod* et la ville de *Moscou*, qu'il conquit sur les Lithuaniens, à la fin du quinzième siècle. Il étendit ses conquêtes dans la Finlande, qui a été

souvent un sujet de rupture entre la Russie et la Suède.

La Russie fut donc alors une grande monarchie, mais non encore redoutable à l'Europe. On dit que *Jean Basilides* ramena de Moscou trois cents chariots chargés d'or, d'argent et de pierreries. Les fables font l'histoire des temps grossiers. Les peuples de Moscou, non plus que les Tartares, n'avaient alors d'argent que celui qu'ils avaient pillé; mais volés eux-mêmes dès long-temps par ces Tartares, quelles richesses pouvaient-ils avoir? ils ne connaissaient guère que le nécessaire.

Le pays de Moscou produit de bon blé qu'on sème en mai, et qu'on recueille en septembre. La terre porte quelques fruits; le miel y est commun, ainsi qu'en Pologne; le gros et le menu bétail y a toujours été en abondance: mais la laine n'était point propre aux manufactures, et les peuples grossiers n'ayant aucune industrie, les peaux étaient leurs seuls vêtemens. Il n'y avait pas à Moscou une seule maison de pierre. Leurs huttes de bois étaient faites de troncs d'arbres enduits de mousse. Quant à leurs mœurs, ils vivaient en brutes, ayant une idée confuse de l'Eglise grecque de laquelle ils croyaient être. Leurs pasteurs les enterraient avec un billet pour *S<sup>t</sup> Pierre* et pour *S<sup>t</sup> Nicolas*, qu'on mettait dans la main du mort. C'était-là

leur plus grand acte de religion : mais au-delà de Moscou vers le Nord-est, presque tous les villages étaient idolâtres.

1551. Les czars, depuis *Jean Basilides*, eurent des richesses, sur-tout lorsqu'un autre *Jean Basilowitz* eut pris Casan et Astracan sur les Tartares : mais les Russes furent toujours pauvres. Ces souverains absolus faisant presque tout le commerce de l'empire, et rançonnant ceux qui avaient gagné de quoi vivre, eurent bientôt des trésors, et ils étalèrent même une magnificence asiatique dans les jours de solennité. Ils commerçaient avec Constantinople par la mer Noire, avec la Pologne par Novogorod. Ils pouvaient donc policer leurs Etats, mais le temps n'en était pas venu. Tout le nord de leur empire par-delà Moscou consistait dans de vastes déserts et dans quelques habitations de sauvages. Ils ignoraient même que la vaste Sibérie existât. Un cosaque découvrit la Sibérie sous ce *Jean Basilowitz*, et la conquit comme *Cortez* conquit le Mexique, avec quelques armes à feu.

Découverte  
d'Archangel par  
mer.

Les czars prenaient peu de part aux affaires de l'Europe, excepté dans quelques guerres contre la Suède au sujet de la Finlande, ou contre la Pologne pour des frontières. Nul moscovite ne sortait de son pays : ils ne trafiquaient sur aucune mer, excepté le Pont-Euxin. Le port même d'Archangel était alors aussi

inconnu que ceux de l'Amérique. Il ne fut découvert que dans l'année 1553 par les Anglais, lorsqu'ils cherchèrent de nouvelles terres vers le Nord, à l'exemple des Portugais et des Espagnols, qui avaient fait tant de nouveaux établissemens au Midi, à l'Orient et à l'Occident. Il fallait passer le Cap-Nord à l'extrémité de la Laponie. On fut par expérience qu'il y a des pays où pendant près de cinq mois le soleil n'éclaire pas l'horizon. L'équipage entier de deux vaisseaux périt de froid et de maladie dans ces terres. Un troisième, sous la conduite de *Chancellor*, aborda le port d'Archangel sur la Duina, dont les bords n'étaient habités que par des sauvages. *Chancellor* alla par la Duina vers le chemin de Moscou. Les Anglais, depuis ce temps, furent presque les seuls maîtres du commerce de la Moscovie, dont les pelleteries précieuses contribuèrent à les enrichir. Ce fut encore une branche de commerce enlevée à Venise. Cette république, ainsi que Gènes, avait eu des comptoirs autrefois, et même une ville sur les bords du Tanais; et depuis elle avait fait ce commerce de pelleteries par Constantinople. Quiconque lit l'histoire avec fruit voit qu'il y a eu autant de révolutions dans le commerce que dans les Etats.

On était alors bien loin d'imaginer qu'un jour un prince russe fonderait dans des marais,

au fond du golfe de Finlande , une nouvelle capitale , où il aborde tous les ans environ deux cents cinquante vaisseaux étrangers , et que de là il partirait des armées qui viendraient faire des rois en Pologne , secourir l'empire allemand contre la France , démembler la Suède , prendre deux fois la Crimée ; triompher de toutes les forces de l'empire ottoman , et envoyer des flottes victorieuses aux Dardanelles. (a

Lapons  
vraitem-  
blable-  
ment au-  
toctho-  
nes.

On commença dans ces temps-là à connaître plus particulièrement la Laponie , dont les Suédois mêmes , les Danois et les Russes n'avaient encore que de faibles notions. Ce vaste pays , voisin du pôle , avait été désigné par *Strabon* sous le nom de la contrée des *Troglodytes* et des *Pygmées* septentrionaux. Nous apprîmes que la race des *Pygmées* n'est point une fable. Il est probable que les *Pygmées* méridionaux ont péri , et que leurs voisins les ont détruits. Plusieurs espèces d'hommes ont pu ainsi disparaître de la face de la terre , comme plusieurs espèces d'animaux. Les Lapons ne paraissent point tenir de leurs voisins. Les hommes , par exemple , sont grands et bien faits en Norwège ; et la Laponie ne produit que des hommes de trois coudées de haut. Leurs yeux , leurs oreilles , leur nez les différencient encore de tous les

(a) Ces derniers mots ont été ajoutés , en 1772 .

peuples qui entourent leurs déserts. Ils paraissent une espèce particulière faite pour le climat qu'ils habitent, qu'ils aiment, et qu'eux seuls peuvent aimer. La nature, qui n'a mis les rennes ou les rangifères que dans ces contrées, semble y avoir produit des Lapons; et comme leurs rennes ne sont point venues d'ailleurs, ce n'est pas non plus d'un autre pays que les Lapons y paraissent venus. Il n'est pas vraisemblable que les habitans d'une terre moins sauvage aient franchi les glaces et les déserts pour se transplanter dans des terres si stériles. Une famille peut être jetée par la tempête dans une île déserte, et la peupler; mais on ne quitte point le continent des habitations qui produisent quelque nourriture pour aller s'établir au loin sur des rochers couverts de mousse, où l'on ne peut se nourrir que de lait de rennes, et de poissons. De plus, si des norwégiens, des suédois s'étaient transplantés en Laponie, y auraient-ils changé absolument de figure? Pourquoi les Islandais, qui sont aussi septentrionaux que les Lapons, sont-ils d'une haute stature, et les Lapons non-seulement petits, mais d'une figure toute différente? C'était donc une nouvelle espèce d'hommes qui se présentait à nous, tandis que l'Amérique, l'Asie et l'Afrique nous en faisaient voir tant d'autres. La sphère de la nature s'élargissait pour nous



de tous côtés , et c'est par-là seulement que la Laponie mérite notre attention.

Je ne parlerai point de l'Islande , qui était le Thulé des anciens , ni du Groenland , ni de toutes ces contrées voisines du pôle , où l'espérance de découvrir un passage en Amérique a porté nos vaisseaux. La connaissance de ces pays est aussi stérile qu'eux , et n'entre point dans le plan politique du monde.

De la Pologne.

La Pologne ayant long-temps conservé les mœurs des Sarmates , commençait à être considérée de l'Allemagne , depuis que la race des *Jagellons* était sur le trône. Ce n'était plus le temps où ce pays recevait un roi de la main des empereurs , et leur payait tribut.

Le premier des *Jagellons* avait été élu roi de cette république , en 1382. Il était duc de Lithuanie. Son pays et lui étaient idolâtres , ou du moins ce que nous appelons idolâtres , aussi bien que plus d'un palatinat. Il promit de se faire chrétien et d'incorporer la Lithuanie à la Pologne : il fut roi à ces conditions.

1444. Ce *Jagellon* , qui prit le nom de *Ladislas* , fut père de ce malheureux *Ladislas* , roi de Hongrie et de Pologne , né pour être un des plus puissans rois du monde , mais qui fut défait et tué à cette bataille de Varnes que le cardinal *Julien* lui fit donner contre les Turcs malgré la foi jurée , ainsi que nous l'avons vu.

Les deux grands ennemis de la Pologne furent long-temps les Turcs et les religieux chevaliers teutoniques. Ceux-ci qui s'étaient formés dans les croisades, n'ayant pu réussir contre les musulmans, s'étaient jetés sur les idolâtres et sur les chrétiens de la Prusse, province que les Polonais possédaient.

Sous *Casimir*, au quinzième siècle, les chevaliers religieux teutoniques firent long-temps la guerre à la Pologne, et enfin partagèrent la Prusse avec elle, à condition que le grand-maître serait vassal du royaume, et en même temps palatin ayant séance aux diètes.

Il n'y avait alors que ces palatins qui eussent voix dans les états du royaume: mais *Casimir* y appela les députés de la noblesse, vers l'an 1460, et ils ont depuis conservé ce droit.

Les nobles en eurent alors un autre commun avec les palatins; ce fut de n'être arrêtés pour aucun crime avant d'avoir été convaincus juridiquement. Ce droit était celui de l'impunité. Ils avaient encore droit de vie et de mort sur leurs paysans: ils pouvaient tuer impunément un de ces serfs, pourvu qu'ils missent environ dix écus sur la fosse; et quand un noble polonais avait tué un paysan appartenant à un autre noble, la loi d'honneur l'obligeait d'en rendre un autre. Ce qu'il y a d'humiliant pour la nature humaine, c'est qu'un tel privilège subsiste encore.

Gouvernement  
de la  
Pologne.

*Sigismond*, de la race des *Jagellons*, qui mourut en 1548, était contemporain de *Charles-Quint*, et passait pour un grand prince. Les Polonais eurent de son temps beaucoup de guerres contre les Moscovites, et encore contre ces chevaliers teutoniques, dont *Albert de Brandebourg* était grand-maître. Mais la guerre était tout ce que connaissaient les Polonais, sans en connaître l'art, qui se perfectionnait dans l'Europe méridionale. Ils combattaient sans ordre, n'avaient point de place fortifiée; leur cavalerie faisait comme aujourd'hui toute leur force.

Ils négligeaient le commerce. On n'avait découvert qu'au treizième siècle les salines de Cracovie, qui font une des richesses du pays. Le négoce du blé et du sel était abandonné aux juifs et aux étrangers, qui s'enrichissaient de l'orgueilleuse oisiveté des nobles et de l'esclavage du peuple. Il y avait déjà en Pologne plus de deux cents synagogues.

Gouvernement de la Pologne, semblable à celui de tous les conquérans du Nord.

D'un côté cette administration était à quelques égards une image de l'ancien gouvernement des Francs, des Moscovites et des Huns; de l'autre elle ressemblait à celui des anciens Romains, en ce que chaque noble a le droit des tribuns du peuple, de pouvoir s'opposer aux lois du sénat par le seul mot *veto*. Ce pouvoir étendu à tous les gentilshommes, et porté jusqu'au droit d'annuler par une seule voix toutes

les voix de la république, est devenu la prérogative de l'anarchie. Le tribun était le magistrat du peuple romain, et le gentilhomme n'est qu'un membre; un sujet de l'Etat: le droit de ce membre est de troubler tout le corps. Mais ce droit est si cher à l'amour-propre qu'un sûr moyen d'être mis en pièces serait de proposer dans une diète l'abolition de cette coutume.

Il n'y avait d'autre titre en Pologne que celui de noble, de même qu'en Suède, en Danemarck et dans tout le Nord: les qualités de duc et de comte sont récentes; c'est une imitation des usages d'Allemagne: mais ces titres ne donnent aucun pouvoir; toute la noblesse est égale. Ces palatins, qui ôtaient la liberté au peuple, n'étaient occupés qu'à défendre la leur contre leur roi. Quoique le sang des *Jagellons* eût régné long-temps, ces princes ne furent jamais ni absolus par leur royauté, ni rois par droit de naissance: ils furent toujours élus comme les chefs de l'Etat, et non comme les maîtres. Le serment prêté par les rois à leur couronnement portait, en termes exprès, qu'ils priaient la nation de les détronner s'ils n'observaient pas les lois qu'ils avaient jurées.

Ce n'était pas une chose aisée de conserver toujours le droit d'élection, en laissant toujours la même famille sur le trône. Mais les rois n'ayant ni forteresse, ni la disposition du trésor

public , ni celle des armées, la liberté n'a jamais reçu d'atteinte. L'Etat n'accordait alors au roi que douze cents mille de nos livres annuelles pour soutenir sa dignité. Le roi de Suède aujourd'hui n'en a pas tant. L'empereur n'a rien ; il est à ses frais *le chef de l'univers chrétien* , *caput orbis christiani* , tandis que l'île de la Grande-Bretagne donne à son roi environ vingt-trois millions pour sa liste civile. La vente de la royauté est devenue en Pologne la plus grande source de l'argent qui roule dans l'Etat. La capitation des juifs, qui fait un de ses gros revenus , ne monte pas à plus de cent vingt mille florins du pays. (b)

Les Polo-  
nais ont  
eu tard  
des lois  
comme  
nous.

A l'égard de leurs lois , ils n'en eurent d'écrites en leur langue qu'en 1552. Les nobles, toujours égaux entre eux, se gouvernaient suivant leurs résolutions prises dans leurs assemblées , qui sont la loi véritable encore aujourd'hui ; et le reste de la nation ne s'informe seulement pas de ce qu'on y a résolu. Comme ces possesseurs des terres sont les maîtres de tout , et que les cultivateurs sont esclaves , c'est aussi à ces seuls possesseurs qu'appartiennent les biens de l'Eglise. Il en est de même en Allemagne ; mais c'est en Pologne une loi expresse

(b) Tout ceci avait été écrit vers 1760, et souvent, tandis qu'on parle de la constitution d'un état, cette constitution change.

et

et générale ; au lieu qu'en Allemagne ce n'est qu'un usage établi , usage trop contraire au christianisme , mais conforme à l'esprit de la constitution germanique. Rome différemment gouvernée a eu toujours cet avantage , depuis ses rois et ses consuls jusqu'au dernier temps de la monarchie pontificale , de ne fermer jamais la porte des honneurs au simple mérite.

Les royaumes de Suède , de Danemarck et de Norwège étaient électifs à peu près comme la Pologne. Les agriculteurs étaient esclaves en Danemarck : mais en Suède ils avaient séance aux diètes de l'Etat , et donnaient leurs voix pour régler les impôts. Jamais peuples voisins n'eurent une antipathie plus violente que les Suédois et les Danois. Cependant ces nations rivales n'avaient composé qu'un seul Etat par la fameuse union de Calmar , à la fin du quatorzième siècle.

Un roi de Suède , nommé *Albert* , ayant voulu prendre pour lui le tiers des métairies du royaume , ses sujets se soulevèrent. *Marguerite Waldemar* , fille de *Waldemar III* , la *Sémiramis* du Nord , profita de ces troubles , et se fit reconnaître reine de Suède , de Danemarck et de Norwège. Elle unit , deux ans après , ces royaumes qui devaient être à perpétuité gouvernés par un même souverain.

Quand on se souvient qu'autrefois de simples pirates danois avaient porté leurs armes victorieuses presque dans toute l'Europe, et conquis l'Angleterre et la Normandie, et qu'on voit ensuite la Suède, la Norwège et le Danemarck réunis n'être pas une puissance formidable à leurs voisins, on voit évidemment qu'on ne fait des conquêtes que chez des peuples mal gouvernés. Les villes anféatiques, Hambourg, Lubeck, Dantzick, Rostock, Lunebourg, Vismar, pouvaient résister à ces trois royaumes, parce qu'elles étaient plus riches. La seule ville de Lubeck fit même la guerre aux successeurs de *Marguerite Waldemar*. Cette union de trois royaumes, qui semble si belle au premier coup d'œil, fut la source de leurs malheurs.

Il y avait en Suède un primat, archevêque d'Upsal, et six évêques, qui avaient à peu-près cette autorité que la plupart des ecclésiastiques avaient acquise en Allemagne et ailleurs. L'archevêque d'Upsal sur-tout était, ainsi que le primat de Pologne, la seconde personne du royaume. Quiconque est la seconde veut toujours être la première.

1452. Il arriva que les Etats de Suède, lassés du joug danois, élurent pour leur roi d'un commun consentement le grand maréchal *Charles Canutson*, d'une maison qui subsiste encore.

Non moins lassés du joug des évêques, ils

ordonnèrent qu'on ferait une recherche des biens que l'Eglise avait envahis à la faveur des troubles. L'archevêque d'Upsal , nommé *Jean de Salstad* , assisté de six évêques de Suède et du clergé , excommunia le roi et le sénat dans une messe solennelle , déposa ses ornemens sur l'autel ; et prenant une cuirasse et une épée , sortit de l'église en commençant la guerre civile. Les évêques la continuèrent pendant sept ans. Ce ne fut depuis qu'une anarchie sanglante et une guerre perpétuelle entre les Suédois qui voulaient avoir un roi indépendant , et les danois qui étaient presque toujours les maîtres. Le clergé tantôt armé pour la patrie , tantôt contre elle , excommuniait , combattait et pillait. Il eût mieux valu pour la Suède d'être demeurée païenne que d'être devenue chrétienne à ce prix.

Enfin les Danois l'ayant emporté sous leur roi *Jean* , fils de *Christiern I* , les Suédois s'étant soumis et s'étant depuis soulevés , ce roi *Jean* fit rendre par son sénat en Danemarck un arrêt contre le sénat de Suède , par lequel tous les sénateurs suédois étaient condamnés à perdre leur noblesse et leurs biens. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il fit confirmer cet arrêt par l'empereur *Maximilien* , et que cet empereur écrivait aux Etats de Suède qu'ils eussent à obéir , qu'autrement ils procéderaient

Preuve  
que les  
empe-  
reurs se  
font tou-  
jours crus  
de droit  
arbitres  
de l'Eu-  
rope.  
1505.



contre eux selon les lois de l'Empire. Je ne fais comment l'abbé de Vertot a oublié dans ses *Révolutions de Suède* un fait aussi important, soigneusement recueilli par *Puffendorf*.

Ce fait prouve que les empereurs allemands, ainsi que les papes, ont toujours prétendu une juridiction universelle. Il prouve encore que le roi danois voulait flatter *Maximilien*, dont en effet il obtint la fille pour son fils *Christiern II*. Voilà comme les droits s'établissent. La chancellerie de *Maximilien* écrivait aux Suédois comme celle de *Charlemagne* eût écrit aux peuples de Bénévent ou de la Guienne. Mais il fallait avoir les armées et la puissance de *Charlemagne*.

Troupes  
françaises  
en Dane-  
marck.

Ce *Christiern II*, après la mort de son père, prit des mesures différentes. Au lieu de demander un arrêt à la chambre impériale, il obtint de *François I*, roi de France, trois mille hommes. Jamais les Français jusqu'alors n'étaient entrés dans les querelles du Nord. Il est vraisemblable que *François I*, qui aspirait à l'empire, voulait se faire un appui du Danemarck. Les troupes françaises combattirent en Suède sous *Christiern*, mais elles en furent bien mal récompensées : congédiées sans paye, poursuivies dans leur retour par les paysans, il n'en revint pas trois cents hommes en France ; fuite ordinaire parmi nous de toute expédition qui se fait trop loin de la patrie.

Nous verrons dans l'article du luthéranisme quel tyran était *Christiern*. Un de ses crimes fut la source de son châtement qui lui fit perdre trois royaumes. Il venait de faire un accord avec un administrateur créé par les Etats de Suède , nommé *Stenon Sture*. *Christiern* semblait moins craindre cet administrateur que le jeune *Gustave Vasa* , neveu du roi *Canutson* , prince d'un courage entreprenant , le héros et l'idole de la Suède. Il feignit de vouloir conférer avec l'administrateur dans Stockholm , et demanda qu'on lui amenât sur sa flotte à la rade de la ville le jeune *Gustave* et six autres otages.

Tyrannies, troubles, meurtres, comme ailleurs.

A peine furent-ils sur son vaisseau qu'il les fit mettre aux fers , et fit voile en Danemarck avec sa proie. Alors il prépara tout pour une guerre ouverte. Rome se mêlait de cette guerre. Voici comme elle y entra , et comme elle fut trompée.

1518.

*Troll* , archevêque d'Upsal , dont je rapporterai les cruautés en parlant du luthéranisme , élu par le clergé , confirmé par *Léon X* , et lié d'intérêt avec *Christiern* , avait été déposé par les états de Suède , et condamné à faire pénitence dans un monastère. Les états furent excommuniés par le pape , selon le style ordinaire. Cette excommunication qui n'était rien par elle-même , était beaucoup par les armes de *Christiern*.

1517.

Il y avait alors en Danemarck un légat du pape, nommé *Arcemboldi*, qui avait vendu les indulgences dans les trois royaumes. Telle avait été son adresse, et telle l'imbécillité des peuples, qu'il avait tiré près de deux millions de florins de ces pays les plus pauvres de l'Europe. Il allait les faire passer à Rome. *Christiern* les prit, pour faire, disait-il, la guerre à des excommuniés. Sa guerre fut heureuse : il fut reconnu roi, et l'archevêque *Troll* fut rétabli.

1520. C'est après ce rétablissement que le roi et son primat donnèrent dans Stockholm cette fête funeste, dans laquelle ils firent égorger le sénat entier et tant de citoyens. Cependant *Gustave Vasa* s'était échappé de sa prison, et avait repassé en Suède. Il fut obligé de se cacher quelque temps dans les montagnes de la Dalécarlie, déguisé en payfan. Il travailla même aux mines, soit pour subsister, soit pour se mieux déguiser. Mais enfin il se fit connaître à ces hommes sauvages, qui détestaient d'autant plus la tyrannie que toute politique était inconnue à leur simplicité rustique. Ils le suivirent, et *Gustave Vasa* se vit bientôt à la tête d'une armée. L'usage des armes à feu n'était point encore connu de ces hommes grossiers, et peu familier au reste des Suédois ; c'est ce qui avait donné toujours aux Danois la supériorité. Mais *Gustave* ayant fait acheter sur son crédit des mousquets

à Lubeck , combattit bientôt avec des armes égales.

Lubeck ne fournit pas seulement des armes , elle envoya des troupes ; sans quoi *Gustave* eût eu bien de la peine à réussir. C'était une simple ville de marchands , de qui dépendait la destinée de la Suède. *Christiern* était alors en Danemarck. L'archevêque d'Upsal soutint tout le poids de la guerre contre le libérateur. Enfin , ce qui n'est pas ordinaire , le parti le plus juste l'emporta. *Gustave* , après des aventures malheureuses , battit les lieutenans du tyran , et fut maître d'une partie du pays.

*Christiern* furieux , qui dès long-temps avait en son pouvoir à Copenhague la mère et la sœur de *Gustave* , fit une action qui , même 1521. après ce qu'on a vu de lui , paraît d'une atrocité presque incroyable. Il fit jeter , dit-on , ces deux princesses dans la mer , enfermées dans un sac l'une et l'autre. Il y a des auteurs qui disent qu'on se contenta de les menacer de ce supplice.

Ce tyran savait ainsi se venger , mais il ne savait pas combattre. Il assassina des femmes , et il n'osait aller en Suède faire tête à *Gustave* , Non moins cruel envers ses Danois qu'envers ses ennemis , il fut bientôt aussi exécration au peuple de Copenhague qu'aux Suédois.

Ces Danois , en possession d'élire leurs rois ,

avaient le droit de punir un tyran. Les premiers qui renoncèrent à sa domination furent ceux de Jutland, du duché de Schlesvich et de la partie du Holstein qui appartenait à *Christiern*. Son oncle *Frédéric*, duc de Holstein, profita du juste soulèvement des peuples. La force appuya le droit. Tous les habitans de ce qui composait autrefois la Cherfonèse Cimbrique firent signifier au tyran l'acte de sa déposition authentique par le premier magistrat de Jutland.

*Christiern*, tyran, déposé. Ce chef de justice intrépide osa porter à *Christiern* sa sentence dans Copenhague même. Le tyran voyant tout le reste de l'Etat ébranlé, haï de ses propres officiers, n'osant se fier à personne, reçut dans son palais, comme un criminel, son arrêt, qu'un seul homme désarmé lui signifiait. Il faut conserver à la postérité le nom de ce magistrat ; il s'appelait *Mons. Monnom*, disait-il, *devrait être écrit sur la porte de tous les méchans princes*. Le Danemarck obéit à l'arrêt. Il n'y a point d'exemple d'une révolution si juste, si subite et si tranquille. Le roi se dégrada lui-même en fuyant, et se retira en Flandre dans les Etats de *Charles-Quint*, son beau-frère, dont il implora long-temps le secours.

Son oncle *Frédéric* fut élu dans Copenhague roi de Danemarck, de Norwège et de Suède ;

mais

mais il n'eut de la couronne de Suède que le titre. *Gustave Vasa* , ayant pris dans le même temps Stockholm , fut élu roi par les Suédois , et fut défendre le royaume qu'il avait délivré. *Christiern* , avec son archevêque *Troll* , errant comme lui , fit au bout de quelques années une tentative pour rentrer dans quelques-uns de ses Etats. Il avait la ressource que donnent toujours les mécontents d'un nouveau règne. Il y en eut en Danemarck , il y en eut en Suède. Il passa avec eux en Norvège. Le nouveau roi *Gustave* commençait à secouer le joug de la religion romaine dans quelques-unes de ses provinces. Le roi *Frédéric* permettait que les Danois en changeassent. *Christiern* se déclarait bon catholique : mais n'en étant ni meilleur prince , ni meilleur général , ni plus aimé , il ne fit qu'un effort inutile.

Abandonné bientôt de tout le monde , il se laissa mener en Danemarck , et finit ses jours en 1532. prison. L'empereur *Charles-Quint* , son beau-frère , qui ébranla l'Europe , ne fut pas assez puissant pour le seconder. L'archevêque *Troll* d'une ambition inquiète , ayant armé la ville de Lubeck contre le Danemarck , mourut de ses blessures plus glorieusement que *Christiern* ; dignes l'un et l'autre d'une fin plus tragique.. *Gustave* , libérateur de son pays , jouit assez paisiblement de sa gloire. Il fit le premier

*Essai sur les mœurs , &c.* Tome IV. \* N

connaître aux nations étrangères de quel poids la Suède pouvait être dans les affaires de l'Europe, dans un temps où la politique européenne prenait une nouvelle face, où l'on commençait à vouloir établir la balance du pouvoir.

*François I*  
allié de  
*Vasa.*

*François I* fit une alliance avec lui, et même, tout luthérien qu'était *Gustave*, il lui envoya le collier de son ordre malgré les statuts. *Gustave*, le reste de sa vie se fit une étude de régler l'Etat. Il fallut user de toute sa prudence pour que la religion qu'il avait détruite ne troublât pas son gouvernement. Les Dalécarliens qui l'avaient aidé les premiers à monter sur le trône, furent les premiers à l'inquiéter. Leur rusticité farouche les attachait aux anciens usages de leur église; ils n'étaient catholiques que comme ils étaient barbares, par la naissance et par l'éducation. On en peut juger par une requête qu'ils lui présentèrent; ils demandèrent que le roi ne portât point d'habits découpés à la mode de France, et qu'on fit brûler tous les citoyens qui seraient gras le vendredi. C'était presque la seule chose à quoi ils distinguaient les catholiques des luthériens.

Le roi étouffa tous ces mouvemens, établit avec adresse sa religion en conservant des évêques, et en diminuant leurs revenus et leur pouvoir. Les anciennes lois de l'Etat  
1544. furent respectées; il fit déclarer son fils *Frédéric*

son successeur par les états, et même il obtint que la couronne resterait dans sa maison, à condition que si sa race s'éteignait, les états rentreraient dans le droit d'élection; que s'il ne restait qu'une princesse, elle aurait une dot sans prétendre à la couronne.

Voilà dans quelle situation étaient les affaires du Nord, du temps de *Charles-Quint*. Les mœurs de tous ces peuples étaient simples, mais dures; on n'en était que moins vertueux pour être plus ignorant. Les titres de comte, de marquis, de baron, de chevalier, et la plupart des symboles de la vanité, n'avaient point pénétré chez les Suédois, et peu chez les Danois; mais aussi les inventions utiles y étaient ignorées. Ils n'avaient ni commerce réglé ni manufactures. Ce fut *Gustave Vasa* qui, en tirant les Suédois de l'obscurité, anima aussi les Danois par son exemple.

Ni mar-  
quis ni  
comtes en  
ces pays.

La Hongrie se gouvernait entièrement comme la Pologne: elle élisait ses rois dans ses diètes. Le palatin de Hongrie avait la même autorité que le primat polonais; et de plus il était juge entre le roi et la nation. Telle avait été autrefois la puissance ou le droit du palatin de l'Empire, du maire du palais de France, du justicier d'Aragon. On voit que dans toutes les monarchies, l'autorité des rois commença toujours par être balancée: on voulut des monarques, mais jamais des despotes.

De la  
Hongrie.



Les nobles avaient les mêmes privilèges qu'en Pologne , je veux dire d'être impunis, et de disposer de leurs serfs : la populace était esclave. La force de l'Etat était dans la cavalerie, composée de nobles et de leurs suivans : l'infanterie était un ramas de paysans sans ordre , qui combattaient dans le temps qui suit les semailles, jusqu'à celui de la moisson.

On se souvient que vers l'an 1000, la Hongrie reçut le christianisme. Le chef des Hongrois , *Etienne* , qui voulait être roi , se servit de la force et de la religion. Le pape *Silvestre II* lui donna le titre de roi , et même de roi apostolique. Des auteurs prétendent que ce fut *Jean XVIII* ou *XIX* qui conféra ces deux honneurs à *Etienne* , en 1003 ou 1004. De telles discussions ne sont pas le but de mes recherches. Il me suffit de considérer que c'est pour avoir donné ce titre dans une bulle que les papes prétendaient exiger des tributs de la Hongrie , et c'est en vertu de ce mot *apostolique* que les rois de Hongrie prétendaient donner tous les bénéfices du royaume.

On voit qu'il y a des préjugés par lesquels les rois et les nations entières se gouvernent. Le chef d'une nation guerrière n'avait osé prendre le titre de roi sans la permission du pape. Ce royaume et celui de Pologne étaient gouvernés sur le modèle de l'empire allemand. Cependant

les rois de Pologne et de Hongrie , qui ont fait enfin des comtes , n'osèrent jamais faire des ducs ; loin de prendre le titre de *Majesté* , on les appelait alors *Votre Excellence*.

Excellence , titre de roi.

Les empereurs regardaient même la Hongrie comme un fief de l'Empire. En effet *Conrad le salique* avait reçu un hommage et un tribut du roi *Pierre* ; et les papes , de leur côté , soutenaient qu'ils devaient donner cette couronne , parce qu'ils avaient les premiers appelé du nom de *roi* le chef de la nation hongroise.

Il faut un moment remonter ici au temps où la maison de France , qui a fourni des rois au Portugal , à l'Angleterre , à Naples , vit aussi ses rejetons sur le trône de Hongrie.

Vers l'an 1290 , le trône étant vacant , l'empereur *Rodolphe de Habsbourg* en donna l'investiture à son fils , *Albert d'Autriche* , comme s'il eût donné un fief ordinaire. Le pape *Nicolas IV* , de son côté , conféra le royaume comme un bénéfice au petit-fils de ce fameux *Charles d'Anjou* , frère de *S<sup>t</sup> Louis* , roi de Naples et de Sicile. Ce neveu de *S<sup>t</sup> Louis* était appelé *Charles Martel* , et il prétendait le royaume , parce que sa mère , *Marie de Hongrie* , était sœur du roi hongrois dernier mort. Ce n'est pas chez les peuples libres un titre pour régner que d'être parent de leurs rois. La Hongrie ne prit pour maître ni celui que nommait l'empereur , ni

Le pape donne la Hongrie comme un bénéfice.

celui que lui donnait le pape; elle choisit *André*, surnommé *le Vénitien* parce qu'il s'était marié à Venise, prince qui d'ailleurs était du sang royal. Il y eut des excommunications et des guerres; mais après sa mort, et après celle de son concurrent, *Charles Martel*, les arrêts du tribunal de Rome furent exécutés.

1303. *Boniface VIII*, quatre mois avant que l'affront qu'il reçut du roi de France, le fit, dit-on, mourir de douleur, jouit de l'honneur de voir plaider devant lui, comme on l'a déjà dit, la cause de la maison d'*Anjou*. La reine de Naples, *Marie*, parla elle-même devant le consistoire; et *Boniface* donna la Hongrie au prince *Carobert*, fils de *Charles Martel*, et petit-fils de cette *Marie*.

1308. Ce *Carobert* fut donc en effet roi par la grâce du pape, soutenu de son parti et de son épée. La Hongrie sous lui devint plus puissante que les empereurs, qui la regardaient comme un fief. *Carobert* réunit la Dalmatie, la Croatie, la Servie, la Transilvanie, la Valachie, provinces démembrées du royaume dans la suite des temps.

Le fils de *Carobert*, nommé *Louis*, frère de cet *André de Hongrie* que la reine de Naples, *Jeanne*, sa femme, fit étrangler, accrut encore la puissance des Hongrois. Il passa au royaume de Naples pour venger le meurtre de son frère. Il aida *Charles de Durazzo* à détrôner *Jeanne*,

fans l'aider dans la mort dont *Durazzo* fit périr cette reine. De retour dans la Hongrie, il y acquit une vraie gloire ; car il fut juste ; il fit de sages lois ; il abolit les épreuves du fer ardent et de l'eau bouillante, d'autant plus accréditées que les peuples étaient plus grossiers.

On remarque toujours qu'il n'y a guère de grand homme qui n'ait aimé les lettres. Ce prince cultivait la géométrie et l'astronomie. Il protégeait les autres arts. C'est à cet esprit philosophique, si rare alors, qu'il faut attribuer l'abolition des épreuves superstitieuses. Un roi qui connaissait la saine raison était un prodige dans ces climats. Sa valeur fut égale à ses autres qualités. Ses peuples le chérissent : les étrangers l'admirent. : les Polonais sur la fin de sa vie l'élurent pour leur roi. Il régna heureusement 1370. quarante ans en Hongrie, et douze ans en Pologne. Les peuples lui donnèrent le nom de *grand* dont il était digne. Cependant il est presque ignoré en Europe. Il n'avait pas régné sur des hommes qui fussent transmettre sa gloire aux nations. Qui fait qu'au quatorzième siècle, il y eut un *Louis le grand* vers les monts Krapac ?

Il était si aimé que les Etats élurent sa 1382. fille *Marie*, qui n'était pas encore nubile, et l'appelèrent *Marie-roi*, titre qu'ils ont encore renouvelé de nos jours pour la fille du dernier empereur de la maison d'Autriche.

Tout sert à faire voir que, si dans les royaumes héréditaires on peut se plaindre des abus du despotisme, les Etats électifs sont exposés à de plus grands orages ; et que la liberté même, cet avantage si naturel et si cher, a quelquefois produit de grands malheurs. La jeune *Marie-roi* était gouvernée, aussi-bien que l'Etat, par sa mère *Elisabeth de Bosnie*. Les seigneurs furent mécontents d'*Elisabeth* ; ils se servirent de leur droit de mettre la couronne sur une autre tête. Ils la donnèrent à *Charles de Durazzo*, surnommé *le petit*, descendant en droite ligne du frère de *St Louis*, qui régna dans les deux Siciles. Il arrive de Naples à Bude : il est couronné solennellement, et reconnu roi par *Elisabeth* elle-même.

Voici un de ces événemens étranges sur lesquels les lois sont muettes, et qui laissent en doute si ce n'est pas un crime de punir le crime même.

*Elisabeth* et sa fille *Marie*, après avoir vécu en intelligence autant qu'il était possible avec celui qui possédait leur couronne, l'invitent chez elles, et le font assassiner en leur présence. Elles soulèvent le peuple en leur faveur ; et la jeune *Marie*, toujours conduite par sa mère, reprend la couronne.

1386. Quelque temps après, *Elisabeth* et *Marie* voyagent dans la basse Hongrie. Elles passent

imprudemment sur les terres d'un comte de *Hornac*, ban de Croatie. Ce ban était ce qu'on appelle en Hongrie *comte suprême*, commandant les armées, et rendant la justice. Il était attaché au roi assassiné. Lui était-il permis ou non de venger la mort de son roi? Il ne délibéra pas, et parut consulter la justice dans la cruauté de sa vengeance. Il fait le procès aux deux reines, fait noyer *Elisabeth*, et garde *Marie* en prison comme la moins criminelle.

Un ban  
de Croatie  
condam-  
ne une  
reine à  
être  
noyée.

Dans le même temps *Sigismond*, qui depuis fut empereur, entra en Hongrie, et venait épouser la reine *Marie*. Le ban de Croatie se crut assez puissant, et fut assez hardi pour lui amener lui-même cette reine dont il avait fait noyer la mère. Il semble qu'il crut n'avoir fait qu'un acte de justice sévère. Mais *Sigismond* le fit tenailler et mourir dans les tourmens. Sa mort souleva la noblesse hongroise, et ce règne ne fut qu'une suite de troubles et de factions.

On peut régner sur beaucoup d'Etats, et n'être pas un puissant prince. Ce *Sigismond* fut à la fois empereur, roi de Bohême et de Hongrie. Mais en Hongrie il fut battu par les Turcs, et mis une fois en prison par ses sujets révoltés. En Bohême, il fut presque toujours en guerre contre les hussites; et dans l'empire, son autorité fut presque toujours contre-balancée par les privilèges des princes et des villes.

En 1438, *Albert d'Autriche*, gendre de *Sigismond*, fut le premier prince de la maison d'Autriche qui régna sur la Hongrie.

Il fut, comme *Sigismond*, empereur et roi de Bohême ; mais il ne régna que trois ans. Ce règne si court fut la source des divisions intestines qui, jointes aux irruptions des Turcs, ont dépeuplé la Hongrie, et en ont fait une des malheureuses contrées de la terre.

Les Hongrois, toujours libres, ne voulurent point pour leur roi d'un enfant que laissait *Albert d'Autriche*, et ils choisirent cet *Uladiflas* ou *Ladiflas*, roi de Pologne, que nous avons  
1444. vu perdre la bataille de Varnes avec la vie.

1440. *Frédéric III d'Autriche*, empereur d'Allemagne, se dit roi de Hongrie, et ne le fut jamais. Il garda dans Vienne le fils d'*Albert d'Autriche*, que j'appellerai *Ladiflas Albert*, pour le distinguer de tant d'autres, tandis que le fameux *Jean Huniade* tenait tête en Hongrie à *Mahomet II*, vainqueur de tant d'Etats. Ce *Jean Huniade* n'était pas roi, mais il était général chéri d'une nation libre et guerrière, et nul roi ne fut aussi absolu que lui.

Après sa mort la maison d'Autriche eut la couronne de Hongrie. Ce *Ladiflas Albert* fut élu. Il fit périr par la main du bourreau un des fils de ce *Jean Huniade*, vengeur de la patrie. Mais chez les peuples libres la tyrannie n'est

pas impunie ; *Ladislas Albert d'Autriche* fut chassé de ce trône souillé d'un si beau sang, et paya par l'exil sa cruauté.

Il restait un fils de ce grand *Huniade* : ce fut *Mathias Corvin*, que les Hongrois ne tirèrent qu'à force d'argent des mains de la maison d'Autriche. Il combattit et l'empereur *Frédéric III* auquel il enleva l'Autriche, et les Turcs qu'il chassa de la haute Hongrie.

Après sa mort, arrivée en 1490, la maison d'Autriche voulut toujours ajouter la Hongrie à ses autres Etats. L'empereur *Maximilien*, rentré dans Vienne, ne put obtenir ce royaume. Il fut déferé à un roi de Bohême, nommé encore *Ladislas*, que j'appellerai *Ladislas de Bohême*

Les Hongrois, en se choisissant ainsi leurs rois, restreignaient toujours leur autorité, à l'exemple des nobles en Pologne, et des électeurs de l'Empire. Mais il faut avouer que les nobles de Hongrie étaient de petits tyrans qui ne voulaient point être tyrannisés. Leur liberté était une indépendance funeste, et ils réduisaient le reste de la nation à un esclavage si misérable, que tous les habitans de la campagne se soulevèrent contre des maîtres trop durs. Cette guerre civile, qui dura quatre années, affaiblissait encore ce malheureux royaume. La noblesse mieux armée que le peuple, et possédant tout l'argent, eut enfin le dessus, et la guerre finit

Rois de  
Hongrie  
électifs.  
Nobles  
presque  
souve-  
rains.  
Peuples  
serfs.



## 156 EUROPE, AU XVI<sup>e</sup> SIECLE.

par le redoublement des chaînes du peuple, qui est encore réellement esclave des seigneurs.

Rois nobles, et peuples misérables.

Un pays si long-temps dévasté, et dans lequel il ne restait qu'un peuple esclave et mécontent, sous des maîtres presque toujours divisés, ne pouvait plus résister par lui-même aux armes des sultans turcs : aussi, quand le jeune *Louis II*, fils de ce *Ladislas de Bohême*, et beau-frère de l'empereur *Charles-Quint*, voulut soutenir les efforts de *Soliman*, toute la Hongrie ne put dans cette extrême nécessité lui fournir une armée de trente mille combattans. Un cordelier, nommé *Tomoré*, général de cette armée dans laquelle il y avait cinq évêques, promit la victoire au roi *Louis*. L'armée fut détruite à la célèbre journée de Mohats. Le roi fut tué, et *Soliman*, vainqueur, parcourut tout ce royaume malheureux dont il emmena plus de deux cents mille captifs.

En vain la nature a placé dans ce pays des mines d'or, et les vrais trésors des blés et des vins ; en vain elle y forme des hommes robustes, bien faits, spirituels ; on ne voyait presque plus qu'un vaste désert, des villes ruinées, des campagnes dont on labourait une partie les armes à la main, des villages creusés sous terre, où les habitans s'enfouissaient avec leurs grains et leurs bestiaux, une centaine de châteaux fortifiés, dont les possesseurs disputaient la souveraineté aux Turcs et aux Allemands.

Il y avait encore plusieurs beaux pays de l'Europe dévastés, incultes, inhabités, tels que la moitié de la Dalmatie, le nord de la Pologne. les bords du Tanaïs, la fertile contrée de l'Ukraine, tandis qu'on allait chercher des terres dans un nouvel univers et aux bornes de l'ancien.

Dans ce tableau du gouvernement politique du Nord, je ne dois pas oublier l'Ecosse, dont je parlerai encore en traitant de la religion. De  
l'Ecosse.

L'Ecosse entrait un peu plus que le reste dans le système de l'Europe, parce que cette nation ennemie des Anglais, qui voulaient la dominer, était alliée de la France depuis long-temps. Il n'en coûtait pas beaucoup aux rois de France pour faire armer les Ecosseis. On voit que *François I* n'envoya que trente mille écus ( qui font aujourd'hui trois cents vingt mille de nos livres ) au parti qui devait faire déclarer la guerre aux Anglais. En effet l'Ecosse est si pauvre qu'aujourd'hui qu'elle est réunie à l'Angleterre, elle ne paye que la quarantième partie des subsides des deux royaumes. ( a ) 1543.

Un Etat pauvre, voisin d'un Etat riche, est à la longue vénal. Mais tant que cette province ne se vendit point, elle fut redoutable. Les Anglais, qui subjuguèrent si aisément l'Irlande sous *Henri II*, ne purent dominer en Ecosse.

( a ) Ceci était écrit en 1740.

*Edouard III*, grand guerrier et adroit politique, la dompta, mais ne put la garder. Il y eut toujours entre les Ecoffais et les Anglais une inimitié et une jalousie pareille à celle qu'on voit aujourd'hui entre les Portugais et les Espagnols. La maison des *Stuart* régnait sur l'Ecoffe depuis 1370. Jamais maison n'a été plus infortunée. *Jacques I*, après avoir été prisonnier en Angleterre dix-huit années, fut assassiné par ses sujets. *Jacques II* fut tué dans une expédition malheureuse, à Roxboroug, à l'âge de vingt-neuf ans. *Jacques III*, n'en ayant pas encore trente-cinq, fut tué par ses sujets, en bataille rangée. *Jacques IV*, gendre du roi d'Angleterre, *Henri VII*, périt âgé de trente-neuf ans dans une bataille contre les Anglais, après un règne très-malheureux. *Jacques V* mourut dans la fleur de son âge, à trente ans.

Maison  
*Stuart*, la  
plus in-  
fortunée  
qui jamais  
ait été sur  
le trône.

1444.

1513.

1542.

Nous verrons la fille de *Jacques V*, plus malheureuse que tous ses prédécesseurs, augmenter le nombre des reines mortes par la main des bourreaux. *Jacques VI*, son fils, ne fut roi d'Ecoffe, d'Angleterre et d'Irlande, que pour jeter par sa faiblesse les fondemens des révolutions qui ont porté la tête de *Charles I* sur un échafaud, qui ont fait languir *Jacques VII* dans l'exil, et qui tiennent encore cette famille infortunée errante loin de sa patrie.

Le temps le moins funeste de cette maison était celui de *Charles-Quint*, et de *François I.* C'était alors que régnait *Jacques V*, père de *Marie Stuart*; et qu'après sa mort, sa veuve *Marie de Lorraine*, mère de *Marie Stuart*, eut la régence du royaume. Les troubles ne commencèrent à naître que sous la régence de cette *Marie de Lorraine*; et la religion, comme on le verra, en fut le premier prétexte.

Je n'étendrai pas davantage ce recensement des royaumes du Nord, au seizième siècle. J'ai déjà exposé en quels termes étaient ensemble l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne. Ainsi je me suis donné une connaissance préliminaire des intérêts du Nord et du Midi. Il faut voir plus particulièrement ce que c'était que l'Empire.

## C H A P I T R E C X X.

*De l'Allemagne et de l'Empire, aux quinzième et seizième siècles.*

LE nom d'empire d'Occident subsistait toujours. Ce n'était guère depuis très-long-temps qu'un titre onéreux; et il y parut bien, puisque l'ambitieux *Edouard III*, à qui les électeurs l'offrirent, n'en voulut point. L'empereur *Charles IV*, regardé comme le législateur

1348.

de l'Empire , ne put obtenir du pape *Innocent VI* et des barons romains la permission de se faire couronner empereur à Rome , qu'à condition qu'il ne coucherait pas dans la ville. Sa fameuse *bulle d'or* mit quelque ordre dans l'anarchie de l'Allemagne. Le nombre des électeurs fut fixé par cette loi , qu'on regarda comme fondamentale , et à laquelle on a dérogé depuis. De son temps les villes impériales eurent voix délibérative dans les diètes. Toutes les villes de la Lombardie étaient réellement libres , et l'Empire ne conservait sur elles que des droits. Chaque seigneur continua d'être souverain dans ses terres en Allemagne et en Lombardie pendant tous les règnes suivans.

Les temps de *Venceslas* , de *Robert* , de *Josse* , de *Sigismond* , furent des temps obscurs , où l'on ne voit aucune trace de la majesté de l'Empire , excepté dans le concile de Constance , que *Sigismond* convoqua , et où il parut dans toute sa gloire ; mais dont il sortit avec la honte d'avoir violé le droit des gens en laissant brûler *Jean Hus* et *Jérôme de Prague*.

Les empereurs n'avaient plus de domaines ; ils les avaient cédés aux évêques et aux villes , tantôt pour se faire un appui contre les seigneurs des grands fiefs , tantôt pour avoir de l'argent. Il ne leur restait que la subvention des mois romains ; taxe qu'on ne payait qu'en

temps

temps de guerre, et pour la vaine cérémonie du couronnement et du voyage de Rome. Il était donc absolument nécessaire d'élire un chef puissant par lui-même; et ce fut ce qui mit le sceptre dans la maison d'Autriche. Il fallait un prince dont les Etats pussent d'un côté communiquer à l'Italie, et de l'autre résister aux inondations des Turcs. L'Allemagne trouvait cet avantage avec *Albert II*, duc d'Autriche, roi de Bohême et de Hongrie; et c'est ce qui fixa là dignité impériale dans sa maison: le trône y fut héréditaire sans cesser d'être électif. *Albert* et ses successeurs furent choisis, parce qu'ils avaient de grands domaines; et *Rodolphe de Habsbourg*, tige de cette maison, avait été élu parce qu'il n'en avait point. La raison en est palpable: *Rodolphe* fut choisi dans un temps où les maisons de Saxe et de Suabe avaient fait craindre le despotisme; et *Albert II*, dans un temps où l'on croyait la maison d'Autriche assez puissante pour défendre l'Empire, et non assez pour l'asservir.

*Frédéric III* eut l'empire à ce titre. L'Allemagne, de son temps, fut dans la langueur et dans la tranquillité. Il ne fut pas aussi puissant qu'il aurait pu l'être; et nous avons vu qu'il était bien loin d'être *souverain de la chrétienté*, comme le porte son épitaphe.

*Maximilien I*, n'étant encore que roi des Romains, commença la carrière la plus glorieuse par la victoire de Guinegaste, en Flandre, qu'il remporta contre les Français, et par le traité de 1479. de 1492, qui lui assura la Franche-Comté, l'Artois et le Charolois. Mais ne tirant rien des Pays-Bas qui appartenaient à son fils *Philippe le beau*, rien des peuples de l'Allemagne, et peu de chose de ses Etats tenus en échec par la France, il n'aurait jamais eu de crédit en Italie sans la ligue de Cambrai, et sans *Louis XII* qui travailla pour lui.

1508. D'abord le pape et les Vénitiens l'empêchèrent de venir se faire couronner à Rome, et *Maximilien* pochi danari. il prit le titre d'*empereur élu*, ne pouvant être empereur couronné par le pape. On le vit,

1513. depuis la ligue de Cambrai, recevoir une solde de cent écus par jour du roi d'Angleterre, *Henri VIII*. Il avait dans ses Etats d'Allemagne des hommes avec lesquels on pouvait combattre des Turcs; mais il n'avait pas les trésors avec lesquels la France, l'Angleterre et l'Italie combattaient alors.

Etat de l'Allemagne.

L'Allemagne était devenue véritablement une république de princes et de villes, quoique le chef s'expliquât dans ses édits en maître absolu de l'univers. Elle était, dès l'an 1500, divisée en dix cercles; et les directeurs de ces cercles étant des princes souverains, les généraux

et les colonels des cercles étant payés par les provinces et non par l'empereur , cet établissement , qui liait toutes les parties de l'Allemagne ensemble , en assurait la liberté. La chambre impériale , qui jugeait en dernier ressort , payée par les princes et par les villes , et ne résidant point dans les domaines particuliers du monarque , était encore un appui de la liberté publique. Il est vrai qu'elle ne pouvait jamais mettre ses arrêts à exécution contre de grands princes , à moins que l'Allemagne ne la secondât ; mais cet abus même de la liberté en prouvait l'existence. Cela est si vrai que la cour aulique , qui prit sa forme en 1512 , et qui ne dépendait que des empereurs , fut bientôt le plus ferme appui de leur autorité.

L'Allemagne , sous cette forme de gouvernement , était alors aussi heureuse qu'aucun autre Etat du monde. Peuplée d'une nation guerrière et capable des plus grands travaux militaires , il n'y avait pas d'apparence que les Turcs pussent jamais la subjuguier. Son terrain est assez bon et assez bien cultivé pour que les habitans n'en cherchassent pas d'autres comme autrefois ; et ils n'étaient ni assez riches , ni assez pauvres , ni assez unis pour conquérir toute l'Italie.

Mais quel était alors le droit sur l'Italie et sur l'empire romain ? Le même que celui des



*Othon*, et de la maison impériale de *Suabe*; le même qui avait coûté tant de sang, et qui avait souffert tant d'altérations, depuis que *Jean XII*, patrice de Rome aussi-bien que pape, au lieu de réveiller le courage des anciens Romains, avait eu l'imprudence d'appeler les étrangers. Rome ne pouvait que s'en repentir; et depuis ce temps il y eut toujours une guerre sourde entre l'Empire et le sacerdoce, aussi-bien qu'entre les droits des empereurs et les libertés des provinces d'Italie. Le titre de César n'était qu'une source de droits contestés, de disputes indécises, de grandeur apparente et de faiblesse réelle. Ce n'était plus le temps où les *Othon* faisaient des rois, et leur imposaient des tributs. Si le roi de France, *Louis XII*, s'était entendu avec les Vénitiens, au lieu de les battre, jamais probablement les empereurs ne seraient revenus en Italie. Mais il fallait nécessairement, par les divisions des princes italiens, et par la nature du gouvernement pontifical, qu'une grande partie de ce pays fût toujours la proie des étrangers.

## CHAPITRE CXXI.

*Usages des quinzième et seizième siècles, et de l'état des beaux arts.*

ON voit qu'en Europe il n'y avait guère de souverains absolus. Les empereurs avant *Charles-Quint* n'avaient osé prétendre au despotisme. Les papes étaient beaucoup plus maîtres à Rome qu'auparavant, mais moins dans l'Eglise. Les couronnes de Hongrie et de Bohême étaient encore électives, ainsi que toutes celles du Nord; et l'élection suppose nécessairement un contrat entre le roi et la nation. Les rois d'Angleterre ne pouvaient ni faire des lois, ni en abuser sans le secours du parlement. *Isabelle*, en Castille, avait respecté les privilèges des *Cortes*, qui sont les états du royaume. *Ferdinand le catholique* n'avait pu, en Aragon, détruire l'autorité du justicier, qui se croyait en droit de juger les rois. La France seule, depuis *Louis XI*, s'était tournée en Etat purement monarchique, gouvernement heureux lorsqu'un roi tel que *Louis XII* repara, par son amour pour son peuple, toutes les fautes qu'il commit avec les étrangers; mais gouvernement le pire de tous sous un roi faible ou méchant.

Peu de  
princes  
absolus.

La police générale de l'Europe s'était perfectionnée, en ce que les guerres particulières des seigneurs féodaux n'étaient plus permises nulle part par les lois ; mais il restait l'usage des duels. (a)

Les décrets des papes, toujours sages, et de plus toujours utiles à la chrétienté dans ce qui ne concernait pas leurs intérêts personnels, anathématisaient ces combats : mais plusieurs évêques les permettaient. Les parlemens de France les ordonnaient quelquefois, témoin de celui de *Legris* et de *Carrouge*, sous *Charles VI*. Il se fit beaucoup de duels depuis assez juridiquement. Le même abus était aussi appuyé en Allemagne, en Italie, et en Espagne, par des formes regardées comme essentielles. On ne manquait pas sur-tout de se confesser et de communier avant de se préparer au meurtre. Le bon chevalier *Bayard* faisait toujours dire une messe lorsqu'il allait se battre en duel. Les combattans choisissaient un parrain, qui prenait soin de leur donner des armes égales, et sur-tout de voir s'ils n'avaient point sur eux quelques enchantemens ; car rien n'était plus crédule qu'un chevalier.

On vit quelquefois de ces chevaliers partir de leurs pays pour aller chercher un duel

(a) Voyez les chapitres des tournois et des duels, tome III, pages 432 et 440.

dans un autre, sans autre raison que l'envie de se signaler. On a vu que le duc *Jean de Bourbonnais* fit déclarer qu'il irait en Angleterre avec seize chevaliers combattre à outrance pour éviter l'oisiveté, et pour mériter la grâce de la très-belle dont il est serviteur. 1414.

Les tournois, quoique encore condamnés par les papes, étaient par-tout en usage. On les appelait toujours *Ludi Gallici*, parce que *Géofroi de Preuilly* en avait rédigé les lois, au onzième siècle. Il y avait eu plus de cent chevaliers tués dans ces jeux, et ils n'en étaient que plus en vogue. C'est ce qui a été détaillé au chapitre des *tournois*.

L'art de la guerre, l'ordonnance des armées, les armes offensives et défensives, étaient tout autres encore qu'aujourd'hui.

L'empereur *Maximilien* avait mis en usage les armes de la phalange macédonienne, qui étaient des piques de dix-huit pieds : les Suisses s'en servirent dans les guerres du Milanais, mais ils les quittèrent pour l'espadon à deux mains. Armes.

Les arquebuses étaient devenues une arme offensive indispensable contre ces remparts d'acier dont chaque gendarme était couvert. Il n'y avait guère de casque et de cuirasse à l'épreuve de ces arquebuses. La gendarmerie, qu'on appelait *la bataille*, combattait à pied

comme à cheval : celle de France , au quinzième siècle , était la plus estimée.

L'infanterie allemande et l'espagnole étaient réputées les meilleures. Le cri d'armes était aboli presque par-tout. Il y a eu des modes dans la guerre comme dans les habillemens.

Cardi-  
naux à la  
tête des  
armées.

Quant au gouvernement des États , je vois des cardinaux à la tête de presque tous les royaumes. C'est en Espagne un *Ximénès* , sous *Isabelle* , qui après la mort de sa reine est régent du royaume , qui , toujours vêtu en cordelier , met son faste à fouler sous ses sandales le faste espagnol , qui lève une armée à ses propres dépens , la conduit en Afrique et prend Oran ; qui enfin est absolu , jusqu'à ce que le jeune *Charles-Quint* le renvoie à son archevêché de Tolède , et le fasse mourir de douleur.

On voit *Louis XII* gouverné par le cardinal d'*Amboise* : *François I* a pour ministre le cardinal *Duprat* : *Henri VIII* est pendant vingt ans soumis au cardinal *Volfey* , fils d'un boucher , homme aussi fastueux que d'*Amboise* , qui comme lui voulut être pape , et qui n'y réussit pas mieux. *Charles-Quint* prit pour son ministre en Espagne son précepteur , le cardinal *Adrien* , que depuis il fit pape ; et le cardinal *Granvelle* gouverna ensuite la Flandre.

Le

Le cardinal *Martinusius* fut maître en Hongrie sous *Ferdinand*, frère de *Charles-Quint*.

Si tant d'ecclésiastiques ont régi des Etats tous militaires, ce n'est pas seulement parce que les rois se faisaient plus aisément à un prêtre qu'ils ne craignaient point, qu'à un général d'armée qu'ils redoutaient; c'est encore parce que ces hommes d'Eglise étaient souvent plus instruits, plus propres aux affaires que les généraux et les courtisans.

Ce ne fut que dans ce siècle que les cardinaux sujets des rois commencèrent à prendre le pas sur les chanceliers. Ils le disputaient aux électeurs, et le cédaient en France et en Angleterre aux chanceliers de ces royaumes; et c'est encore une des contradictions que les usages de l'orgueil avaient introduites dans la république chrétienne. Les registres du parlement d'Angleterre font foi que le chancelier *Varham* précéda le cardinal *Volfey* jusqu'à l'année 1516. Préséau-  
ces.

Le terme de *Majesté* commençait à être affecté par les rois. Leurs rangs étaient réglés à Rome. L'empereur avait, sans contredit, les premiers honneurs. Après lui venait le roi de France sans aucune concurrence: la Castille, l'Aragon, le Portugal, la Sicile alternaient avec l'Angleterre: puis venaient l'Ecosse, la Hongrie, la Navarre, Chypre, la Bohême

*Essai sur les mœurs, &c.* Tome IV. \* P

et la Pologne. Le Danemarck et la Suède étaient les derniers. Ces préférences causèrent depuis de violens démêlés. Presque tous les rois ont voulu être égaux ; mais aucun n'a jamais contesté le premier rang aux empereurs ; ils l'ont conservé en perdant leur puissance.

Tous les usages de la vie civile différaient des nôtres ; le pourpoint et le petit manteau étaient devenus l'habit de toutes les cours. Les hommes de robe portaient par-tout la robe longue et étroite ; les marchands , une petite robe qui descendait à la moitié des jambes.

Il n'y avait sous *François I* que deux coches dans Paris , l'un pour la reine , l'autre pour *Diane de Poitiers*. Hommes et femmes allaient à cheval.

**Luxe.** Les richesses étaient tellement augmentées que *Henri VIII* , roi d'Angleterre , promit , en 1519 , une dot de trois cents trente-trois mille écus d'or à sa fille *Marie* , qui devait épouser le fils aîné de *François I* : on n'en avait jamais donné une si forte.

L'entrevue de *François I* et de *Henri* fut long-temps célèbre par sa magnificence. Leur camp fut appelé *le camp du drapeau d'or* : mais cet appareil passager et cet effort de luxe ne supposait pas cette magnificence générale et

ces commodités d'usage, si supérieures à la pompe d'un jour, et qui sont aujourd'hui si communes. L'industrie n'avait point changé en palais somptueux les cabanes de bois et de plâtre qui formaient les rues de Paris. Londres était encore plus mal bâtie, et la vie y était plus dure. Les plus grands seigneurs menaient à cheval leurs femmes en croupe à la campagne. C'était ainsi que voyageaient toutes les princesses, couvertes d'une cape de toile cirée dans les saisons pluvieuses. On n'allait point autrement aux palais des rois. Cet usage se conserva jusqu'au milieu du dix-septième siècle. La magnificence de *Charles-Quint*, de *François I*, de *Henri VIII*, de *Léon X*, n'était que pour les jours d'éclat et de solennité. Aujourd'hui les spectacles journaliers, la foule des chars dorés, les milliers de fanaux qui éclairent pendant la nuit les grandes villes, forment un plus beau spectacle, et annoncent plus d'abondance que les plus brillantes cérémonies des monarques du seizième siècle.

On commençait dès le temps de *Louis XII* à substituer aux fourrures précieuses les étoffes d'or et d'argent qui se fabriquaient en Italie. Il n'y en avait point encore à Lyon. L'orfèvrerie était grossière. *Louis XII* l'ayant défendue dans son royaume par une loi somptuaire



indiscreté, les Français firent venir leur argenterie de Venise. Les orfèvres de France furent réduits à la pauvreté, et *Louis XII* révoqua sagement la loi.

*François I*, devenu économe sur la fin de sa vie, défendit les étoffes d'or et de soie. *Henri III* renouvela cette défense; mais si ces lois avaient été observées, les manufactures de Lyon étaient perdues. Ce qui détermina à faire ces lois, c'est qu'on tirait la soie de l'étranger. On ne permit, sous *Henri II*, des habits de soie qu'aux évêques. Les princes et les princesses eurent la prérogative d'avoir des habits rouges, soit en soie, soit en laine. Enfin, il n'y eut que les princes et les évêques qui eurent le droit de porter des foulards de soie.

Toutes ces lois somptuaires ne prouvent autre chose sinon que le gouvernement n'avait pas toujours de grandes vues, et qu'il parut plus aisé aux ministres de proscrire l'industrie que de l'encourager. ( 1 )

( 1 ) Toute loi somptuaire est injuste en elle-même. C'est pour le maintien de leurs droits que les hommes se sont réunis en société, et non pour donner aux autres celui d'attenter à la liberté que doit avoir chaque individu de s'habiller, de se nourrir, de se loger à sa fantaisie; en un mot, de faire de sa propriété l'usage qu'il veut en faire, pourvu que cet usage ne blesse le droit de personne.

Les lois somptuaires ont été très-communes chez les nations anciennes; elles eurent pour cause l'envie que les citoyens

Les mûriers n'étaient encore cultivés qu'en Italie et en Espagne. L'or trait ne se fabriquait qu'à Venise et à Milan. Cependant les modes des Français se communiquaient déjà aux cours d'Allemagne, à l'Angleterre et à la Lombardie. Les historiens se plaignent que depuis le passage de *Charles VIII* on affectait chez eux de s'habiller à la française, et de faire venir de France tout ce qui servait à la parure.

Le pape *Jules II* fut le premier qui laissa

pauvres portaient aux riches, ou la politique des riches mêmes qui ne voulaient pas que les hommes de leur parti dissipassent en frivolités des richesses qu'on pouvait employer à l'accroissement de la puissance commune. Les anciens, qui dans plusieurs de leurs institutions politiques ont montré une sagacité et une profondeur de vues que nous admirons avec raison, ignoraient les vrais principes de la législation, et comptaient pour rien la justice. Ils croyaient que la volonté publique a droit d'exiger tout des individus, et de les soumettre à tout; opinion fautive, dangereuse, funeste aux progrès de la civilisation et des lumières, et qui ne subsiste encore que trop parmi nous.

L'histoire a prouvé que toutes les lois somptuaires des anciens et des modernes ont été par-tout, après un temps très-court, abolies, éludées ou négligées; la vanité inventera toujours plus de manières de se distinguer que les lois n'en pourront défendre.

Le seul moyen permis d'attaquer le luxe par les lois, et en même temps le seul qui soit vraiment efficace, est de chercher à établir la plus grande égalité entre les fortunes, par le partage égal des successions, la destruction, ou la restriction du droit de tester, la liberté de toute espèce de commerce et d'industrie; et ces lois sont précisément celles qu'indépendamment du désir d'abolir le luxe, la justice, la raison et la nature conseilleraient à tout législateur éclairé.

croître sa barbe , pour inspirer par cette singularité un nouveau respect aux peuples. *François I, Charles - Quint*, et tous les autres rois suivirent cet exemple , adopté à l'instant par leurs courtisans. Mais les gens de robe , toujours attachés à l'ancien usage , quel qu'il soit , continuaient de se faire raser , tandis que les jeunes guerriers affectaient la marque de la gravité et de la vieillesse. C'est une petite observation , mais elle entre dans l'histoire des usages.

Beaux  
arts dans  
la seule  
Italie.

Ce qui est bien plus digne de l'attention de la postérité , ce qui doit l'emporter sur toutes ces coutumes introduites par le caprice , sur toutes ces lois abolies par le temps , sur les querelles des rois , qui passent avec eux , c'est la gloire des arts , qui ne passera jamais. Cette gloire a été pendant tout le seizième siècle le partage de la seule Italie. Rien ne rappelle davantage l'idée de l'ancienne Grèce ; car si les arts fleurirent en Grèce au milieu des guerres étrangères et civiles , ils eurent en Italie le même sort ; et presque tout y fut porté à sa perfection ; tandis que les armées de *Charles-Quint* saccagèrent Rome , que *Barberousse* ravagea les côtes , et que les dissensions des princes et des républiques troublèrent l'intérieur du pays.

L'Italie eut dans *Guichardin* son *Thucydide*,

ou plutôt son *Xénophon* ; car il commanda quelquefois dans les guerres qu'il écrivit. Il n'y eut en aucune province d'Italie d'orateurs comme les *Démosthènes*, les *Périclès*, les *Eschine*. Le gouvernement ne comportait presque nulle part cette espèce de mérite. Celui du théâtre, quoique très-inférieur à ce que fut depuis la scène française, pouvait être comparé à la scène grecque qu'elle refait revivre ; il y a de la vérité, du naturel et du bon comique dans les comédies de l'*Arioste* ; et la seule *Mandragore* de *Machiavel* vaut peut-être mieux que toutes les pièces d'*Aristophane*. *Machiavel* d'ailleurs était un excellent historien, et avec lequel un bel esprit tel qu'*Aristophane* ne peut entrer en aucune sorte de comparaison. Le cardinal *Bibiena* avait fait revivre la comédie grecque ; et *Trissino*, archevêque de Bénévent, la tragédie, dès le commencement du seizième siècle. *Rucelai* suivit bientôt l'archevêque *Trissino*. On traduisit à Venise les meilleures pièces de *Plaute*, et on les traduisit en vers comme elles doivent l'être, puisque c'est en vers que *Plaute* les écrivit ; elles furent jouées avec succès sur les théâtres de Venise, et dans les couvens où l'on cultivait les lettres.

Les Italiens, en imitant les tragiques grecs et les comiques latins, ne les égalèrent pas ;

mais ils firent de la pastorale un genre nouveau , dans lequel ils n'avaient point de guides , et où personne ne les a surpassés. L'*Aminta* du *Tasse*, et le *Pastor-Fido* du *Guarini*, sont encore le charme de tous ceux qui entendent l'italien.

Presque toutes les nations polies de l'Europe sentirent alors le besoin de l'art théâtral , qui rassemble les citoyens , adoucit les mœurs , et conduit à la morale par le plaisir. Les Espagnols approchèrent un peu des Italiens ; mais ils ne purent parvenir à faire aucun ouvrage régulier. Il y eut un théâtre en Angleterre , mais il était encore plus sauvage. *Shakespeare* donna de la réputation à ce théâtre sur la fin du seizième siècle. Son génie perça au milieu de la barbarie , comme *Lopès de Vega* en Espagne. C'est dommage qu'il y ait beaucoup plus de barbarie encore que de génie dans les ouvrages de *Shakespeare* : pourquoi des scènes entières du *Pastor-Fido* sont-elles siues par cœur aujourd'hui à Stockholm et à Pétersbourg ? et pourquoi aucune pièce de *Shakespeare* n'a-t-elle pu passer la mer ? c'est que le bon est recherché de toutes les nations. Un peuple qui aurait des tragédies , des tableaux , une musique , uniquement de son goût , et réprouvés de tous les autres peuples policés , ne pourra jamais se flatter justement d'avoir le bon goût en partage.

Les Italiens réussirent sur-tout dans les grands poèmes de longue haleine ; genre d'autant plus difficile que l'uniformité de la rime et des stances , à laquelle ils s'affervirent , semblait devoir étouffer le génie.

Si l'on veut mettre sans préjugé dans la balance l'Odyssée d'*Homère* avec le Roland de l'*Arioste* , l'italien l'emporte à tous égards ; tous deux ayant le même défaut , l'intempérance de l'imagination , et le romanefque incroyable. L'*Arioste* a racheté ce défaut par des allégories si vraies , par des satires si fines , par une connaissance si approfondie du cœur humain , par les grâces du comique , qui succèdent sans cesse à des traits terribles , enfin par des beautés si innombrables en tout genre , qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable.

A l'égard de l'Iliade , que chaque lecteur se demande à lui-même ce qu'il penserait s'il lisait pour la première fois ce poème et celui du *Tasse* , en ignorant les noms des auteurs , et les temps où ces ouvrages furent composés ; en ne prenant enfin pour juge que son plaisir. Pourrait-il ne pas donner en tout sens la préférence au *Tasse* ? ne trouverait-il pas dans l'italien plus de conduite , d'intérêt , de variété , de justesse , de grâces , et de cette mollesse qui relève le sublime ? Encore

quelques siècles , et on n'en fera peut-être pas de comparaison.

Il paraît indubitable que la peinture fut portée dans ce seizième siècle à une perfection que les Grecs ne connurent jamais , puisque non-seulement ils n'avaient pas cette variété de couleurs que les Italiens employèrent , mais qu'ils ignoraient l'art de la perspective et du clair - obscur.

La sculpture , art plus facile et plus borné , fut celui où les Grecs excellèrent , et la gloire des Italiens est d'avoir approché de leurs modèles. Ils les ont surpassés dans l'architecture ; et , de l'aveu de toutes les nations , rien n'a jamais été comparable au temple principal de Rome moderne , le plus beau , le plus vaste , le plus hardi qui jamais ait été dans l'univers.

La musique ne fut bien cultivée qu'après ce seizième siècle ; mais les plus fortes présomptions font penser qu'elle est très - supérieure à celle des Grecs , qui n'ont laissé aucun monument par lequel on pût soupçonner qu'ils chantaient en parties.

La gravure en estampes , inventée à Florence , au milieu du quinzième siècle , était un art tout nouveau qui était alors dans sa perfection. Les Allemands jouissaient de la gloire d'avoir inventé l'imprimerie à peu-près dans

le temps que la gravure fut connue , et par ce seul service ils multiplièrent les connaissances humaines. Il n'est pas vrai, comme le disent les auteurs anglais de l'*histoire universelle*, que *Fauste* fut condamné au feu par le parlement de Paris comme forcier ; mais il est vrai que ses facteurs , qui vinrent vendre à Paris les premiers livres imprimés , furent accusés de magie : cette accusation n'eut aucune suite. C'est seulement une triste preuve de la grossière ignorance dans laquelle on était plongé, et que l'art même de l'imprimerie ne put dissiper de long-temps. Le parlement fit saisir tous les livres qu'un des facteurs de Maïence avait apportés. C'est ce que nous avons vu à l'article de *Louis XI*.

Premiers livres imprimés, saisis en France comme œuvres de forciers.

1474.

Il n'eût pas fait cette démarche dans un temps plus éclairé : mais tel est le sort des compagnies les plus sages , qui n'ont d'autres règles que leurs anciens usages et leurs formalités. Tout ce qui est nouveau les effarouche. Ils s'opposent à tous les arts naissans , à toutes les vérités contraires aux erreurs de leur enfance , à tout ce qui n'est pas dans l'ancien goût et dans l'ancienne forme. C'est par cet esprit que ce même parlement a résisté si long-temps à la réforme du calendrier , qu'il a défendu d'enseigner d'autre doctrine que celle d'*Aristote* , qu'il a proscrit l'émétique , qu'il a



fallu plusieurs lettres de jussion pour lui faire enregistrer les lettres de pairie d'un *Montmorenci* , qu'il s'est refusé quelque temps à l'établissement de l'académie française , et qu'il s'est enfin opposé, de nos jours, à l'inoculation de la petite vérole , et au débit de l'Encyclopédie.

Comme aucun membre d'une compagnie ne répond des délibérations du corps , les avis les moins raisonnables passent quelquefois sans contradiction : c'est pourquoi le duc de *Sulli* dit dans ses mémoires „ que si la „ sagesse descendait sur la terre , elle aimerait „ mieux se loger dans une seule tête que dans „ celles d'une compagnie. „

*Louis XI* , qui ne pouvait être méchant quand il ne s'agissait pas de ses intérêts , et dont la raison était supérieure quand elle n'était pas aveuglée par ses passions , ôta la connaissance de cette affaire au parlement ; il ne souffrit pas que la France fût à jamais déshonorée par la proscription de l'imprimerie , et fit payer aux artistes de Maïence le prix de leurs livres.

Nulla  
vraie phi-  
losofphie  
avant  
*Galilée*.

La vraie philosophie ne commença à luire aux hommes que sur la fin du seizième siècle. *Galilée* fut le premier qui fit parler à la physique le langage de la vérité et de la raison. C'était un peu avant que *Copernic* , sur les

frontières de la Pologne , avait découvert le véritable système du monde. *Galilée* fut non-seulement le premier bon physicien , mais il écrivit aussi élégamment que *Platon* ; et il eut sur le philosophe grec l'avantage incomparable de ne dire que des choses certaines et intelligibles. La manière dont ce grand homme fut traité par l'inquisition , sur la fin de ses jours , imprimerait une honte éternelle à l'Italie , si cette honte n'était pas effacée par la gloire même de *Galilée*. Une congrégation de théologiens , dans un décret donné en 1616 , déclara l'opinion de *Copernic* , mise par le philosophe florentin dans un si beau jour , *non-seulement hérétique dans la foi , mais absurde dans la philosophie*. Ce jugement , contre une vérité prouvée depuis en tant de manières , est un grand témoignage de la force des préjugés. Il dut apprendre à ceux qui n'ont que le pouvoir à se taire quand la philosophie parle , et à ne pas se mêler de décider sur ce qui n'est pas de leur ressort. *Galilée* fut condamné depuis par le même tribunal , en 1633 , à la prison et à la pénitence , et fut obligé de se rétracter à genoux. Sa sentence est à la vérité plus douce que celle de *Socrate* : mais elle n'est pas moins honteuse à la raison des juges de Rome , que la condamnation de *Socrate* ne le fut aux lumières des juges

d'Athènes. C'est le sort du genre humain que la vérité soit persécutée, dès qu'elle commence à paraître. La philosophie toujours gênée ne put, dans le seizième siècle, faire autant de progrès que les beaux arts.

Les disputes de religion, qui agitèrent les esprits en Allemagne, dans le Nord, en France et en Angleterre, retardèrent les progrès de la raison au lieu de les hâter. Des aveugles qui combattaient avec fureur ne pouvaient trouver le chemin de la vérité. Ces querelles ne furent qu'une maladie de plus dans l'esprit humain. Les beaux arts continuèrent à fleurir en Italie, parce que la contagion des controverses ne pénétra guère dans ce pays; et il arriva que, lorsqu'on s'égorgeait en Allemagne, en France, en Angleterre, pour des choses qu'on n'entendait point, l'Italie, tranquille depuis le sacage étonnant de Rome par l'armée de *Charles - Quint*, cultiva les arts plus que jamais. Les guerres de religion étalaient ailleurs des ruines, mais à Rome et dans plusieurs autres villes italiennes, l'architecture était signalée par des prodiges. Dix papes de suite contribuèrent presque sans aucune interruption à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre, et encouragèrent les autres arts. On ne voyait rien de semblable dans le reste de l'Europe. Enfin la

gloire du génie appartient alors à la seule Italie, ainsi qu'elle avait été le partage de la Grèce.

Une centaine d'artistes en tout genre a Remar-  
 formé ce beau siècle que les Italiens appellent que sur les  
 le *Seicento* ; plusieurs de ces grands hommes ont siècles des  
 été malheureux et persécutés : la postérité les arts.  
 venge : leur siècle, comme tous les autres, produit des crimes et des calamités ; mais il a sur les autres siècles la supériorité que ces rares génies lui ont donnée. C'est ce qui arriva dans l'âge qui produisit les *Sophocle* et les *Démotènes*, dans celui qui fit naître les *Cicéron* et les *Virgile*. Ces hommes, qui sont les précepteurs de tous les temps, n'ont pas empêché qu'*Alexandre* n'ait tué *Clitus*, et qu'*Auguste* n'ait signé les proscriptions. *Racine*, *Corneille* et *la Fontaine* n'ont certainement pu empêcher que *Louis XIV* n'ait commis de très-grandes fautes. Les crimes et les malheurs ont été de tous les temps, et il n'y a que quatre siècles pour les beaux arts. Il faut être fou pour dire que ces arts ont nui aux mœurs. Ils sont nés malgré la méchanceté des hommes, et ils ont adouci jusqu'aux mœurs des tyrans.

## C H A P I T R E C X X I I .

*De Charles - Quint et de François I , jusqu'à l'élection de Charles à l'Empire , en 1519. Du projet de l'empereur Maximilien de se faire pape. De la bataille de Marignan.*

Quel était  
l'Empire  
en Italie.

**V**ERS ce siècle où *Charles-Quint* eut l'empire, les papes ne pouvaient plus en disposer comme autrefois ; et les empereurs avaient oublié leurs droits sur Rome. Ces prétentions réciproques ressembaient à ces titres vains de *roi de France* que le roi d'Angleterre prend encore , et au nom de *roi de Navarre* que le roi de France conserve.

Les partis des *Guelfes* et des *Gibelins* étaient presque entièrement oubliés. *Maximilien* n'avait acquis en Italie que quelques villes, qu'il devait au succès de la ligue de Cambrai , et qu'il avait prises sur les Vénitiens : mais *Maximilien* imagina un nouveau moyen de soumettre Rome et l'Italie aux empereurs ; ce fut d'être pape lui-même après la mort de *Jules II*, étant veuf de sa femme, fille de *Galéas Marie Sforze*, duc de Milan. On a encore deux lettres écrites de sa main ; l'une à sa fille *Marguerite*, gouvernante des Pays-Bas ;

Bas ; l'autre au seigneur de *Chièvres* , par lesquelles ce dessein est manifesté. Il avoue dans ces lettres qu'il marchandait le pontificat ; mais il n'était pas assez riche pour acheter cette singulière couronne , tant de fois mise à l'enchère.

Qui peut savoir ce qui serait arrivé, si la même tête eût porté la couronne impériale et la tiare ? le système de l'Europe eût bien changé ; mais il changea autrement sous *Charles - Quint*.

A la mort de *Maximilien* , précisément 1518. comme les indulgences et *Luther* commençaient à diviser l'Allemagne , *François I* , roi de France , et *Charles d'Autriche* , roi d'Espagne , des deux Siciles , de Navarre , et souverain des dix-sept provinces des Pays-Bas , briguent ouvertement l'empire , dans le temps que l'Allemagne menacée par les Turcs , avait besoin d'un chef tel que *François I* , ou *Charles d'Autriche*. On n'avait point vu encore de si grands rois se disputer la couronne d'Allemagne. *François I* , plus âgé de cinq ans que son rival , en paraissait plus digne par les grandes actions qu'il venait de faire.

*Charles et François briguent l'Empire.*

Dès son avènement à la couronne de France, 1515. la république de Gènes s'était remise sous la domination de la France , par les intrigues de ses propres citoyens. *François I* passe aussitôt

en Italie aussi rapidement que ses prédécesseurs.

Il s'agissait d'abord de conquérir le Milanais perdu par *Louis XII*, et de l'arracher encore à cette malheureuse maison de *Sforze*. Il avait pour lui les Vénitiens, qui voulaient reprendre au moins le Véronais enlevé par *Maximilien*. Il avait contre lui alors le pape *Léon X*, vif et intrigant, et l'empereur *Maximilien*, affaibli par l'âge et incapable d'agir : mais les Suisses toujours irrités contre la France depuis leur querelle avec *Louis XII*, toujours animés par les harangues de *Mathieu Shinner*, cardinal de Sion, étaient les plus dangereux ennemis du roi. Ils prenaient alors le titre de défenseurs des papes, et de protecteurs des princes ; et ces titres, depuis près de dix ans, n'étaient point imaginaires.

*Léon X*  
tâche de  
jouer  
*François* et  
*Charles*.

Le roi qui marchait à Milan, négociait toujours avec eux. Le cardinal de Sion, qui leur apprit à tromper, fit amuser le roi de vaines promesses, jusqu'à ce que les Suisses, ayant su que la caisse militaire de France était arrivée, crurent pouvoir enlever cet argent et le roi même : ils l'attaquèrent comme on attaque un convoi sur le grand chemin.

1515. Vingt-cinq mille suisses, portant sur l'épaule et sur la poitrine la clef de *S<sup>t</sup> Pierre*, les uns armés de ces longues piques de dix huit pieds

Suisses  
engagés  
au pape.

## VICTOIRE DE FRANÇOIS I. 157

que plusieurs soldats poussaient ensemble en bataillon ferré, les autres tenant leurs grands espadons à deux mains, vinrent fondre à grands cris dans le camp du roi, près de Marignan, vers Milan. Ce fut de toutes les batailles données en Italie la plus sanglante et la plus longue. Le jeune roi, pour son coup d'essai, s'avança à pied contre l'infanterie suisse, une pique à la main, combattit une heure entière accompagné d'une partie de sa noblesse. Les français et les suisses mêlés ensemble dans l'obscurité de la nuit, attendirent le jour pour recommencer. On fait que le roi dormit sur l'affût d'un canon, à cinquante pas d'un bataillon suisse. Ces peuples dans cette bataille attaquèrent toujours, et les Français furent toujours sur la défensive. C'est, me semble, une preuve assez forte que les Français, quand ils sont bien conduits, peuvent avoir ce courage patient qui est quelquefois aussi nécessaire que l'ardeur impétueuse qu'on leur accorde. Il était beau sur-tout à un jeune prince de vingt et un ans de ne perdre point le sang-froid dans une action si vive et si longue. Il était difficile, puisqu'elle durait, que les Suisses fussent vainqueurs, parce que les bandes noires d'Allemagne, qui étaient avec le roi, faisaient une infanterie aussi ferme que la leur, et qu'ils n'avaient

Bataille  
de Marig-  
nan.



point de gendarmerie. Tout ce qui surprend, c'est qu'ils purent résister près de deux jours aux efforts de ces grands chevaux de bataille, qui tombaient à tout moment sur leurs bataillons rompus. Le vieux maréchal de *Trivulce* appelait cette journée une *bataille de géants*. Tout le monde convenait que la gloire de cette victoire était due principalement au fameux connétable *Charles de Bourbon*, depuis trop mal récompensé, et qui se vengea trop bien. Les Suisses fuirent enfin, mais sans déroute totale, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, et abandonnant le Milanais aux vainqueurs. *Maximilien Sforze* fut pris et emmené en France comme *Louis le Maure*, mais avec des conditions plus douces. Il devint sujet, au lieu que l'autre avait été captif. On laissa vivre en France avec une pension modique ce souverain du plus beau pays de l'Italie.

1515.

*François* après cette victoire de Marignan, et cette conquête du Milanais, était devenu l'allié du pape *Léon X*, et même celui des Suisses, qui enfin aimèrent mieux fournir des troupes aux Français que se battre contre eux. Ses armes forcèrent l'empereur *Maximilien* à céder aux Vénitiens le Véronais, qui leur est toujours demeuré depuis. Il fit donner à *Léon X* le duché d'Urbin, qui est encore à

l'Eglise : on le regardait donc comme l'arbitre de l'Italie, et le plus grand prince de l'Europe, et le plus digne de l'empire qu'il brigait après la mort de *Maximilien*. La renommée ne parlait point encore en faveur du jeune *Charles d'Autriche* : ce fut ce qui détermina en partie les électeurs de l'Empire à le préférer. Ils craignaient d'être trop soumis à un roi de France; ils redoutaient moins un maître dont les Etats, quoique plus vastes, étaient éloignés et séparés les uns des autres. *Charles* fut donc empereur, malgré les quatre cents mille écus dont *François I* crut avoir acheté des suffrages. 1519.

### C H A P I T R E C X X I I I .

*De Charles-Quint et de François I. Malheurs de la France.*

ON connaît quelle rivalité s'éleva dès-lors entre ces deux princes. Comment pouvaient-ils n'être pas éternellement en guerre ? *Charles*, seigneur des Pays-Bas, avait l'Artois, et beaucoup de villes à revendiquer : roi de Naples et de Sicile, il voyait *François I* prêt à réclamer ces Etats au même titre que *Louis XII* : roi d'Espagne, il avait l'usurpation de la Navarre à soutenir : empereur, il devait

défendre le grand fief du Milanais contre les prétentions de la France ; que de raisons pour désoler l'Europe !

Entre ces deux grands rivaux *Léon X* veut d'abord tenir la balance. Mais comment le peut-il ? qui choisira-t-il pour vassal , pour roi des deux Siciles , *Charles* ou *François* ? que deviendra l'ancienne loi des papes , portée dès le treizième siècle , que jamais roi de Naples ne pourra être empereur ? loi à laquelle *Charles d'Anjou* s'était soumis , et que les papes regardaient comme la gardienne de leur indépendance. *Léon X* n'était pas assez puissant pour faire exécuter cette loi : elle pouvait être respectée à Rome ; elle ne l'était pas dans l'Empire. Bientôt le pape est obligé de donner une dispense à *Charles-Quint* qui veut bien la solliciter , et de reconnaître malgré lui un vassal qui le fait trembler. Il donne cette dispense , et s'en repent le moment d'après.

*Charles-  
Quint* vaf-  
fal du  
pape.

Cette balance que *Léon X* voulait tenir , *Henri VIII* l'avait entre les mains : aussi le roi de France et l'empereur le courtisent ; aussi tous deux tâchent de gagner son premier ministre , le cardinal *Volsy*.

1520. D'abord *François I* ménage cette célèbre entrevue près de Calais avec le roi d'Angleterre. *Charles* arrivant d'Espagne va voir ensuite *Henri* à Cantorbéri , et *Henri* le reconduit à Calais et à Gravelines.

Il était naturel que le roi d'Angleterre prît le parti de l'empereur, puisqu'en se liguant avec lui il pouvait espérer de reprendre en France les provinces dont avaient joui ses ancêtres ; au lieu qu'en se liguant avec *François I*, il ne pouvait rien gagner en Allemagne, où il n'avait rien à prétendre.

Pendant qu'il temporise encore, *François I* commença cette querelle interminable, en s'emparant de la Navarre. Je suis très-éloigné de perdre de vue le tableau de l'Europe, pour chercher à réfuter les détails rapportés par quelques historiens ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer combien *Puffendorf* se trompe souvent : il dit que cette entreprise sur la Navarre fut faite par le roi dépossédé, 1516.

immédiatement après la mort de *Ferdinand le catholique* ; il ajoute que *Charles* avait toujours devant les yeux son plus ultrà, et formait de jour en jour de vastes desseins. Il y a là bien des méprises. *Charles* avait quinze ans ; ce n'est 1516.

pas l'âge des vastes desseins ; il n'avait point pris encore sa devise de *plus ultrà*. Enfin, après la mort de *Ferdinand*, ce ne fut point *Jean d'Albret* qui rentra dans la Navarre : ce *Jean d'Albret* mourut cette année-là même ; ce fut 1516.

*François I* qui en fit la conquête passagère au nom de *Henri d'Albret*, non pas en 1516, mais en 1521.

Erreurs  
de  
*Puffendorf*.

Ni *Charles VIII*, ni *Louis XII*, ni *François I* ne gardèrent leurs conquêtes. La Navarre à peine soumise fut prise par les Espagnols. Dès-lors les Français furent obligés de se battre toujours contre les forces espagnoles à toutes les extrémités du royaume, vers Fontarabie, vers la Flandre, vers l'Italie; et cette situation des affaires a duré jusqu'au dix-huitième siècle.

1521. Dans le même temps que les troupes espagnoles de *Charles-Quint* reprenaient la Navarre, ses troupes allemandes pénétraient jusqu'en Picardie, et ses partisans soulevaient l'Italie: les factions et la guerre étaient par-tout.

Le pape *Léon X*, toujours flottant entre *François I* et *Charles-Quint* était alors pour l'empereur. Il avait raison de se plaindre des Français; ils avaient voulu lui enlever Reggio comme une dépendance du Milanais; ils se faisaient des ennemis de leurs nouveaux voisins par des violences hors de saison. *Lautrec*, gouverneur du Milanais, avait fait écarteler le seigneur *Palavicini*, soupçonné de vouloir soulever le Milanais, et il avait donné à son propre frère *de Foix* la confiscation de l'accusé. Cela seul rendait le nom français odieux. Tous les esprits étaient révoltés. Le gouvernement de France ne remédiait à ces désordres ni par sa sagesse ni en envoyant l'argent nécessaire.

En

En vain le roi de France devenu l'allié des Suisses, en avait à sa solde, il y en eut aussi dans l'armée impériale; et ce cardinal de Sion, toujours si funeste aux rois de France, ayant su renvoyer en leur pays ceux qui étaient dans l'armée française, *Lautrec*, gouverneur du Milanais, fut chassé de la capitale, et bientôt de tout le pays. *Léon X* 1521. mourut alors dans le temps que sa monarchie temporelle s'affermissait, et que la spirituelle commençait à tomber en décadence.

Il parut bien à quel point *Charles-Quint* Charles-Quint fait son précepteur pape. était puissant, et quelle était la sagesse de son conseil. Il eut le crédit de faire élire pape son précepteur *Adrien*, quoique né à Utrecht, et presque inconnu à Rome. Ce conseil, toujours supérieur à celui de *François I*, eut encore l'habileté de susciter contre la France le roi d'Angleterre, *Henri VIII*, qui espéra pouvoir démembrer au moins ce pays qu'avaient possédé ses prédécesseurs. *Charles* va lui-même en Angleterre précipiter l'armement et le départ. Il fut même bientôt après détacher les Vénitiens de l'alliance de la France, et les mettre dans son parti. Pour comble, une faction qu'il avait dans Gènes, aidée de ses troupes, chasse les Français, et fait un nouveau doge sous la protection impériale: ainsi

sa puissance et son adresse pressaient et entouraient de tous côtés la monarchie française.

*François I*  
vend  
tout.

*François I*, qui dans de telles circonstances dépensait trop à ses plaisirs, et gardait peu d'argent pour ses affaires, fut obligé de prendre dans Tours une grande grille d'argent massif, dont *Louis XI* avait entouré le tombeau de *S<sup>t</sup> Martin*; elle pesait près (a) de sept mille marcs; cet argent, à la vérité, était plus nécessaire à l'Etat qu'à *S<sup>t</sup> Martin*, mais cette ressource montrait un besoin pressant. Il y avait déjà quelques années que le roi avait vendu vingt charges nouvelles de conseillers du parlement de Paris. La magistrature ainsi à l'encan, et l'enlèvement des ornemens des tombeaux ne marquaient que trop le dérangement des finances. Il se voyait seul contre l'Europe: et cependant loin de se décourager, il résista de tous côtés. On mit si bon ordre aux frontières de Picardie que l'anglais, quoiqu'il eût dans Calais la clef de la France, ne put entrer dans le royaume: on tint en Flandre la fortune égale; on ne fut point entamé du côté de l'Espagne; enfin le roi, auquel il ne restait en Italie que le château de Crémone, voulut aller lui-même reconquérir le Milanais, ce fatal objet de l'ambition des rois de France.

(a) Voyez l'Histoire du parlement.

Pour avoir tant de ressources, et pour oser rentrer dans le Milanais lorsqu'on était attaqué par-tout, vingt charges de conseillers et la grille de *S<sup>t</sup> Martin* ne suffisaient pas : on aliéna pour la première fois le domaine du roi ; on haussa les tailles et les autres impôts. C'était un grand avantage qu'avaient les rois de France sur leurs voisins ; *Charles-Quint* n'était despotique à ce point dans aucun de ses Etats ; mais cette facilité funeste de se ruiner produisit plus d'un malheur en France.

On peut compter parmi les causes des disgrâces de *François I* l'injustice qu'il fit au connétable de *Bourbon*, auquel il devait le succès de la journée de Marignan. C'était peu qu'on l'eût mortifié dans toutes les occasions. *Louise de Savoie*, duchesse d'Angoulême, mère du roi, qui avait voulu se marier au connétable devenu veuf, et qui en avait essuyé un refus, voulut le ruiner, ne pouvant l'épouser ; elle lui suscita un procès reconnu pour très-injuste par tous les jurisconsultes ; il n'y avait que la mère toute puissante d'un roi qui pût le gagner.

Il s'attire la révolte du connétable de *Bourbon*.

Il s'agissait de tous les biens de la branche de *Bourbon*. Les juges trop sollicités donnèrent un arrêt qui, mettant ces biens en séquestre, dépouillait le connétable. Ce prince envoya l'évêque d'Autun, son ami, demander au roi



au moins une furséance. Le roi ne veut pas seulement voir l'évêque. Le connétable au désespoir, était déjà sollicité secrètement par *Charles-Quint*. Il eût été héroïque de bien servir et de souffrir. Il y a une autre sorte de grandeur, celle de se venger. *Charles de Bourbon* prit ce funeste parti : il quitta la France, et se donna à l'empereur. Peu d'hommes ont goûté plus pleinement ce triste plaisir de la vengeance.

Tous les historiens flétrissent le connétable du nom de traître. On pouvait, il est vrai, l'appeler rebelle et transfuge; il faut donner à chaque chose son nom véritable. Le traître est celui qui livre le trésor, ou le secret, ou les places de son maître, ou son maître lui-même à l'ennemi. Le terme latin *tradere*, dont traître dérive, n'a pas d'autre signification.

C'était un persécuté fugitif qui se dérobaît aux vexations d'une cour injuste et corrompue, et qui s'allait mettre sous la protection d'un défenseur puissant pour se venger les armes à la main.

Le connétable de *Bourbon*, loin de livrer à *Charles-Quint* rien de ce qui appartenait au roi de France, se livra seul à lui dans la *Franche-Comté*, où il s'enfuit sans aucun secours.

1523. Dès qu'il fut entré sur les terres de l'Empire,

il rompit publiquement tous les liens qui l'attachaient au roi dont il était outragé ; il renonça à toutes ses dignités, et accepta le titre de généralissime des armées de l'empereur. Ce n'était point trahir le roi, c'était se déclarer contre lui ouvertement. Sa franchise était, à la vérité, celle d'un rebelle, sa défection était condamnable ; mais il n'y avait assurément ni perfidie ni bassesse. Il était à peu-près dans le même cas que le prince *Louis de Bourbon*, nommé le *grand Condé* qui, pour se venger du cardinal *Mazarin*, alla se mettre à la tête des armées espagnoles. Ces deux princes furent également rebelles, mais aucun d'eux n'a été perfide.

Il est vrai que la cour de France, soumise à la duchesse d'Angoulême ennemie du connétable, persécuta les amis du fugitif. Le chancelier *Duprat* sur-tout, homme dur autant que servile, le fit condamner lui et ses amis comme traîtres ; mais la trahison et la rébellion sont deux choses très-différentes.

Tous nos livres en *ana*, tous nos recueils de contes ont répété l'historiette d'un grand d'Espagne qui brûla sa maison, à Madrid, parce que le traître *Bourbon* y avait couché. Cette anecdote est aisément détruite ; le connétable de *Bourbon* n'alla jamais en Espagne, et d'ailleurs la grandeur espagnole consista toujours à

protéger les Français persécutés dans leur patrie.

Le connétable, en qualité de généralissime des armées de l'empereur, va dans le Milanais, où les Français étaient rentrés sous l'amiral *Bonnivet*, son plus grand ennemi. Un connétable qui connaissait le fort et le faible de toutes les troupes de France devait avoir un grand avantage. *Charles* en avait de plus grands; presque tous les princes d'Italie étaient dans ses intérêts: les peuples haïssaient la domination française; et enfin il avait les meilleurs généraux de l'Europe; c'était un marquis de *Pescaire*, un *Lanoy*, un *Jean de Médicis*, noms fameux encore de nos jours.

L'amiral *Bonnivet*, opposé à ces généraux, ne leur fut pas comparé; et quand même il leur eût été supérieur par le génie, il était trop inférieur par le nombre et par la qualité des troupes, qui encore n'étaient point payées. Il est obligé de fuir. Il est attaqué dans sa retraite à Biagrasse. Le fameux *Bayard*, qui ne commanda jamais en chef, mais à qui le surnom de *chevalier sans peur et sans reproche* était si bien dû, fut blessé à mort dans cette déroute de Biagrasse. Peu de lecteurs ignorent que *Charles de Bourbon*, le voyant dans cet état, lui marqua combien il le plaignait, et que le chevalier lui répondit en mourant: " Ce n'est pas

” moi qu’il faut plaindre , mais vous qui com-  
 ” battez contre votre roi et contre votre  
 ” patrie. ”

Il s’en fallut bien peu que la défection de ce prince ne fût la ruine du royaume. Il avait des droits litigieux sur la Provence , qu’il pouvait faire valoir par les armes , au lieu de droits réels qu’un procès lui avait fait perdre. *Charles-Quint* lui avait promis cet ancien royaume d’Arles , dont la Provence devait faire la principale partie. Le roi *Henri VIII* lui donnait 1524. cent mille écus par mois , cette année , pour les frais de la guerre. Il venait de prendre Toulon , il assiégea Marseille. *François I* avait sans doute à se repentir ; cependant rien n’était désespéré ; le roi avait une armée florissante. Il courut au secours de Marseille ; et ayant délivré la Provence , il s’enfonça encore dans le Milanais. *Bourbon* alors retournait par l’Italie en Allemagne , chercher de nouveaux soldats. *François I* , dans cet intervalle , se crut quelque temps maître de l’Italie.

## C H A P I T R E C X X I V .

*Prise de François I. Rome saccagée. Soliman repoussé. Principautés données. Conquête de Tunis. Question si Charles-Quint voulait la monarchie universelle. Soliman reconnu roi de Perse dans Babylone.*

Journée  
mémo-  
ra-  
ble de  
Pavie.

VOICI un des plus grands exemples des coups de la fortune, qui n'est autre chose après tout que l'enchaînement nécessaire de tous les événemens de l'univers. D'un côté, *Charles-Quint* est occupé dans l'Espagne à régler les rangs, et à former l'étiquette : de l'autre, *François I*, déjà célèbre dans l'Europe par la victoire de Marignan, aussi valeureux que le chevalier *Bayard*, accompagné de l'intrépide noblesse de son royaume, suivi d'une armée florissante, est au milieu du Milanais. Le pape *Clément VII*, qui redoutait avec raison l'empereur, est hautement dans le parti du roi de France. Un des meilleurs capitaines de ce temps-là, *Jean de Médicis*, ayant quitté alors le service des Impériaux, combat pour lui à la tête d'une troupe choisie. Cependant il est vaincu devant Pavie ; et malgré des actions de bravoure qui suffiraient pour l'immortaliser, il est

fait prisonnier ainsi que les principaux seigneurs de France, et le roi titulaire de Navarre, *Henri d'Albret*, fils de celui qui avait perdu son royaume, et conservé seulement le Béarn. Le malheur de *François* voulut encore qu'il fût pris par le seul officier français qui avait suivi le duc de *Bourbon*, et que le même homme qui était condamné à Paris devînt le maître de sa vie. Ce gentilhomme, nommé *Pomperan*, eut à la fois la gloire de le garantir de la mort, et de le prendre prisonnier. Il est certain que, le jour même, le duc de *Bourbon*, l'un de ses vainqueurs, vint le voir, et jouit de son triomphe. Cette entrevue ne fut pas pour *François I* le moment le moins fatal de la journée. Jamais lettre ne fut plus vraie que celle qu'écrivit ce monarque à sa mère : *Madame, tout est perdu, hors l'honneur*. Des frontières dégarnies, le trésor royal sans argent, la consternation dans tous les ordres du royaume, la désunion dans le conseil de la mère du roi régente ; le roi d'Angleterre, *Henri VIII*, menaçant d'entrer en France, et d'y renouveler les temps d'*Edouard III* et de *Henri V* ; tout semblait annoncer une ruine inévitable.

*Charles-Quint*, qui n'avait pas encore tiré l'épée, tient en prison à Madrid, non-seulement un roi, mais un héros. Il semble qu'alors *Charles* manqua à sa fortune ; car au lieu d'entrer

1525,  
14 février.

en France, et de venir profiter de la victoire de ses généraux en Italie, il reste oisif en Espagne; au lieu de prendre au moins le Milanais pour lui, il se croit obligé d'en vendre l'investiture à *François Sforze*, pour ne pas donner trop d'ombrage à l'Italie. *Henri VIII*, au lieu de se réunir à lui pour démembler la France, devient jaloux de sa grandeur, et traite avec la régente. Enfin la prise de *François I*, qui devait faire naître de si grandes révolutions, ne produisit guère qu'une rançon avec des reproches, des démentis, des défis solennels et inutiles, qui mêlèrent du ridicule à ces événemens terribles, et qui semblèrent dégrader les deux premiers personnages de la chrétienté.

Traité de  
Madrid.

1526,  
15 janv.

*Henri d'Albret*, détenu prisonnier dans Pavie, s'échappa et revint en France. *François I*, mieux gardé à Madrid, fut obligé, pour sortir de prison, de céder à l'empereur le duché entier de Bourgogne, une partie de la Franche-Comté, tout ce qu'il prétendait au-delà des Alpes, la fuzeraineté sur la Flandre et l'Artois, la possession d'Arras, de Lille, de Tournai, de Mortagne, de Hesdin, de Saint-Amant, d'Orchie; non-seulement il signe qu'il rétablira le connétable de *Bourbon*, son vainqueur, dans tous les biens dont il l'avait dépouillé, mais il promet encore de *faire droit*

à cet ennemi pour les prétentions qu'il a sur la Provence. Enfin, pour comble d'humiliation, il épouſe en priſon la ſœur de l'empereur. Le comte de Lanoy, l'un des généraux qui l'avaient fait priſonnier, vient en bottes dans ſa chambre lui faire ſigner ce mariage forcé. Ce traité de Madrid était auffi funeſte que celui de Bretigni : mais François I en liberté n'exécuta pas ſon traité comme le roi Jean.

Ayant cédé la Bourgogne, il ſe trouva aſſez puiffant pour la garder. Il perdit la ſuzeraineté de la Flandre et de l'Artois ; mais en cela il ne perdit qu'un vain hommage. Ses deux fils 1526. furent priſonniers à ſa place en qualité d'otages, mais il les racheta pour de l'argent : cette rançon, à la vérité, ſe monta à deux millions d'écus d'or, et ce fut un grand fardeau pour la France. Si on conſidère ce qu'il en coûta pour la captivité de François I, pour celle du roi Jean, pour celle de S<sup>t</sup> Louis ; combien la diſſipation des tréſors de Charles V par le duc d'Anjou, ſon frère, combien les guerres contre les Anglais avaient épuifé la France, on admire les reſſources que François I trouva dans la ſuite. Ces reſſources étaient dues aux acquiſitions ſucceſſives du Dauphiné, de la Provence, de la Bretagne, à la réunion de la Bourgogne, et au commerce qui floriffait. Voilà ce qui répara tant de malheurs, et ce qui ſoutint la France contre l'afceendant de Charles-Quint.

Pertes im-  
menſes de  
la France,  
et reſſour-  
ces.



La gloire ne fut pas le partage de *François I* dans toute cette triste aventure. Il avait donné sa parole à *Charles-Quint* de lui remettre la Bourgogne ; promesse faite par faiblesse, faussée par raison, mais avec honte. Il en essuya le reproche de l'empereur. Il eut beau lui répondre : *Vous avez menti par la gorge , et toutes les fois que le direz mentirez* , la loi de la politique était pour *François I* , mais la loi de la chevalerie était contre lui.

Duel proposé. Absolution plus étrange que ce duel.

Le roi voulut assurer son honneur en proposant un duel à *Charles-Quint* , comme *Philippe de Valois* avait défié *Edouard III*. L'empereur l'accepta , et lui envoya même un héraut qui apportait ce qu'on appelait *la sûreté du camp* , c'est-à-dire , la désignation du lieu du combat et les conditions. *François I* reçut ce héraut dans la grand'salle du palais , en présence de toute la cour et des ambassadeurs ; mais il ne voulut pas lui permettre de parler. Le duel n'eut point lieu. Tant d'appareil n'aboutit qu'au ridicule dont le trône même ne garantit pas les hommes. Ce qu'il y eut encore d'étrange dans toute cette aventure , c'est que le roi demanda au pape *Clément VII* une bulle d'absolution , pour avoir cédé la mouvance de la Flandre et de l'Artois. Il se fefait absoudre pour avoir gardé un serment qu'il ne pouvait violer , et il ne se fefait pas absoudre d'avoir

juré qu'il céderait la Bourgogne , et de ne l'avoir pas rendue. On ne croirait pas une telle farce , si cette bulle du 25 novembre n'existait pas.

Cette même fortune qui mit un roi dans les fers de l'empereur, fit encore le pape *Clément VII* 1525. son prisonnier, sans qu'il le prévît, sans qu'il 1527. y eût la moindre part. La crainte de sa puissance avait uni contre lui le pape, le roi d'Angleterre et la moitié de l'Italie. Ce même duc de *Bourbon*, si fatal à *François I*, le fut de même à *Clément VII*. Il commandait sur les frontières du Milanais une armée d'Espagnols, d'Italiens et d'Allemands, victorieuse, mais mal payée, et qui manquait de tout. Il propose à ses capitaines et à ses soldats d'aller piller Rome pour leur solde, précisément comme autrefois les Hérules et les Goths avaient fait ce voyage. Ils y volèrent, malgré une trêve signée entre le pape et le vice-roi de Naples. On escalade les murs de Rome; *Bourbon* est tué en montant à la muraille; mais Rome est prise, livrée au pillage, saccagée comme elle le fut par *Alaric*; et le pape, réfugié au château Saint-Ange, est prisonnier.

Rome  
prise et  
saccagée.

5 mai  
1527.

Les troupes allemandes et espagnoles vécutent neuf mois à discrétion dans Rome; le pillage monta, dit-on, à quinze millions d'écus romains. Mais comment évaluer au juste de tels désastres?

Il semble que c'était-là le temps d'être en effet empereur de Rome, et de consommer ce qu'avaient commencé les *Charlemagne* et les *Othon* : mais, par une fatalité singulière, dont la seule cause est toujours venue de la jalousie des nations, le nouvel empire romain n'a jamais été qu'un fantôme.

La prise de Rome et la captivité du pape ne servirent pas plus à rendre *Charles-Quint* maître absolu de l'Italie, que la prise de *François I* ne lui avait donné une entrée en France. L'idée de la monarchie universelle, qu'on attribue à *Charles-Quint*, est donc aussi fausse et aussi chimérique que celle qu'on imputa depuis à *Louis XIV*. Loin de garder Rome, loin de  
 1528. subjuguier toute l'Italie, il rend la liberté au pape pour quatre cents mille écus d'or, dont même il n'eut jamais que cent mille, comme il rend la liberté aux enfans de France pour deux millions d'écus.

*Charles-Quint* vainqueur et embarrassé.

On est surpris qu'un empereur, maître de l'Espagne, des dix-sept provinces des Pays-Bas, de Naples et de Sicile, suzerain de la Lombardie, déjà possesseur du Mexique, et pour qui, dans ce temps-là même, on faisait la conquête du Pérou, ait si peu profité de son bonheur. Mais les premiers trésors qu'on lui avait envoyés du Mexique furent engloutis dans la mer ; il ne recevait point de tribut

réglé d'Amérique , comme en reçut depuis *Philippe II*. Les troubles excités en Allemagne par le luthéranisme l'inquiétaient ; les Turcs en Hongrie l'alarmaient davantage : il avait à repousser à la fois *Soliman* et *François I*, à contenir les princes d'Allemagne , à ménager ceux d'Italie , et sur-tout les Vénitiens , à fixer l'inconstance de *Henri VIII*. Il joua toujours le premier rôle sur le théâtre de l'Europe ; mais il fut toujours bien loin de la monarchie universelle.

Ses généraux ont encore de la peine à chasser d'Italie les Français qui étaient jusque dans le royaume de Naples. Le système de la balance 1528. et de l'équilibre était dès-lors établi en Europe : car immédiatement après la prise de *François I*, l'Angleterre et les puissances italiennes se liguèrent avec la France pour balancer le pouvoir de l'empereur. Elles se liguèrent de même après la prise du pape.

La paix se fait à Cambrai , sur le plan du 1529. traité de Madrid , par lequel *François I* avait été délivré de prison. C'est à cette paix que *Charles* rendit les deux enfans de France , et se désista de ses prétentions sur la Bourgogne pour deux millions d'écus.

Alors *Charles* quitte l'Espagne pour aller recevoir la couronne des mains du pape , et pour baiser les pieds de celui qu'il avait retenu

Il baise les pieds du pape qu'il a tenu captif.

captif. Il dispose, à la vérité, de toute la Lombardie en maître; il investit *François Sforze* du Milanais, et *Alexandre de Médicis* de la Toscane; il donne un duc à Mantoue; il fait  
 1529. rendre par le pape Modène et Reggio au duc  
 1530. de *Ferrare*; mais tout cela pour de l'argent, et sans se réserver d'autre droit que celui de la fuzeraineté.

Tant de princes à ses pieds lui donnent une grandeur qui impose. La grandeur véritable fut d'aller repousser *Soliman* de la Hongrie à la tête de cent mille hommes, assisté de son frère *Ferdinand*, et sur-tout des princes protestans d'Allemagne, qui se signalèrent pour la défense commune. Ce fut-là le commencement de sa vie active et de sa gloire personnelle. On le voit à la fois combattre les Turcs, retenir  
 1535. les Français au-delà des Alpes, indiquer un concile, et revoler en Espagne pour aller faire la guerre en Afrique. Il aborde devant Tunis, remporte une victoire sur l'usurpateur de ce

Donne à royaume, donne à Tunis un roi tributaire de  
 Tunis un l'Espagne, délivre dix-huit mille captifs chré-  
 roi. tiens, qu'il ramène en triomphe en Europe, et qui, aidés de ses bienfaits et de ses dons, vont chacun dans leur patrie élever le nom de *Charles-Quint* jusqu'au ciel. Tous les rois chrétiens alors semblaient petits devant lui, et l'éclat de sa renommée obscurcissait toute autre gloire.

Son

Son bonheur voulut encore que *Soliman*, ennemi plus redoutable que *François I*, fût alors occupé contre les Persans. Il avait pris 1534. Tauris, et de là tournant vers l'ancienne Assyrie, il était entré en conquérant dans Bagdat, la nouvelle Babylone, s'étant rendu maître de la Mésopotamie, qu'on nomme à présent le Diarbek, et du Curdistan qui est l'ancienne Suziane. Enfin il s'était fait reconnaître et inaugurer roi de Perse par le calife de Bagdat. Les califes en Perse n'avaient plus depuis long-temps d'autre honneur que celui de donner en cérémonie le turban des sultans, et de ceindre le sabre au plus puissant. *Mahmoud*, *Gengis*, *Tamerlan*, *Ismaël Sophi* avaient accoutumé les Persans à changer de maîtres. *Soliman*, 1535. après avoir pris la moitié de la Perse sur *Thamas*, fils d'*Ismaël*, retourna triomphant à Constantinople. Ses généraux perdirent en Perse une partie des conquêtes de leur maître. C'est ainsi que tout se balançait, et que tous les Etats tombaient les uns sur les autres, la Perse sur la Turquie, la Turquie sur l'Allemagne et sur l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne sur la France; et s'il y avait eu des peuples plus occidentaux, l'Espagne et la France auraient eu de nouveaux ennemis.

L'Europe ne sentit point de plus violentes secousses depuis la chute de l'empire romain,

*Essai sur les mœurs, &c.* Tome IV. \* S

et nul empereur depuis *Charlemagne* n'eut tant d'éclat que *Charles-Quint*. L'un a le premier rang dans la mémoire des hommes comme conquérant et fondateur ; l'autre , avec autant de puissance , a un personnage bien plus difficile à soutenir. *Charlemagne* , avec les nombreuses armées aguerries par *Pepin* et *Charles Martel*, subjuga aisément des Lombards amollis , et triompha des Saxons sauvages. *Charles-Quint* a toujours à craindre la France, l'empire des Turcs , et la moitié de l'Allemagne.

L'Angleterre , qui était séparée du reste du monde, au huitième siècle, est, dans le seizième, un puissant royaume qu'il faut toujours ménager. Mais ce qui rend la situation de *Charles-Quint* très-supérieure à celle de *Charlemagne*, c'est qu'ayant à peu-près en Europe la même étendue de pays sous ses lois, ce pays est plus peuplé, beaucoup plus florissant, plein de grands hommes en tout genre. On ne comptait pas une grande ville commerçante dans les premiers temps du renouvellement de l'Empire. Aucun nom, excepté celui du maître, ne fut consacré à la postérité. La seule province de Flandre, au seizième siècle, vaut mieux que tout l'Empire, au neuvième. L'Italie, au temps de *Paul III*, est à l'Italie du temps d'*Adrien I* et de *Léon III* ce qu'est la nouvelle

architecture à la gothique. Je ne parle pas ici des beaux arts, qui égalaient ce siècle à celui d'*Auguste*, et du bonheur qu'avait *Charles-Quint* de compter tant de grands génies parmi ses sujets : il ne s'agit que des affaires publiques et du tableau général du monde.

C H A P I T R E C X X V.

*Conduite de François I. Son entrevue avec Charles-Quint. Leurs querelles, leur guerre. Alliance du roi de France et du sultan Soliman. Mort de François I.*

QUE *François I.*, voyant son rival donner des royaumes, voulût rentrer dans le Milanais *François I* pour avoir Milan se ligue avec les Turcs. ; qu'il ait appelé à son secours ce même *Soliman*, ces mêmes Turcs repoussés par *Charles-Quint* ; cette manœuvre peut être politique, mais il fallait de grands succès pour la rendre glorieuse.

Ce prince pouvait abandonner ses prétentions sur le Milanais, source intarissable de guerre, et tombeau des Français, comme *Charles* avait abandonné ses droits sur la Bourgogne, droits fondés sur le traité de Madrid : il eût joui d'une heureuse paix ; il eût embelli,



policé, éclairé son royaume beaucoup plus qu'il ne fit dans les derniers temps de sa vie; il eût donné une libre carrière à toutes ses vertus. Il fut grand pour avoir encouragé les arts : mais la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan et vassal de l'Empire, malgré l'empereur, fit tort à sa gloire. Réduit  
 1536. bientôt à chercher le secours de *Barberouffe*, amiral de *Soliman*, il en effuya des reproches pour ne l'avoir pas secondé, et il fut traité de renégat et de parjure en pleine diète de l'Empire.

Fait brû-  
 ler des lu-  
 thériens  
 en France,  
 et les paye  
 en Alle-  
 magne.

Quel funeste contraste, de faire brûler à petit feu dans Paris des luthériens parmi lesquels il y avait des allemands, et de s'unir en même temps aux princes luthériens d'Allemagne, auprès desquels il est obligé de s'excuser de cette rigueur, et d'affirmer même qu'il n'y avait point eu d'allemands parmi ceux qu'on avait fait mourir ! Comment des historiens peuvent-ils avoir la lâcheté d'approuver ce supplice, et de l'attribuer *au zèle pieux* d'un prince voluptueux, qui n'avait pas la moindre ombre de cette piété qu'on lui attribue ? Si c'est-là un acte religieux, il est cruellement démenti par le nombre prodigieux de captifs catholiques que son traité avec *Soliman* livra depuis aux fers de *Barberouffe* sur les côtes d'Italie : si c'est une action de politique, il

faut donc approuver les persécutions des païens, qui immolèrent tant de chrétiens. Ce fut en 1535 qu'on brûla ces malheureux dans Paris. Le père *Daniel* met à la marge, *Exemple de piété*. Cet exemple de piété consistait à suspendre les patients à une haute potence dont on les faisait tomber à plusieurs reprises sur le bûcher. Exemple, en effet, d'une barbarie raffinée, qui inspire autant d'horreur contre les historiens qui la louent que contre les juges qui l'ordonnèrent.

*Daniel* ajoute que *François I* dit publiquement qu'il ferait mourir ses propres enfans s'ils étaient hérétiques. Cependant il écrivait dans ce temps-là même à *Mélancton*, l'un des fondateurs du luthéranisme, pour l'engager à venir à sa cour. (a)

Remar-  
que inté-  
ressante.

*Charles-Quint* ne se conduisait pas ainsi, quoique les luthériens fussent ses ennemis déclarés; et loin de livrer des hérétiques aux bourreaux, et des chrétiens aux fers, il avait délivré dans Tunis dix-huit mille chrétiens esclaves, soit catholiques, soit protestans.

Il faut pour la funeste expédition de Milan passer par le Piémont; et le duc de *Savoie* refuse au roi le passage. Le roi attaque donc le duc de *Savoie*, pendant que l'empereur revenait triomphant de Tunis. Une autre

(a) Voyez l'Histoire du parlement.

1534. cause de ce que la Savoie fut mise à feu et à sang, c'est que la mère de *François I* était de cette maison. Des prétentions sur quelques parties de cet Etat étaient depuis longtemps un sujet de discorde. Les guerres du Milanais avaient de même leur origine dans le mariage de l'aïeul de *Louis XII*. Il n'y a aucun Etat héréditaire en Europe où les mariages n'aient apporté la guerre. Le droit public est devenu par-là un des plus grands fléaux des peuples; presque toutes les clauses des contrats et des traités n'ont été expliquées que par les armes. Les Etats du duc furent ravagés: mais cette invasion de *François I* procura une liberté entière à Genève, et en fit comme la capitale de la nouvelle religion réformée. Il arriva que ce même roi, qui faisait périr à Paris les novateurs par des supplices affreux, qui faisait des processions pour expier leurs erreurs, qui disait qu'il n'épargnerait pas ses enfans s'ils en étaient coupables, était par-tout ailleurs le plus grand soutien de ce qu'il voulait exterminer dans ses Etats.

C'est une grande injustice dans le père *Daniel* de dire que la ville de Genève mit alors le comble à sa révolte contre le duc de *Savoie*. Ce duc n'était point son souverain: elle était ville libre impériale: elle partageait, comme Cologne et comme beaucoup d'autres

villes , le gouvernement avec son évêque. L'évêque avait cédé une partie de ses droits au duc de *Savoie*, et ces droits disputés étaient en compromis depuis douze années.

Les Gênois disaient qu'un évêque n'a nul droit à la souveraineté, que les apôtres ne furent point des princes; que si dans les temps d'anarchie et de barbarie les évêques usurpèrent des provinces, les peuples dans des temps éclairés devaient les reprendre.

Mais ce qu'il fallait sur-tout observer, c'est que Genève était alors une ville petite et pauvre, et que depuis qu'elle se rendit libre, elle fut plus peuplée du double, plus industrielle, plus commerçante.

Cependant quel fruit *François I* recueille-t-il de tant d'entreprises? *Charles-Quint* arrive de Rome, fait repasser les Alpes aux Français, entre en Provence avec cinquante mille hommes, s'avance jusqu'à Marseille, met le siège 1536. devant Arles; et une autre armée ravage la Champagne et la Picardie. Ainsi le fruit de cette nouvelle tentative sur l'Italie fut de hasarder la France.

La Provence et le Dauphiné ne furent sauvées que par la sage conduite du maréchal de *Montmorenci*, comme elles l'ont été de nos jours par le maréchal de *Belle-Isle*. On peut, ce me semble, tirer un grand fruit de l'histoire,

en comparant les temps et les événemens. C'est un plaisir digne d'un bon citoyen , d'examiner par quelles ressources on a chassé dans le même terrain et dans les mêmes occasions deux armées victorieuses. On ne fait guère , dans l'oïfiveté des grandes villes, quels efforts il en coûte pour rassembler des vivres dans un pays qui en fournit à peine à ses habitans; pour avoir de quoi payer le soldat , pour lui fournir le nécessaire sur son crédit , pour garder des rivières , pour enlever aux ennemis des postes avantageux dont ils se font emparés. Mais de tels détails n'entrent point dans notre plan : il n'est nécessaire de les examiner que dans le temps même de l'action : ce sont les matériaux de l'édifice ; on ne les compte plus quand la maison est construite.

L'empereur fut obligé de sortir de ce pays dévasté , et de regagner l'Italie avec une armée diminuée par les maladies contagieuses. La France , envahie de ce côté , regarda sa délivrance comme un triomphe ; mais il eût été plus beau de l'empêcher d'entrer que de s'applaudir de le voir sortir.

Ce qui caractérise davantage les démêlés de *Charles-Quint* et de *François I*, et les secouffes qu'ils donnèrent à l'Europe, c'est ce mélange bizarre de franchise et de duplicité , d'emportemens de colère et de réconciliation , des  
plus

plus sanglans outrages et d'un prompt oubli, des artifices les plus raffinés et de la plus noble confiance.

Il y eut des choses horribles, il y en eut de ridicules.

*François Dauphin*, fils de *François I*, meurt 1536. d'une pleurésie. On accuse un Italien, nommé *Montécuculi*, son échançon, de l'avoir empoisonné; on regarde *Charles-Quint* comme l'auteur du crime. Qu'aurait gagné l'empereur à faire périr par le poison un prince de dix-huit ans, qui n'avait jamais fait parler de lui, et qui avait un frère? *Montécuculi* fut écartelé, voilà ce qui est horrible. Voici le ridicule.

*Charles-Quint* ridiculement accusé d'avoir empoisonné le dauphin.

*François I*, qui par le traité de Madrid n'était plus fuzerain de la Flandre et de l'Artois, et qui n'était sorti de prison qu'à cette condition, fait citer l'empereur au parlement de Paris, en qualité de comte de Flandre et d'Artois, son vassal. L'avocat-général *Cappel* prend des conclusions contre *Charles-Quint*, et le parlement de Paris le déclare rebelle.

Condamné au parlement de Paris.

Peut-on s'attendre que *Charles* et *François* se verraient familièrement comme deux gentils-hommes voisins, après la prison de Madrid, après des *démentis par la gorge*, des défis, des duels proposés en présence du pape en plein consistoire, après la ligue du roi de France avec *Soliman*, enfin après que l'empereur

a été accusé aussi publiquement qu'injustement, d'avoir fait empoisonner le premier dauphin, et lorsqu'il se voit condamné comme contumace, par une cour de judicature, dans le même pays qu'il a fait trembler tant de fois ?

*Charles et François se voient familièrement.*

Cependant ces deux grands rivaux se voient à la rade d'Aigues-mortes. Le pape avait ménagé cette entrevue après une trêve. *Charles-Quint* même descendit à terre, fit la première visite, et se mit entre les mains de son ennemi : c'était la suite de l'esprit du temps. *Charles* se défia toujours des promesses du monarque, et se livra à la foi du chevalier.

Le duc de Savoie fut long-temps la victime de cette entrevue. Ces deux monarques, qui en se voyant avec tant de familiarité prenaient toujours des mesures l'un contre l'autre, gardèrent les places du duc; le roi de France, pour se frayer un passage dans l'occasion vers le Milanais, et l'empereur pour l'en empêcher.

*Charles-Quint*, après cette entrevue à Aigues-mortes, fait un voyage à Paris, qui est bien plus étonnant que celui des empereurs *Sigismond* et *Charles IV*.

Retourné en Espagne, il apprend que la ville de Gand s'est révoltée en Flandre. De savoir jusqu'où cette ville avait dû soutenir ses privilèges, et jusqu'où elle en avait abusé, c'est un problème qu'il n'appartient qu'à la

force de résoudre. *Charles-Quint* voulait l'affujettir et la punir : il demande passage au roi qui lui envoie le dauphin et le duc d'Orléans jusqu'à Baïonne, et qui va lui-même au devant de lui jusqu'à Chatelleraud.

L'empereur aimait à voyager, à se montrer à tous les peuples de l'Europe, à jouir de sa gloire. Ce voyage fut un enchaînement de fêtes, et le but était d'aller faire pendre vingt-quatre malheureux citoyens. Il eût pu aisément s'épargner tant de fatigues, en envoyant quelques troupes à la gouvernante des Pays-Bas : on peut même s'étonner qu'il n'en eût pas laissé assez en Flandre pour réprimer la révolte des Gantois ; mais c'était alors la coutume de licencier ses troupes après une trêve ou une paix.

Autre  
voyage de  
*Charles* en  
France.

Le dessein de *François I*, en recevant l'empereur dans ses Etats avec tant d'appareil et de bonne foi, était d'obtenir enfin de lui la promesse de l'investiture du Milanais. Ce fut dans cette vaine idée qu'il refusa l'hommage que lui offraient les Gantois. Il n'eut ni Gand ni Milan.

On a prétendu que le connétable de *Montmorenci* fut disgracié par le roi, pour lui avoir conseillé de se contenter de la promesse verbale de *Charles-Quint*. Je rapporte ce petit événement, parce que, s'il est vrai, il fait



connaître le cœur humain. Un homme qui n'a qu'à s'en prendre à lui-même d'avoir suivi un mauvais avis, est souvent assez injuste pour en punir l'auteur. Mais on ne devait guère se repentir de n'avoir exigé de *Charles-Quint* que des paroles; une promesse par écrit n'eût pas été plus sûre.

*François I* avait promis par écrit de céder la Bourgogne, et il s'était bien donné de garde de tenir sa parole. On ne cède guère à son ennemi une grande province, sans y être forcé par les armes. L'empereur avoua depuis publiquement qu'il avait promis le Milanais à un fils du roi; mais il soutint que c'était à condition que *François I* évacuerait Turin, que *François* garda toujours.

La générosité avec laquelle le roi avait reçu l'empereur en France, tant de fêtes somptueuses, tant de témoignages de confiance et d'amitié réciproques, n'aboutirent donc qu'à de nouvelles guerres.

Pendant que *Soliman* ravage encore la Hongrie, pendant que *Charles-Quint*, pour mettre le comble à sa gloire, veut conquérir Alger comme il a subjugué Tunis, et qu'il échoue dans cette entreprise, *François I* refferme les nœuds de son alliance avec *Soliman*. Il envoie deux ministres secrets à la Porte par la voie de Venise; ces deux ministres sont

affaïnés en chemin par l'ordre du marquis *del Vasto*, gouverneur du Milanais, sous prétexte qu'ils sont nés tous deux sujets de l'empereur. Le dernier duc de Milan, *François Sforze*, avait quelques années auparavant fait trancher la tête à un autre ministre du roi. Comment accorder ces violations du droit des gens avec la générosité dont se piquaient alors les officiers de l'empereur, ainsi que ceux du roi ? La guerre recommence avec plus d'animosité que jamais vers le Piémont, vers les Pyrénées, en Picardie. C'est alors que les galères du roi se joignent à celles de *Cheredin*, surnommé *Barberouffe*, amiral du sultan et vice-roi d'Alger. Les fleurs-de-lis et le croissant sont devant Nice. Les Français et les Turcs, sous le comte d'*Enghien* de la branche de *Bourbon*, et sous l'amiral turc, ne peuvent prendre cette ville ; et *Barberouffe* ramène la flotte turque à Toulon, dès que le célèbre *André Doria* s'avance au secours de la ville avec ses galères.

Deux ministres de François I affaïnés.

1541.

1543.

*Barberouffe* était le maître absolu dans Toulon. Il y fit changer une grande maison en mosquée : ainsi le même roi qui avait laissé périr dans son royaume tant de chrétiens de la communion de *Luther* par le plus cruel supplice, laissait les mahométans exercer leur religion dans ses Etats. Voilà la piété que le

Turcs et mosquée à Toulon.

jésuite *Daniel* loue ; c'est ainsi que les historiens se déshonorent. Un historien citoyen eût avoué que la politique faisait brûler des luthériens , et favorisait des musulmans.

*André Doria.*

*André Doria* est le héros qu'on peut mettre à la tête de tous ceux qui servirent la fortune de *Charles-Quint*. Il avait eu la gloire de battre ses galères devant Naples , quand il était amiral de *François I*, et que Gènes , sa patrie , était encore sous la domination de la France. Il se crut ensuite obligé , comme le connétable de *Bourbon* , par des intrigues de cour , de passer au service de l'empereur. Il défit plusieurs fois les flottes de *Soliman* ; mais ce qui lui fit plus d'honneur , ce fut de rendre la liberté à sa patrie , dont *Charles-Quint* lui permettait d'être souverain. Il préféra le titre de restaurateur à celui de maître. Il établit le gouvernement tel qu'il subsiste aujourd'hui , et vécut , jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans , l'homme le plus considéré de l'Europe. Gènes lui éleva une statue comme au libérateur de la patrie.

*Cérifoles.* Cependant le comte d'*Enghien* répare l'affront  
1544. de Nice par la victoire qu'il remporte à Cérifoles , dans le Piémont , sur le marquis *del Vasto*. Jamais victoire ne fut plus complète. Quel fruit retira-t-on de cette glorieuse journée ? aucun. C'était le sort des Français de vaincre

inutilement en Italie. Les journées d'Agnadel, de Fornoue, de Ravenne, de Marignan, de Cérifoles, en font des témoignages immortels.

Le roi d'Angleterre, *Henri VIII*, par une fatalité inconcevable, s'alliait contre la France avec ce même empereur dont il avait répudié la tante si honteusement, et dont il avait déclaré la cousine bâtarde, avec ce même empereur qui avait forcé le pape *Clément VII* à l'excommunier. Les princes oublient les injures comme les bienfaits quand l'intérêt parle; mais il semble que c'était alors le caprice plus que l'intérêt qui liait *Henri VIII* avec *Charles-Quint*.

Il comptait marcher à Paris avec trente mille hommes. Il assiégeait Boulogne sur mer, tandis que *Charles-Quint* avançait en Picardie. Où était alors cette balance que *Henri VIII* voulait tenir? Il ne voulait qu'embarasser *François I*, et l'empêcher de traverser le mariage qu'il projetait entre son fils *Edouard* et *Marie Stuart*, qui fut depuis reine de France. Quelle raison pour déclarer la guerre!

Ces nouveaux périls rendent la bataille de Cérifoles infructueuse. Le roi de France est obligé de rappeler une grande partie de cette armée victorieuse, pour venir défendre les frontières septentrionales du royaume.

La France était plus en danger que jamais.

*Charles* était déjà à Soissons, et le roi d'Angleterre prenait Boulogne; on tremblait pour Paris. Le luthéranisme fit alors le salut de la France, et la servit mieux que les Turcs sur qui le roi avait tant compté. Les princes luthériens d'Allemagne s'unissaient alors contre *Charles-Quint*, dont ils craignaient le despotisme; ils étaient en armes. *Charles* pressant la France, et pressé dans l'Empire, fit la paix à Crépi en Valois, pour aller combattre ses sujets en Allemagne.

Par cette paix il promit encore le Milanais au duc d'*Orléans*, fils du roi, qui devait être son gendre: mais la destinée ne voulait pas qu'un prince de France eût cette province, et la mort du duc d'*Orléans* épargna à l'empereur l'embarras d'une nouvelle violation de sa parole.

1546. *François I* acheta bientôt après la paix avec l'Angleterre pour huit cents mille écus. Voilà ses derniers exploits. Voilà le fruit des desseins qu'il eut sur Naples et Milan toute sa vie. Il fut en tout la victime du bonheur de *Charles-Quint*, car il mourut quelques mois après *Henri VIII*, de cette maladie alors presque incurable que la découverte du nouveau monde avait transplantée en Europe. C'est ainsi que les événemens sont enchaînés. Un pilote Génois donne un univers à l'Espagne. La

Mort de  
*François I.*

nature a mis dans les îles de ces climats lointains un poison qui infecte les sources de la vie ; et il faut qu'un roi de France en périsse. Il laisse en mourant une discorde trop durable , non pas entre la France et l'Allemagne , mais entre la maison de France et celle d'Autriche.

La France , sous ce prince , commençait à <sup>France un peu polie sous son</sup> sortir de la barbarie , et la langue prenait <sup>règne.</sup> un tour moins gothique. Il reste encore quelques petits ouvrages de ce temps , qui , s'ils ne sont pas réguliers , ont du sel et de la naïveté : comme quelques épigrammes de l'évêque *Saint - Gelais* , de *Clément Marot* , de *François I* même. Il écrivit , dit-on , sous un portrait d'*Agnès Sorel* :

Gentille Agnès plus d'honneur en mérite ,  
 La cause étant de France recouvrer ,  
 Que ce que peut dedans un cloître ouvrir  
 Close nonnain ou bien dévot ermite.

Je ne saurais pourtant concilier ces vers , qui paraissent purement écrits pour le temps , avec les lettres qu'on a encore de sa main , et sur-tout avec celle que *Daniel* a rapportée.

» Tout à steure ynfi que je me vouloys  
 » mettre o lit est aryvé *Laval* , lequel m'a  
 » apporté la ferteneté du levement den  
 » siège , &c. »

Ce n'était point ainsi que les *Scipion*, les *Sylla*, les *César*, écrivaient en leur langue. Il faut avouer que malgré l'instinct heureux qui animait *François I* en faveur des arts, tout était barbare en France, comme tout était petit en comparaison des anciens Romains.

Il composa des mémoires sur la discipline militaire dans le temps qu'il voulait établir en France la religion romaine. Tous les arts furent protégés par lui; mais il fut obligé de faire venir des peintres, des sculpteurs, des architectes d'Italie.

Il voulut bâtir le Louvre, mais à peine eut-il le temps d'en faire jeter les fondemens; son projet magnifique du collège royal ne put être exécuté, mais du moins on enseigna par ses libéralités les langues grecque et hébraïque, et la géométrie qu'on était très-loin de pouvoir enseigner dans l'université. Cette université avait le malheur de n'être fameuse que par sa théologie scolastique et par ses disputes: il n'y avait pas un homme en France avant ce temps-là qui sût lire les caractères grecs.

On ne se servait dans les écoles, dans les tribunaux, dans les monumens publics, dans les contrats, que d'un mauvais latin, appelé le langage du moyen âge, reste de l'ancienne barbarie des Francs, des Lombards, des

Germain, des Goths, des Anglais, qui ne furent ni se former une langue régulière, ni bien parler la latine.

*Rodolphe de Habsbourg* avait ordonné dans l'Allemagne qu'on plaidât, et qu'on rendît les arrêts dans la langue du pays. *Alfonse le sage*, en Castille, établit le même usage. *Edouard III* en fit autant en Angleterre. *François I* ordonna enfin qu'en France ceux qui avaient le malheur de plaider pussent lire leur ruine dans leur propre idiome. Ce ne fut pas ce qui commença à polir la langue française, ce fut l'esprit du roi et celui de sa cour à qui l'on eut cette obligation.

## CHAPITRE CXXVI.

*Troubles d'Allemagne. Bataille de Mulberg.  
Grandeur et disgrâce de Charles-Quint.  
Son abdication.*

LA mort de *François I* n'aplanit pas à *Charles-Quint* le chemin vers cette monarchie universelle dont on lui imputait le dessein : il en était alors bien éloigné. Non-seulement il eut dans *Henri II*, successeur de *François*, un ennemi redoutable ; mais dans ce temps-là même les princes, les villes de la nouvelle



religion en Allemagne , sefaient la guerre civile , et affemblaient contre lui une grande armée. C'était le parti de la liberté beaucoup plus encore que celui du luthéranisme.

Cet empereur si puiffant , et son frère *Ferdinand* , roi de Hongrie et de Bohême , ne purent lever autant d'allemands que les confédérés leur en oppofoient. *Charles* fut obligé , pour avoir des forces égales , de recourir à fes Espagnols , à l'argent et aux troupes du pape *Paul III*.

Rien ne fut plus éclatant que fa victoire de Mulberg. Un électeur de Saxe , un landgrave de Hefle , prifonniers à fa fuite , le parti luthérien confterné , les taxes immenfes impofées fur les vaincus , tout femblait le rendre defpotique en Allemagne ; mais il lui arriva encore ce qui lui était arrivé après la prife de *François I* : tout le fruit de fon honneur fut perdu. Ce même pape *Paul III* retira fes troupes dès qu'il le vit trop puiffant. *Henri VIII* ranima les reftes languiffans du parti luthérien en Allemagne. Le nouvel électeur de Saxe , *Maurice* , à qui *Charles* avait donné le duché du vaincu , fe déclara bientôt contre lui , et fe mit à la tête de la ligue.

1552. Enfin cet empereur si terrible eft fur le point d'être fait prifonnier avec fon frère par les princes proteftans d'Allemagne , qu'il ne

regardait que comme des fujets révoltés. Il fut en défordre dans les détroits d'Inspruck. Dans ce temps-là même, le roi de France, *Henri II*, se faifit de Metz, Toul et Verdun, qui font toujours restés à la France pour prix de la liberté qu'elle avait assurée à l'Allemagne. On voit que dans tous les temps les seigneurs de l'Empire, le luthéranisme même, durent leur conservation aux rois de France. C'est ce qui est encore arrivé depuis sous *Ferdinand II* et sous *Ferdinand III*.

Le possesseur du Mexique est obligé d'emprunter deux cents mille écus d'or du duc de Florence, *Cosme*, pour tâcher de reprendre Metz; et s'étant raccommo-  
 1552.  
 dé avec les luthériens pour se venger du roi de France, il assiége cette ville, à la tête de cinquante mille combattans. Ce siège est un des plus mémorables dans l'histoire; il fait la gloire éternelle de *François de Guise*, qui défendit la ville soixante-cinq jours contre *Charles-Quint*, et qui le contraignit enfin d'abandonner son entreprise après avoir perdu le tiers de son armée.

La puissance de *Charles-Quint* n'était alors qu'un amas de grandeurs et de dignités entouré de précipices. Les agitations de sa vie ne lui permirent jamais de faire de ses vastes Etats un corps régulier et robuste dont

toutes les parties s'aidassent mutuellement, et lui fournissent de grandes armées toujours entretenues. C'est ce que fut faire *Charlemagne* : mais ses Etats se touchaient ; et vainqueur des Saxons et des Lombards, il n'avait point un *Soliman* à repousser, des rois de France à combattre, de puissans princes d'Allemagne, et un pape plus puissant à réprimer ou à craindre.

*Charles* sentait trop quel ciment était nécessaire pour bâtir un édifice aussi fort que celui de la grandeur de *Charlemagne*. Il fallait que *Philippe* son fils eût l'empire ; alors ce prince, que les trésors du Mexique et du Pérou rendirent plus riche que tous les rois de l'Europe ensemble, eût pu parvenir à cette monarchie universelle plus aisée à imaginer qu'à saisir.

C'est dans cette vue que *Charles-Quint* fit tous ses efforts pour engager son frère *Ferdinand*, roi des Romains, à céder l'empire à *Philippe* ; mais à quoi aboutit cette proposition révoltante ? à brouiller pour jamais *Philippe* et *Ferdinand*.

1556. Enfin, lassé de tant de secousses, vieilli avant le temps, détrompé de tout, parce qu'il avait tout éprouvé, il renonce à ses couronnes et aux hommes, à l'âge de cinquante-six ans, c'est-à-dire à l'âge où l'ambition des autres hommes est dans toute sa force, et où

Abdication de *Charles-Quint*.

tant de rois subalternes, nommés ministres, ont commencé la carrière de leur grandeur.

On prétend que son esprit se déranger dans la solitude de Saint-Just. En effet, passer la journée à démonter des pendules, et à tourmenter des novices, se donner dans l'église la comédie de son propre enterrement, se mettre dans un cercueil, et chanter son *de profundis*, ce ne sont pas-là des traits d'un cerveau bien organisé. Celui qui avait fait trembler l'Europe et l'Afrique, et repoussé le vainqueur de la Perse, mourut donc en 1558. démence. Tout montre dans sa famille l'excès de la faiblesse humaine.

Son grand-père, *Maximilien*, veut être pape : *Faiblesse de cerveau.*  
*Jeanne*, sa mère, est folle et enfermée; et *Charles-Quint* s'enferme chez des moines, et y meurt ayant l'esprit aussi troublé que sa mère.

N'oublions pas que le pape *Paul IV*, ne voulut jamais reconnaître pour empereur *Ferdinand I*, à qui son frère avait cédé l'empire; ce pape prétendait que *Charles* n'avait pu abdiquer sans sa permission. L'archevêque électeur de Maïence, chancelier de l'Empire, promulgua tous ses actes au nom de *Charles-Quint*, jusqu'à la mort de ce prince. C'est la dernière époque de la prétention qu'eurent si long-temps les papes de disposer de l'empire.

## 232 MORT DE CHARLES-QUINT.

Sans tous les exemples que nous avons vus de cette prétention étrange, on croirait que *Paul IV* avait le cerveau encore plus blessé que *Charles-Quint*.

Avant de voir quelle influence eut *Philippe II*, son fils, sur la moitié de l'Europe, combien l'Angleterre fut puissante sous *Elisabeth*, ce que devint l'Italie, comment s'établit la république des Provinces-Unies, et à quel état affreux la France fut réduite; je dois parler des révolutions de la religion, parce qu'elle entra dans toutes les affaires, comme cause ou comme prétexte, dès le temps de *Charles-Quint*.

Ensuite je me ferai une idée des conquêtes des Espagnols dans l'Amérique, et de celles que firent les Portugais dans les Indes: prodiges dont *Philippe II* recueillit tout l'avantage, et qui le rendirent le prince le plus puissant de la chrétienté.

CHAPITRE CXXVII.

*De Léon X , et de l'Eglise.*

Vous avez parcouru tout ce vaste chaos dans lequel l'Europe chrétienne a été confusément plongée depuis la chute de l'empire romain. Le gouvernement politique de l'Eglise, qui semblait devoir réunir toutes ces parties divisées , fut malheureusement la nouvelle source d'une confusion inouïe jusqu'alors dans les annales du monde. ( 1 )

Résumé de toutes les horreurs produites par la querelle des deux glaives.

( 1 ) Les abus de la puissance ecclésiastique en occident commencèrent à devenir sensibles vers la fin de la première race de nos rois ; les réclamations qui s'élevèrent contre elles datent du même temps , et elles ont continué sans interruption.

Jusqu'aux guerres contre les Albigeois , le clergé n'eut besoin , pour conserver sa puissance , que de livrer au supplice comme hérétiques tous ceux qui par ces réclamations se faisaient un petit parti dans le peuple. Cet usage barbare de punir de mort pour les opinions , introduit dans l'Eglise chrétienne , à la fin du quatrième siècle , par le tyran *Maxime* , a subsisté depuis plus constamment qu'aucun autre point de la discipline ecclésiastique. Les Albigeois ne s'étaient répandus que dans quelques provinces ; une croisade prêchée contre eux étouffa cette hérésie dans le sang de deux ou trois cents mille hommes ; les souverains de la Bohême commirent la faute de risquer leur trône , et de détruire leur pays pour assurer au clergé le maintien de sa puissance , et l'hérésie des hussites fut anéantie. Ces événemens avaient peu influé sur le reste de l'Europe. Chaque opinion n'était répandue que dans le pays où elle avait pris naissance. L'invention de l'imprimerie vint tout changer. Un auteur se faisait entendre à la fois de

*Essai sur les mœurs , &c. Tome IV. \* V*

L'Eglise romaine et la grecque , sans cesse aux prises , avaient par leurs querelles ouvert

tous les pays où sa langue était connue. Un livre écrit en latin était lu dans toute l'Europe. Le clergé crut pouvoir employer, au seizième siècle, les mêmes armes qu'au treizième, et il se trompa. Ceux qu'il persécutait, plaidèrent leur cause au tribunal de toutes les nations, et la gagnèrent auprès de quelques-unes.

La destruction des abus de la puissance ecclésiastique était le vœu secret de tous les hommes instruits et vertueux, de tous les princes, de tous les magistrats de l'Europe. Mais par malheur ceux qui attaquèrent ces abus étaient théologiens par état, ils mêlèrent à leurs réclamations des opinions théologiques. Ces questions, sur lesquelles presque personne n'avait d'opinion précise ou bien arrêtée, et auxquelles le plus grand nombre n'avait jamais pensé, occupèrent bientôt tous les esprits, et chacun prit, ou garda, l'opinion qu'il crut la plus vraie.

Les hommes ne changèrent pas d'opinion, comme on le croit communément, mais chacun en adopta une, ou garda celle qu'il avait auparavant, sans savoir que ses voisins en eussent une autre.

Il eût été facile aux princes d'étouffer ces disputes en ne paraissant point y attacher d'importance, et de faire le bien de leurs peuples en augmentant leur puissance et leurs propres richesses par la destruction des abus. L'indépendance de leur couronne et de leur personne assurée, tant d'ecclésiastiques inutiles rendus à la population et au travail, les biens de l'Eglise réunis au domaine de l'Etat, le peuple délivré de l'impôt qui se levait sur lui en frais de culte, en aumônes aux moines, en fêtes, en pèlerinages, en achats de dispenses ou d'indulgences; la superstition bannie avec la férocité, l'ignorance et la corruption qui en font les suites; que d'avantages pour les souverains très-peu riches de provinces dépeuplées, sans industrie et sans culture! Il n'eût fallu que vouloir: on n'eût trouvé dans les peuples, au premier moment, que de l'horreur pour les scandales et les extorsions du clergé, et de l'indifférence pour les dogmes. Cela est si vrai, que tous les princes qui ont voulu se séparer de Rome, et réformer leur clergé, y ont réussi. La fausse politique de *Charles V* et de *François I* empêcha la révolution d'être générale et paisible. Ils ne songèrent qu'à l'intérêt qu'ils croyaient avoir

les portes de Constantinople aux ottomans.  
L'empire et le sacerdoce, toujours armés l'un

de se ménager l'appui du pape pour leurs guerres d'Italie ; et ils se disputèrent à qui lui immolerait le plus de victimes humaines. Cependant ni la protection du pape, ni les Etats qu'ils se disputaient, ne pouvaient augmenter leur puissance réelle autant que la réunion à leur domaine des bénéfices inutiles. La sécularisation des évêchés et des abbayes d'Allemagne eût donné à *Charles*, dans l'Empire, une puissance plus grande que celle qu'il se flatta vainement d'acquérir en allumant les guerres funestes qui ont manqué deux fois de causer la ruine de sa maison. Le récit de la diète de Nuremberg, en 1623, et sa réponse au pape, prouvent que *Charles* eût alors été le maître d'établir la réforme sans exciter le moindre trouble. Peut-être l'opinion eût-elle eu la force de l'emporter sur la mauvaise politique de ces princes ; mais malheureusement une grande partie de ceux qui dominaient alors sur les opinions restèrent attachés à la religion romaine, qu'ils méprisaient au fond du cœur autant que les subtilités théologiques des nouveaux sectaires ; les uns par crainte, par amour de la paix, d'autres dans l'idée que la réforme des abus devait être la suite infaillible, mais tranquille du progrès des lumières, et qu'il ne fallait pas se hâter de peur de tout perdre. Ils se trompèrent, et leur indifférence, ou leur erreur, a plongé l'Europe dans des malheurs, auxquels nulle autre époque de l'histoire ne présente rien de comparable.

A la vérité l'intolérance des protestans rend plus excusable la conduite de ceux qui refusèrent de se joindre à eux. Ils ne virent point que le principe d'examen, adopté par les protestans, conduisait nécessairement à la tolérance, au lieu que le principe de l'autorité, point fondamental de la croyance romaine, en écarte non moins nécessairement ; qu'enfin l'intolérance des protestans, et même ce qu'ils avaient conservé de dogmes théologiques n'était qu'un reste de papisme, que les principes mêmes sur lesquels la réforme était fondée devaient détruire un jour. Ils crurent que puisqu'ils n'avaient que le choix de leurs chaînes, il valait mieux porter celles que la naissance leur avait données, que d'en prendre de nouvelles, et ne se mêler de ces querelles que pour adoucir l'erreur des partis, puisque dans tous ceux qui partageaient l'Europe, quiconque voulait penser d'après lui-même n'avait que le choix du silence ou du bâcher.



contre l'autre , avaient défolé l'Italie , l'Allemagne , et presque tous les autres États. Le mélange de ces deux pouvoirs , qui se combattaient par-tout , ou sourdement ou hautement , entretenait des troubles éternels. Le gouvernement féodal avait fait des souverains de plusieurs évêques et de plusieurs moines. Les limites des diocèses n'étaient point celles des États. La même ville était italienne ou allemande par son évêque , et française par son roi. C'est un malheur que les vicissitudes des guerres attachent encore aux villes frontières. Vous avez vu la juridiction séculière s'opposer par-tout à l'ecclésiastique , excepté dans les États où l'Eglise a été , et est encore souveraine : chaque prince séculier cherchant à rendre son gouvernement indépendant du siège de Rome , et ne pouvant y parvenir : des évêques , tantôt résistant aux papes , tantôt s'unissant à eux contre les rois : en un mot , la république chrétienne du rite latin unie presque toujours dans le dogme , en apparence , et à quelques scissions près , mais sans cesse divisée sur tout le reste.

Après le pontificat détesté , mais heureux , d'*Alexandre VI* , après le règne guerrier , et plus heureux encore , de *Jules II* , les papes pouvaient se regarder comme les arbitres de l'Italie , et influencer beaucoup sur le reste de

l'Europe. Il n'y avait aucun potentat italien qui eût plus de terres, excepté le roi de Naples, lequel relevait encore de la tiare.

Dans ces circonstances favorables, les 1513. vingt-quatre cardinaux qui composaient alors tout le collège, élurent *Jean de Médicis*, arrière-petit-fils de ce grand *Cosme de Médicis*, simple négociant, et père de la patrie.

*Médicis*  
cardinal à  
quatorze  
ans, pres-  
que  
doyen à  
trente-six,  
et pape.

Créé cardinal à quatorze ans, il fut pape à l'âge de trente-six, et prit le nom de *Léon X*. Sa famille alors était rentrée en Toscane. *Léon* eut bientôt le crédit de mettre son frère, *Pierre*, à la tête du gouvernement de Florence. Il fit épouser à son autre frère, *Julien le magnifique*, la princesse de Savoie, duchesse de Nemours, et le fit un des plus puissans seigneurs d'Italie. Ces trois frères élevés par *Ange Politien*, et par *Calcondile*, étaient tous trois dignes d'avoir eu de tels maîtres. Tous trois cultivaient à l'envi les lettres et les beaux-arts. Ils méritèrent que ce siècle s'appelât le siècle des *Médicis*. Le pape, sur-tout, joignait le goût le plus fin à la magnificence la plus recherchée. Il excitait les grands génies dans tous les arts par ses bienfaits, et par son accueil plus séduisant encore. Son couronnement coûta cent mille écus d'or. Il fit représenter dans plusieurs fêtes publiques le Pénule de *Plaute*, la Calambra du cardinal *Bibbiena*. On croyait voir renaître

Beaux  
jours de  
*Léon X*.

les beaux jours de l'empire romain. La religion n'avait rien d'austère ; elle s'attirait le respect par des cérémonies pompeuses ; le style barbare de la daterie était aboli, et se fit place à l'éloquence des cardinaux *Bembo* et *Sadolet*, alors secrétaires des brefs, hommes qui savaient imiter la latinité de *Cicéron*, et qui semblaient adopter la philosophie sceptique. Les comédies de l'*Arioste* et celles de *Machiavel*, quoiqu'elles respectent peu la pudeur et la piété, furent jouées souvent dans cette cour en présence du pape et des cardinaux, par les jeunes gens les plus qualifiés de Rome. Le mérite seul de ces ouvrages (mérite très-grand pour ce siècle) se fit impression. Ce qui pouvait offenser la religion n'était pas aperçu dans une cour occupée d'intrigues et de plaisirs, qui ne pensait pas que la religion pût être attaquée par ces libertés. En effet, comme il ne s'agissait ni du dogme ni du pouvoir, la cour romaine n'en était pas plus effarouchée que les Grecs et les anciens Romains ne le furent des railleries d'*Aristophane* et de *Plaute*.

Les affaires les plus graves, que *Léon X* savait traiter en maître, ne dérobaient rien à ses plaisirs délicats. La conspiration même de plusieurs cardinaux contre sa vie, et le châtement sévère qu'il en fit, n'altérèrent point la gaieté de sa cour.

Les cardinaux *Petrucci*, *Soli*, et quelques autres, irrités de ce que le pape avait ôté le duché d'Urbin au neveu de *Jules II*, corrompirent un chirurgien qui devait panser un ulcère secret du pape ; et la mort de *Léon X* devait être le signal d'une révolution dans beaucoup de villes de l'Etat ecclésiastique. La conspiration fut découverte. Il en coûta la vie à plus d'un coupable. Les deux cardinaux furent appliqués à la question, et condamnés à la mort. On pendit le cardinal *Petrucci* dans la prison. L'autre racheta sa vie par ses trésors.

Un cardinal pauvre, pendu : un riche, échappé.

1517.

Il est très-remarquable qu'ils furent condamnés par les magistrats séculiers de Rome, et non par leurs pairs. Le pape semblait par cette action inviter les souverains à rendre tous les ecclésiastiques justiciables des juges ordinaires : mais jamais le saint-siège ne crut devoir céder aux rois un droit qu'il se donnait à lui-même. Comment les cardinaux qui élisent les papes, leur ont-ils laissé ce despotisme, tandis que les électeurs et les princes de l'Empire ont tant restreint le pouvoir des empereurs ? C'est que ces princes ont des Etats, et que les cardinaux n'ont que des dignités.

Cette triste aventure fit bientôt place aux réjouissances accoutumées. *Léon X*, pour mieux faire oublier le supplice d'un cardinal mort

Trente cardinaux pour un.

par la corde, en créa trente nouveaux, la plupart italiens, et se conformant au génie du maître. S'ils n'avaient pas tous le goût et les connaissances du pontife, ils l'imitèrent au moins dans ses plaisirs. Presque tous les autres prélats suivirent leurs exemples. L'Espagne était alors le seul pays où l'Eglise connût les mœurs sévères; elles y avaient été introduites par le cardinal *Ximénès*, esprit né austère et dur, qui n'avait de goût que celui de la domination absolue, et qui, revêtu de l'habit d'un cordelier quand il était régent d'Espagne, disait qu'avec son cordon il saurait ranger tous les grands à leur devoir, et qu'il écraserait leur fierté sous ses sandales.

Par-tout ailleurs les prélats vivaient en princes voluptueux. Il y en avait qui possédaient jusqu'à huit et neuf évêchés. On s'effraie aujourd'hui en comptant tous les bénéfices dont jouissaient, par exemple, un cardinal de *Lorraine*, un cardinal de *Volséy* et tant d'autres; mais ces biens ecclésiastiques accumulés sur un seul homme, ne faisaient pas un plus mauvais effet alors, que n'en font aujourd'hui tant d'évêchés réunis par des électeurs ou par des prélats d'Allemagne.

Concubines des prêtres, permises pour un écu.

Tous les écrivains protestans et catholiques se récrient contre la dissolution des mœurs de ces temps. Ils disent que les prélats, les curés,

et

et les moines passaient une vie commode ; que rien n'était plus commun que des prêtres qui élevaient publiquement leurs enfans , à l'exemple d'*Alexandre VI*. Il est vrai qu'on a encore le testament d'un *Croui*, évêque de Cambrai , en ces temps-là , qui laisse plusieurs legs à ses enfans , et tient une somme en réserve pour les bâtards qu'il espère encore que DIEU lui fera la grâce de lui donner , en cas qu'il réchappe de sa maladie. Ce sont les propres mots de son testament. Le pape *Pie II* avait écrit dès long-temps , que pour de fortes raisons on avait interdit le mariage aux prêtres , mais que pour de plus fortes il fallait le leur permettre. Les protestans n'ont pas manqué de recueillir les preuves , que dans plusieurs Etats d'Allemagne les peuples obligeaient toujours leurs curés d'avoir des concubines , afin que les femmes mariées fussent plus en sûreté. On voit même dans les cent griefs rédigés auparavant par la diète de l'Empire , sous *Maximilien I*, contre les abus de l'Eglise , que les évêques vendaient aux curés pour un écu par an le droit d'avoir une concubine , et qu'il fallait payer , soit qu'on usât de ce privilège , soit qu'on le négligeât. Mais aussi il faut convenir que ce n'était pas une raison pour autoriser tant de guerres civiles , et qu'il ne fallait pas tuer les autres hommes , parce que quelques prélats

fesaient des enfans , et que des curés achetaient avec un écu le droit d'en faire.

Vente  
d'indul-  
gences et  
de péchés.

Ce qui révoltait le plus les esprits , c'était cette vente publique et particulière d'indulgences , d'absolutions , de dispenses à tout prix ; c'était cette taxe apostolique , illimitée , et incertaine avant le pape *Jean XII* , mais rédigée par lui comme un code du droit canon. Un meurtrier sous-diacre , ou diacre , était absous avec la permission de posséder trois bénéfices , pour douze tournois , trois ducats et six carlins , c'est environ vingt écus. Un évêque , un abbé , pouvaient assassiner pour environ trois cents livres. Toutes les impudicités les plus monstrueuses avaient leur prix fait. La bestialité était estimée deux cents cinquante livres. On obtenait même des dispenses , non-seulement pour des péchés passés , mais pour ceux qu'on avait envie de faire. On a retrouvé dans les archives de *Joinville* une indulgence en expectative pour le cardinal de *Lorraine* , et douze personnes de sa suite , laquelle remettait à chacun d'eux par avance trois péchés à leur choix. *Le Laboureur* , écrivain exact , rapporte que la duchesse de *Bourbon* et d'*Auvergne* , sœur de *Charles VIII* , eut le droit de se faire absoudre toute sa vie de tout péché , elle et dix personnes de sa suite , à quarante-sept fêtes de l'année , sans compter les dimanches.

Cet étrange abus semblait pourtant avoir sa

fource dans les anciennes lois des nations de l'Europe, dans celles des Francs, des Saxons, des Bourguignons. La cour pontificale n'avait adopté cette évaluation des péchés et des dispenses, que dans les temps d'anarchie, et même quand les papes n'osaient résider à Rome. Jamais aucun concile ne mit la taxe des péchés parmi les articles de foi.

Il y avait des abus violens, il y en avait de ridicules. Ceux qui dirent qu'il fallait réparer l'édifice, et non le détruire, semblent avoir dit tout ce qu'on pouvait répondre au cri des peuples indignés. Le grand nombre de pères de famille qui travaillent sans cesse pour assurer à leurs femmes et à leurs enfans une médiocre fortune, le nombre beaucoup supérieur d'artisans, de cultivateurs, qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, voyaient avec douleur des moines entourés du faste et du luxe des souverains : on répondait que ces richesses, répandues par ce faste même, rentraient dans la circulation. Leur vie molle, loin de troubler l'intérieur de l'Eglise, en affermissait la paix ; et leurs abus, eussent-ils été plus excessifs, étaient moins dangereux, sans doute, que les horreurs des guerres et le sacageement des villes. On oppose ici le sentiment de *Machiavel*, le docteur de ceux qui n'ont que de la politique. Il dit dans



ses discours sur *Tite-Live*, que si les italiens de son temps étaient excessivement méchans, on le devait imputer à la religion et aux prêtres. Mais il est clair qu'il ne peut avoir en vue les guerres de religion, puisqu'il n'y en avait point alors. Il ne peut entendre par ces paroles, que les crimes de la cour du pape *Alexandre VI*, et l'ambition de plusieurs ecclésiastiques; ce qui est très-étranger aux dogmes, aux disputes, aux persécutions, aux rébellions, à cet acharnement de la haine théologique qui produisit tant de meurtres.

Venise même, dont le gouvernement passait pour le plus sage de l'Europe, avait, dit-on, très-grand soin d'entretenir tout son clergé dans la débauche, afin qu'étant moins révérend il fût sans crédit parmi le peuple, et ne pût le soulever. Il y avait cependant par-tout des hommes de mœurs très-pures, des pasteurs dignes de l'être, des religieux soumis de cœur à des vœux qui effrayent la mollesse humaine; mais ces vertus sont ensevelies dans l'obscurité, tandis que le luxe et le vice dominant dans la splendeur.

Le faste de la cour voluptueuse de *Léon X* pouvait blesser les yeux; mais aussi on devait voir que cette cour même policait l'Europe, et rendait les hommes plus sociables. La religion, depuis la persécution contre les

huffites, ne causait plus aucun trouble dans le monde. L'inquisition exerçait, à la vérité, de grandes cruautés en Espagne contre les musulmans et les juifs : mais ce ne sont pas là de ces malheurs universels qui bouleversent les nations. La plupart des chrétiens vivaient dans une ignorance heureuse. Il n'y avait peut-être pas en Europe dix gentilshommes qui eussent la Bible. Elle n'était point traduite en langue vulgaire, ou du moins les traductions qu'on en avait faites dans peu de pays étaient ignorées.

Le haut clergé, occupé uniquement du temporel, savait jouir, et ne savait pas disputer. On peut dire que le pape *Léon X*, en encourageant les études, donna des armes contre lui-même. J'ai ouï dire à un seigneur anglais, qu'il avait vu une lettre du seigneur *Polus* ou *de la Pole*, depuis cardinal, à ce pape, dans laquelle, en le félicitant sur ce qu'il étendait le progrès des sciences en Europe, il l'avertissait qu'il était dangereux de rendre les hommes trop savans. La naissance des lettres dans une partie de l'Allemagne, à Londres, et ensuite à Paris, à la faveur de l'imprimerie perfectionnée, commença la ruine de la monarchie spirituelle. Des hommes de la basse Allemagne, que l'Italie traitait toujours de barbares, furent les premiers

Les sciences ; première cause de la chute du pouvoir ecclésiastique.

qui accoutumèrent les esprits à mépriser ce qu'on révérait. *Erasme*, quoique long-temps moine, ou plutôt, parce qu'il l'avait été, jeta sur les moines, dans la plupart de ses écrits, un ridicule dont ils ne se relevèrent pas. Les auteurs des lettres des *hommes obscurs* firent rire l'Allemagne aux dépens des Italiens, qui jusque-là ne les avaient pas crus capables d'être de bons plaisans; ils le furent pourtant; et le ridicule prépara en effet la révolution la plus sérieuse.

Seconde  
cause; l'a-  
bus des  
indulgen-  
ces. *Léon X* était bien loin de craindre cette révolution qu'il vit dans la chrétienté. Sa magnificence, et une des plus belles entreprises qui puissent illustrer des souverains, en furent les principales causes.

Son prédécesseur *Jules II*, sous qui la peinture et l'architecture commencèrent à prendre de si nobles accroissemens, voulut que Rome eût un temple qui surpassât Sainte-Sophie de Constantinople, et qui fût le plus beau qu'on eût encore élevé sur la terre. Il eut le courage d'entreprendre ce qu'il ne pouvait jamais voir finir. *Léon X* suivit ardemment ce beau projet. Il fallait beaucoup d'argent, et ses magnificences avaient épuisé son trésor. Il n'est point de chrétien qui n'eût dû contribuer à élever cette merveille de la métropole de l'Europe. Mais l'argent, destiné aux ouvrages publics, ne

s'arrache jamais que par force ou par adresse. *Leon X* eut recours, s'il est permis de se servir de cette expression, à une des clefs de *S<sup>t</sup> Pierre*, avec laquelle on avait ouvert quelquefois les coffres des chrétiens pour remplir ceux du pape.

Il prétextait une guerre contre les Turcs, et fit vendre dans tous les Etats de la chrétienté ce qu'on appelle des *indulgences*, c'est-à-dire, la délivrance des peines du purgatoire, soit pour soi-même, soit pour ses parens et amis. Une pareille vente publique fait voir l'esprit du temps. Personne n'en fut surpris. Il y eut par-tout des bureaux d'indulgences. On les affermait comme les droits de la douane. La plupart de ces comptoirs se tenaient dans des cabarets. Le prédicateur, le fermier, le distributeur, chacun y gagnait. Le pape donna à sa sœur une partie de l'argent qui lui en revint, et personne ne murmura encore. Les prédicateurs disaient hautement en chaire, que *quand on aurait violé la sainte Vierge, on serait absous en achetant des indulgences*, et le peuple écoutait ces paroles avec dévotion. Mais quand on eut donné aux dominicains cette ferme en Allemagne, les augustins, qui en avaient été long-temps en possession, furent jaloux; et ce petit intérêt de moines dans un coin de la Saxe produisit plus de cent ans de discordes, de fureurs et d'infortunes chez trente nations.

## C H A P I T R E C X X V I I I.

*De Luther. Des indulgences.*

**V**o u s n'ignorez pas que cette grande révolution dans l'esprit humain, et dans le système politique de l'Europe, commença par *Martin Luther*, moine augustin, que ses supérieurs chargèrent de prêcher contre la marchandise qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les augustins et les dominicains.

Vous avez dû voir que toutes les querelles de religion étaient venues jusque-là des prêtres théologiens; car *Pierre Valdo*, marchand de Lyon, qui passe pour l'auteur de la secte des Vaudois, n'en était point l'auteur; il ne fit que rassembler ses frères, et les encourager. Il suivait les dogmes de *Bérenger*, de *Claude*, évêque de Turin, et de plusieurs autres; ce n'est qu'après *Luther* que les séculiers ont dogmatifié en foule, quand la bible traduite en tant de langues, et différemment traduite, a fait naître presque autant d'opinions qu'elle a de passages difficiles à expliquer.

Si on avait dit à alors *Luther* qu'il détruirait la religion romaine dans la moitié de l'Europe, il ne l'aurait pas cru. Il alla plus loin qu'il ne pensait, comme il arrive dans

toutes les disputes , et dans presque toutes les affaires.

Après avoir décrié les indulgences , il examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé. Les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Les horreurs d'*Alexandre VI* et de sa famille n'avaient pas fait naître un doute sur la puissance spirituelle du pape. Trois cents mille pèlerins étaient venus dans Rome à son jubilé. Mais les temps étaient changés ; la mesure était comble. Les délices de *Léon* furent punies des crimes d'*Alexandre*. On commença par demander une réforme , on finit par une séparation entière. On sentait assez que les hommes puissans ne se réforment pas. C'était à leur autorité et à leurs richesses qu'on en voulait : c'était le joug des taxes romaines qu'on voulait briser. Qu'importait en effet à Stockholm , à Copenhague , à Londres , à Dresde , que l'on eût du plaisir à Rome ? mais il importait qu'on ne payât point de taxes exorbitantes , que l'archevêque d'Upsal ne fût pas le maître d'un royaume. Les revenus de l'archevêché de Magdebourg , ceux de tant de riches abbayes , tentaient les princes séculiers. La séparation qui se fit comme d'elle-même , et pour des causes très-légères , a opéré cependant à la fin , en grande partie ,

1517.

Réforme  
nécessaire.

cette réforme tant demandée , et qui n'a servi de rien. Les mœurs de la cour romaine sont devenues plus décentes , le clergé de France plus savant. Il faut avouer qu'en général le clergé a été corrigé par les protestans , comme un rival devient plus circonspect par la jalousie surveillante de son rival : mais on n'en a versé que plus de sang , et les querelles des théologiens sont devenues des guerres de cannibales.

*Luther*  
protégé.

Pour parvenir à cette grande scission , il ne fallait qu'un prince qui animât les peuples. Le vieux *Frédéric* , électeur de Saxe , surnommé *le sage* , celui-là même qui après la mort de *Maximilien* eut le courage de refuser l'empire , protégea *Luther* ouvertement. Cette révolution dans l'Eglise commença comme toutes celles qui ont détrôné les souverains. On présente d'abord des requêtes , on expose des griefs ; on finit par renverser le trône. Il n'y avait point encore de séparation marquée en se moquant des indulgences , en demandant à communier avec du pain et du vin , en disant des choses très-peu intelligibles sur la justification et sur le libre arbitre , en voulant abolir les moines , en offrant de prouver que l'écriture sainte n'a pas expressément parlé du purgatoire.

1520. *Léon X* , qui dans le fond méprisait ces

disputes , fut obligé , comme pape , d'anathématiser solennement par une bulle toutes ces propositions. Il ne savait pas combien *Luther* était protégé secrètement en Allemagne. Il fallait , disait - on , le faire changer d'opinion par le moyen d'un chapeau rouge. Le mépris qu'on eut pour lui fut fatal à Rome.

*Luther* ne garda plus de mesures. Il composa son livre *de la captivité de Babylone*. Il exhorta tous les princes à secouer le joug de la papauté ; il se déchaîna contre les messes privées ; et il fut d'autant plus applaudi , qu'il se récriait contre la vente publique de ces messes. Les moines mendiants les avaient mises en vogue , au treizième siècle ; le peuple les payait comme il les paye encore aujourd'hui quand il en commande. C'est une légère rétribution dont subsistent les pauvres religieux et les prêtres habitués. Ce faible honoraire , qu'on ne pouvait guère envier à ceux qui ne vivent que de l'autel et d'aumônes , était alors en France d'environ deux sous de ce temps-là , et moindre encore en Allemagne. La transsubstantiation fut proscrite comme un mot qui ne se trouve ni dans l'écriture ni dans les pères. Les partisans de *Luther* prétendaient que la doctrine qui fait évanouir la substance du pain et du vin , et qui en conserve la forme , n'avait été universellement établie dans

Déchaînement  
de *Luther*.



l'Eglise que du temps de *Grégoire VII*, et que cette doctrine avait été soutenue et expliquée pour la première fois par le bénédictin *Paschase Ratbert*, au neuvième siècle. Ils fouillaient dans les archives ténébreuses de l'antiquité, pour y trouver de quoi se séparer de l'Eglise romaine, sur des mystères que la faiblesse humaine ne peut approfondir. *Luther* retenait une partie du mystère, et rejetait l'autre. Il avoue que le corps de JESUS-CHRIST est dans les espèces consacrées; mais il y est, dit-il, comme le feu est dans le fer enflammé; le fer et le feu subsistent ensemble. C'est cette manière de se confondre avec le pain et le vin, qu'*Osiander* appela *impanation*, *invination*, *consubstantiation*. *Luther* se contentait de dire que le corps et le sang étaient dedans, dessus, et dessous, *in*, *cum*, *sub*. Ainsi tandis que ceux qu'on appelait *papistes* mangeaient DIEU sans pain, les luthériens mangeaient du pain et DIEU; les calvinistes vinrent bientôt après, qui mangèrent le pain, et qui ne mangèrent point DIEU.

Les luthériens voulurent d'abord de nouvelles versions de la bible en toutes les langues modernes, et des versions purgées de toutes les négligences et infidélités qu'ils imputaient à la vulgate. En effet, lorsque le concile voulut depuis faire réimprimer cette

vulgate, les six commissaires chargés de ce soin par le concile trouvèrent dans cette ancienne traduction huit mille fautes ; et les savans prétendent qu'il y en a bien davantage : de sorte que le concile se contenta de déclarer la vulgate authentique, sans entreprendre cette correction. *Luther* traduisit d'après l'hébreu la Bible germanique ; mais on prétend qu'il savait peu d'hébreu, et que sa traduction est plus remplie de fautes que la vulgate.

Les dominicains avec les nonces du pape qui étaient en Allemagne firent brûler les premiers écrits de *Luther*. Le pape donna une nouvelle bulle contre lui, *Luther* fit brûler la bulle du pape et les décrétales dans la place publique de Wittemberg. On voit par ce trait si c'était un homme hardi ; mais aussi on voit qu'il était déjà bien puissant. Dès-lors une partie de l'Allemagne, fatiguée de la grandeur pontificale, était dans les intérêts du réformateur, sans trop examiner les questions de l'école.

Il fait brûler la bulle du pape.

Cependant ces questions se multipliaient. La dispute du libre arbitre, cet autre écueil de la raison humaine, mêlait sa source intarissable de querelles absurdes à ce torrent de haines théologiques. *Luther* nia le libre arbitre, que cependant ses sectateurs ont admis dans la suite. L'université de Louvain, celle

de Paris écrivirent : celle-ci suspendit l'examen de la dispute , s'il y a eu trois *Magdelène* , ou une seule *Magdelène* , pour proscrire les dogmes de *Luther*.

Il demanda ensuite que les vœux monastiques fussent abolis , parce qu'ils ne sont pas de l'institution primitive ; que les prêtres pussent être mariés , parce que plusieurs apôtres l'étaient ; qu'on communiât avec du vin , parce que JESUS avait dit , *Buvez - en tous* ; qu'on ne vénérait point les images , parce que JESUS n'avait point eu d'image ; enfin il n'était d'accord avec l'Eglise romaine que sur la trinité , le baptême , l'incarnation , la résurrection : dogmes encore qui ont été autrefois les sujets des plus vives querelles , et dont quelques - uns ont été combattus dans les derniers temps ; de sorte qu'il n'est aucun point de théologie sur lequel les hommes ne se soient divisés.

Il fallait bien qu'*Aristote* entrât dans la querelle , car il était alors le maître des écoles. *Luther* ayant affirmé que la doctrine d'*Aristote* était fort inutile pour l'intelligence de l'écriture , la sacrée faculté de Paris traita cette assertion d'erronée et d'insensée. Les thèses les plus vaines étaient mêlées avec les plus profondes ; et des deux côtés les fausses imputations , les injures atroces , les anathèmes nourrissaient l'animosité des partis.

On ne peut , sans rire de pitié , lire la manière dont *Luther* traite tous ses adverfaires , et fur-tout le pape. *Petit pape , petit papelin , vous êtes un âne , un ânon ; allez doucement , il fait glacé , vous vous rompriez les jambes , et on dirait , que diable est ceci ? le petit ânon de papelin est estropié ; un âne fait qu'il est âne , une pierre fait qu'elle est pierre ; mais ces petits ânon de papes ne savent pas qu'ils sont ânon.* Ces basses groffièretés aujourd'hui si dégoûtantes ne révoltaient point des esprits assez groffiers. *Luther* avec ces bassesses d'un style barbare triomphait dans son pays de toute la politeffe romaine.

Plaisante  
éloquence  
de *Martin*  
*Luther.*

Si on s'en était tenu à des injures , *Luther* aurait fait moins de mal à l'Eglise romaine qu'*Erasme* ; mais plusieurs docteurs hardis se joignant à lui élevèrent leurs voix , non pas seulement contre les dogmes des scolastiques , mais contre le droit que les papes s'étaient arrogé depuis *Grégoire VII* , de disposer des royaumes , contre le trafic de tous les objets de la religion , contre des oppressions publiques et particulières ; ils étalaient dans les chaires et dans leurs écrits un tableau de cinq cents ans de persécutions ; ils représentaient l'Allemagne baignée dans le sang par les querelles de l'Empire et du sacerdoce ; les peuples traités comme des animaux sauvages ;

le purgatoire ouvert et fermé à prix d'argent par des incestueux, des assassins et des empoisonneurs. De quel front un *Alexandre VI*, l'horreur de toute la terre, avait-il osé se dire le vicaire de DIEU ? et comment *Léon X*, dans le sein des plaisirs et des scandales, pouvait-il prendre ce titre ?

Tous ces cris excitaient les peuples : et les docteurs de l'Allemagne allumaient plus de haine contre la nouvelle Rome, que *Varus* n'en avait excité contre l'ancienne dans les mêmes climats.

Le roi  
*Henri VIII*  
écrit con-  
tre *Luther*.

La bizarre destinée qui se joue de ce monde voulut que le roi d'Angleterre, *Henri VIII*, entrât dans la dispute. Son père l'avait fait instruire dans les vaines et absurdes sciences de ce temps-là. L'esprit du jeune *Henri* ardent et impétueux s'était nourri avidement des subtilités de l'école. Il voulut écrire contre *Luther* ; mais auparavant il fit demander à *Léon X* la permission de lire les livres de cet hérésiarque, dont la lecture était interdite sous peine d'excommunication. *Léon X* accorda la permission. Le roi écrit ; il commente saint *Thomas* ; il défend sept sacremens contre *Luther* qui alors en admettait trois, lesquels bientôt se réduisirent à deux. Le livre s'achève à la hâte ; on l'envoie à Rome. Le pape ravi compare ce livre, que personne ne lit aujourd'hui,

aux

aux écrits des *Augustin* et des *Jérôme*. Il donna le titre de *défenseur de la foi* au roi *Henri VIII* défenseur de la foi, depuis destructeur. et à ses successeurs; et à qui le donnait-il? à celui qui devait être quelques années après le plus sanglant ennemi de Rome.

Peu de personnes prirent le parti de *Luther* en Italie. Ce peuple ingénieux, occupé d'intrigues et de plaisirs, n'eut aucune part à ces troubles. Les Espagnols, tout vifs et tout spirituels qu'ils sont, ne s'en mêlèrent pas. Les Français, quoiqu'ils aient avec l'esprit de ces peuples un goût plus violent pour les nouveautés, furent long-temps sans prendre parti. Le théâtre de cette guerre d'esprit était chez les Allemands, chez les Suisses, qui n'étaient pas réputés alors les hommes de la terre les plus déliés, et qui passent pour circonspects. La cour de Rome savante et polie ne s'était pas attendue que ceux qu'elle traitait de barbares pourraient, la bible comme le fer à la main, lui ravir la moitié de l'Europe, et ébranler l'autre.

C'est un grand problème, si *Charles-Quint* alors empereur devait embrasser la réforme, ou s'y opposer. En secouant le joug de Rome, il vengeait tout d'un coup l'Empire de quatre cents ans d'injures, que la tiare avait faites à la couronne impériale; mais il courait risque de perdre l'Italie. Il avait à ménager le

*Essai sur les mœurs, &c. Tome IV. ] \* Y*

pape, qui devait se joindre à lui contre *François I* : de plus ses Etats héréditaires étaient tous catholiques. On lui reproche même d'avoir vu avec plaisir naître une faction qui lui donnerait lieu de lever des taxes et des troupes dans l'Empire, et d'écraser les catholiques, ainsi que les luthériens, sous le poids d'un pouvoir absolu. Enfin sa politique et sa dignité l'engagèrent à se déclarer contre *Luther*, quoique peut-être il fût dans le fond de son avis sur quelques articles, comme les Espagnols l'en soupçonnèrent après sa mort. (\*) On peut ajouter qu'au moment où *Charles-Quint* renonça au gouvernement, les Etats de la maison d'Autriche en Allemagne, les Pays-Bas, l'Espagne, Naples, étaient remplis de protestans ; que les catholiques mêmes de tous ces pays demandaient une réforme, qu'il lui eût été facile en excluant le pape et ses sujets du concile, d'en obtenir des décisions conformes à l'intérêt général de l'Europe ; qu'il en eût été le maître, sur-tout du temps de *Paul IV*, pontife également sanguinaire et insensé. Il imagina malheureusement qu'avec des bulles, des rescrits et de l'or, il se rendrait le maître de l'Allemagne et de l'Italie ; et après trente ans d'intrigues et de guerres, il se trouva beaucoup moins puissant lorsqu'il

(\*) Voyez la note précédente.

abdiqua l'Empire , qu'au moment de son élection.

Il somma *Luther* de venir rendre compte de sa doctrine en sa présence à la diète impériale de Worms , c'est-à-dire , de venir y déclarer s'il soutenait les dogmes que Rome avait proscrits. *Luther* comparut avec un sauf-conduit de l'empereur , s'exposant hardiment au sort de *Jean Hus* ; mais cette assemblée étant composée de princes , il se fia à leur honneur. Il parla devant l'empereur , et devant la diète ; et soutint sa doctrine avec courage. On prétend que *Charles - Quint* fut sollicité par le nonce *Alexandre* de faire arrêter *Luther* malgré le sauf-conduit , comme *Sigismond* avait livré *Jean Hus* sans égard pour la foi publique : mais que *Charles-Quint* répondit qu'il ne voulait pas avoir à rougir comme *Sigismond*.

*Luther*  
devant  
*Charles-*  
*Quint.*  
1521.

Cependant *Luther* ayant contre lui son empereur , le roi d'Angleterre , le pape , tous les évêques et tous les religieux , ne s'étonna pas. Caché dans une forteresse de Saxe , il brava l'empereur , irrita la moitié de l'Allemagne contre le pape , répondit au roi d'Angleterre comme à son égal , fortifia et étendit son Eglise naissante.

Le vieux *Frédéric* , électeur de Saxe , souhaitait l'extirpation de l'Eglise romaine. *Luther* crut qu'il était temps enfin d'abolir la messe

Messe  
abolie sur  
une appa-  
rition du  
diable.



privée. Il s'y prit d'une manière qui dans un temps plus éclairé n'eût pas trouvé beaucoup d'applaudissemens. Il feignit que le diable lui étant apparu lui avait reproché de dire la messe et de consacrer. Le diable lui prouva, dit-il, que c'était une idolâtrie. *Luther* dans le récit de cette fiction avoua que le diable avait raison, et qu'il fallait l'en croire. La messe fut abolie dans la ville de Wittemberg, et bientôt après dans le reste de la Saxe. On abattit les images. Les moines et les religieux sortaient de leurs cloîtres; et peu d'années après *Luther* épousa une religieuse, nommée *Catherine Bore*. Les ecclésiastiques de l'ancienne communion lui reprochèrent qu'il ne pouvait se passer de femme: *Luther* leur répondit qu'ils ne pouvaient se passer de maîtresses. Ces reproches mutuels étaient bien différens: les prêtres catholiques qu'on accusait d'incontinence étaient forcés d'avouer qu'ils transgressaient la discipline de l'Eglise entière; *Luther* et les siens la changeaient.

La loi de l'histoire oblige de rendre justice à la plupart des moines qui abandonnèrent leurs églises et leurs cloîtres pour se marier. Ils reprirent, il est vrai, la liberté dont ils avaient fait le sacrifice; ils rompirent leurs vœux; mais ils ne furent point libertins, et on ne peut leur reprocher des mœurs scanda-

leuses. La même impartialité doit reconnaître que *Luther* et les autres moines, en contractant des mariages utiles à l'Etat, ne violaient guère plus leurs vœux que ceux qui ayant fait ferment d'être pauvres et humbles possédaient des richesses fastueuses.

Parmi les voix qui s'élevaient contre *Luther*, plusieurs faisaient entendre avec ironie que celui qui avait consulté le diable pour détruire la messe, témoignait au diable sa reconnaissance en abolissant les exorcismes, et qu'il voulait renverser tous les remparts élevés pour repousser l'ennemi des hommes. On a remarqué depuis dans tous les pays où l'on cessa d'exorciser, que le nombre énorme de possessions et de fortilèges diminua beaucoup. On disait, on écrivait que les démons entendaient mal leurs intérêts, de ne se réfugier que chez les catholiques qui seuls avaient le pouvoir de leur commander; et on n'a pas manqué d'observer que le nombre des forciers et des possédés a été prodigieux dans l'Eglise romaine jusqu'à nos derniers temps. Il ne faut point plaisanter sur les sujets tristes. C'était une matière très-sérieuse, rendue funeste par le malheur de tant de familles, et le supplice de tant d'infortunés; et c'est un grand bonheur pour le genre humain que les tribunaux dans les pays éclairés n'admettent plus enfin

les obfessions et la magie. Les réformateurs arrachèrent cette pierre de scandale deux cents ans avant les catholiques. On leur reprochait de heurter les fondemens de la religion chrétienne : on leur difait que les obfessions et les fortilèges font admis expreffément dans l'écriture, que JESUS-CHRIST chaffait les démons, et qu'il envoya fur-tout fes apôtres pour les chaffer en fon nom. Ils répondaient à cette objection preffante ce que répondent aujourd'hui tous les magiftrats fages, que DIEU permettait autrefois des chofes qu'il ne permet plus aujourd'hui ; que l'Eglife naiffante avait befoin de miracles, dont l'Eglife affermie n'a plus befoin. En un mot, nous croyons par le témoignage de l'écriture qu'il y avait des poffédés et des forciers, et il eft certain qu'il n'y en a pas aujourd'hui : car fi dans nos derniers temps les proteftans du Nord ont été encore affez imbécilles et affez cruels pour faire brûler deux ou trois misérables accusés de forcellerie, il eft constant qu'enfin cette fotte abomination eft entièrement abolie.

## C H A P I T R E C X X I X.

*De Zuingle , et de la cause qui rendit la religion romaine odieuse dans une partie de la Suisse.*

**L**A Suisse fut le premier pays hors de l'Allemagne où s'étendit la nouvelle secte qu'on appelait la *primitive Eglise*. Zuingle , curé de Zurich , alla plus loin encore que Luther ; chez lui point d'*impanation* , point d'*invination*. Il n'admit point que DIEU entrât dans le pain et dans le vin , moins encore que tout le corps de JESUS-CHRIST fût tout entier dans chaque parcelle et dans chaque goutte. Ce fut lui qu'en France on appela *sacramentaire* , nom qui fut d'abord donné à tous les réformateurs de sa secte.

Zuingle s'attira des invectives du clergé de 1523. son pays. L'affaire fut portée aux magistrats. Le sénat de Zurich examina le procès , comme s'il s'était agi d'un héritage. On alla aux voix : la pluralité fut pour la réformation. Le peuple attendait en foule la sentence du sénat ; lorsque le greffier vint annoncer que Zuingle avait gagné sa cause , tout le peuple fut dans le moment de la religion du sénat. Une bourgade de la Suisse jugea Rome. Heureux peuple après

tout, qui, dans sa simplicité, s'en remettait à ses magistrats sur ce que ni lui, ni eux, ni *Zuingle*, ni le pape, ne pouvaient entendre!

Quelques années après, Berne, qui est en Suisse ce qu'Amsterdam est dans les Provinces-Unies, jugea plus solennellement encore ce même procès. Le sénat ayant entendu pendant deux mois les deux parties, condamna la religion romaine. L'arrêt fut reçu sans difficulté de tout le canton; et l'on érigea une colonne sur laquelle on grava en lettres d'or ce jugement solennel, qui est depuis demeuré dans toute sa force.

1528. Quand on voit ainsi la nation la moins inquiète, la moins remuante, la moins volage de l'Europe, quitter tout d'un coup une religion pour une autre, il y a infailliblement une cause qui doit avoir fait une impression violente sur tous les esprits. Voici cette cause de la révolution des Suisses.

Etrange  
aventure  
des domi-  
nicains.

Une animosité ouverte excitait les franciscains contre les dominicains, depuis le treizième siècle. Les dominicains perdaient beaucoup de leur crédit chez le peuple, parce qu'ils honoraient moins la Vierge que les cordeliers, et qu'ils lui refusaient, avec *S<sup>t</sup> Thomas*, le privilège d'être née sans péché. Les cordeliers, au contraire, gagnaient beaucoup de crédit et d'argent, en prêchant par-tout la conception

immaculée

immaculée foutenu par S<sup>t</sup> *Bonaventure*. La haine entre ces deux ordres était si forte qu'un cordelier prêchant à Francfort sur la Vierge , 1503. et voyant entrer un dominicain , s'écria qu'il remerciait DIEU de n'être pas d'une secte qui déshonorait la mère de DIEU même , et qui empoisonnait les empereurs dans l'hostie. Le dominicain , nommé *Vigan* , lui cria qu'il en avait menti , et qu'il était hérétique. Le franciscain descendit de sa chaire , excita le peuple ; il chassa son ennemi à grands coups de crucifix , et *Vigan* fut laissé pour mort à la porte. Les dominicains tinrent à Wimpfen un 1504. chapitre , dans lequel ils résolurent de se venger des cordeliers , et de faire tomber leur crédit et leur doctrine , en armant contre eux la Vierge même. Berne fut choisi pour le lieu de la scène. On y répandit pendant trois ans plusieurs histoires d'apparitions de la mère de DIEU , qui reprochait aux cordeliers la doctrine de l'immaculée conception , et qui disait que c'était un blasphème , lequel ôtait à son fils la gloire de l'avoir lavée du péché originel , et sauvée de l'enfer. Les cordeliers opposaient 1507. d'autres apparitions. Enfin les dominicains ayant attiré chez eux un jeune frère lai , nommé *Yetsfer* , se servirent de lui pour convaincre le peuple. C'était une opinion établie dans les couvens de tous les ordres , que tout novice

qui n'avait pas fait profession , et qui avait quitté l'habit , restait en purgatoire jusqu'au jugement dernier , à moins qu'il ne fût racheté par des prières et des aumônes au couvent.

Profana-  
tion, sacri-  
lège, im-  
posture ,  
assassinat,  
empoison-  
nement,  
pour sou-  
tenir  
l'honneur  
de l'ordre.

Le prieur dominicain du couvent entra la nuit dans la cellule de *Yetsfer* , vêtu d'une robe où l'on avait peint des diables. Il était chargé de chaînes , accompagné de quatre chiens ; et sa bouche , dans laquelle on avait mis une petite boîte ronde pleine d'étoupes , jetait des flammes. Ce prieur dit à *Yetsfer* qu'il était un ancien moine mis en purgatoire pour avoir quitté l'habit , et qu'il en serait délivré si le jeune *Yetsfer* voulait bien se faire fouetter en sa faveur par les moines , devant le grand autel ; *Yetsfer* n'y manqua pas. Il délivra l'ame du purgatoire. L'ame lui apparut rayonnante , et en habit blanc , pour lui apprendre qu'elle était montée au ciel , et pour lui recommander les intérêts de la Vierge que les cordeliers calomniaient.

Quelques jours après *S<sup>te</sup> Barbe* , à qui frère *Yetsfer* avait une grande dévotion , lui apparut : c'était un autre moine qui était *S<sup>te</sup> Barbe* ; elle lui dit qu'il était saint , et qu'il était chargé par la Vierge de la venger de la mauvaise doctrine des cordeliers.

Enfin la Vierge descendit elle-même par le plafond , avec deux anges ; elle lui commanda

d'annoncer qu'elle était née dans le péché originel , et que les cordeliers étaient les plus grands ennemis de son fils. Elle lui dit qu'elle voulait l'honorer des cinq plaies dont S<sup>te</sup> *Lucie* et S<sup>te</sup> *Catherine* avaient été favorisées.

La nuit suivante, les moines ayant fait boire au frère du vin mêlé d'opium , on lui perça les mains , les pieds et le côté. Il se réveilla tout en sang. On lui dit que la sainte Vierge lui avait imprimé les stigmates ; et en cet état on l'exposa sur l'autel à la vue du peuple.

Cependant , malgré son imbécillité , le pauvre frère , ayant cru reconnaître dans la sainte Vierge la voix du sous-prieur , commença à soupçonner l'imposture. Les moines n'hésitèrent pas à l'empoisonner : on lui donna , en le communiant , une hostie saupoudrée de sublimé corrosif. L'âcreté qu'il ressentit lui fit rejeter l'hostie ; aussitôt les moines le chargèrent de chaînes comme un sacrilège. Il promit pour sauver sa vie , et jura sur une hostie , qu'il ne révélerait jamais le secret. Au bout de quelque temps , ayant trouvé le moyen de s'évader , il alla tout déposer devant le magistrat. Le procès dura deux années , au bout desquelles quatre dominicains furent brûlés à la porte de Berne , le dernier mai 1509 , ancien style , après la condamnation prononcée par un évêque délégué de Rome.



Cette aventure inspira une horreur pour les moines , telle qu'elle devait la produire. On ne manqua pas d'en relever toutes les circonstances affreuses au commencement de la réforme. On oubliait que Rome même avait fait punir ce sacrilège par le plus grand supplice : on ne se souvenait que du sacrilège. Le peuple , qui en avait été témoin , croyait sans peine cette foule de profanations et de prestiges faits à prix d'argent , qu'on reprochait particulièrement aux ordres mendiants , et qu'on imputait à toute l'Eglise. Si ceux qui tenaient encore pour le culte romain objectaient que le siège de Rome n'était pas responsable des crimes commis par les moines , on leur mettait devant les yeux les attentats dont plusieurs papes s'étaient souillés. Rien n'est plus aisé que de rendre un corps entier odieux , en détaillant les crimes de ses membres.

Le sénat de Berne et celui de Zurich avaient donné une religion au peuple , mais à Bâle ce fut le peuple qui contraignit le sénat à la recevoir. Il y avait déjà alors treize cantons suisses : Lucerne , et quatre des plus petits et des plus pauvres , Zug , Schwitz , Uri , Undervald , étant demeurés attachés à la communion romaine , commencèrent la guerre civile contre les autres. Ce fut la première guerre de religion entre les catholiques et les réformés. Le

curé *Zuingle* se mit à la tête de l'armée protestante. Il fut tué dans le combat , regardé <sup>1531.</sup> comme un saint martyr par son parti , et comme un hérétique détestable par le parti opposé : les catholiques vainqueurs firent écarteler son corps par le bourreau , et le jetèrent ensuite dans les flammes. Ce sont-là les préludes des fureurs auxquelles on s'emporta depuis.

Ce fameux *Zuingle*, en établissant sa secte , avait paru plus zélé pour la liberté que pour le christianisme. Il croyait qu'il suffisait d'être vertueux pour être heureux dans l'autre vie , et que *Caton* et *S<sup>t</sup> Paul* , *Numa* et *Abraham* jouissaient de la même béatitude. Ce sentiment est devenu celui d'une infinité de savans modérés. Ils ont pensé qu'il était abominable de regarder le père de la nature comme le tyran de presque tout le genre humain , et le bienfaiteur de quelques personnes dans quelques petites contrées. Ces savans se sont trompés , sans doute ; mais qu'il est humain de se tromper ainsi !

La religion de *Zuingle* s'appela depuis le *calvinisme*. *Calvin* lui donna son nom , comme *Améric Vespuce* donna le sien au nouveau monde découvert par *Colomb*. Voilà en peu <sup>1531.</sup> d'années trois églises nouvelles ; celle de *Luther*, celle de *Zuingle*, celle d'Angleterre , détachées du centre de l'union , et se gouvernant par

elles-mêmes. Celle de France , sans jamais rompre avec le chef , était encore regardée à Rome comme un membre séparé sur bien des articles , comme sur la supériorité des conciles , sur la faillibilité du premier pontife , sur quelques droits de l'épiscopat , sur le pouvoir des légats , sur la nomination aux bénéfices , sur les tributs que Rome exigeait.

La grande société chrétienne ressemblait en un point aux empires profanes , qui furent dans leurs commencemens des républiques pauvres. Ces républiques devinrent , avec le temps de riches monarchies ; et ces monarchies perdirent quelques provinces qui redevinrent républiques.

## C H A P I T R E C X X X .

*Progrès du luthéranisme en Suède , en Danemarck , et en Allemagne.*

**L**E Danemarck et toute la Suède embrassaient le luthéranisme , appelé *la religion évangélique*.  
 1523. Les Suédois , en secouant le joug des évêques de la communion romaine , écoutèrent sur-tout les motifs de la vengeance. Opprimés long-temps par quelques évêques , et sur-tout par les archevêques d'Upsal , primats du royaume ,

ils étaient encore indignés de la barbarie commise , il n'y avait que trois ans , par le dernier archevêque , nommé *Troll*. Cet archevêque , ministre et complice de *Christiern II*, surnommé le *Néron du Nord*, tyran du Danemarck et de la Suède , était un monstre de cruauté , non moins abominable que *Christiern* ; il avait obtenu une bulle du pape contre le sénat de Stockholm , qui s'était opposé à ses déprédations , aussi-bien qu'à l'usurpation de *Christiern* ; mais tout ayant été apaisé , les deux tyrans , *Christiern* et l'archevêque , ayant juré sur l'hostie d'oublier le passé , le roi invita à souper dans son palais deux évêques , tout le sénat , et quatre-vingt-quatorze seigneurs. Toutes les tables étaient servies : on était dans la sécurité et dans la joie , lorsque *Christiern* et l'archevêque sortirent de table. Ils rentrèrent un moment après , mais suivis de satellites et de bourreaux : l'archevêque , la bulle du pape à la main , fit massacrer tous les convives. On fendit le ventre au grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem , et on lui arracha le cœur.

Cette fête de deux tyrans fut terminée par la boucherie qu'on fit de plus de six cents citoyens , sans distinction d'âge ni de sexe.

Les deux monstres , qui devaient périr par le supplice du grand prieur de Saint-Jean ,

moururent, à la vérité, dans leur lit; mais l'archevêque après avoir été bleffé dans un combat, et *Christiern* après avoir été détrôné. Le fameux *Gustave Vasa*, comme nous l'avons dit en parlant de la Suède, délivra sa patrie 1523. du tyran; et les quatre Etats du royaume lui ayant décerné la couronne, il ne tarda pas à exterminer une religion dont on avait abusé pour commettre de si exécrables crimes.

Le luthéranisme fut donc bientôt établi, sans aucune contradiction, dans la Suède et dans le Danemarck, immédiatement après que le tyran eut été chassé de ses deux Etats.

*Luther* se voyait l'apôtre du Nord, et jouissait en paix de sa gloire. Dès l'an 1525, les Etats de Saxe, de Brunswick, de Hesse, les villes de Strasbourg et de Francfort embrassaient sa doctrine.

Il est certain que l'Eglise romaine avait besoin de réforme; le pape *Adrien*, successeur de *Léon X*, l'avouait lui-même. Il n'est pas moins certain que s'il n'y avait pas eu dans le monde chrétien une autorité qui fixât le sens de l'écriture et les dogmes de la religion, il y aurait autant de sectes que d'hommes qui sauraient lire. Car enfin le divin législateur n'a daigné rien écrire; ses disciples ont dit très-peu de choses, et ils les ont dites d'une manière qu'il est quelquefois très-difficile d'entendre par soi-

même ; presque chaque mot peut susciter une querelle : mais aussi une puissance qui aurait le droit de commander toujours aux hommes au nom de DIEU, abuserait bientôt d'un tel pouvoir. Le genre humain s'est trouvé souvent dans la religion comme dans le gouvernement, entre la tyrannie et l'anarchie, prêt à tomber dans l'un de ces deux gouffres. (1)

Les réformateurs d'Allemagne, qui voulaient suivre l'évangile mot à mot, donnèrent un nouveau spectacle quelques années après : ils dispensèrent d'une loi reconnue, laquelle semblait ne devoir plus recevoir d'atteinte ; c'est la loi de n'avoir qu'une femme, loi positive sur laquelle paraît fondée le repos des

(1) L'anarchie en politique est un grand mal, parce qu'il est important au bonheur commun que la force publique se réunisse pour la protection du droit de chacun ; au contraire l'anarchie dans la religion non-seulement est différente, mais elle est même presque nécessaire au repos public. Il est difficile que deux sectes rivales subsistent sans causer de troubles, et presque impossible que deux cents sectes en puissent causer jamais. La tolérance absolue, la destruction de toute juridiction ecclésiastique, de toute influence du clergé sur les actes civils, sont les seuls moyens d'assurer la tranquillité.

D'ailleurs il faut observer que le droit d'examiner ce qu'on doit croire, et de professer ce qu'on croit, est un droit naturel qu'aucune puissance ne peut limiter sans tyrannie, et que personne ne peut attaquer sans violer les premières lois de la conscience.

Tout homme de bonne foi, qui raisonnerait juste, ne pourrait proposer une loi d'intolérance sans poser pour premier principe que la religion n'est et ne peut jamais être qu'un établissement politique. Aussi compte-t-on, parmi les auteurs de l'intolérance, plus d'hypocrites encore que de fanatiques.

Etats et des familles dans toute la chrétienté; mais loi quelquefois funeste, et qui peut avoir besoin d'exception, comme tant d'autres lois. Il est des cas où l'intérêt même des familles et sur-tout l'intérêt de l'Etat, demandent qu'on épouse une seconde femme, du vivant de la première, quand cette première ne peut donner un héritier nécessaire. La loi naturelle alors se joint au bien public, et le but du mariage étant d'avoir des enfans, il paraît contradictoire de refuser l'unique moyen qui mène à ce but.

*Grégoire II*  
permet  
autrefois  
d'avoir  
deux  
femmes.

Il ne s'est trouvé qu'un seul pape qui ait écouté cette loi naturelle, c'est *Grégoire II*, qui, dans sa célèbre décrétale de l'an 726, déclara *que quand un homme a une épouse infirme, incapable des fonctions conjugales, il peut en prendre une seconde, pourvu qu'il ait soin de la première.* *Luther* alla beaucoup plus loin que le pape *Grégoire II*. *Philippe le magnanime*, landgrave de Hesse, voulut du vivant de sa femme, *Christine de Saxe*, qui n'était point infirme, et dont il avait des enfans, épouser une jeune demoiselle, nommée *Catherine de Saal*, dont il était amoureux. Ce qui est peut-être plus étrange, c'est qu'il paraît, par les pièces originales concernant cette affaire, qu'il entra de la délicatesse de conscience dans le dessein de ce prince. C'est un des grands exemples de

la faiblesse de l'esprit humain. Cet homme, d'ailleurs sage et politique, semblait croire sincèrement qu'avec la permission de *Luther* et de ses compagnons, il pouvait transgresser une loi qu'il reconnaissait. Il représenta donc à ces chefs de son Eglise que sa femme, la princesse de Saxe, *était laide, sentait mauvais, et s'enivrait souvent*. Ensuite il avoue avec naïveté, dans sa requête, qu'il est tombé très-souvent dans la *fornication*, et que son tempérament lui rend le plaisir nécessaire; mais ce qui n'est pas si naïf, il fait sentir adroitement à ses docteurs que s'ils ne veulent pas lui donner la dispense dont il a besoin, il pourrait bien la demander au pape.

*Philippe, landgrave de Hesse, demande à Luther permission d'avoir deux femmes.*

*Luther* assembla un petit synode dans Wittemberg, composé de six réformateurs; ils sentaient qu'ils allaient choquer une loi reçue dans leur parti même. La loi naturelle parlait seule en faveur du landgrave; la nature lui avait donné au nombre de trois ce qu'elle ne donne d'ordinaire aux autres qu'au nombre de deux; mais il n'apporte point cette raison physique dans sa requête.

La décrétale de *Grégoire II*, qui permet deux femmes, n'était point en vigueur, et n'autorise personne. Les exemples que plusieurs rois chrétiens, et sur-tout les rois goths, avaient donnés autrefois de la polygamie,

*Remarques sur la polygamie.*



n'étaient regardés par tous les chrétiens que comme des abus. Si l'empereur *Valentinien* l'ancien épousa *Justine*, du vivant de *Severa*, sa femme ; si plusieurs rois francs eurent deux ou trois femmes à la fois, le temps en avait presque effacé le souvenir. Le synode de *Wittemberg* ne regardait pas le mariage comme un sacrement, mais comme un contrat civil : il disait que la discipline de l'Eglise admet le divorce, quoique l'évangile le défende ; il disait que l'évangile n'ordonne pas expressément la monogamie : mais enfin il voyait si clairement le scandale, qu'il le déroba autant qu'il put aux yeux du public. La permission de la polygamie fut signée ; la concubine fut épousée du consentement même de la légitime épouse. Ce que, depuis *Grégoire*, jamais n'avaient osé les papes, dont *Luther* attaquait le pouvoir excessif, il le fit sans aucun pouvoir. Sa dispense fut secrète ; mais le temps révèle tous les secrets de cette nature. Si cet exemple n'a guère eu d'imitateurs, c'est qu'il est rare qu'un homme puisse conserver chez soi deux femmes dont la rivalité ferait une guerre domestique continuelle, et rendrait trois personnes malheureuses.

*Cowper*, chancelier d'Angleterre, du temps de *Charles II*, épousa secrètement une seconde femme, avec le consentement de la première ;

il fit un petit livre en faveur de la polygamie, et vécut heureusement avec ses deux épouses; mais ces cas font très-rares.

La loi qui permet la pluralité des femmes aux Orientaux, est de toutes les lois la moins en vigueur chez les particuliers. On a des concubines; mais il n'y a pas à Constantinople quatre turcs qui aient plusieurs épouses. (a)

Si les nouveautés n'avaient apporté que ces scandales paisibles, le monde eût été trop heureux; mais l'Allemagne fut un théâtre de scènes plus tragiques.

## CHAPITRE CXXXI.

### *Des anabaptistes.*

DEUX fanatiques, nommés *Storck* et *Muncer*, nés en Saxe, se servirent de quelques passages de l'Écriture, qui insinuent qu'on n'est point disciple de CHRIST sans être inspiré; ils prétendirent l'être.

Ce sont les premiers enthousiastes dont on ait ouï parler dans ces temps-là; ils voulaient qu'on rebaptisât les enfans, parce que le CHRIST avait été baptisé étant adulte: c'est ce qui leur procura le nom d'*anabaptistes*. Ils

(a) Voyez le Dictionnaire philosophique.

se dirent inspirés et envoyés pour réformer la communion romaine et la luthérienne, et pour faire périr quiconque s'opposerait à leur évangile, se fondant sur ces paroles : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.*

Egalité  
prêchée :  
source des  
plus hor-  
ribles  
massacres.

*Luther* avait réussi à faire soulever les princes, les seigneurs, les magistrats, contre le pape et les évêques. *Muncer* souleva les payfans contre tous ceux-ci. Lui et ses disciples s'adressèrent aux habitans des campagnes en Suabe, en Misnie, dans la Thuringe, dans la Franconie. Ils développèrent cette vérité dangereuse qui est dans tous les cœurs, c'est que les hommes sont nés égaux, et que si les papes avaient traité les princes en sujets, les seigneurs traitaient les payfans en bêtes. A la vérité le manifeste de ces sauvages au nom des hommes qui cultivent la terre aurait été signé par *Licurgue*; ils demandaient qu'on ne levât sur eux que les dixmes des grains; qu'une partie fût employée au soulagement des pauvres; qu'on leur permît la chasse et la pêche pour se nourrir; que l'air et l'eau fussent libres; qu'on modérât leurs corvées; qu'on leur laissât du bois pour se chauffer. Ils réclamaient les droits du genre humain; mais ils les soutinrent en bêtes féroces.

Les cruautés que nous avons vu exercées par les communes de France, et en Angleterre,

du temps des rois *Charles VI* et *Henri V*, se renouvelèrent en Allemagne, et furent plus violentes par l'esprit du fanatisme. *Muncer* s'empare de *Mulhausen* en Thuringe en prêchant l'égalité; et fait porter à ses pieds l'argent des habitans en prêchant le défintéressement. Les payfans se soulèvent de la Saxe 1525. jusqu'en *Alsace*: Ils massacrent les gentilshommes qu'ils rencontrent; ils égorgent une fille bâtarde de l'empereur *Maximilien I*. Ce qui est très-remarquable, c'est qu'à l'exemple des anciens esclaves révoltés, qui se sentant incapables de gouverner, choisirent pour leur roi le seul de leurs maîtres échappé au carnage, ces payfans mirent à leur tête un gentilhomme.

Ils ravagèrent tous les endroits où ils pénétrèrent depuis la Saxe jusqu'en Allemagne; mais bientôt ils eurent le sort de tous les attroupemens qui n'ont pas un chef habile: après avoir fait des maux affreux, ces troupes furent exterminées par des troupes régulières. *Muncer*, qui avait voulu s'ériger en *Mahomet*, 1525. périt à *Mulhausen* sur l'échafaud. *Luther*, qui n'avait point eu de part à ces emportemens, mais qui en était pourtant malgré lui le premier principe, puisque le premier il avait franchi la barrière de la soumission, ne perdit rien de son crédit, et n'en fut pas moins le prophète de sa patrie.

## CHAPITRE CXXXII.

*Suite du luthéranisme et de l'anabaptisme.*

Progrès  
des réfor-  
mateurs.

1529. IL n'était plus possible à l'empereur *Charles-Quint*, ni à son frère *Ferdinand*, d'arrêter le progrès des réformateurs. En vain la diète de Spire fit des articles modérés de pacification. Quatorze villes et plusieurs princes protestèrent contre cet édit de Spire : ce fut cette protestation qui fit donner depuis à tous les ennemis de Rome le nom de *protestans*. Luthériens, zuingliens, œcolampadiens, carlostadiens, calvinistes, presbytériens, puritains, haute Eglise anglicane, petite Eglise anglicane ; tous sont désignés aujourd'hui sous ce nom. C'est une république immense, composée de factions diverses, qui se réunissent toutes contre Rome leur ennemie commune.

1530. Les luthériens présentèrent leur confession de foi dans Augsbourg ; et c'est cette confession qui devint leur bouffole : le tiers de l'Allemagne y adhéra ; les princes de ce parti se liguaient déjà contre l'autorité de *Charles-Quint*, ainsi que contre Rome ; mais le sang ne coulait point encore dans l'Empire pour la cause de *Luther* ; il n'y eut que les anabaptistes qui, toujours transportés de leur

rage

rage aveugle , et peu intimidés par l'exemple de leur chef *Muncer* , désolèrent l'Allemagne au nom de DIEU. Le fanatisme n'avait point encore produit dans le monde une fureur pareille ; tous ces payfans , qui se croyaient prophètes , et qui ne savaient rien de l'écriture , sinon qu'il faut massacrer sans pitié les ennemis du Seigneur , se rendirent les plus forts en Westphalie , qui était alors la patrie de la stupidité : ils s'emparèrent de la ville de Munster , dont ils chassèrent l'évêque. Ils voulaient d'abord établir la théocratie des juifs , et être gouvernés par DIEU seul : mais un nommé *Matthieu* , leur principal prophète , ayant été tué , un garçon tailleur , nommé *Jean de Leyde* , né à Leyde en Hollande , assura que DIEU lui était apparu , et l'avait nommé roi : il le dit , et le fit croire. 1534.

La pompe de son couronnement fut magnifique. On voit encore de la monnaie qu'il fit frapper ; ses armoiries étaient deux épées dans la même position que les clefs du pape. Monarque et prophète à la fois , il fit partir douze apôtres qui allèrent annoncer son règne dans toute la basse Allemagne. Pour lui , à l'exemple des rois d'Israël , il voulut avoir plusieurs femmes , et en épousa jusqu'à dix à la fois. L'une d'elles ayant parlé contre son autorité , il lui trancha la tête en présence des autres

*Jean de Leyde*, garçon tailleur, prophète et roi.

Il a dix femmes.

qui, soit par crainte, soit par fanatisme, dansèrent avec lui autour du cadavre de leur compagne.

1536. Ce roi prophète eut une vertu qui n'est pas rare chez les bandits et chez les tyrans, la valeur : il défendit Munster contre son évêque, *Valdec*, avec un courage intrépide pendant une année entière ; et dans les extrémités où le réduisait la famine, il refusa tout accommodement. Enfin il fut pris, les armes à la main, par une trahison des siens. Sa captivité ne lui ôta rien de son orgueil inébranlable. L'évêque lui ayant demandé comment il avait osé se faire roi, le prisonnier lui demanda à son tour de quel droit l'évêque osait être seigneur temporel : J'ai été élu par mon chapitre, dit le prélat ; et moi par DIEU même, reprit *Jean de Leyde*. L'évêque, après l'avoir quelque temps montré de ville en ville, comme on fait voir un monstre, le fit tenailler avec des tenailles ardentes. L'enthousiasme anabaptiste ne fut point éteint par le supplice que ce roi et ses complices subirent. Leurs frères des Pays-Bas furent sur le point de surprendre Amsterdam. On extermina ce qu'on trouva de conjurés : et dans ce temps-là, tout ce qu'on rencontrait d'anabaptistes dans les Provinces-Unies était traité comme les Hollandais l'avaient été par les Espagnols ; on les noyait, on les étranglait, on les brûlait ;

Il est tenaillé et brûlé.

conjurés ou non , tumultueux ou paisibles , on courut par-tout sur eux dans toute la basse Allemagne comme sur des monstres dont il fallait purger la terre.

Cependant la secte subsiste assez nombreuse, cimentée du sang des profélytes , qu'ils appellent *martyrs* , mais entièrement différente de ce qu'elle était dans son origine : les successeurs de ces fanatiques sanguinaires sont les plus paisibles de tous les hommes , occupés de leurs manufactures et de leur négoce , laborieux , charitables. Il n'y a point d'exemple d'un si grand changement : mais comme ils ne font aucune figure dans le monde , on ne daigne pas s'apercevoir s'ils sont changés ou non , s'ils sont méchans ou vertueux.

Anabaptistes devenus paisibles et irréprochables.

Ce qui a changé leurs mœurs , c'est qu'ils se sont rangés au parti des unitaires , c'est-à-dire , de ceux qui ne reconnaissent qu'un seul DIEU , et qui , en révérançant le CHRIST , vivent sans beaucoup de dogmes , et sans aucune dispute ; hommes condamnés dans toutes les autres communions , et vivans en paix au milieu d'elles. Ainsi ils ont été le contraire des chrétiens : ceux-ci furent d'abord des frères paisibles , souffrans et cachés ; et enfin des scélérats absurdes et barbares. Les anabaptistes commencèrent par la barbarie , et ont fini par la douceur et la sagesse.



## C H A P I T R E C X X X I I I ,

*De Genève , et de Calvin.*

Belle méthode de réforme. **A**UTANT que les anabaptistes méritaient qu'on sonnât le tocsin sur eux de tous les coins de l'Europe , autant les protestans devinrent recommandables aux yeux des peuples , par la manière dont leur réforme s'établit en plusieurs lieux. Les magistrats de Genève firent soutenir des thèses pendant tout le mois de juin 1535. On invita les catholiques et les protestans de tous les pays à venir y disputer : quatre secrétaires rédigèrent par écrit tout ce qui se dit d'essentiel pour et contre. Ensuite le grand conseil de la ville examina pendant deux mois le résultat des disputes. C'était ainsi à peu-près qu'on en avait usé à Zurich et à Berne , mais moins juridiquement et avec moins de maturité et d'appareil. Enfin le conseil proscrivit la religion romaine ; et l'on voit encore aujourd'hui dans l'hôtel-de-ville cette inscription gravée sur une plaque d'airain : *En mémoire de la grâce que DIEU nous a faite d'avoir secoué le joug de l'antechrist , aboli la superstition , et recouvré notre liberté.*

Les Gênévois recouvrèrent en effet leur vraie liberté. L'évêque qui disputait le droit

de souveraineté sur Genève au duc de Savoie et au peuple, à l'exemple de tant de prélats allemands, fut obligé de fuir et d'abandonner le gouvernement aux citoyens. Il y avait depuis long-temps deux partis dans la ville, celui des protestans et celui des romains. Les protestans s'appelaient *egnots*, du mot *eidgnossen*, *alliés par serment*. Les *egnots* qui triomphèrent attirèrent à eux une partie de la faction opposée, et chassèrent le reste. De-là vient que les réformés de France eurent le nom d'*egnots* ou d'*huguenots*; terme dont la plupart des écrivains français inventèrent depuis de vaines origines.

Cette réforme sur-tout opposa la sévérité des mœurs aux scandales que donnaient alors les catholiques. Il y avait, sous la protection de l'évêque, comme prince de Genève, des lieux publics de débauche établis dans la ville; les filles légalement prostituées payaient une taxe au prélat; le magistrat élisait tous les ans la reine du B., comme on parlait alors, afin que toutes choses se passassent en règle et avec décence. On aurait pu excuser en quelque sorte ces débauches, en disant qu'alors il était plus difficile qu'aujourd'hui de séduire les femmes mariées ou leurs filles; mais il régnait des dissolutions plus révoltantes: car après qu'on eut aboli les couvens dans Genève,

on trouva des chemins secrets qui donnaient entrée aux cordeliers dans des couvens de filles. On découvrit à Laufanne dans la chapelle de l'évêque, derrière l'autel, une petite porte qui conduisait par un chemin souterrain chez des religieuses du voisinage, et cette porte existe encore.

La religion de Genève n'était pas absolument celle des Suisses ; mais la différence était peu de chose ; et jamais leur communion n'en a été altérée. Le fameux *Calvin*, que nous regardons comme l'apôtre de Genève, n'eut aucune part à ce changement : il se retira quelque temps après dans cette ville, mais il en fut d'abord exclus, parce que sa doctrine ne s'accordait pas en tout avec la dominante ; il y retourna ensuite, et s'y érigea en pape des protestans.

Son nom propre était *Chauvin*. Il était né à Noyon, en 1509. Il savait du latin, du grec, et de la mauvaise philosophie de son temps. Il écrivait mieux que *Luther*, et parlait plus mal : tous deux laborieux et austères, mais durs et emportés ; tous deux brûlant de l'ardeur de se signaler et d'obtenir cette domination sur les esprits qui flatte tant l'amour propre, et qui d'un théologien fait une espèce de conquérant. ( 1 )

( 1 ) *Luther* eut plutôt un caractère violent qu'un caractère dur. Il fut emporté dans sa conduite, dans ses écrits, dans

Les catholiques peu instruits, qui savent en général que *Luther*, *Zuingle*, *Calvin* se marièrent, que *Luther* fut obligé de permettre deux femmes au landgrave de Hesse, pensent que ces fondateurs s'influèrent par des séductions flatteuses, et qu'ils ôtèrent aux hommes un joug pesant, pour leur en donner un trop léger : mais c'est tout le contraire. Ils avaient des mœurs farouches : leurs discours respiraient le fiel. S'ils condamnèrent le célibat des prêtres, s'ils ouvrirent les portes des couvens, c'était pour changer en couvens la société humaine. Les jeux, les spectacles furent défendus chez les réformés. Genève, pendant plus de cent ans, n'a pas souffert chez elle un instrument de musique. Ils proscrivirent la confession auriculaire, mais ils la voulurent publique : dans la Suisse, dans l'Ecosse, à Genève, elle l'a été ainsi que la pénitence. On ne réussit guère chez les hommes, du moins jusqu'aujourd'hui, en ne leur proposant que le facile et le simple : le maître le plus dur est le plus suivi ; ils ôtaient aux hommes le libre arbitre, et l'on courait à eux. Ni *Luther*, ni *Calvin*,

Réformateurs austères et non débauchés, au moins pour la plupart.

ses discours ; mais on ne lui reproche aucune action cruelle. On assure que malgré la fureur théologique qui règne dans ses ouvrages il était un bon homme dans son intérieur, d'un caractère franc, d'une société paisible : sa haine pour les sacramentaires se bornait à les chasser des universités et du ministère, et c'est bien peu de chose pour le siècle où il a vécu.

ni les autres ne s'entendirent sur l'eucharistie ; l'un , ainsi que je l'ai déjà dit , voyait DIEU dans le pain et dans le vin , comme du feu dans un fer ardent ; l'autre comme le pigeon dans lequel était le Saint-Esprit. *Calvin* se brouilla d'abord avec ceux de Genève qui communiaient avec du pain levé ; il voulait du pain azyme. Il se réfugia à Strasbourg ; car il ne pouvait retourner en France , où les bûchers étaient alors allumés ; et où *François I* laissait brûler les protestans , tandis qu'il faisait alliance avec ceux d'Allemagne. S'étant marié à Strasbourg avec la veuve d'un anabaptiste , il retourna enfin à Genève , et communiant avec du pain levé comme les autres , il y acquit autant de crédit que *Luther* en avait en Saxe.

Il régla les dogmes et la discipline que suivent tous ceux que nous appelons *calvinistes*, en Hollande , en Suisse , en Angleterre , et qui ont si long-temps partagé la France. Ce fut lui qui établit les synodes , les consistoires , les diacres ; qui régla la forme des prières et des prêches : il institua même une juridiction consistoriale , avec droit d'excommunication.

Sa religion est conforme à l'esprit républicain , et cependant *Calvin* avait l'esprit tyrannique.

On en peut juger par la persécution qu'il suscita contre *Castalion* , homme plus savant  
que

que lui , que sa jalousie fit chasser de Genève ; et par la mort cruelle dont il fit périr long-temps après le malheureux *Michel Servet*.

## C H A P I T R E C X X X I V .

### *De Calvin et de Servet.*

**M**ICHEL SERVET, de Villanueva en Aragon, très-savant médecin, méritait de jouir d'une gloire paisible, pour avoir, long-temps avant *Harvey*, découvert la circulation du sang ; mais il négligea un art utile pour des sciences dangereuses : il traita de la préfiguration du CHRIST dans le verbe, de la vision de DIEU, de la substance des anges, de la manducation supérieure : il adoptait en partie les anciens dogmes soutenus par *Sabellius*, par *Eusèbe*, par *Arius*, qui dominèrent dans l'Orient, et qui furent embrassés au seizième siècle par *Lelio Socini*, reçus ensuite en Pologne, en Angleterre, en Hollande.

Pour se faire une idée des sentimens très-peu connus de cet homme que sa mort barbare a seule rendu célèbre, il suffira peut-être de rapporter ce passage de son quatrième livre de la trinité. *Comme le germe de la génération était en DIEU, avant que le fils de DIEU fût fait réellement,*

*Essai sur les mœurs, &c. Tome IV. \* B b*

*ainsi le créateur a voulu que cet ordre fût observé dans toutes les générations. La semence substantielle du CHRIST, et toutes les causes séminales et formes archétypes étant véritablement en DIEU, &c. En lisant ces paroles on croit lire Origène; et, au mot de CHRIST près, on croit lire Platon que les premiers théologiens chrétiens regardèrent comme leur maître.*

*Servet* était de si bonne foi dans sa métaphysique obscure, que de Vienne en Dauphiné, où il séjourna quelque temps, il écrivit à *Calvin* sur la trinité. Ils disputèrent par lettres. De la dispute, *Calvin* passa aux injures; et des injures, à cette haine théologique, la plus implacable de toutes les haines. *Calvin* eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que *Servet* faisait imprimer secrètement. Il les envoya à Lyon avec les lettres qu'il avait reçues de lui : action qui suffirait pour le déshonorer à jamais dans la société ; car ce qu'on appelle l'esprit de la société, est plus honnête et plus sévère que tous les synodes. *Calvin* fit accuser *Servet* par un émissaire : quel rôle pour un apôtre ! *Servet*, qui savait qu'en France on brûlait sans pitié tout novateur, s'enfuit tandis qu'on lui faisait son procès. Il passe malheureusement par Genève ; *Calvin* le fait, le dénonce, le fait arrêter à l'enseigne *de la rose*, lorsqu'il était prêt d'en partir. On le dépouilla

de quatre-vingt-dix-sept pièces d'or, d'une chaîne d'or et de six bagues. Il était sans doute contre le droit des gens d'emprisonner un étranger qui n'avait commis aucun délit dans la ville ; mais aussi Genève avait une loi qu'on devrait imiter. Cette loi ordonne que le délateur se mette en prison avec l'accusé. *Calvin* fit la dénonciation par un de ses disciples qui lui servait de domestique.

Ce même *Jean Calvin* avait avant ce temps-là prêché la tolérance ; on voit ces propres mots dans une de ses lettres imprimées : „ En cas que quelqu'un soit hétérodoxe, et qu'il fasse scrupule de se servir des mots *trinité* et *personne*, &c. nous ne croyons pas que ce soit une raison pour rejeter cet homme ; nous devons le supporter, sans le chasser de l'Eglise, et sans l'exposer à aucune censure comme un hérétique. „

Mais *Jean Calvin* changea d'avis dès qu'il se livra à la fureur de sa haine théologique ; il demandait la tolérance dont il avait besoin pour lui en France, et il s'armait de l'intolérance à Genève. *Calvin*, après le supplice de *Servet*, publia un livre dans lequel il prétendit prouver qu'il fallait punir les hérétiques.

Quand son ennemi fut aux fers, il lui prodigua les injures et les mauvais traitemens



que font les lâches quand ils font maîtres. Enfin , à force de presser les juges , d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait , de crier et de faire crier que DIEU demandait l'exécution de *Michel Servet* , il le fit brûler vif , et jouit de son supplice , lui qui , s'il eût mis le pied en France , eût été brûlé lui-même ; lui qui avait élevé si fortement sa voix contre les persécutions.

Cette barbarie d'ailleurs qui s'autorisait du nom de justice pouvait être regardée comme une insulte aux droits des nations : un espagnol qui passait par une ville étrangère était-il justiciable de cette ville , pour avoir publié ses sentimens , sans avoir dogmatisé ni dans cette ville ni dans aucun lieu de sa dépendance ?

Ce qui augmente encore l'indignation et la pitié , c'est que *Servet* , dans ses ouvrages publiés , reconnaît nettement la divinité éternelle de JESUS-CHRIST ; il déclara dans le cours de son procès qu'il était fortement persuadé que JESUS-CHRIST était le fils de DIEU , engendré de toute éternité du Père , et conçu par le S<sup>t</sup> Esprit dans le sein de la vierge *Marie*. *Calvin* pour le perdre produisit quelques lettres secrètes de cet infortuné , écrites long-temps auparavant à ses amis en termes hasardés.

Cette catastrophe déplorable n'arriva qu'en 1553 , dix-huit ans après que Genève eut rendu son arrêt contre la religion romaine ; mais je la place ici pour mieux faire connaître le caractère de *Calvin* , qui devint l'apôtre de Genève et des réformés de France. Il semble aujourd'hui qu'on fasse amende honorable aux cendres de *Servet* : de savans pasteurs des églises protestantes , et même les plus grands philosophes , ont embrassé ses sentimens et ceux de *Socin*. Ils ont encore été plus loin qu'eux : leur religion est l'adoration d'un DIEU par la médiation du CHRIST. Nous ne faisons ici que rapporter les faits et les opinions , sans entrer dans aucune controverse , sans disputer contre personne , respectant ce que nous devons respecter , et uniquement attachés à la fidélité de l'histoire.

Le dernier trait au portrait de *Calvin* peut se tirer d'une lettre de sa main , qui se conserve encore au château de la Bastie-Roland près de Montelimar : elle est adressée au marquis de *Poët* , grand chambellan du roi de Navarre , et datée du 30 septembre 1561.

» Honneur , gloire et richesses seront la  
 » récompense de vos peines ; sur-tout ne  
 » faites faute de défaire le pays de ces zélés  
 » faquins qui excitent les peuples à se bander  
 » contre nous. Pareils monstres doivent être

„ étouffés , comme j'ai fait de *Michel Servet* ,  
 „ espagnol. „

*Jean Calvin* avait usurpé un tel empire dans la ville de Genève , où il fut d'abord reçu avec tant de difficulté , qu'un jour ayant su que la femme du capitaine-général ( qui fut ensuite premier syndic ) avait dansé après souper avec sa famille et quelques amis , il la força de paraître en personne devant le consistoire pour y reconnaître sa faute ; et que *Pierre Ameaux* , conseiller d'Etat , accusé d'avoir mal parlé de *Calvin* , d'avoir dit qu'il était un très-méchant homme , qu'il n'était qu'un picard , et qu'il prêchait une fausse doctrine , fut condamné ( quoiqu'il demandât grâce ) à faire amende honorable , en chemise , la tête nue , la torche au poing , par toute la ville.

Les vices des hommes tiennent souvent à des vertus. Cette dureté de *Calvin* était jointe au plus grand défintéressement : il ne laissa pour tout bien en mourant que la valeur de cent vingt écus d'or. Son travail infatigable abrégea ses jours , mais lui donna un nom célèbre et un grand crédit.

*Luther*  
 aussi vio-  
 lent que  
*Calvin*.

Il y a des lettres de *Luther* , qui ne respirent pas un esprit plus pacifique et plus charitable que celles de *Calvin*. Les catholiques ne peuvent comprendre que les protestans

reconnaissent de tels apôtres : les protestans répondent qu'ils n'invoquent point ceux qui ont servi à établir leur réforme , qu'ils ne font ni *luthériens* ni *zuingliens* ni *calvinistes* ; qu'ils croient suivre les dogmes de la primitive Eglise ; qu'ils ne canonisent point les passions de *Luther* et de *Calvin* ; et que la dureté de leur caractère ne doit pas plus décrier leurs opinions dans l'esprit des réformés , que les mœurs d'*Alexandre VI* et de *Léon X*, et les barbaries des persécutions , ne font tort à la religion romaine dans l'esprit des catholiques.

Cette réponse est sage , et la modération semble aujourd'hui prendre dans les deux partis opposés la place des anciennes fureurs. Si le même esprit sanguinaire avait toujours présidé à la religion , l'Europe ferait un vaste cimetière. L'esprit de philosophie a enfin émouffé les glaives. Faut-il qu'on ait éprouvé plus de deux cents ans de frénésie pour arriver à des jours de repos ?

Ces secouffes , qui par les événemens des guerres remirent tant de biens d'Eglise entre les mains des séculiers , n'enrichirent pas les théologiens promoteurs de ces guerres. Ils eurent le sort de ceux qui sonnent la charge et qui ne partagent point les dépouilles. Les pasteurs des églises protestantes avaient si hautement élevé leurs voix contre les richesses du

clergé qu'ils s'imposèrent à eux-mêmes la bienfaisance de ne pas recueillir ce qu'ils condamnaient ; et presque tous les souverains les astreignirent à cette bienfaisance. Ils voulurent dominer en France, et ils y eurent en effet un très-grand crédit ; mais ils y ont fini enfin par en être chassés, avec défense d'y reparaitre, sous peine d'être pendus. Par-tout où leur religion s'est établie, leur pouvoir a été restreint à la longue dans des bornes étroites par les princes, ou par les magistrats de républiques.

Les pasteurs calvinistes et luthériens ont eu par-tout des appointemens qui ne leur ont pas permis de luxe. Les revenus des monastères ont été mis presque par-tout entre les mains de l'Etat, et appliqués à des hôpitaux. Il n'est resté de riches évêques protestans en Allemagne que ceux de Lubeck et d'Osnabruk, dont les revenus n'ont pas été distraits. Vous verrez, en continuant de jeter les yeux sur les suites de cette révolution, l'accord bizarre, mais pacifique, par lequel le traité de Westphalie a rendu cet évêché d'Osnabruk alternativement catholique et luthérien. La réforme en Angleterre a été plus favorable au clergé anglican qu'elle ne l'a été en Allemagne, en Suisse, et dans les Pays-Bas aux luthériens et aux calvinistes. Tous les évêchés

font considérables dans la Grande-Bretagne; tous les bénéfices y donnent de quoi vivre honnêtement. Les curés de la campagne y sont plus à leur aise qu'en France: l'État et les séculiers n'y ont profité que de l'abolissement des monastères. Il y a des quartiers entiers à Londres qui ne formaient autrefois qu'un seul couvent, et qui sont peuplés aujourd'hui d'un très-grand nombre de familles. En général toute nation qui a converti les couvens à l'usage public y a beaucoup gagné, sans que personne y ait perdu : car en effet on n'ôte rien à une société qui n'existe plus. On ne fit tort qu'aux possesseurs passagers que l'on dépouillait, et ils n'ont point laissé de descendans qui puissent se plaindre; et si ce fut une injustice d'un jour, elle a produit un bien pour des siècles.

Il est arrivé enfin par différentes révolutions que l'Eglise latine a perdu plus de la moitié de l'Europe chrétienne, qu'elle avait eue presque toute entière en divers temps : car outre le pays immense qui s'étend de Constantinople jusqu'à Corfou, et jusqu'à la mer de Naples, elle n'a plus ni la Suède ni la Norwège ni le Danemarck; la moitié de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Hollande, les trois quarts de la Suisse se sont séparés d'elle. Le pouvoir du siège de

Rome a bien plus perdu encore : il ne s'est véritablement conservé que dans les pays immédiatement soumis au pape.

Cependant, avant qu'on pût poser tant de limites, et qu'on parvînt même à mettre quelque ordre dans la confusion, les deux partis catholique et luthérien mettaient alors l'Allemagne en feu. Déjà la religion qu'on nomme *évangélique* était établie, vers l'an 1555, dans vingt-quatre villes impériales, et dans dix-huit petites provinces de l'Empire. Les luthériens voulaient abaisser la puissance de *Charles-Quint*, et il prétendait les détruire. On faisait des ligues; on donnait des batailles. Mais il faut suivre ici ces révolutions de l'esprit humain en fait de religion, et voir comment s'établit l'Eglise anglicane, et comment fut déchirée l'Eglise de France.

## C H A P I T R E C X X X V.

*Du roi Henri VIII. De la révolution de la religion en Angleterre.*

**O**N fait que l'Angleterre se sépara du pape, parce que le roi *Henri VIII* fut amoureux. Ce que n'avaient pu ni le *denier de St Pierre*, ni les réserves, ni les provisions, ni les annates, ni les collectes et les ventes des indulgences,

ni cinq cents années d'exactions toujours combattues par les lois des parlemens et par les murmures des peuples, un amour passager l'exécuta, ou du moins en fut la cause. La première pierre qu'on jeta suffit pour renverser ce grand monument dès long-temps ébranlé par la haine publique.

*Henri VIII*, homme voluptueux, fougueux et opiniâtre dans tous ses desirs, eut parmi beaucoup de maîtresses *Anne de Boulen*, fille d'un gentilhomme de son royaume. Cette fille, d'un enjouement et d'une liberté qui promettait tout, eut pourtant l'adresse de ne se pas abandonner entièrement, et d'irriter la passion du roi, qui résolut d'en faire sa femme.

Amours  
de  
*Henri VIII*  
origine de  
la réfor-  
me.

Il était marié depuis dix-huit ans à *Catherine d'Espagne*, fille de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, et tante de *Charles-Quint*, de laquelle il avait eu trois enfans, et dont il lui restait encore la princesse *Marie*, qui fut depuis reine d'Angleterre. Comment faire un divorce? comment casser son mariage avec une femme telle que *Catherine d'Espagne*, à laquelle on ne pouvait reprocher ni stérilité ni mauvaise conduite, ni même cette humeur qui accompagne si souvent la vertu des femmes? Ayant d'abord épousé le prince *Artur*, frère aîné de *Henri VIII*, et l'ayant perdu au bout de quelques mois,

Il veut  
faire casser  
son maria-  
ge par le  
pape.



*Henri VII* l'avait fiancée à son second fils *Henri*, avec la dispense du pape *Jules II*, et ce *Henri VIII*, après la mort de son père, l'avait solennellement épousée. Il eut long-temps après un bâtard d'une maîtresse nommée *Blunt*. Il ne sentait alors que des dégoûts de son mariage, et point de scrupules ; mais quand il aima éperdument *Anne de Boulen*, et qu'il ne put venir à bout de jouir d'elle sans l'épouser, alors il eut des remords de conscience, et trembla d'avoir offensé DIEU dix-huit ans avec sa femme. Ce prince, soumis encore aux papes, sollicita *Clément VII* de casser la bulle de *Jules II*, et de déclarer son mariage avec la tante de *Charles-Quint* contraire aux lois divines et humaines.

Le pape  
n'osé.

*Clément VII*, bâtard de *Julien de Médicis*, venait de voir Rome saccagée par l'armée de *Charles-Quint*. Ayant ensuite fait à peine la paix avec l'empereur, il craignit toujours que ce prince ne le fît déposer pour sa bâtardise. Il craignait encore plus qu'on ne le déclarât simoniaque, et qu'on ne produisît le fatal billet qu'il avait fait au cardinal *Colonne* ; billet par lequel il lui promettait des biens et des honneurs, s'il parvenait au pontificat par la faveur de sa voix et de ses bons offices.

Il ne pouvait déclarer la tante de l'empereur concubine, et mettre les enfans de cette

femme, si long-temps légitime, au rang des bâtards. D'ailleurs un pape ne pouvait guère avouer que son prédécesseur n'avait pas été en droit de donner une dispense : il aurait fappé lui-même les fondemens de la grandeur pontificale, en avouant qu'il y avait des lois que les papes ne pouvaient enfreindre.

*Louis XII* avait fait, il est vrai, dissoudre son mariage ; mais le cas était bien différent. Il n'avait point eu d'enfans de sa femme ; et le pape *Alexandre VI*, qui ordonna ce divorce, était lié d'intérêt avec *Louis XII*.

*François I*, roi de France, devenu par son second mariage neveu de *Catherine d'Espagne*, soutint à Rome le parti de *Henri VIII*, comme son allié, et sur-tout comme ennemi de *Charles-Quint*, devenu si redoutable. Le pape, pressé entre l'empereur et ces deux rois, et qui écrivait qu'il était entre l'enclume et le marteau, négocia, temporisa, promit, se rétracta, espéra que l'amour de *Henri VIII* durerait moins qu'une négociation italienne : il se trompa. Le monarque anglais, qui était malheureusement théologien, fit servir la théologie à son amour. Lui et tous les docteurs de son parti avaient recours au Lévitique, qui défend de révéler la turpitude de la femme de son frère, et d'épouser la sœur de sa femme. Les Etats chrétiens ont long-temps manqué, et manquent

Lévitique  
et Deuté-  
ronome  
appoin-  
tés, con-  
traires.

encore de bonnes lois positives. Leur jurisprudence encore gothique en plusieurs points, composée des anciennes coutumes de cinq cents petits tyrans, a recours souvent aux lois romaines et à celles des Hébreux, comme un homme égaré qui demande sa route : ils vont chercher dans le code du peuple juif les règles de leurs tribunaux.

Mais si on voulait suivre les lois matrimoniales des Hébreux, il faudrait donc les suivre en tout ; il faudrait condamner à la mort celui qui approche de sa femme quand elle a ses règles, et se soumettre à beaucoup de commandemens qui ne sont faits ni pour nos climats ni pour nos mœurs ni pour la loi nouvelle.

Ce n'est-là que la moindre partie de l'abus où l'on se jetait en jugeant le mariage de *Henri* par le Lévitique. On se dissimulait que dans ces mêmes livres, où DIEU semble, selon nos faibles lumières, commander quelquefois les contraires pour exercer l'obéissance humaine, il était non-seulement permis par le Deutéronome, mais prdonné d'épouser la veuve de son frère quand elle n'avait point d'enfans ; que la veuve était en droit de sommer son beau-frère d'exécuter cette loi ; et que sur son refus elle devait lui jeter un soulier à la tête.

On oubliait encore que, si les lois juives

défendaient à un frère d'épouser sa propre sœur, cette défense même n'était pas absolue; témoin la *Thamar*, fille de *David*, qui, avant d'être violée par son frère *Ammon*, lui dit en propres mots: *Mon frère, ne me faites pas des sottises, vous passeriez pour un fou: demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas.* C'est ainsi que les lois sont presque toujours contradictoires. Mais il était plus étrange encore de vouloir gouverner l'île d'Angleterre par les coutumes de la Judée.

C'était un spectacle curieux et rare de voir d'un côté le roi d'Angleterre solliciter les universités de l'Europe d'être favorables à son amour, de l'autre l'empereur presser leurs décisions en faveur de sa tante, et le roi de France au milieu d'eux soutenir la loi du Lévitique contre celle du Deutéronome, pour rendre *Charles-Quint* et *Henri VIII* irréconciliables. L'empereur donnait les bénéfices aux docteurs italiens qui écrivaient sur la validité du mariage de *Catherine*, *Henri VIII* payait par-tout les avis des docteurs qui se déclaraient pour lui. Le temps a découvert ces mystères: on a vu dans les comptes d'un agent secret de ce roi, nommé *Crouk*: - *A un religieux servite, un écu; à deux de l'observance, deux écus; au prieur de S<sup>t</sup> Jean, quinze écus; au prédicateur Jean Marino, vingt écus.* On voit que le prix

Décisions  
de doc-  
teurs  
achetées.

1530,  
2 juillet.

était différent selon le crédit du suffrage. Cet acheteur de décisions théologiques s'excusait en protestant qu'il n'avait jamais marchandé, et que jamais il n'avait donné l'argent qu'après la signature. Enfin les universités de France, et sur-tout la Sorbonne, décidèrent que le mariage de *Henri* avec *Catherine d'Espagne* n'était point légitime, et que le pape n'avait pas le droit de dispenser de la loi du Lévitique.

Les agens de *Henri VIII*, allèrent jusqu'à se munir des suffrages des rabbins : ceux-ci avouèrent qu'à la vérité le Deutéronome ordonnait qu'on épousât la veuve de son frère ; mais ils dirent que cette loi n'était que pour la Palestine, et que le Lévitique devait être observé en Angleterre. Les universités et les rabbins des pays autrichiens pensaient tout autrement ; mais *Henri* ne les consulta pas : jamais les théologiens ne firent voir tant de démençe et tant de bassesse.

Muni des approbations qui ne lui avaient pas coûté cher, pressé par sa maîtresse, lassé des subterfuges du pape, soutenu de son clergé, autorisé par les universités, et maître de son parlement, encouragé encore par

1533. *François I*, *Henri* fait casser son mariage par une sentence de *Cranmer*, archevêque de Cantorbéri. La reine ayant soutenu ses droits avec fermeté, mais avec modestie, et ayant décliné

cette

cette juridiction sans donner des armes contre elle par des plaintes trop amères , retirée à la campagne , laissa son lit et son trône à sa rivale. Cette maîtresse , déjà grosse de deux mois quand elle fut déclarée femme et reine , fit son entrée dans Londres avec une pompe autant au-dessus de la magnificence ordinaire , que sa fortune passée était au-dessous de sa dignité présente.

Le pape *Clément VII* ne put alors se dispenser d'accorder à *Charles-Quint* outragé , et aux prérogatives du saint-siège , une bulle contre *Henri VIII*. Mais le pape par cette bulle perdit le royaume d'Angleterre. *Henri* , presqu'au même temps , se fait déclarer par son clergé chef suprême de l'Eglise anglaise. Son parlement lui confirme ce titre , et abolit toute l'autorité du pape , ses annates , son denier de *S<sup>t</sup> Pierre* , les provisions des bénéfices. Les peuples prêtèrent avec alégresse un nouveau serment au roi , qu'on appela *le serment de suprématie*. Tout le crédit du pape , si puissant pendant tant de siècles , tomba en un instant sans contradiction , malgré le désespoir des ordres religieux.

Pape  
excom-  
munié  
*Henri* , et  
perd l'An-  
gleterre.  
1534.

Ceux qui prétendaient que dans un grand royaume on ne pouvait rompre avec le pape sans danger , virent qu'un seul coup pouvait renverser ce colosse vénérable , dont la tête

était d'or, et dont les pieds étaient d'argile. En effet, les droits par lesquels la cour de Rome avait vexé long-temps les Anglais n'étaient fondés que sur ce qu'on voulait bien être rançonné; et dès qu'on ne voulut plus l'être, on sentit qu'un pouvoir qui n'est pas fondé sur la force n'est rien par lui-même.

Fraudes des moines dé-couvertes. Le roi se fit donner par son parlement les annates que prenaient les papes. Il créa six évêchés nouveaux; il fit faire en son nom la visite des couvens. On voit encore les procès-verbaux de quelques débauches scandaleuses, qu'on eut soin d'exagérer; de quelques faux miracles, dont on se servait dans plus d'un couvent pour exciter la piété et pour attirer les offrandes. On brûla dans le marché de Londres plusieurs statues de bois que des moines faisaient mouvoir par des ressorts.

1535.

Moines abolis. Mais, parmi ces instrumens de fraude, le peuple ne vit qu'avec une horreur douloureuse brûler les restes de *S<sup>t</sup> Thomas de Cantorberi*, que l'Angleterre révérait. Le roi s'en appropriâ la châsse enrichie de pierreries. S'il reprochait aux moines leurs extorsions, il les mettait bien en droit de l'accuser de rapine. Tous les couvens furent supprimés. On assigna des retraites aux vieux religieux qui ne pouvaient retourner dans le monde, une pension aux autres. Leurs rentes furent mises dans la

main du roi. Il y avait, au calcul de *Burnet*, pour cent soixante mille livres sterling de revenu. Le mobilier, l'argent comptant, étaient considérables. De ces dépouilles, *Henri* fonda 1536. ses six nouveaux évêchés et un collège, récompensa quelques serviteurs, et convertit le reste à son usage.

Ce même roi qui avait foutenu de sa plume l'autorité du pape contre *Luther*, devenait ainsi un ennemi irréconciliable de Rome. Mais ce zèle, qu'il avait si hautement montré contre les opinions de cet hérésiarque réformateur, fut une des raisons qui le retinrent sur le dogme, quand il eut changé la discipline.

Il voulut bien être le rival du pape, mais non *luthérien* ou *sacramentaire*. L'invocation des saints ne fut point abolie, mais restreinte. Il fit lire l'écriture en langue vulgaire ; mais il ne voulut pas qu'on allât plus avant. Ce fut un crime capital de croire au pape ; c'en fut un d'être protestant. Il fit brûler dans la même place ceux qui parlaient pour le pontife, et ceux qui se déclaraient de la réforme d'Allemagne.

Le célèbre *Morus*, qui avait été grand chancelier, et un évêque nommé *Fisher*, qui refusèrent de prêter serment de suprématie, c'est-à-dire, de reconnaître *Henri VIII* pour le pape d'Angleterre, furent condamnés par le parlement à perdre la tête, selon la rigueur

Chancelier, cardinal, évêque, exécutés.



de la loi nouvellement portée ; car c'était toujours avec le glaive de la loi que *Henri VIII* fe fait périr quiconque résistait.

Presque tous les historiens , et sur-tout ceux de la communion romaine , se sont accordés à regarder ce *Thomas More* ou *Morus*, comme un homme vertueux , comme une victime des lois , comme un sage rempli de clémence et de bonté , ainsi que de doctrine : mais la vérité est que c'était un superstitieux et un barbare persécuteur. Il avait , un an avant son supplice , fait venir chez lui un avocat , nommé *Bainham* , accusé de favoriser les opinions des luthériens ; et l'ayant fait battre de verges en sa présence , l'ayant ensuite fait conduire à la tour , où il fut témoin des tortures qu'il lui fit subir , il l'avait enfin fait brûler vif dans la place de *Shmitfield*. Plusieurs autres malheureux avaient péri dans les flammes par des arrêts principalement émanés de ce chancelier qu'on nous peint comme un homme si doux et si tolérant. C'était pour de telles cruautés qu'il méritait le dernier supplice , et non pas pour avoir nié la nouvelle suprématie de *Henri VIII*. Il mourut en plaisantant : il eût mieux valu avoir un caractère plus sérieux et moins barbare.

Le pape *Paul III* , successeur de *Clément VII*, crut sauver la vie à l'évêque *Fisher* , pendant

qu'on instruisait son procès , en lui envoyant le chapeau de cardinal : il ne fit que donner au roi le plaisir de faire périr un cardinal sur l'échafaud. La tête du cardinal *Polus* ou de *la Pole* , qui était à Rome , fut mise à prix. Le roi fit périr par la main du bourreau la mère de ce cardinal , sans respecter ni la vieilleffe ni le sang royal dont elle était , et tout cela parce qu'on lui contestait sa qualité de pape anglais.

Un jour , le roi sachant qu'il y avait à Londres un *sacramentaire* assez habile , nommé *Lambert* , voulut se donner la gloire de disputer contre lui dans une grande assemblée convoquée à Westminster. La fin de la dispute fut que le roi lui donna le choix d'être de son avis , ou d'être pendu : *Lambert* eut le courage de choisir le dernier parti ; et le roi eut la lâche cruauté de le faire exécuter. Les évêques d'Angleterre étaient encore catholiques en renonçant à la juridiction du pape ; et ils étaient si animés contre les hérétiques que , lorsqu'ils les avaient condamnés au feu , ils accordaient quarante jours d'indulgence à quiconque apportait du bois au bûcher.

Tous ces meurtres se faisaient par l'autorité du parlement. Ce masque de justice , plus odieux peut-être que l'oppression qui brave les lois , fut pourtant ce qui prévint les

guerres civiles. Il n'y eut que quelques séditions dans les provinces. Londres tremblante fut tranquille; tant *Henri VIII* adroit et terrible avait su se rendre absolu.

Sa volonté faisait toutes les lois; et ces lois, par lesquelles on jugeait les hommes, étaient si imparfaites qu'on pouvait alors condamner à mort un accusé sans avoir deux témoins contre lui. Ce ne fut que sous le règne d'*Edouard VI*, que les Anglais décernèrent, à l'exemple des autres nations, qu'il faut deux témoins pour faire condamner un coupable.

La reine, *Anne de Boulen* jouissait de son triomphe à l'ombre de l'autorité du roi. On prétend que les partisans secrets de Rome conjurèrent sa perte, dans l'espérance que si le roi se séparait d'elle, la fille de *Catherine d'Espagne* hériterait du royaume, et rétablirait la religion abolie pour sa rivale. Le complot réussit au-delà de ce qu'on espérait: le roi amoureux de *Jeanne de Seymour*, fille d'honneur de la reine, reçut avidement ce qu'on lui dit contre sa femme. Toutes ses passions étaient extrêmes: il ne craignit point la honte d'accuser son épouse d'adultère dans la chambre des pairs. Ce parlement, qui ne fut jamais que l'instrument des passions du roi, condamna la reine au supplice, sur des indices

fi légers qu'un citoyen, qui se brouillerait avec sa femme pour si peu de chose, passerait pour un homme injuste. On fit trancher la tête à son frère, qu'on supposait avoir commis un inceste avec elle, sans qu'on en eût la moindre preuve. On fit mourir deux hommes qui lui avaient dit un jour de ces choses flatteuses qu'on dit à toutes les femmes, et qu'une reine vertueuse peut entendre quand l'enjouement de son esprit permet quelque liberté à ses courtisans. On pendit un musicien qu'on avait engagé à déposer qu'il avait eu ses faveurs, et qui ne lui fut jamais confronté. La lettre que cette malheureuse reine écrivit à son mari avant d'aller à l'échafaud, paraît un grand témoignage de son innocence et de son courage. *Vous m'avez toujours élevée, dit-elle; de simple demoiselle vous me fites marquise, de marquise reine, et de reine vous voulez aujourd'hui me faire sainte.* Enfin Anne de Boulen passa du trône à l'échafaud par la jalousie d'un mari qui ne l'aimait plus. Ce ne fut pas la vingtième tête couronnée qui périt tragiquement en Angleterre, mais ce fut la première qui mourut par la main du bourreau. Le tyran (on ne peut lui donner un autre nom) fit encore un divorce avec sa femme avant de la faire mourir, et par-là déclara bâtarde sa fille *Elisabeth*, comme il avait déclaré bâtarde sa première fille *Marie*.

Dès le lendemain même de l'exécution de la reine, il épousa *Jeanne de Seymour*, qui mourut l'année suivante, après lui avoir donné un fils.

1539. *Henri* passe bientôt à de nouvelles noces avec *Anne de Clèves*, séduit par un portrait que le fameux peintre *Holbens* avait fait de cette princesse. Mais quand il la vit, il la trouva si différente de ce portrait qu'au bout de six mois il se résolut à un troisième divorce. Il dit à son clergé qu'en épousant *Anne de Clèves*, il n'avait pas donné un consentement intérieur à son mariage. On ne peut avoir l'audace d'alléguer une telle raison que quand on est sûr que ceux à qui on la donne auront la lâcheté de la trouver bonne. Les bornes de la justice et de la honte étaient passées depuis long-temps. Le clergé et le parlement donnèrent la sentence de divorce. Il épousa une cinquième femme : c'est *Catherine Howard*, l'une de ses sujettes. Tout autre se fût lassé d'exposer sans cesse au public la honte vraie ou fautive de sa maison. Mais *Henri* ayant appris que la reine, avant son mariage, avait eu des amans, fit encore trancher la tête à cette reine pour une faute passée qu'il devait ignorer, et qui ne méritait aucune peine lorsqu'elle fut commise.

Souillé de trois divorces, et du sang de  
deux

deux épouses , il fit porter une loi dont la honte , la cruauté , le ridicule , l'impossibilité dans l'exécution sont égales ; c'est que tout homme qui sera instruit d'une galanterie de la reine doit l'accuser sous peine de haute trahison ; et que toute fille qui épouse un roi d'Angleterre , et n'est pas vierge , doit le déclarer sous la même peine.

Lois aussi tyranniques que ridicules.

La plaisanterie ( si on pouvait plaisanter dans une telle cour ) disait qu'il fallait que le roi épousât une veuve : aussi en épousa-t-il une dans la personne de *Catherine Parr* , sa sixième femme. Elle fut prête de subir le sort d'*Anne de Boulen* et de *Catherine Howard* , non pour ses galanteries , mais parce qu'elle fut quelquefois d'un autre avis que le roi sur les matières de théologie. 1543.

Quelques souverains , qui ont changé la religion de leurs Etats , ont été des tyrans , parce que la contradiction et la révolte font naître la cruauté. *Henri VIII* était cruel par son caractère ; tyran dans le gouvernement , dans la religion , dans sa famille. Il mourut dans son lit ; et *Henri VI* , le plus doux des princes , avait été détrôné , emprisonné , assassiné. 1545.

On vit dans sa dernière maladie un effet singulier du pouvoir qu'ont les lois en Angleterre jusqu'à ce qu'elles soient abrogées ;

*Essai sur les mœurs, &c.* Tome IV. \* D d

et combien on s'est tenu dans tous les temps à la lettre plutôt qu'à l'esprit de ces lois. Personne n'osait avertir *Henri* de sa fin prochaine, parce qu'il avait fait statuer quelques années auparavant par le parlement que c'était un crime de haute trahison de prédire la mort du souverain. Cette loi, aussi cruelle qu'inepte, ne pouvait être fondée sur les troubles que la succession entraînerait, puisque cette succession était réglée en faveur du prince *Edouard* : elle n'était que le fruit de la tyrannie de *Henri VIII*, de sa crainte de la mort, et de l'opinion où les peuples étaient encore qu'il y a un art de connaître l'avenir.

## CHAPITRE CXXXVI.

### *Suite de la religion d'Angleterre.*

**S**ous le barbare et capricieux *Henri VIII*, les Anglais ne savaient encore de quelle religion ils devaient être. Le luthéranisme, le puritanisme, l'ancienne religion romaine partageaient et troublaient les esprits que la raison n'éclairait pas encore. Ce conflit d'opinions et de cultes bouleversait les têtes, s'il ne subvertissait pas l'Etat. Chacun examinait, chacun raisonnait, et ce furent les premières

semences de cette philosophie hardie , qui se déploya long-temps après sous *Charles II* et sous ses successeurs.

Déjà même , quoique le scepticisme eût peu de partisans en Angleterre , et qu'on ne disputât que pour savoir sous quel maître on devait s'égarer , il y eut dans le grand parlement convoqué par *Henri* , des esprits mâles qui déclarèrent hautement qu'il ne fallait croire ni à l'Eglise de Rome ni aux sectes de *Luther* et de *Zuingle*. Le célèbre lord *Herbert* nous a conservé le discours plus hardi d'un membre du parlement , lequel déclara que la prodigieuse multitude d'opinions théologiques qui s'étaient combattues dans tous les temps mettaient les hommes dans la nécessité de n'en croire aucune , et que la seule religion nécessaire était de croire un DIEU , et d'être juste. On l'écouta , on ne murmura pas , et on resta dans l'incertitude. 1529.

Sous le règne du jeune *Edouard VI* , fils de *Henri VIII* et de *Jeanne Seymour* , les Anglais furent protestans , parce que le prince et son conseil le furent , et que l'esprit de réforme avait jeté par-tout des racines. Cette église était alors un mélange de *sacramentaires* et de *luthériens* ; mais personne ne fut persécuté pour sa foi , hors deux pauvres femmes anabaptistes , que l'archevêque de Cantorbéri , *Cranmer* , qui



était luthérien , s'obstina à faire brûler , ne prévoyant pas qu'un jour il périrait par le même supplice. Le jeune roi ne voulait pas consentir à l'arrêt porté contre une de ces infortunées : il résista long-temps ; il signa en pleurant. Ce n'était pas assez de verser des larmes , il fallait ne pas signer : mais il n'était âgé que de quatorze ans , et ne pouvait avoir de volonté ferme ni dans le mal ni dans le bien.

Anabaptistes anglais , différens de ceux d'Allemagne.

Ceux que l'on appelait alors anabaptistes en Angleterre , sont les pères de ces quakers pacifiques , dont la religion a été tant tournée en ridicule , et dont on a été forcé de respecter les mœurs. Ils ressembloient très-peu par les dogmes , et encore moins par leur conduite , à ces anabaptistes d'Allemagne , ramas d'hommes rustiques et féroces que nous avons vus pousser les fureurs d'un fanatisme sauvage aussi loin que peut aller la nature humaine abandonnée à elle-même. Les anabaptistes anglais n'avaient point encore de corps de doctrine arrêté ; aucune secte établie populairement n'en peut jamais avoir qu'à la longue ; mais ce qui est très-extraordinaire , c'est que se croyant chrétiens , et ne se piquant nullement de philosophie , ils n'étaient réellement que des déistes ; car ils ne reconnoissaient JESUS-CHRIST que comme un

homme à qui DIEU avait daigné donner des lumières plus pures qu'à ses contemporains. Les plus savans d'entre eux prétendaient que le terme de FILS DE DIEU ne signifie chez les hébreux qu'*homme de bien*, comme *fil de Satan* ou de *Bérial*, ne veut dire que *méchant homme*. La plupart des dogmes, disaient-ils, qu'on a tirés de l'écriture, sont des subtilités de philosophie dont on a enveloppé des vérités simples et naturelles. Ils ne reconnaissaient ni l'histoire de la chute de l'homme, ni le mystère de la Sainte-Trinité, ni par conséquent celui de l'incarnation. Le baptême des enfans était absolument rejeté chez eux; ils en conféraient un nouveau aux adultes: plusieurs mêmes ne regardaient le baptême que comme une ancienne ablution orientale adoptée par les juifs, renouvelée par S<sup>t</sup> *Jean-Baptiste*, et que le CHRIST ne mit jamais en usage avec aucun de ses disciples. C'est en cela sur-tout qu'ils ressemblèrent le plus aux quakers qui sont venus après eux, et c'est principalement leur aversion pour le baptême des enfans qui leur fit donner par le peuple le nom d'*anabaptistes*. Ils pensaient suivre l'évangile à la lettre, et en mourant pour leur secte ils croyaient mourir pour le christianisme; bien différens en cela des théistes ou des déicoles, qui établirent plus que

jamais leurs opinions secrètes au milieu de tant de sectes publiques.

Déistes  
très-nom-  
breux  
dans toute  
la terre.

Ceux-ci plus attachés à *Platon* qu'à JESUS-CHRIST, plus philosophes que chrétiens, fatigués de tant de disputes malheureuses, rejetèrent témérairement la révélation divine dont les hommes avaient trop abusé, et l'autorité ecclésiastique dont on avait abusé encore davantage. Ils étaient répandus dans toute l'Europe, et se font multipliés depuis à un excès prodigieux, mais sans jamais établir ni secte ni société, sans s'élever contre aucune puissance. C'est la seule religion sur la terre qui n'ait jamais eu d'assemblée, celle dans laquelle on a le moins écrit, celle qui a été la plus paisible; elle s'est étendue par-tout sans aucune communication. Composée originellement de philosophes qui, en suivant trop leurs lumières naturelles, et sans s'instruire mutuellement, se font tous égarés d'une manière uniforme; passant ensuite dans l'ordre mitoyen de ceux qui vivent dans le loisir attaché à une fortune bornée, elle est montée depuis chez les grands de tous les pays, et elle a rarement descendu chez le peuple. L'Angleterre a été de tous les pays du monde celui où cette religion, ou plutôt cette philosophie, a jeté avec le temps les racines les plus profondes et les plus étendues. Elle y

a pénétré même chez quelques artisans , et jusque dans les campagnes. Le peuple de cette île est le seul qui ait commencé à penser par lui-même ; mais le nombre de ces philosophes agrestes est très-petit , et le sera toujours : le travail des mains ne s'accorde point avec le raisonnement , et le commun peuple en général n'use ni n'abuse guère de son esprit.

Un athéisme funeste , qui est le contraire du théisme , naquit encore dans presque toute l'Europe de ces divisions théologiques. On prétend qu'alors il y avait plus d'athées en Italie qu'ailleurs. Ce ne furent pas les querelles de doctrine qui conduisirent les philosophes italiens à cet excès ; ce furent les désordres dans lesquels presque toutes les cours , et celle de Rome , étaient tombées. Si on lit avec attention plusieurs écrits italiens de ces temps-là , on verra que leurs auteurs , trop frappés du débordement des crimes dont ils parlaient , ne reconnaissaient point l'Être suprême dont la providence permet ces crimes , et pensaient comme *Lucrece* pensait dans des temps non moins malheureux. Cette opinion pernicieuse s'établit chez les grands en Angleterre et en France ; elle eut peu de cours dans l'Allemagne et dans le Nord , et il n'est pas à craindre qu'elle fasse jamais de grands

Athées  
en petit  
nombre.

progrès. La vraie philosophie, la morale, l'intérêt de la société, l'ont presque anéantie; mais alors elle s'établissait par les guerres de religion; et des chefs de parti devenus athées conduisaient une multitude d'enthousiastes. (1)

1553. *Edouard VI* mourut dans ces temps funestes, n'ayant encore pu donner que des espérances. Il avait déclaré, en mourant, héritière du

(1) Si l'on entend par athée un homme qui, rejetant toute religion particulière, ne connaît pas la religion naturelle, il y en a eu un grand nombre dans tous les temps. Ils ont été communs parmi les hommes puissans de tous les pays, et sur-tout parmi les prêtres de toutes les religions. Le monde a été, sans interruption, la proie de scélérats imbécilles qui croyaient tout, dirigés par des scélérats hypocrites qui ne croyaient rien. Cette espèce d'athéisme osa se montrer presque ouvertement en Italie, vers le seizième siècle: c'est alors qu'on imagina d'ériger l'hypocrisie et le mensonge en système de morale, et d'établir que la croyance des fables religieuses est un frein salutaire pour la méchanceté humaine; et, à la honte de la raison, ce système a encore des partisans.

Quant aux philosophes qui nient l'existence d'un Etre suprême, ou n'admettent qu'un Dieu indifférent aux actions des hommes, et ne punissant le crime que par ses suites naturelles, la crainte et le remords; et aux sceptiques qui, laissant à l'écart ces questions insolubles et dès-lors indifférentes, se sont bornés à enseigner une morale naturelle, ils ont été très-communs dans la Grèce, dans Rome; et ils commencent à le devenir parmi nous. Mais ces philosophes ne sont pas dangereux. Le crime est une bête féroce que la religion enchaîne ou excite à son gré; la raison seule peut l'étouffer dès sa naissance.

Observons cependant avec quel soin M. de *Voltaire* saisit toutes les occasions d'annoncer aux hommes un Dieu vengeur des crimes; et apprenons à connaître la bonne foi des *seigneurs* de libelles, qui l'ont accusé de détruire les fondemens de la morale, et qui l'ont fait croire à force de le répéter.

royaume, sa cousine *Jeanne Gray*, descendante de *Henri VII*, au préjudice de *Marie*, sa sœur, fille de *Henri VIII* et de *Catherine d'Espagne*. *Jeanne Gray* fut proclamée à Londres; mais le parti et le droit de *Marie* l'emportèrent. A peine y eut-il une guerre. *Marie* enferma sa rivale dans la tour avec la princesse *Elisabeth*, qui régna depuis avec tant de gloire.

Beaucoup plus de sang fut répandu par les bourreaux que par les soldats. Le père, le beau-père, l'époux de *Jeanne Gray*, elle-même enfin, furent condamnés à perdre la tête. Voilà la troisième reine expirant en Angleterre par le dernier supplice. Elle n'avait que dix-sept ans. On l'avait forcée à recevoir la couronne. Tout parlait en sa faveur; et *Marie* devait craindre l'exemple trop fréquent de passer du trône à l'échafaud. Mais rien ne la retint; elle était aussi cruelle que *Henri VIII*. Sombre et tranquille dans ses barbaries, autant que *Henri* son père était emporté, elle eut un autre genre de tyrannie.

*Marie*,  
tyran  
comme  
son père.

Attachée à la communion romaine, toujours irritée du divorce de sa mère, elle commença par convoquer, à force d'adresse et d'argent, une chambre des communes toute catholique. Les pairs, qui pour la plupart n'avaient de religion que celle du prince,

ne furent pas difficiles à gagner. Il arriva en matière de religion ce qu'on avait vu en politique dans les guerres de la *rose blanche* et de la *rose rouge*. Le parlement avait condamné tour-à-tour les *Yorck* et les *Lancastre*. Il poursuivit sous *Henri VIII* les protestans ; il les encouragea sous *Edouard VI* ; il les brûla sous *Marie*. On a demandé souvent pourquoi ce supplice horrible du feu est chez les chrétiens le châtement de ceux qui ne pensent pas comme l'Eglise dominante, tandis que les plus grands crimes sont punis d'une mort plus douce. L'évêque *Burnet* en donne pour raison que comme on croyait les hérétiques condamnés à être brûlés éternellement dans l'enfer, quoique leur corps n'y fût point avant la résurrection, on pensait imiter la justice divine en brûlant leurs corps sur la terre.

1553. L'archevêque de Cantorbéri, *Cranmer*, qui avait beaucoup servi *Henri VIII* dans son divorce, ne fut pas condamné pour ce dangereux service, mais pour être protestant. Il eut la faiblesse d'abjurer ; et *Marie* eut la satisfaction de le faire brûler, après l'avoir déshonoré. Ce primat du royaume reprit son courage sur le bûcher. Il déclara qu'il mourait protestant, fit réellement ce qu'on a écrit, et probablement ce qu'on a feint de *Mutius Scevola*. Il plongea d'abord dans les flammes la main qui avait signé l'abjuration,

Action  
étonnan-  
te d'un  
évêque  
condam-  
né au feu.

et n'élança son corps dans le bûcher que quand sa main fut tombée. Action aussi intrépide et plus louable que celle qu'on attribue à *Mutius*. L'anglais se punissait d'avoir succombé à ce qui lui paraissait une faiblesse, et le romain d'avoir manqué un assassinat.

On compte environ huit cents personnes livrées aux flammes sous *Marie*. Une femme grosse accoucha dans le bûcher même. Quelques citoyens touchés de pitié arrachèrent l'enfant du feu. Le juge catholique l'y fit rejeter. En lisant ces actions abominables, croit-on être né parmi des hommes, ou parmi ces êtres qui nous sont représentés dans un gouffre de supplices, acharnés à y plonger le genre humain ?

De tous ceux que *Marie* fit exécuter vifs dans les flammes, il n'y en eut aucun qui fût accusé de révolte. La religion faisait tout. On laisse aux juifs l'exercice de leur loi ; on leur donne des privilèges, et les chrétiens livrent à la plus horrible mort d'autres chrétiens qui diffèrent d'eux sur quelques articles.

*Marie* mourut paisible, mais méprisée de son mari, *Philippe II*, et de ses sujets, qui lui reprochent encore la perte de Calais, laissant enfin une mémoire odieuse dans l'esprit de quiconque n'a pas l'ame d'un persécuteur. 1558.

A *Marie* catholique succéda *Elisabeth* protestante. Le parlement fut protestant ; la nation



entière le devint , et l'est encore. Alors la religion fut fixée. La liturgie qu'on avait ébauchée sous *Edouard VI* fut établie telle qu'elle est aujourd'hui ; la hiérarchie romaine , conservée avec bien moins de cérémonies que chez les catholiques , et un peu plus que chez les luthériens ; la confession permise et non ordonnée ; la créance que DIEU est dans l'eucharistie sans transsubstantiation ; c'est en général ce qui constitue la religion anglicane. La politique exigeait que la suprématie restât à la couronne. Une femme fut donc chef de l'Eglise.

*Elisabeth*  
ordonne  
qu'on ne  
prêche de  
six mois.

Cette femme avait plus d'esprit , et un meilleur esprit que *Henri VIII* son père , et que *Marie* sa sœur. Elle évita la persécution autant qu'ils l'avaient excitée. Comme elle vit à son avènement que les prédicateurs des deux partis étaient en chaire les trompettes de la discorde, elle ordonna qu'on ne prêchât de six mois sans une permission expresse signée d'elle , afin de préparer les esprits à la paix. Cette précaution nouvelle content ceux qui croyaient avoir le droit, et qui pouvaient avoir le talent d'émouvoir le peuple. Personne ne fut persécuté , ni même recherché pour sa croyance ; ( 2 ) maison

( 2 ) Il faut en excepter les anti-trinitaires. On en condamna plusieurs aux flammes sous son règne. Cette manière de les traiter était le seul point de discipline ecclésiastique sur lequel on fût alors d'accord en Europe : dans un siècle, on ne le fera plus que sur la tolérance.

pourfuivit févèrement felon la loi ceux qui violaient la loi , et qui troublaient l'Etat. Ce grand principe fi long-temps méconnu s'établit alors en Angleterre dans les esprits , que c'est à DIEU feul à juger les cœurs qui peuvent lui déplaire , et que c'est aux hommes à réprimer ceux qui s'élèvent contre le gouvernement établi par les hommes. Vous examinerez dans la fuite ce que vous devez penfer d'*Elifabeth* , et fur-tout ce que fut fa nation.

## C H A P I T R E C X X X V I I .

### *De la religion en Ecoffe.*

**L**A religion n'éprouva de troubles en Ecoffe que comme un reflux de ceux d'Angleterre. Vers l'an 1559 , quelques calviniftes s'étaient d'abord infinués dans le peuple , qu'il faut prefque toujours gagner le premier. Il eft de bonne foi ; il fe met lui-même la bride qu'on lui préfente ; jufqu'à ce qu'il vienne quelque homme puiffant qui la tienne , et qui s'en ferve à fon avantage.

Les évêques catholiques ne manquèrent pas d'abord de faire condamner au feu quelques hérétiques : c'était une chofe auffi en ufage en Europe , que de faire périr un voleur par la corde.

1559. Il arriva en Ecoſſe ce qui doit arriver dans tous les pays où il reſte de la liberté. Le ſupplice d'un vieux prêtre , que l'archevêque de *Saint-André* avait condamné au bûcher , ayant fait beaucoup de profélytes , on ſe ſervit de cette liberté pour répandre plus hardiment les nouveaux dogmes , et pour s'élever contre la cruauté de l'archevêque. Pluſieurs ſeigneurs firent en Ecoſſe, dans la minorité de la fameuſe reine *Marie Stuart* , ce que firent depuis ceux de France dans la minorité de *Charles IX*. Leur ambition attifa le feu que les diſputes de religion allumaient ; il y eut beaucoup de ſang répandu , comme ailleurs. Les Ecoſſais , qui étaient alors un des peuples les plus pauvres et les moins induſtrieux de l'Europe , auraient bien mieux fait de s'appliquer à fertilifer par leur travail leur terre ingrate et ſtérile , et à ſe procurer au moins par la pêche une ſubſiſtance qui leur manquait , que d'enſanglanter leur malheureux pays pour des opinions étrangères , et pour l'intérêt de quelques ambitieux. Ils ajoutèrent ce nouveau malheur à celui de l'indigence où ils étaient alors.

1559. La reine régente , mère de *Marie Stuart* , crut étouffer la réforme en feſant venir des troupes de France ; mais elle établit par cela même le changement qu'elle voulait empêcher. Le parlement d'Ecoſſe , indigné de voir le pays rempli

de soldats étrangers , obligea la régente de les renvoyer : il abolit la religion romaine , et établit la confession de foi de Genève.

*Marie Stuart* , veuve du roi de France , *François II* , princesse faible , née seulement pour l'amour , forcée par *Catherine de Médicis* , qui craignait sa beauté , de quitter la France et de retourner en Ecosse , ne trouva qu'une contrée malheureuse divisée par le fanatisme. Vous verrez comme elle augmenta par ses faiblesses les malheurs de son pays.

Le calvinisme enfin l'a emporté en Ecosse , malgré les évêques catholiques , et ensuite malgré les évêques anglicans. Il est aujourd'hui presque aboli en France , du moins il n'y est plus toléré. Tout a été révolution depuis le seizième siècle , en Ecosse , en Angleterre , en Allemagne , en Suède , en Danemarck , en Hollande , en Suisse et en France.

## CHAPITRE CXXXVIII.

*De la religion en France , sous François I  
et ses successeurs.*

LES Français depuis *Charles VII* étaient regardés à Rome comme des schismatiques ; à cause de la pragmatique sanction faite à Bourges , conformément aux décrets du concile de Bâle ,

ennemi de la papauté. Le plus grand objet de cette pragmatique était l'usage des élections parmi les ecclésiastiques, usage encourageant à la vertu et à la doctrine en de meilleurs temps, mais source de factions. Il était cher aux peuples par ces deux endroits. Il l'était aux esprits rigides, comme un reste de la primitive Eglise; aux universités, comme récompense de leurs travaux. Les papes cependant, malgré cette pragmatique qui abolissait les annates et les autres exactions, les recevaient presque toujours.

Exactions de Rome. *Fromenteau* nous dit que dans les dix-sept années du règne de *Louis XII*, ils tirèrent du diocèse de Paris la somme exorbitante de trois millions trois cents mille livres numéraires de ce temps-là.

Lorsque *François I* alla faire, en 1515, ses expéditions d'Italie, brillantes au commencement comme celles de *Charles VIII* et de *Louis XII*, et ensuite plus malheureuses encore, *Léon X*, qui s'était d'abord opposé à lui, en eut besoin, et lui fut nécessaire.

1515 et 1516. Le chancelier *Duprat*, qui fut depuis cardinal, fit avec les ministres de *Léon X*, ce fameux concordat par lequel on dit que le roi et le pape se donnèrent ce qui ne leur appartenait pas. Le roi obtint la nomination des bénéfices; et le pape eut, par un article secret, le revenu de la première année, en renonçant aux mandats,

mandats, aux réserves, aux expectatives, à la prévention, droits que Rome avait long-temps prétendus. Le pape, immédiatement après la signature du concordat, se réserva les annates par une bulle. L'université de Paris, qui perdait une de ses droits, s'en attribua un qu'à peine un parlement d'Angleterre pourrait prétendre : elle fit afficher une défense d'imprimer le concordat du roi, et de lui obéir. Cependant les universités ne sont pas si maltraitées par cet accord du roi et du pape, puisque la troisième partie des bénéfices leur est réservée, et qu'elles peuvent les impétrer pendant quatre mois de l'année, janvier, avril, juillet, et octobre, qu'on nomme les mois des *gradués*.

Concordat où le roi et le pape gagnent.

Le clergé, et sur-tout les chapitres, à qui on ôta le droit de nommer leurs évêques, en murmurèrent; l'espérance d'obtenir des bénéfices de la cour les apaisa. Le parlement, qui n'attendait pas de grâces de la cour, fut inébranlable dans sa fermeté à soutenir les anciens usages, et les libertés de l'Eglise gallicane, dont il était le conservateur; il résista respectueusement à plusieurs lettres de jussion; et enfin, forcé d'enregistrer le concordat, il protesta que c'était par le commandement du roi réitéré plusieurs fois. (a)

(a) Voyez l'Histoire du parlement.

Cependant le parlement dans ses remontrances, l'université dans ses plaintes, semblaient oublier un service essentiel que *François I* rendait à la nation en accordant les *annates* : elles avaient été payées avant lui sur un pied exorbitant, ainsi qu'en Angleterre : il les modéra ; elles ne montent pas aujourd'hui à quatre cents mille francs , année commune : mais enfin les vœux de toute la nation étaient qu'on ne payât point du tout d'*annates* à Rome.

Indignation universelle contre le concordat.

On souhaitait au moins un concordat semblable au concordat germanique. Les Allemands, toujours jaloux de leurs droits, avaient stipulé avec *Nicolas V* que l'élection canonique serait en vigueur dans toute l'Allemagne ; qu'on ne payerait point d'*annates* à Rome ; que seulement le pape pourrait nommer à certains canonicats pendant six mois de l'année, et que les pourvus payeraient au pape une somme dont on convint. Ces riches canonicats allemands étaient encore un grand abus aux yeux des jurisconsultes, et cette redevance à Rome une simonie. C'était, selon eux, un marché onéreux et scandaleux, de payer en Italie pour obtenir un revenu dans la Germanie et dans la Gaule. Ce trafic paraissait la honte de la religion ; et les calculateurs politiques faisaient voir que c'était une faute capitale en France d'envoyer tous les ans à Rome environ quatre cents mille

livres , dans un temps où l'on ne regagnait point par le commerce ce que l'on perdait par ce contrat pernicieux. Si le pape exigeait cet argent comme un tribut , il était odieux ; comme une aumône , elle était trop forte ; mais enfin aucun accord ne s'est jamais fait que pour de l'argent : reliques , indulgences , dispenses , bénéfices , tout a été vendu.

S'il fallait mettre ainsi la religion à l'encan , il valait mieux , sans doute , faire servir cette simonie au bien de l'Etat qu'au profit d'un évêque étranger qui , par le droit de la nature et des gens , n'était pas plus autorisé à recevoir la première année du revenu d'un bénéfice en France , que la première année du revenu de la Chine et des Indes.

Cet accord alors si révoltant se fit dans le temps qui précéda la rupture du Nord entier , de l'Angleterre et de la moitié de l'Allemagne avec le siège de Rome. Ce siège en devint bientôt plus odieux à la France , et la religion pouvait souffrir de la haine que Rome inspirait.

Tel fut long-temps le cri de tous les magistrats , de tous les chapitres , de toutes les universités. Ces plaintes s'aggravèrent encore , quand on vit la bulle dans laquelle le voluptueux *Léon X* appelle la pragmatique-sanction *la dépravation du royaume de France*.

Cette insulte faite à toute une nation , dans



une bulle où l'on citait *S<sup>t</sup> Paul*, et où l'on demandait de l'argent, excite encore aujourd'hui l'indignation publique.

Les premières années qui suivirent le *concordat* furent des temps de troubles dans plusieurs diocèses. Le roi nommait un évêque, les chanoines un autre; le parlement, en vertu des appels comme d'abus, jugeait en faveur du clergé. Ces disputes eussent fait naître des guerres civiles du temps du gouvernement féodal. Enfin *François I* ôta au parlement la connaissance de ce qui concerne les évêchés et les abbayes, et l'attribua au grand conseil. Avec le temps tout fut tranquille: on s'accoutuma au *concordat*, comme s'il avait toujours existé; et  
 1538. les plaintes du parlement cessèrent entièrement lorsque le roi obtint du pape *Paul III* l'indult du chancelier et des membres du parlement; indult par lequel ils peuvent eux-mêmes faire en petit ce que le roi fait en grand, conférer un bénéfice dans leur vie: les maîtres des requêtes eurent le même privilège.

Dans toute cette affaire, qui fit tant de peine à *François I*, il était nécessaire qu'il fût obéi, s'il voulait que *Léon X* remplît avec lui les engagements politiques, et l'aidât à recouvrer le duché de Milan.

On voit que l'étroite liaison qui les unit quelque temps ne permettait pas au roi de

laisser se former en France une religion contraire à la papauté. Le conseil croyait d'ailleurs que toute nouveauté en religion traîne après elle des nouveautés dans l'Etat. Les politiques peuvent se tromper, en ne jugeant que par un exemple qui les frappe. Le conseil avait raison, en considérant les troubles d'Allemagne qu'il fomentait lui-même ; peut-être avait-il tort, s'il songeait à la facilité avec laquelle les rois de Suède et de Danemarck établissaient alors le luthéranisme. Il pouvait encore regarder en arrière, et voir de plus grands exemples. La religion chrétienne s'était par-tout introduite sans guerre civile ; dans l'empire romain, sur un édit de *Constantin* ; en France, par la volonté de *Clovis* ; en Angleterre, par l'exemple du petit-roi de Kent, nommé *Ethelbert* ; en Pologne, en Hongrie, par les mêmes causes. Il n'y avait guère plus d'un siècle que le premier des *Jagellons* qui régna en Pologne s'était fait chrétien, et avait rendu toute la Lithuanie et la Samogitie chrétiennes, sans que ces anciens Gépides eussent murmuré. Si les Saxons avaient été baptisés dans des ruisseaux de sang par *Charlemagne*, c'est qu'il s'agissait de les asservir, et non de les éclairer. Si on voulait jeter les yeux sur l'Asie entière, on verrait les Etats musulmans remplis de chrétiens et d'idolâtres également paisibles, plusieurs religions établies

Raisons  
de  
*François I*  
pour de-  
meurer  
catholi-  
que.

dans l'Inde, à la Chine et ailleurs, sans avoir jamais pris les armes. Si on remontait à tous les siècles anciens, on y verrait les mêmes exemples. Ce n'est pas une religion nouvelle qui par elle-même est dangereuse et sanglante, c'est l'ambition des grands, laquelle se sert de cette religion pour attaquer l'autorité établie. Ainsi les princes luthériens s'armèrent contre l'empereur qui voulait les détruire ; mais *François I*, *Henri II*, n'avaient chez eux ni princes ni seigneurs à craindre.

La cour divisée depuis sous des minorités malheureuses était alors réunie dans une obéissance parfaite à *François I* : aussi ce prince laissa-t-il plutôt persécuter les hérétiques qu'il ne les poursuivit. Les évêques, les parlemens allumèrent des bûchers ; il ne les éteignit pas, Il les aurait éteints si son cœur n'avait pas été endurci sur les malheurs des autres autant qu'amolli par les plaisirs ; il aurait du moins mitigé la peine de *Jean le Clerc* qui fut tenaillé vif, et à qui on coupa les bras, les mamelles et le nez, pour avoir parlé contre les images et contre les reliques. Il souffrit qu'on brûlât à petit feu vingt misérables accusés d'avoir dit tout haut ce que lui-même pensait, sans doute, tout bas, si l'on en juge par toutes les actions de sa vie. Le nombre des suppliciés pour n'avoir pas cru au pape,

et l'horreur de leurs supplices font frémir ; il n'en était point ému , la religion ne l'embarraissait guère. Il se liguait avec les protestans d'Allemagne , et même avec les mahométans contre *Charles - Quint* ; et quand les princes luthériens d'Allemagne , ses alliés , lui reprochèrent d'avoir fait mourir leurs frères qui n'excitaient aucun trouble en France , il rejetait tout sur les juges ordinaires.

Nous avons vu les juges d'Angleterre sous *Henri VIII* et sous *Marie* exercer des cruautés qui font horreur : les Français , qui passent pour un peuple plus doux , surpassèrent beaucoup ces barbaries faites au nom de la religion et de la justice.

Il faut savoir qu'au douzième siècle , *Pierre Valdo* , riche marchand de Lyon , dont la piété et les erreurs donnèrent , dit - on , naissance à la secte des Vaudois , s'étant retiré avec plusieurs pauvres qu'il nourrissait dans des vallées incultes et désertes entre la Provence et le Dauphiné , il leur servit de pontife comme de père ; il les instruisit dans sa secte , qui ressemblait à celle des Albigeois , de *Wiclef* , de *Jean Hus* , de *Luther* , de *Zuingle* , sur plusieurs points principaux. Ces hommes , long - temps ignorés , défrichèrent ces terres stériles , et par des travaux incroyables les rendirent propres aux grains et au pâturage ;

ce qui prouve combien il faut accuser notre négligence, s'il reste en France des terres incultes. Ils prirent à cens les héritages des environs ; leurs peines servirent à les faire vivre et enrichir leurs seigneurs, qui jamais ne se plainquirent d'eux. Leur nombre en deux cents cinquante ans se multiplia jusqu'à près de dix-huit mille. Ils habitèrent trente bourgs, sans compter les hameaux. Tout cela était l'ouvrage de leurs mains. Point de prêtres parmi eux, point de querelles sur leur culte, point de procès ; ils décidaient entre eux leurs différens. Ceux qui allaient dans les villes voisines étaient les seuls qui fussent qu'il y avait une messe et des évêques. Ils priaient DIEU dans leur jargon, et un travail assidu rendait leur vie innocente. Ils jouirent pendant plus de deux siècles de cette paix, qu'il faut attribuer à la lassitude des guerres contre les Albigeois. Quand l'esprit humain s'est emporté long-temps aux dernières fureurs, il mollit vers la patience et l'indifférence : on le voit dans chaque particulier et dans les nations entières. Ces Vaudois jouissaient de ce calme, quand les réformateurs d'Allemagne et de Genève apprirent qu'ils avaient des frères. Aussitôt ils leur envoyèrent des ministres ; on appelait de ce nom les deffervans des églises protestantes : alors ces Vaudois furent

furent trop connus. Les édits nouveaux contre les hérétiques les condamnaient au feu. Le parlement de Provence décerna cette peine contre dix-neuf des principaux habitans du bourg de Mérindol, et ordonna que leurs bois seraient coupés, et leurs maisons démolies. Les Vaudois effrayés députèrent vers le cardinal *Sadolet*, évêque de Carpentras, qui était alors dans son évêché. Cet illustre savant, vrai philosophe, puisqu'il était humain, les reçut avec bonté, et intercéda pour eux. *Laugeai* commandant en Piémont, fit surseoir l'exécution. *François I* leur pardonna, à condition qu'ils abjureraient. On n'abjure guère une religion sucée avec le lait. Leur opiniâtreté irrita le parlement provençal, composé d'esprits ardents. *Jean Meynier d'Oppède*, alors premier président, le plus emporté de tous, continua la procédure.

Massacres  
juridi-  
ques à  
Mérindol  
et à Ca-  
brières.

1541.

Les Vaudois enfin s'attroupèrent. D'*Oppède* irrité, aggrava leurs fautes auprès du roi, et obtint permission d'exécuter l'arrêt suspendu cinq années entières. Il fallait des troupes pour cette expédition : d'*Oppède* et l'avocat-général *Guérin* en prirent. Il paraît évident que ces habitans trop opiniâtres, appelés par le déclamateur *Maimbourg une canaille révoltée*, n'étaient point du tout disposés à la révolte,

puisqu'ils ne se défendirent pas ; ils s'enfuirent de tous côtés , en demandant miséricorde. Le soldat égorgea les femmes , les enfans , les vieillards qui ne purent fuir assez tôt.

D'*Oppède* et *Guérin* courent de village en village. On tue tout ce qu'on rencontre : on brûle les maisons et les granges , les moissons et les arbres : on poursuit les fugitifs à la lueur de l'embrasement. Il ne restait dans le bourg fermé de Cabrières que soixante hommes et trente femmes : ils se rendent , sous la promesse qu'on épargnera leur vie ; mais , à peine rendus , on les massacre. Quelques femmes réfugiées dans une église voisine en sont tirées par l'ordre d'*Oppède* ; il les enferme dans une grange , à laquelle il fait mettre le feu. On compta vingt-deux bourgs mis en cendres ; et lorsque les flammes furent éteintes , la contrée , auparavant florissante et peuplée , fut un désert , où l'on ne voyait que des corps morts. Le peu qui échappa se sauva vers le Piémont. *François I* en eut horreur : l'arrêt dont il avait permis l'exécution portait seulement la mort de dix-neuf hérétiques : d'*Oppède* et *Guérin* firent massacrer des milliers d'habitans. Le roi recommanda , en mourant , à son fils de faire justice de cette barbarie qui n'avait point d'exemple chez des juges de paix.

En effet *Henri II* permit aux seigneurs ruinés de ces villages détruits et de ces peuples égorgés de porter leurs plaintes au parlement de Paris. L'affaire fut plaidée. D'*Oppède* eut le crédit de paraître innocent, tout retomba sur l'avocat-général *Guérin* ; il n'y eut que cette tête qui paya le sang de cette multitude malheureuse.

Avocat  
général  
pendu  
pour les  
massacres.

Ces exécutions n'empêchaient pas le progrès du calvinisme. On brûlait d'un côté, et on chantait de l'autre, en riant, les psaumes de *Marot*, selon le génie toujours léger, et quelquefois très-cruel, de la nation française. Toute la cour de *Marguerite*, reine de Navarre et sœur de *François I*, était calviniste ; la moitié de celle du roi l'était. Ce qui avait commencé par le peuple avait passé aux grands, comme il arrive toujours. On faisait secrètement des prêches : on disputait par-tout hautement. Ces querelles dont personne ne se soucie aujourd'hui ni dans Paris, ni à la cour, parce qu'elles sont anciennes, aiguillonnaient dans leur nouveauté tous les esprits. Il y avait dans le parlement de Paris plus d'un membre attaché à ce qu'on appelait *la réforme*. Ce corps était toujours occupé à combattre les prétentions de l'Eglise de Rome, que l'hérésie détruisait. La liberté rigide et républicaine de quelques conseillers se plaisait encore à



favoriser une secte sévère qui condamnait les débauches de la cour. *Henri II*, mécontent de plusieurs membres de ces corps, entre un jour inopinément dans la grand'chambre, tandis qu'on délibérait sur l'adoucissement de la persécution contre les huguenots. Il

1554. fait arrêter cinq conseillers ; l'un d'eux ,  
 Conseil-  
 ler pendu. *Anne du Bourg*, qui avait parlé avec le plus de force, signa dans la bastille sa confession de foi, qui se trouva conforme en beaucoup d'articles à celle des calvinistes et des luthériens.

Il y avait alors un inquisiteur en France, quoique le tribunal de l'inquisition, qui est en horreur à tous les Français, n'y fût pas établi ; l'évêque de Paris, cet inquisiteur, nommé *Mouchi*, et des commissaires du parlement jugèrent et condamnèrent *du Bourg*, malgré l'ancienne loi suivant laquelle il ne devait être jugé que par des chambres du parlement assemblées ; loi toujours subsistante, toujours réclamée, et presque toujours inutile ; car rien n'est si commun dans l'histoire de France que des membres du parlement jugés ailleurs que dans le parlement. *Anne du Bourg* ne fut exécuté que sous le règne de *François II*. Le cardinal de *Lorraine*, homme qui gouvernait l'Etat avec violence, voulait sa mort. On

1559. pendit et on brûla dans la grève ce prêtre

magistrat , esprit trop inflexible , mais juge intègre et d'une vertu reconnue. (b)

Les martyrs font des profélytes : le supplice d'un tel homme fit plus de réformés que les livres de *Calvin*. La sixième partie de la France était calviniste sous *François II*, comme le tiers de l'Allemagne au moins fut luthérien sous *Charles-Quint*.

Il ne restait qu'un parti à prendre : c'était d'imiter *Charles-Quint* qui finit, après bien des guerres , par laisser la liberté de conscience , et la reine *Elisabeth* qui, en protégeant la religion dominante , laissa chacun adorer DIEU suivant ses principes , pourvu qu'on fût soumis aux lois de l'Etat.

C'est ainsi qu'on en use aujourd'hui dans tous les pays défolés autrefois par les guerres de religion , après que trop d'expériences funestes ont fait connaître combien ce parti est salutaire.

Mais pour le prendre , il faut que les lois soient affermiées , et que la fureur des factions commence à se calmer. Il n'y eut en France que des factions sanglantes depuis *François II* jusqu'aux belles années du grand *Henri*. Dans ce temps de troubles les lois furent inconnues ; et le fanatisme survivant encore à la guerre affaffina ce monarque au milieu de la

(b) Voyez l'Histoire du parlement.

paix par la main d'un furieux et d'un imbécille échappé du cloître.

M'étant fait ainsi une idée de l'état de la religion en Europe , au seizième siècle , il me reste à parler des ordres religieux , qui combattaient les opinions nouvelles ; et de l'inquisition qui s'efforçait d'exterminer les protestans.

## CHAPITRE CXXXIX.

### *Des ordres religieux.*

**L**A vie monastique qui fait tant de bien et tant de mal , qui a été une des colonnes de la papauté , et qui a produit celui par qui la papauté fut exterminée dans la moitié de l'Europe , mérite une attention particulière.

Les papes  
n'ont  
point in-  
venté les  
ordres  
monasti-  
ques.

Beaucoup de protestans et de gens du monde s'imaginent que les papes ont inventé toutes ces milices différentes , en habit , en chaussure , en nourriture , en occupations , en règles , pour être dans tous les Etats de la chrétienté les armées du saint-siége. Il est vrai que les papes les ont mises en usage , mais ils ne les ont point inventées.

Il y eut chez les peuples de l'Orient , dans la plus haute antiquité , des hommes qui se retiraient de la foule pour vivre ensemble dans

la retraite. Les Perses , les Egyptiens , les Indiens sur-tout , eurent des communautés de cénobites , indépendamment de ceux qui étaient destinés au culte des autels. C'est des Indiens que nous viennent ces prodigieuses austérités , ces sacrifices et ces tourmens volontaires auxquels les hommes se condamnent , dans la persuasion que la Divinité se plaît aux souffrances des hommes. L'Europe en cela ne fut que l'imitatrice de l'Inde. L'imagination ardente et sombre des Orientaux s'est portée beaucoup plus loin que la nôtre. On ne voit point de moines chez les Grecs et chez les Romains. Tous les collèges de prêtres desservaient leurs temples , auxquels ils étaient attachés. La vie monastique était inconnue à ces peuples. Les juifs eurent leurs esséniens et leurs thérapeutes : les chrétiens les imitèrent.

S<sup>t</sup> *Basile* , au commencement du quatrième siècle , dans une province barbare vers la mer Noire , établit sa règle suivie de tous les moines de l'Orient : il imagina les trois vœux , auxquels les solitaires se soumirent tous.

S<sup>t</sup> *Bénédict* ou *Benoît* donna la sienne , au sixième siècle , et fut le patriarche des cénobites de l'Occident.

Ce fut long-temps une consolation pour le genre humain qu'il y eût de ces asiles ouverts

à tous ceux qui voulaient fuir les oppreffions du gouvernement goth et vandale. Presque tout ce qui n'était pas seigneur de château était esclave : on échappait dans la douceur des cloîtres à la tyrannie et à la guerre. Les lois féodales de l'Occident ne permettaient pas, à la vérité, qu'un esclave fût reçu moine sans le consentement du seigneur ; mais les couvens savaient éluder la loi. Le peu de connaissances qui restait chez les barbares fut perpétué dans les cloîtres. Les bénédictins transcrivirent quelques livres. Peu à peu il sortit des cloîtres plusieurs inventions utiles. D'ailleurs ces religieux cultivaient la terre, chantaient les louanges de DIEU, vivaient sobrement, étaient hospitaliers ; et leurs exemples pouvaient servir à mitiger la férocité de ces temps de barbarie. On se plaignit que bientôt après les richesses corrompirent ce que la vertu et la nécessité avaient institué ; il fallut des réformes. Chaque siècle produisit en tout pays des hommes animés par l'exemple de S<sup>t</sup> Benoît, qui tous voulurent être fondateurs de congrégations nouvelles.

L'esprit d'ambition est presque toujours joint à celui d'enthousiasme, et se mêle, sans qu'on s'en aperçoive, à la piété la plus austère. Entrer dans l'ordre ancien de S<sup>t</sup> Benoît, ou de S<sup>t</sup> Basile, c'était se faire sujet ; créer un nouvel

institué, c'était se faire un empire. De-là cette multitude de clercs, de chanoines réguliers, de religieux et de religieuses. Qui-conque a voulu fonder un ordre a été bien reçu des papes, parce qu'ils ont été tous immédiatement soumis au saint-siège, et soustraits, autant qu'on l'a pu, à la domination de leurs évêques. La plupart de leurs généraux résident à Rome comme dans le centre de la chrétienté; et de cette capitale, ils envoient au bout du monde les ordres que le pontife leur donne.

Mais ce qu'on n'a pas assez remarqué, c'est qu'il s'en est fallu peu que le pontificat romain n'ait été pour jamais entre les mains des moines. Ce dernier avilissement qui manquait à Rome ne fut pas à craindre lorsque *Grégoire I* fut élu pape par le clergé et par le peuple. Il est vrai qu'auparavant il avait été bénédictin, mais il y avait long-temps qu'il était sorti du cloître. Les Romains depuis s'accoutumèrent à voir des moines sur la chaire papale; elle fut remplie par des dominicains et par des franciscains, aux treizième et quatorzième siècles, et il y en eut beaucoup au quinzième. Les cardinaux dans ces temps de trouble, d'ignorance, de fausse science et de barbarie, avaient ravi au clergé et au peuple romain le droit d'élire leur évêque. Si ces

moines papes avaient osé seulement mettre dans le collège des cardinaux les deux tiers de moines, le pontificat restait pour jamais entre leurs mains; les moines alors auraient gouverné despotiquement toute la chrétienté catholique; tous les rois auraient été exposés à l'excès de l'opprobre. Les cardinaux n'ont paru sentir ce danger que vers la fin du seizième siècle, sous le pontificat du cordelier *Sixte-Quint*. Ce n'est que dans ce temps qu'ils ont pris la résolution de ne donner le chapeau de cardinal qu'à très-peu de moines, et de n'en élire aucun pour pape. (a)

Inconvé-  
niens des  
moines.

Tous les Etats chrétiens étaient inondés, au commencement du seizième siècle, de citoyens devenus étrangers dans leur patrie, et sujets du pape. Un autre abus, c'est que ces familles immenses se perpétuent aux dépens de la race humaine. On peut affurer qu'avant que la moitié de l'Europe eût aboli les cloîtres, ils renfermaient plus de cinq cents mille personnes. Il y a des campagnes dépeuplées; les colonies du nouveau monde manquent d'habitans; le fléau de la guerre emporte tous les jours trop de citoyens. Si le but de tout

(a) Malgré cette résolution inspirée par la politique, il y a eu dans ce siècle deux papes tirés des ordres religieux, *Orsini*, (*Benoît VIII*) dominicain; *Ganganelli*, (*Clément XIV*) franciscain; tant les choses changent!

législateur est la multiplication des sujets, c'est aller, sans doute, contre ce grand principe, que de trop encourager cette multitude d'hommes et de femmes que perd chaque État, et qui s'engagent par serment, autant qu'il est en eux, à la destruction de l'espèce humaine. Il serait à souhaiter qu'il y eût des retraites douces pour la vieillesse; mais ce seul institut nécessaire est le seul qui ait été oublié. C'est l'extrême jeunesse qui peuple les cloîtres: c'est dans un âge où il n'est permis nulle part de jouir de ses biens qu'il est permis de disposer de sa liberté pour jamais.

On ne peut nier qu'il y ait eu dans le cloître de très-grandes vertus: il n'est guère encore de monastère qui ne renferme des âmes admirables, qui font honneur à la nature humaine. Trop d'écrivains se sont fait un plaisir de rechercher les désordres et les vices dont furent fouillés quelquefois ces asiles de la piété. Il est certain que la vie séculière a toujours été plus vicieuse, et que les plus grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères; mais ils ont été plus remarquables par leur contraste avec la règle. Nul état n'a toujours été pur. Il faut n'envisager ici que le bien général de la société. Il faut plaindre mille talens ensevelis, et des vertus stériles qui eussent été utiles au monde. Le petit



nombre des cloîtres fit d'abord beaucoup de bien. Ce petit nombre proportionné à l'étendue de chaque Etat eût été respectable. Le grand nombre les avilit, ainsi que les prêtres qui, autrefois presque égaux aux évêques, sont maintenant à leur égard ce qu'est le peuple en comparaison des princes.

Il est vrai qu'entre les anciens moines noirs et les nouveaux moines blancs il régnait une inimitié scandaleuse. Cette jalousie ressemblait à celle des factions vertes et bleues dans l'empire romain ; mais elle ne causa pas les mêmes séditions.

Bénédictins.

Dans cette foule d'ordres religieux, les bénédictins tenaient toujours le premier rang. Occupés de leur puissance et de leurs richesses, ils n'entrèrent guère, au seizième siècle, dans les disputes scolastiques ; ils regardaient les autres moines comme l'ancienne noblesse voit la nouvelle. Ceux de Cîteaux, de Clervaux et beaucoup d'autres étaient des rejetons de la souche de S<sup>t</sup> Benoît, et n'étaient, du temps de *Luther*, connus que par leur opulence. Les riches abbayes d'Allemagne, tranquilles dans leurs Etats, ne se mêlaient pas de controverse, et les bénédictins de Paris n'avaient pas encore employé leur loisir à ces savantes recherches qui leur ont donné tant de réputation.

Les carmes, transplantés de la Palestine en Europe, au cinquième siècle, étaient contents pourvu qu'on crût qu'*Elie* était leur fondateur.

Carmes.

L'ordre des chartreux établi près de Grenoble, à la fin du onzième siècle, seul ordre ancien qui n'ait jamais eu besoin de réforme, était en petit nombre; trop riche, à la vérité, pour des hommes séparés du siècle, mais, malgré ces richesses, consacrés sans relâchement au jeûne, au silence, à la prière, à la solitude; tranquilles sur la terre au milieu de tant d'agitations dont le bruit venait à peine jusqu'à eux, et ne connaissant les souverains que par les prières où leurs noms sont inférés. Heureux si des vertus si pures et si persévérantes avaient pu être utiles au monde!

Char-  
treux.

Les prémontrés que *S<sup>t</sup> Norbert* fonda ne se faisaient pas beaucoup de bruit, et n'en valaient que mieux.

Prémon-  
trés.

1120.

Les franciscains étaient les plus nombreux et les plus agissants. *François d'Assise* qui les fonda, vers l'an 1210, était l'homme de la plus grande simplicité et du plus prodigieux enthousiasme; c'était l'esprit du temps; c'était en partie celui de la populace des croisés; c'était celui des Vaudois et des Albigeois. Il trouva beaucoup d'hommes de sa trempe, et se les associa. Les guerres des croisades nous ont déjà fait voir un grand exemple de son

Francif-  
cains.

zèle et de celui de ses compagnons , quand il alla proposer au foudan d'Egypte de se faire chrétien ; et que frère *Gille* prêcha si obstinément dans Maroc.

Livres des confor-  
mistes ,  
dernier  
excès de  
la supersti-  
tion imbécille.

Jamais les égaremens de l'esprit n'ont été poussés plus loin que dans le livre *des conformités de François avec le Christ*, écrit de son temps, augmenté depuis, recueilli et imprimé enfin, au commencement du seizième siècle, par un cordelier nommé *Barthelemi Albici*. On regarde dans ce livre le CHRIST comme précurseur de *François*. C'est là qu'on trouve l'histoire de la femme de neige que *François* fit de ses mains ; celle d'un loup enragé qu'il guérit miraculeusement, et auquel il fit promettre de ne plus manger de moutons ; celle d'un cordelier devenu évêque, qui, déposé par le pape, et étant mort après sa déposition, sortit de sa bière pour aller porter une lettre de reproche au pape ; celle d'un médecin qu'il fit mourir par ses prières dans Nocera, pour avoir le plaisir de le ressusciter par de nouvelles prières. On attribuait à *François* une multitude prodigieuse de miracles. C'en était un grand, en effet, qu'avait opéré ce fondateur d'un si grand ordre, de l'avoir multiplié au point que de son vivant, à un chapitre général qui se tint près d'Assise, il se trouva 1219. cinq mille de ses moines. Aujourd'hui quoique

les protestans leur aient enlevé un nombre prodigieux de leurs monastères, ils ont encore sept mille maisons d'hommes sous des noms différens, et plus de neuf cens couvents de filles. On a compté par leurs derniers chapitres cent quinze mille hommes; et environ vingt-neuf mille filles : abus intolérable dans des pays où l'on a vu l'espèce humaine manquer sensiblement.

Ceux-là étaient ardens à tout ; prédicateurs, théologiens, missionnaires, quêteurs, émiffaires, courans d'un bout du monde à l'autre, et en tous lieux ennemis des dominicains. Leur querelle théologique roulait sur la naissance de la mère de JESUS-CHRIST. Les dominicains affuraient qu'elle était née livrée au démon comme les autres : les cordeliers prétendaient qu'elle avait été exempte du péché originel. Les dominicains croyaient être fondés sur l'opinion de S<sup>t</sup> Thomas ; les franciscains sur celle de Jean Duns, écoffais, nommé improprement Scot, et connu en son temps par le titre de *docteur subtil*.

La querelle politique de ces deux ordres était la fuite du prodigieux crédit des dominicains.

Ceux-ci, fondés un peu après les franciscains, n'étaient pas si nombreux; mais ils étaient plus puissans, par la charge de maître

Domini-  
cains.

du sacré palais de Rome , qui depuis saint *Dominique* est affectée à cet ordre , et par les tribunaux de l'inquisition auxquels ces religieux président. Les généraux même nommèrent long-temps les inquisiteurs dans la chrétienté. Le pape , qui les nomme actuellement , laisse toujours subsister la congrégation de cet office dans le couvent de la *Minerve* des dominicains , et ces moines sont encore inquisiteurs dans trente-deux tribunaux de l'Italie , sans compter ceux du Portugal et de l'Espagne.

**Augustins** Pour les augustins , c'était originairement une congrégation d'ermites , auxquels le  
 1254. pape *Alexandre IV* donna une règle. Quoique le sacrilain du pape fût toujours tiré de leur corps , et qu'ils fussent en possession de prêcher et de vendre les indulgences , ils n'étaient ni si répandus que les cordeliers , ni si puissans que les dominicains ; et ils ne sont guère connus du monde séculier que pour avoir eu *Luther* dans leur ordre.

**Minimes.** Les minimes ne se faisaient ni bien ni mal. Ils furent fondés par un homme sans jugement , par ce *Francesco Martorillo* que *Louis XI* pria de lui prolonger la vie. Ce *Martorillo* ayant réglé en Calabre que ses moines mangeraient tout à l'huile , parce que l'huile y est presque pour rien , ordonna la même chose à

ses

les moines établis par lui-même dans les climats septentrionaux de France où les oliviers ne croissent point, et où l'huile est quelquefois si chère, que cette nourriture ordonnée par la frugalité est un luxe.

J'omets un grand nombre de congrégations différentes; car, dans ce plan général, je ne fais point passer en revue tous les régimens d'une armée. Mais l'ordre des jésuites, établi Jésuites. du temps de *Luther*, demande une attention distinguée. Le monde chrétien s'est épuisé à en dire du bien et du mal. Cette société s'est étendue par-tout, et par-tout elle a eu des ennemis. Un très-grand nombre de personnes pense que sa fondation était l'effort de la politique, et que l'institut d'*Inigo*, que nous nommons *Ignace*, était un dessein formé d'affervir les consciences des rois à son ordre, de le faire dominer sur les esprits des peuples, et de lui acquérir une espèce de monarchie universelle.

*Ignace de Loyola* était bien éloigné d'une pareille vue, et ne fut jamais en état de former de telles prétentions. C'était un gentilhomme biscayen, sans lettres, né avec un esprit romanesque, entêté de livres de chevalerie, et disposé à l'enthousiasme. Il servait dans les troupes d'Espagne, tandis que les Français, qui voulaient en vain retirer la Navarre des mains de ses usurpateurs, assiégeaient le 1521.

*Essai sur les mœurs, &c.* Tome IV. \* G g

château de Pampelune. *Ignace*, qui alors avait près de trente ans, était renfermé dans le château. Il y fut blessé. La *légende dorée*, qu'on lui donna à lire pendant sa convalescence, et une vision qu'il crut avoir, le déterminèrent à faire le pèlerinage de Jérusalem. Il se dévoua à la mortification. On assure même qu'il passa sept jours et sept nuits sans manger ni boire : chose presque incroyable, qui marque une imagination un peu faible, et un corps extrêmement robuste. Tout ignorant qu'il était, il prêcha de village en village. On fait le reste de ses aventures ; comment il fit la veille des armes, et s'arma chevalier de la Vierge ; comment il voulut combattre un maure qui avait parlé peu respectueusement de celle dont il était chevalier, et comme il abandonna la chose à la décision de son cheval, qui prit un autre chemin que celui du maure. Il prétendit aller prêcher les Turcs : il alla jusqu'à Venise ; mais faisant réflexion qu'il ne savait pas le latin, langue pourtant assez inutile en Turquie, il retourna, à l'âge de trente-trois ans, commencer ses études à Salamanque.

L'inquisition l'ayant fait mettre en prison, parce qu'il dirigeait des dévotes, et en faisait des pélerines, et n'ayant pu apprendre dans Alcalá ni dans Salamanque les premiers

rudimens de la grammaire , il alla se mettre en fixième dans Paris au collège de Montaigu , se soumettant au fouet comme les petits garçons de sa classe. Incapable d'apprendre le latin , pauvre , errant dans Paris , et méprisé , il trouva des espagnols dans le même état ; il se les associa : quelques français se joignirent à eux ; ils allèrent tous à Rome , vers l'an 1537 , se présenter au pape *Paul III* , en qualité de pèlerins qui voulaient aller à Jérusalem , et y former une congrégation particulière. *Ignace* et ses compagnons avaient de la vertu ; ils étaient défintéressés , mortifiés , pleins de zèle. On doit avouer aussi qu'*Ignace* brûlait de l'ambition d'être chef d'un institut. Cette espèce de vanité , dans laquelle entre l'ambition de commander , s'affermit dans un cœur par le sacrifice des autres passions , et agit d'autant plus puissamment qu'elle se joint à des vertus. Si *Ignace* n'avait pas eu cette passion , il serait entré avec les siens dans l'ordre des théatins que le cardinal *Cajetan* avait établi. En vain ce cardinal le sollicitait d'entrer dans cette communauté , l'envie d'être fondateur l'empêcha d'être religieux sous un autre.

Les chemins de Jérusalem n'étaient pas sûrs ; il fallut rester en Europe. *Ignace* , qui avait appris un peu de grammaire , se consacra



à enseigner les enfans. Ses disciples remplirent cette vue avec un très-grand succès ; mais ce succès même fut une source de troubles. Les jésuites eurent à combattre des rivaux dans les universités où ils furent reçus ; et les villes où ils enseignèrent en concurrence avec l'université furent un théâtre de divisions.

Si le désir d'enseigner, que la charité inspira à ce fondateur, a produit des événemens funestes, l'humilité par laquelle il renonça lui et les siens aux dignités ecclésiastiques est précisément ce qui a fait la grandeur de son ordre. La plupart des souverains prirent des jésuites pour confesseurs, afin de n'avoir pas un évêché à donner pour une absolution ; et la place de confesseur est devenue souvent bien plus importante qu'un siège épiscopal. C'est un ministère secret qui devient puissant à proportion de la faiblesse du prince.

Enfin *Ignace* et ses compagnons, pour arracher du pape une bulle d'établissement, fort difficile à obtenir, furent conseillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatrième vœu particulier d'obéissance au pape ; et c'est ce quatrième vœu qui dans la suite a produit des missionnaires portans la religion et la gloire du souverain pontife aux extrémités de la terre. Voilà comme l'esprit du monde le moins politique donna naissance au plus

politique de tous les ordres monastiques. En matière de religion, l'enthousiasme commence toujours le bâtiment, mais l'habileté l'achève.

*Paul III* promulgua leur bulle d'institution, 1540. avec la clause expresse que leur nombre ne passerait jamais soixante : cependant *Ignace*, avant de mourir, eut plus de mille jésuites sous ses ordres. La prudence gouverna enfin son enthousiasme ; son livre des *Exercices spirituels*, qui devait diriger ses disciples, était, à la vérité, romanesque. Il y représente DIEU comme un général d'armée, dont les jésuites sont les capitaines. Mais on peut faire un très-mauvais livre, et bien gouverner. Il fut assisté sur-tout par un *Lainez* et un *Salmeron* qui, étant devenus habiles, composèrent avec lui les lois de son ordre. *François de Borgia*, duc de Gandie, petit-fils du pape *Alexandre VI*, et neveu de *César Borgia*, aussi dévot et aussi simple que son oncle et son grand-père avaient été méchans et fourbes, entra dans l'ordre des jésuites, et lui procura des richesses et du crédit. *François Xavier*, par ses missions dans l'Inde et au Japon, rendit l'ordre célèbre. Cette opiniâtreté, ce mélange d'enthousiasme et de souplesse, qui fait le caractère de tout nouvel institut, fit recevoir les jésuites dans presque tous les royaumes, malgré les oppositions qu'ils essuyèrent. Ils ne furent admis 1561.

en France qu'à condition qu'ils ne prendraient jamais le nom de jésuites, et qu'ils seraient soumis aux évêques. Ce nom de jésuite paraissait trop fastueux. On leur reprochait de vouloir s'attribuer à eux seuls un titre commun à tous les chrétiens; et les vœux qu'ils faisaient au pape donnaient de la jalousie.

On les a vus depuis gouverner plusieurs cours de l'Europe, se faire un grand nom par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un temps le Japon chrétien, et donner des lois aux peuples du Paraguay. (b) A l'époque de leur expulsion du Portugal, premier signal de leur destruction, ils étaient environ dix-huit mille dans le monde, tous soumis à un général perpétuel et absolu, liés tous ensemble uniquement par l'obéissance qu'ils vouent à un seul. Leur gouvernement était devenu le modèle d'un gouvernement monarchique. Ils avaient des maisons pauvres, ils en avaient de très-riches. L'évêque du Mexique, dom *Jean de Palafox*, écrivait au pape *Innocent X*, environ cent ans après leur institution : *J'ai trouvé entre les mains des jésuites presque toutes les richesses de ces provinces. Deux de leurs collèges possèdent trois cents mille moutons, six grandes sucreries, dont quelques-unes*

(b) Voyez le chapitre du Paraguay.

valent près d'un million d'écus ; ils ont des mines d'argent très-riches ; leurs mines sont si considérables qu'elles suffiraient à un prince qui ne reconnaîtrait aucun souverain au-dessus de lui. Ces plaintes paraissent un peu exagérées , mais elles étaient fondées.

Cet ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France ; et cela devait être. Il naquit , il s'éleva sous la maison d'Autriche , alors ennemie de la France , et fut protégé par elle. Les jésuites , du temps de la ligue , étaient les pensionnaires de *Philippe II*. Les autres religieux , qui entrèrent tous dans cette faction , excepté les bénédictins et les chartreux , n'attifaient le feu qu'en France ; les jésuites le soufflaient de Rome , de Madrid , de Bruxelles , au milieu de Paris. Des temps plus heureux ont éteint ces flammes.

Rien ne semble plus contradictoire que cette haine publique dont ils ont été chargés , et cette confiance qu'ils se sont attirée ; cet esprit qui les exila de plusieurs pays , et qui les remit en crédit ; ce prodigieux nombre d'ennemis et cette faveur populaire. Mais on avait vu des exemples de ces contrastes dans les ordres mendiants. Il y a toujours dans une société nombreuse , occupée des sciences et de la religion , des esprits ardents et inquiets qui se font des ennemis , des savans qui se font de la

réputation, des caractères insinuans qui se font des partisans, et des politiques qui tirent parti du travail et du caractère de tous les autres.

Il ne faut pas, sans doute, attribuer à leur institut, à un dessein formé, général et toujours suivi, les crimes auxquels des temps funestes ont entraîné plusieurs jésuites. Ce n'est pas certainement la faute d'*Ignace*, si les pères *Matthieu*, *Guignard*, *Gueret*, et d'autres, cabalèrent et écrivirent contre *Henri IV* avec tant de fureur, et s'ils ont été enfin chassés de la France, de l'Espagne et du Portugal, et détruits par un pape cordelier, malgré le quatrième vœu qu'ils faisaient au saint siège; de même que ce n'est pas la faute du fondateur des dominicains, si un de leurs frères empoisonna l'empereur *Henri VII* en le communiant, et si un autre assassina le roi de France, *Henri III*. On ne doit pas imputer davantage à saint *Benoît* l'empoisonnement du duc de Guienne, frère de *Louis XI*, par un bénédictin. Nul ordre religieux ne fut fondé dans des vues criminelles, ni même politiques.

Orato-  
riens.

Les pères de l'oratoire de France, d'une institution plus nouvelle, sont différens de tous les ordres. Leur congrégation est la seule où les vœux soient inconnus, et où n'habite point le repentir. C'est une retraite toujours

volontaire.

volontaire. Les riches y vivent à leurs dépens, les pauvres aux dépens de la maison. On y jouit de la liberté qui convient à des hommes. La superstition et les petiteesses n'y déshonorent guère la vertu.

Il a régné entre tous ces ordres une émulation qui est souvent devenue une jalousie éclatante. La haine entre les moines noirs et les moines blancs subsista violemment pendant quelques siècles. Les dominicains et les franciscains furent nécessairement divisés, comme on l'a remarqué. Chaque ordre semblait se rallier sous un étendard différent. Ce qu'on appelle esprit de corps anime toutes les sociétés.

Les instituts consacrés au soulagement des pauvres, et au service des malades n'ont pas été les moins respectables. Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté et de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil humain, et si révoltante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse; mais aussi cette congrégation si utile est la moins nombreuse.

Filles de  
la charité.

Rédemp-  
tion des  
captifs.

Il est une autre congrégation plus héroïque ; car ce nom convient aux trinitaires de la rédemption des captifs , établis vers l'an 1120 par un gentilhomme nommé *Jean de Matha*. Ces religieux se consacrent depuis six cents ans à briser les chaînes des chrétiens chez les Maures. Ils emploient à payer les rançons des esclaves leurs revenus et les aumônes qu'ils recueillent , et qu'ils portent eux-mêmes en Afrique.

Religieu-  
ses.

On ne peut se plaindre de tels instituts ; mais on se plaint en général que la vie monastique a dérobé trop de sujets à la société civile. Les religieuses sur-tout sont mortes pour la patrie. Les tombeaux où elles vivent sont presque tous très-pauvres. Une fille qui travaille de ses mains aux ouvrages de son sexe gagne beaucoup plus que ne coûte l'entretien d'une religieuse. Leur sort peut faire pitié , si celui de tant de couvens d'hommes trop riches peut faire envie. Il est bien évident que leur trop grand nombre dépeuplerait un Etat. Les juifs pour cette raison n'eurent ni esséniennes ni filles thérapeutes. Il n'y eut aucun asile consacré à la virginité en Asie ; les Chinois et les Japonais seuls ont quelques bonzesses ; mais elles ne sont pas absolument inutiles. Il n'y eut jamais dans l'ancienne Rome que six vestales , encore pouvaient-elles sortir de leur

retraite au bout d'un certain temps pour se marier. Les temples eurent très-peu de prêtresses consacrées à la virginité. Le pape saint *Léon*, dont la mémoire est si respectée, ordonna, avec d'autres évêques, qu'on ne donnerait jamais le voile aux filles avant l'âge de quarante ans ; et l'empereur *Majorien* fit une loi de l'Etat de cette sage loi de l'Eglise. Un zèle imprudent abolit avec le temps ce que la sagesse avait établi. 458.

Un des plus horribles abus de l'état monastique, mais qui ne tombe que sur ceux qui, ayant eu l'imprudence de se faire moines, ont le malheur de s'en repentir, c'est la licence que les supérieurs des couvens se donnent d'exercer la justice, et d'être chez eux lieutenans - criminels : ils enferment pour toujours dans des cachots souterrains ceux dont ils sont mécontents, ou dont ils se défient. Il y en a mille exemples en Italie, en Espagne ; il y en a eu en France : c'est ce que dans le jargon des moines ils appellent *être in pace, à l'eau d'angoisse, et au pain de tribulation.* De la juridiction féodale des moines.

Vous trouverez dans l'histoire du droit public ecclésiastique, (\*) auquel travaille M. d'Argenson, le ministre des affaires étrangères, homme beaucoup plus instruit et plus philosophe qu'on ne croyait ; vous trouverez,

(\*) Tome I, page 399.



dis-je, que l'intendant de Tours délivra un de ces prisonniers, qu'il découvrit difficilement après les plus exactes recherches. Vous verrez que M. de *Coastin*, évêque d'Orléans, délivra un de ces malheureux moines enfermé dans une citerne bouchée d'une grosse pierre. Mais ce que vous ne lirez pas, c'est qu'on ait puni l'insolence barbare de ces supérieurs monastiques, qui s'attribuaient le droit de la puissance royale, et qui l'exerçaient avec tant de tyrannie. (c)

La politique semble exiger qu'il n'y ait pour le service des autels, et pour les autres secours, que le nombre de ministres nécessaire. L'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande n'en ont pas vingt mille. La Hollande, qui contient deux millions d'habitans, n'a pas mille ecclésiastiques : encore ces hommes consacrés à l'Eglise, étant presque tous mariés, fournissent des sujets à la patrie, et des sujets élevés avec sagesse.

En France, plus d'ecclésiastiques que de soldats.

On comptait en France, vers l'an 1700, plus de deux cents cinquante mille ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, et c'est beaucoup plus que le nombre ordinaire de ses soldats. Le clergé de l'Etat du pape composait environ trente-deux mille hommes, et le

(c) Le parlement de Paris punit, en 1763, les moines de Clervaux d'une vexation semblable : il leur en coûta quarante mille écus.

nombre des religieux et des filles cloîtrées allait à huit mille. C'est de tous les Etats catholiques celui où le nombre des clercs séculiers excède le plus celui des religieux ; mais avoir quarante mille ecclésiastiques , et ne pouvoir entretenir dix mille soldats , c'est le sûr moyen d'être toujours faible.

La France a plus de couvens que toute l'Italie ensemble. Le nombre des hommes et des femmes que renferment les cloîtres montait en ce royaume à plus de quatre-vingt dix mille , au commencement du siècle courant ; l'Espagne n'en a environ que cinquante mille, si on s'en rapporte au dénombrement fait par *Gonzalès d'Avilla* ; mais ce pays n'est pas à beaucoup près la moitié aussi peuplé que la France ; et après l'émigration des maures et des juifs , après la transplantation de tant de familles espagnoles en Amérique , il faut convenir que les cloîtres en Espagne tiennent lieu d'une mortalité qui détruit insensiblement la nation.

Moines  
encore  
pis.

1620.

Il y a dans le Portugal un peu plus de dix mille religieux de l'un et de l'autre sexe. C'est un pays à peu-près d'une population égale à celle de l'Etat du pape , et cependant les cloîtres y sont plus peuplés.

Il n'est point de royaume où l'on n'ait souvent proposé de rendre à l'Etat une partie

des citoyens que les monastères lui enlèvent ; mais ceux qui gouvernent , sont rarement touchés d'une utilité éloignée , toute sensible qu'elle est ; sur-tout , quand cet avantage futur est balancé par les difficultés présentes.

Les ordres religieux s'opposent tous à cette réforme. Chaque supérieur qui se voit à la tête d'un petit Etat voudrait accroître la multitude de ses sujets ; et souvent un moine , que le repentir dessèche dans son cloître , est encore attaché à l'idée du bien de son ordre , qu'il préfère au bien réel de la patrie. (1)

(1) *Joséph II* vient d'entreprendre cette réforme que , dans tous les Etats catholiques , les hommes éclairés , les bons citoyens désiraient en vain depuis long-temps.

Il a supprimé successivement un grand nombre de couvens des deux sexes , et quelques ordres entiers , en commençant par les plus inutiles. Il assure aux individus qui vivaient dans ces couvens une subsistance suffisante , en permettant à ceux qui voudraient se réunir librement , de mener la vie commune sous l'inspection de l'évêque. Ce qui reste des biens de ces couvens est consacré à l'éducation publique , à des établissemens utiles pour l'instruction et pour le soulagement du peuple.

En même temps il a soustrait les moines qu'il n'a pas cru devoir supprimer encore , à l'obéissance du pape et à celle de tout supérieur étranger. Il a rétabli les évêques dans leurs anciens droits , et en respectant la primauté du siège de Rome , regardée comme un dogme par l'Eglise catholique , il en a la juridiction que l'histoire prouve n'être qu'un établissement purement humain , qu'une suite de la faiblesse des princes et de la superstition des peuples.

Il a rendu à tous ses sujets le droit de suivre le culte que leur prescrit leur conscience , en les assujettissant seulement à quelques sacrifices que l'amour de la paix rend nécessaires ; mais ces sacrifices ne font une atteinte ni à la liberté de la conscience , ni à aucun autre droit des hommes.

CHAPITRE CXL.

*De l'inquisition.*

SI une milice de cinq ou six cents mille religieux, combattant par la parole sous l'étendard de Rome, ne put empêcher la moitié de l'Europe de se soustraire au joug de cette cour, l'inquisition n'a réellement servi qu'à faire perdre au pape encore quelques provinces, comme les sept Provinces-Unies, et à brûler ailleurs inutilement des malheureux.

Encore  
pis.

On se souvient que dans les guerres contre les Albigeois, le pape *Innocent III* établit, vers l'an 1230 ce tribunal, qui juge les pensées des hommes, et qu'au mépris des évêques, arbitres naturels dans les procès de doctrine, il fut confié à des dominicains et à des cordeliers.

Outrage à  
la hiérarchie.

Ces premiers inquisiteurs avaient le droit de citer tout hérétique, de l'excommunier,

L'esclavage de la glèbe a été adouci, ou plutôt supprimé, dans des pays immenses, où, joint à l'intolérance, il avait empêché si long-temps les progrès de la population et de l'industrie. Ces changemens heureux ont été l'ouvrage de la première année du règne de *Joseph II*: et jamais aucun prince ni ancien ni moderne n'a montré au monde un plus courageux et plus éclairé restaurateur des droits de l'humanité, des lois et de la justice.

d'accorder des indulgences à tout prince qui exterminerait les condamnés , de réconcilier à l'Eglise , de taxer les pénitens , et de recevoir d'eux en argent une caution de leur repentir.

La bizarrerie des événemens , qui met tant de contradictions dans la politique humaine, fit que le plus violent ennemi des papes fut le protecteur le plus sévère de ce tribunal.

L'empereur *Frédéric II*, accusé par le pape, tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut se laver du reproche en prenant sous sa  
1244. protection les inquisiteurs ; il donna même quatre édits à Pavie, par lesquels il ordonnait aux juges séculiers de livrer aux flammes ceux que les inquisiteurs condamneraient comme hérétiques obstinés , et de laisser dans une prison perpétuelle ceux que l'inquisition déclarerait repentans.

*Frédéric II*, malgré cette politique, n'en fut pas moins persécuté ; et les papes se servirent depuis , contre les droits de l'Empire , des armes qu'il leur avait données.

Inquif-  
tion en  
France ;  
mais pas-  
sagère.

En 1255 , le pape *Alexandre III* établit l'inquisition en France , sous le roi *S<sup>t</sup> Louis*. Le gardien des cordeliers de Paris, et le provincial des dominicains étaient les grands inquisiteurs. Ils devaient , par la bulle d'*Alexandre* , consulter les évêques ; mais ils n'en

dépendaient pas. Cette étrange juridiction , donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde , indigna le clergé et les laïques. Un cordelier inquisiteur assista au jugement des templiers ; mais bientôt le soulèvement de tous les esprits ne laissa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie les papes avaient plus de crédit, parce que , tout défobéis qu'ils étaient dans Rome , tout éloignés qu'ils en furent longtemps , ils étaient toujours à la tête de la faction *Guelfe* , contre celle des *Gibelins*. Ils se fervirent de cette inquisition contre les partisans de l'Empire ; car le pape *Jean XXII* fit 1302. procéder par des moines inquisiteurs contre *Matthieu Visconti*, seigneur de Milan , dont le crime était d'être attaché à l'empereur *Louis de Bavière*. Le dévouement du vassal à son suzerain fut déclaré hérésie ; la maison d'*Est*, celle de *Malatesta*, furent traitées de même, pour la même cause ; et si le supplice ne suivit pas la sentence , c'est qu'il était alors plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal s'établit , et plus les évêques , qui se voyaient enlever un droit qui semblait leur appartenir , le réclamèrent vivement. Les papes les associèrent aux moines inquisiteurs , qui exerçaient pleinement leur

autorité dans presque tous les Etats d'Italie, et dont les évêques ne furent que les assesseurs.

1289. Restreinte à Venise. Sur la fin du treizième siècle, Venise avait déjà reçu l'inquisition ; mais, si ailleurs elle était toute dépendante du pape, elle fut dans l'Etat vénitien soumise au sénat. La plus sage précaution qu'il prit fut que les amendes et les confiscations n'appartinssent pas aux inquisiteurs. On croyait modérer leur zèle, en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens ; mais, comme l'envie de faire valoir les droits de son ministère est chez les hommes une passion aussi forte que l'avarice, les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat longtemps après, au seizième siècle, d'ordonner que l'inquisition ne pourrait jamais faire de procédure sans l'assistance de trois sénateurs. Par ce règlement, et par plusieurs autres aussi politiques, l'autorité de ce tribunal fut anéantie à Venise à force d'être éludée.

Nulle à Naples. Un royaume où il semblait que l'inquisition dût s'établir avec le plus de facilité et de pouvoir, est précisément celui où elle n'a jamais eu d'entrée ; c'est le royaume de Naples. Les souverains de cet Etat, et ceux de Sicile se croyaient en droit, par les concessions des papes, d'y exercer la juridiction ecclésiastique : le pontife romain et le roi disputant toujours à qui nommerait les inquisiteurs, on

n'en nomma point, et les peuples profitèrent pour la première fois des querelles de leurs maîtres : il y eut pourtant dans Naples et Sicile moins d'hérétiques qu'ailleurs. Cette paix de l'Eglise dans ces royaumes prouva bien que l'inquisition était moins un rempart de la foi qu'un fléau inventé pour troubler les hommes.

Elle fut enfin autorisée en Sicile, après l'avoir été en Espagne par *Ferdinand* et *Isabelle*; 1478. mais elle fut en Sicile, plus encore qu'en Castille, un privilège de la couronne, et non un tribunal romain; car en Sicile c'est le roi qui est pape.

Il y avait déjà long-temps qu'elle était reçue dans l'Aragon : elle y languissait ainsi qu'en France, sans fonctions, sans ordre, et presque oubliée. Médiocre en Aragon.

Mais ce ne fut qu'après la conquête de Grenade qu'elle déploya dans toute l'Espagne cette force et cette rigueur que jamais n'avaient eues les tribunaux ordinaires. Il faut que le génie des Espagnols eût alors quelque chose de plus austère et de plus impitoyable que celui des autres nations. On le voit par les cruautés réfléchies dont ils inondèrent bientôt après le nouveau monde. On le voit sur-tout ici par l'excès d'atrocité qu'ils mirent dans l'exercice d'une juridiction, où les Italiens, ses Abominable en Espagne.



inventeurs , mettaient beaucoup plus de douceur. Les papes avaient érigé ces tribunaux par politique , et les inquisiteurs espagnols y ajoutèrent la barbarie.

Lorsque *Mahomet II* eut subjugué Constantinople et la Grèce , lui et ses successeurs laissèrent les vaincus vivre en paix dans leur religion ; et les Arabes , maîtres de l'Espagne , n'avaient jamais forcé les chrétiens regnicoles à recevoir le mahométisme. Mais après la prise de Grenade , le cardinal *Ximénès* voulut que tous les maures fussent chrétiens , soit qu'il y fût porté par le zèle , soit qu'il écoutât l'ambition de compter un nouveau peuple soumis à sa primatie. C'était une entreprise directement contraire au traité par lequel les maures s'étaient soumis , et il fallait du temps pour la faire réussir. Mais *Ximénès* voulut convertir les Maures aussi vite qu'on avait pris Grenade. On les prêcha , on les persécuta ; ils se soulevèrent , on les soumit , et on les força de recevoir le baptême. *Ximénès* fit donner à cinquante mille d'entre eux ce signe d'une religion à laquelle ils ne croyaient pas.

Les juifs , compris dans le traité fait avec les rois de Grenade , n'éprouvèrent pas plus d'indulgence que les Maures. Il y en avait beaucoup en Espagne. Ils étaient ce qu'ils sont par-tout ailleurs , les courtiers du commerce.

Cette profession , loin d'être turbulente , ne peut subsister que par un esprit pacifique. On compte plus de vingt mille juifs autorisés par le pape en Italie : il y a près de deux cents quatre-vingts synagogues en Pologne. La seule province de Hollande possède environ douze mille hébreux , quoiqu'elle puisse assurément faire sans eux le commerce. Les juifs ne paraissent pas plus dangereux en Espagne ; et les taxes qu'on pouvait leur imposer étaient des ressources assurées pour le gouvernement : il est donc bien difficile de pouvoir attribuer à une sage politique la persécution qu'ils eussent.

L'inquisition procéda contre eux et contre les musulmans. Nous avons déjà observé combien de familles mahométanes et juives aimèrent mieux quitter l'Espagne que de soutenir la rigueur de ce tribunal , et combien *Ferdinand* et *Isabelle* perdirent de sujets. C'étaient certainement ceux de leur secte les moins à craindre , puisqu'ils préféreraient la fuite à la révolte. Ce qui restait feignit d'être chrétien. Mais le grand inquisiteur , *Torquemada* , fit regarder à la reine *Isabelle* tous ces chrétiens déguisés comme des hommes dont il fallait confisquer les biens , et proscrire la vie ,

Ce *Torquemada* , dominicain , devenu cardinal , donna au tribunal de l'inquisition espagnole cette forme juridique opposée à

*Torque-  
mada*  
monstre  
domini-  
cain :  
bourreau  
en surplis.

toutes les lois humaines , laquelle s'est toujours conservée. Il fit en quatorze ans le procès à près de quatre-vingts mille hommes , et en fit brûler six mille avec l'appareil et la pompe des plus augustes fêtes. Tout ce qu'on nous raconte des peuples qui ont sacrifié des hommes à la Divinité n'approche pas de ces exécutions accompagnées de cérémonies religieuses. Les Espagnols n'en conçurent pas d'abord assez d'horreur , parce que c'étaient leurs anciens ennemis et des juifs qu'on immolait. Mais bientôt eux-mêmes devinrent victimes ; car lorsque les dogmes de *Luther* éclatèrent , le peu de citoyens qui fut soupçonné de les admettre fut immolé. La forme des procédures devint un moyen infailible de perdre qui on voulait. On ne confronte point les accusés aux délateurs , et il n'y a point de délateur qui ne soit écouté. Un criminel public et flétri par la justice , un enfant , une courtisane font des accusateurs graves : le fils même peut déposer contre son père , la femme contre son époux. Enfin l'accusé est obligé d'être lui-même son propre délateur , de deviner et d'avouer le délit qu'on lui suppose , et que souvent il ignore. Cette procédure , inouïe jusqu'alors , fit trembler l'Espagne. La défiance s'empara de tous les esprits ; il n'y eut plus d'amis , plus de société : le frère craignit son frère , le père

son fils. C'est de-là que le silence est devenu le caractère d'une nation née avec toute la vivacité que donne un climat chaud et fertile. Les plus adroits s'empresèrent d'être les archers de l'inquisition, sous le nom de ses familiers, aimant mieux être satellites que suppliciés.

Il faut encore attribuer à ce tribunal cette profonde ignorance de la saine philosophie, où les écoles d'Espagne demeurent plongées, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même, ont découvert tant de vérités, et ont élargi la sphère de nos connaissances. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir.

Mais ces tristes effets de l'inquisition sont peu de chose en comparaison de ces sacrifices publics qu'on nomme *Auto-da-fé*, acte de foi, et des horreurs qui les précèdent.

C'est un prêtre en surplis, c'est un moine Portrait  
del'inqui-  
sition. voué à l'humilité et à la douceur, qui fait, dans de vastes cachots, appliquer des hommes aux tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théâtre dressé dans une place publique, où l'on conduit au bûcher tous les condamnés, à la suite d'une procession de moines et de confréries. On chante, on dit la messe, et on tue des hommes. Un asiatique qui arriverait à Madrid le jour d'une telle exécution, ne saurait

si c'est une réjouissance , une fête religieuse , un sacrifice ou une boucherie ; et c'est tout cela ensemble. Les rois , dont ailleurs la seule présence suffit pour donner grâce à un criminel , assistent nue tête à ce spectacle , sur un siège moins élevé que celui de l'inquisiteur , et voient expirer leurs sujets dans les flammes. On reprochait à *Montezuma* d'immoler des captifs à ses dieux ; qu'aurait-il dit s'il avait vu un *Auto-da-fé* ?

Ces exécutions sont aujourd'hui plus rares qu'autrefois. Mais la raison , qui perce avec tant de peine quand le fanatisme est établi , n'a pu les abolir encore. (a)

En Por-  
tugal.

L'inquisition ne fut introduite dans le Portugal que vers l'an 1557 , quand ce pays n'était point soumis aux Espagnols. Elle essuya d'abord toutes les contradictions que son seul nom devait produire ; mais enfin elle s'établit , et sa jurisprudence fut la même à Lisbonne qu'à Madrid. Le grand inquisiteur est nommé par le roi , et confirmé par le pape. Les tribunaux particuliers de cet office , qu'on nomme *saint* , sont soumis en Espagne et en Portugal au tribunal de la capitale. L'inquisition eut , dans ces deux Etats , la même sévérité et la même attention à signaler son pouvoir.

(a) Le célèbre comte d'*Aranda* a détruit , en 1771 , une partie de ces abus abominables , et ils ont reparu depuis.

En Espagne, après la mort de *Charles-Quint*, elle osa faire le procès au confesseur de cet empereur, *Constantin Ponce*, qui mourut dans un cachot, et dont l'effigie fut brûlée après sa mort, dans un *Auto-da-fé*.

En Portugal, *Jean de Bragance*, ayant arraché son pays à la domination espagnole, voulut aussi le délivrer de l'inquisition; mais il ne put réussir qu'à priver les inquisiteurs des confiscations. Ils le déclarèrent excommunié après sa mort. Il fallut que la reine, sa veuve, les engageât à donner au cadavre une absolution aussi ridicule que honteuse. Par cette absolution on le déclarait coupable.

Cadavre  
d'un roi  
condam-  
né par  
l'inquifi-  
tion.

Quand les Espagnols s'établirent en Amérique, ils portèrent l'inquisition avec eux. Les Portugais l'introduisirent aux Indes occidentales, immédiatement après qu'elle fut autorisée à Lisbonne.

On connaît l'inquisition de Goa. Si cette juridiction opprime ailleurs le droit naturel, elle est dans Goa contraire à la politique. Les Portugais ne sont dans l'Inde que pour y négocier. Le commerce et l'inquisition paraissent incompatibles. Si elle était reçue dans Londres et dans Amsterdam, ces villes ne seraient ni si peuplées ni si opulentes. En effet, quand *Philippe II* la voulut introduire dans les provinces de Flandre, l'interruption du commerce

A Goa elle  
détruit le  
commer-  
ce.

fut une des principales causes de la révolution. La France et l'Allemagne ont été heureusement préservées de ce fléau. Elles ont essuyé des guerres horribles de religion ; mais enfin les guerres finissent , et l'inquisition une fois établie est éternelle.

Il n'est pas étonnant qu'on ait imputé à un tribunal si détesté des excès d'horreur et d'insolence qu'il n'a pas commis. On trouve dans beaucoup de livres que ce *Constantin Ponce* , confesseur de *Charles-Quint* , condamné par l'inquisition , avait été accusé au saint-office d'avoir dicté le testament de l'empereur , dans lequel il n'y avait pas assez de legs pieux , et que le confesseur et le testament furent condamnés l'un et l'autre à être brûlés ; qu'enfin tout ce que put *Philippe II* fut d'obtenir que la sentence ne s'exécutât pas sur le testament de l'empereur son père. Tout cela est manifestement faux : *Constantin Ponce* n'était plus depuis long temps confesseur de *Charles-Quint* quand il fut emprisonné ; et le testament de ce prince fut respecté par *Philippe II* , qui était trop habile et trop puissant pour souffrir qu'on déshonorât le commencement de son règne et la gloire de son père.

Fables au  
sujet de  
l'inquifi-  
tion.

On lit encore , dans plusieurs ouvrages écrits contre l'inquisition , que le roi d'Espagne , *Philippe III* , assistant à un *Auto-da-fé* , et voyant

brûler plusieurs hommes, juifs, mahométans, hérétiques ou soupçonnés de l'être, s'écria : *Voilà des hommes bien malheureux, de mourir parce qu'ils n'ont pu changer d'opinion.* Il est très-vraisemblable qu'un roi ait pensé ainsi, et que ces paroles lui aient échappé. Il est seulement bien cruel qu'il ne sauvât pas ceux qu'il plaignait. Mais on ajoute que le grand inquisiteur, ayant recueilli ces paroles, en fit un crime au roi même; qu'il eut l'impudence atroce d'en demander une réparation; que le roi eut la bassesse d'en faire une, et que cette réparation à l'honneur du saint-office consista à se faire tirer du fang, que le grand inquisiteur fit brûler par la main du bourreau. *Philippe III* fut un prince borné, mais non d'une imbécillité si humiliante. Une telle aventure n'est croyable d'aucun prince; elle n'est rapportée que dans des livres sans aveu, dans le tableau des papes, et dans ces faux mémoires imprimés en Hollande sous tant de faux noms. Il faut être d'ailleurs bien mal adroit pour calomnier l'inquisition, et pour chercher dans le mensonge de quoi la rendre odieuse.

Ce tribunal, inventé pour extirper les hérésies, est précisément ce qui éloigne le plus les protestans de l'Eglise romaine. Il est pour eux un objet d'horreur; ils aimeraient mieux mourir que s'y foudroyer; et les chemises



ensoufrées du saint-office font l'étendard contre lequel ils font à jamais réunis.

Inquif-  
tion à  
Rome.

L'inquisition a été moins cruelle à Rome et en Italie, où les juifs ont de grands privilèges, et où les citoyens font tous plus empressés à faire leur fortune et celle de leurs parens dans l'Eglise, qu'à disputer sur des mystères. Le pape *Paul IV*, qui donna trop d'étendue au tribunal de l'inquisition romaine, fut détesté des Romains; le peuple troubla ses funérailles, jeta sa statue dans le Tibre, démolit les prisons de l'inquisition, et jeta des pierres aux ministres de cette juridiction. Cependant l'inquisition romaine, sous *Paul IV*, n'avait fait mourir personne. *Pie IV* fut plus barbare; il fit brûler trois malheureux savans, accusés de ne pas penser comme les autres; mais jamais l'inquisition italienne n'a égalé les horreurs de celle d'Espagne. Le plus grand mal qu'elle ait fait à la longue en Italie, a été de tenir autant qu'elle l'a pu dans l'ignorance une nation spirituelle. Il faut que ceux qui écrivent demandent à un jacobin permission de penser, et les autres permission de lire. Les hommes éclairés, qui font en grand nombre, gémissent tout bas en Italie: le reste vit dans les plaisirs et l'ignorance; le bas peuplé dans la superstition. Plus les Italiens ont d'esprit, plus on a voulu le restreindre; et cet esprit ne leur sert

qu'à être dominés par des moines dont il faut baiser la main dans plusieurs provinces ; de même qu'il ne leur a servi qu'à baiser les fers des Goths, des Lombards, des Francs et des Teutons. (1)

Ayant ainsi parcouru tout ce qui est attaché à la religion, et réservant pour un autre lieu l'histoire plus détaillée des malheurs dont elle fut, en France et en Allemagne, la cause ou le prétexte, je viens au prodige des découvertes qui firent en ce temps la gloire et la richesse du Portugal et de l'Espagne, qui embrasèrent l'univers entier, et qui rendirent *Philippe II* le plus puissant monarque de l'Europe.

(1). Depuis que M. de *Voltaire* a écrit ce chapitre, l'inquisition a été détruite à Milan sous le règne de l'impératrice, *Marie-Thérèse*, d'après les conseils du comte de *Firmian*, à qui l'Italie doit la renaissance des lumières que, depuis le temps de *Fra-Paolo*, la superstition se flattait d'avoir pour jamais étouffées.

Ce tribunal vient d'être détruit en Sicile par M. de *Caraccioli*, vice-roi de cette île, l'un des hommes d'Etat de l'Europe le plus savant et le plus éclairé, et que nous avons vu long-temps à Paris un des hommes le plus aimable de la société. La liberté du commerce des grains, celle de fabriquer et de vendre du pain vient d'être accordée par lui à ce pays, où de mauvaises lois avaient si long-temps rendu inutiles, et la fertilité du sol, et les avantages de la situation la plus heureuse, et le génie des compatriotes de *Théocrite* et d'*Archimède*.

Cependant l'inquisition a repris de nouvelles forces en Espagne : elle oblige plusieurs jeunes espagnols, qui annonçaient des talens pour les sciences, de renoncer à leur patrie. Elle a poursuivi *Olavidès*, qui avait créé dans un désert une province peuplée d'hommes laborieux et pleins d'industrie, mais qui avait commis le plus grand des crimes aux yeux des prêtres, celui d'avoir bien connu toute l'étendue du mal qu'ils ont fait aux hommes.

## CHAPITRE CXLI.

*Des découvertes des Portugais.*

JUSQU'ICI nous n'avons guère vu que des hommes dont l'ambition se disputait ou troublait la terre connue. Une ambition qui semblait plus utile au monde, mais qui ensuite ne fut pas moins funeste, excita enfin l'industrie humaine à chercher de nouvelles terres et de nouvelles mers.

On fait que la direction de l'aimant vers le Nord, si long-temps inconnue aux peuples les plus savans, fut trouvée dans le temps de l'ignorance, vers la fin du treizième siècle. *Flavio Goia*, citoyen d'Amalfi au royaume de Naples, inventa bientôt après la bouffole; il marqua l'aiguille aimantée d'une fleur-de-lis, parce que cet ornement entrait dans les armoiries des rois de Naples, qui étaient de la maison de France.

Cette invention resta long-temps sans usage; et les vers que *Fauchet* rapporte pour prouver qu'on s'en servait avant l'an 1300, sont probablement du quatorzième siècle.

Iles fortunées.

On avait déjà retrouvé les îles Canaries, sans le secours de la bouffole, vers le commencement du quatorzième siècle. Ces îles qui,

du temps de *Ptolomée* et de *Pline*, étaient nommées *les îles fortunées*, furent fréquentées des Romains, maîtres de l'Afrique Tingitane dont elles ne sont pas éloignées; mais la décadence de l'empire romain ayant rompu toute communication entre les nations d'Occident, qui devinrent toutes étrangères l'une à l'autre, ces îles furent perdues pour nous. Vers l'an 1300, des biscaïens les retrouvèrent. Le prince d'Espagne, *Louis de la Cerda*, fils de celui qui perdit le trône, ne pouvant être roi d'Espagne, demanda, l'an 1306, au pape *Clément V*, le titre de roi des îles fortunées; et comme les papes voulaient donner alors les royaumes réels et imaginaires, *Clément VI* le couronna roi de ces îles, dans Avignon. *La Cerda* aima mieux rester dans la France, son aïe, que d'aller dans les îles fortunées.

Le premier usage bien avéré de la bouffole fut fait par des anglais, sous le règne du roi *Edouard III*.

Premier  
usage de  
la bouf-  
sole.

Le peu de science qui s'était conservé chez les hommes était renfermé dans les cloîtres. Un moine d'Oxford, nommé *Linna*, habile astronome pour son temps, pénétra jusqu'à l'Islande, et dressa des cartes des mers septentrionales, dont on se servit depuis, sous le règne de *Henri VI*.

Mais ce ne fut qu'au commencement du

Le prince Henri premier auteur de toutes les découvertes. quinzisième siècle que se firent les grandes et utiles découvertes. Le prince *Henri de Portugal*, fils du roi *Jean I*, qui les commença, rendit son nom plus glorieux que celui de tous ses contemporains. Il était philosophe, il mit sa philosophie à faire du bien au monde : *Talent de bien faire* était sa devise.

A cinq degrés en deçà de notre tropique, est un promontoire qui s'avance dans la mer Atlantique, et qui avait été jusque-là le terme des navigations connues : on l'appelait le *Cap Non* : ce monosyllabe marquait qu'on ne pouvait le passer.

Le prince *Henri* trouva des pilotes assez hardis pour doubler ce cap, et pour aller jusqu'à celui de *Boyador*, qui n'est qu'à deux degrés du tropique ; mais ce nouveau promontoire s'avancant l'espace de six-vingt mille dans l'Océan, bordé de tous côtés de rochers, de bancs de sable, et d'une mer orageuse découragea les pilotes. Le prince, que rien ne décourageait, en envoya d'autres. Ceux-ci ne purent passer ; mais, en s'en retournant par la grande mer, ils retrouvèrent l'île de *Madère*, que sans doute les Carthaginois avaient connue, et que l'exagération avait fait prendre pour une île immense, laquelle par une autre exagération a passé dans l'esprit de quelques modernes pour l'Amérique même.

même. On lui donna le nom de *Madère*, parce qu'elle était couverte de bois, et que *Madera* signifie *bois*; d'où nous est venu le mot de *Madrier*. Le prince *Henri* y fit planter des vignes de Grèce, et des cannes de sucre, qu'il tira de Sicile et de Chypre, où les Arabes les avaient apportées des Indes; et ce sont ces cannes de sucre qu'on a transplantées depuis dans les îles de l'Amérique, qui en fournissent aujourd'hui l'Europe.

Le prince dom *Henri* conserva *Madère*; mais il fut obligé de céder aux Espagnols les Canaries, dont il s'était emparé. Les Espagnols firent valoir le droit de *Louis de la Cerda*, et la bulle de *Clément V*.

Le cap Boyador avait jeté une telle épou-  
vante dans l'esprit de tous les pilotes, que pendant treize années aucun n'osa tenter le passage. Enfin la fermeté du prince *Henri* inspira du courage. On passa le tropique; on alla à près de quatre cents lieues par-delà jusqu'au cap verd. C'est par ses soins que furent trouvées les îles du cap verd et les Açores. S'il est vrai qu'on vit sur un rocher des Açores une statue représentant un homme à cheval, tenant la main gauche sur le cou du cheval, et montrant l'Occident de la main droite, on peut croire que ce monument était des anciens Carthaginois: l'inscription,

*Essai sur les mœurs, &c.* Tome IV. \* K k

dont on ne put connaître les caractères, semble favorable à cette opinion.

Presque toutes les côtes d'Afrique qu'on avait découvertes étaient sous la dépendance des empereurs de Maroc, qui du détroit de Gibraltar jusqu'au fleuve du Sénégal étendaient leur domination et leur secte à travers les déserts. Mais le pays était peu peuplé, et les habitans n'étaient guère au-dessus des brutes. Lorsqu'on eut pénétré au-delà du Sénégal, on fut surpris de voir que les hommes étaient entièrement noirs au midi de ce fleuve, tandis qu'ils étaient de couleur cendrée au septentrion. La race des Nègres est une espèce d'hommes différente de la nôtre, comme la race des épagneuls l'est des lévriers. La membrane muqueuse, ce rézeau que la nature a étendu entre les muscles et la peau, est blanche chez nous, chez eux noire, bronzée ailleurs. Le célèbre *Ruysh* fut le premier de nos jours qui, en disséquant un nègre à Amsterdam, fut assez adroit pour enlever tout ce rézeau muqueux. Le czar *Pierre* l'acheta, mais *Ruysh* en conserva une petite partie que j'ai vue, et qui ressemblait à de la gaze noire. Si un Nègre se fait une brûlure, sa peau devient brune, quand le rézeau a été offensé, sinon, la peau renaît noire. La forme de leurs yeux n'est point la nôtre. Leur laine noire ne ressemble

Remarque importante sur les Nègres.

point à nos cheveux, et on peut dire que, si leur intelligence n'est pas d'une autre espèce que notre entendement, elle est fort inférieure. Ils ne sont pas capables d'une grande attention; ils combinent peu, et ne paraissent faits ni pour les avantages, ni pour les abus de notre philosophie. Ils sont originaires de cette partie de l'Afrique, comme les éléphants et les singes; guerriers, hardis et cruels dans l'empire de Maroc, souvent même supérieurs aux troupes basanées qu'on appelle *blanches*, ils se croient nés en Guinée pour être vendus aux blancs, et pour les servir.

Il y a plusieurs espèces de Nègres; ceux de Guinée, ceux d'Ethiopie, ceux de Madagascar, ceux des Indes ne sont pas les mêmes. Les noirs de Guinée, de Congo, ont de la laine, les autres de longs crins. Les peuplades noires, qui avaient le moins de commerce avec les autres nations, ne connaissaient aucun culte. Le premier degré de stupidité est de ne penser qu'au présent et aux besoins du corps. Tel était l'état de plusieurs nations, et sur tout des insulaires. Le second degré est de prévoir à demi, de ne former aucune société stable, de regarder les astres avec admiration, et de célébrer quelques fêtes, quelques réjouissances au retour de certaines saisons, à l'apparition de certaines étoiles, sans aller plus



loin, et sans avoir aucune notion distincte. C'est entre ces deux degrés d'imbécillité et de raison commencée que plus d'une nation a vécu pendant des siècles.

Origine  
des guinées  
d'Angleterre.

Les découvertes des Portugais étaient jusqu'alors plus curieuses qu'utiles. Il fallait peupler les îles; et le commerce des côtes occidentales d'Afrique ne produisait pas de grands avantages. On trouva enfin de l'or sur les côtes de Guinée, mais en petite quantité, sous le roi *Jean II*. C'est de-là qu'on donna depuis le nom de *guinées* aux monnaies que les Anglais firent frapper avec l'or qu'ils trouvèrent dans le même pays.

Les Portugais, qui seuls avaient la gloire de reculer pour nous les bornes de la terre, passèrent l'équateur, et découvrirent le royaume de Congo: alors on aperçut un nouveau ciel et de nouvelles étoiles.

Prédiction accomplie, et ce n'est pas une prédiction.

Les Européens virent, pour la première fois, le pôle austral, et les quatre étoiles qui en sont les plus voisines. C'était une singularité bien surprenante que le fameux *Dante* eût parlé plus de cent ans auparavant de ces quatre étoiles. *Je me tournai à main droite*, dit-il dans le premier chant de son purgatoire, *et je considérai l'autre pôle: j'y vis quatre étoiles qui n'avaient jamais été connues que dans le premier âge du monde.* Cette prédiction semblait

bien plus positive que celle de *Sénèque* le tragique , qui dit dans sa *Médée* qu'un jour l'Océan ne séparera plus les nations , qu'un nouveau *Tiphis* découvrira un nouveau monde , et que *Thule* ne sera plus la borne de la terre.

Cette idée vague de *Sénèque* n'est qu'une espérance probable fondée sur les progrès qu'on pouvait faire dans la navigation ; et la prophétie du *Dante* n'a réellement aucun rapport aux découvertes des Portugais et des Espagnols. Plus cette prophétie est claire , et moins elle est vraie. Ce n'est que par un hasard assez bizarre que le pôle austral et ces quatre étoiles se trouvent annoncés dans le *Dante*. Il ne parlait que dans un sens figuré : son poëme n'est qu'une allégorie perpétuelle. Ce pôle chez lui est le paradis terrestre ; ces quatre étoiles , qui n'étaient connues que des premiers hommes , sont les quatre vertus cardinales , qui ont disparu avec les temps d'innocence. Si on approfondissait ainsi la plupart des prédictions , dont tant de livres sont pleins , on trouverait qu'on n'a jamais rien prédit , et que la connaissance de l'avenir n'appartient qu'à DIEU. Mais si on avait eu besoin de cette prédiction du *Dante* pour établir quelque droit ou quelque opinion , comme on aurait fait valoir cette prophétie ! comme elle eût paru claire ! avec quel zèle

on aurait opprimé ceux qui l'auraient expliqués raisonnablement !

Direction de l'aiguille aimantée. 1486. On ne savait auparavant si l'aiguille aimantée serait dirigée vers le pôle Antartique en approchant de ce pôle. La direction fut constante vers le Nord. On poussa jusqu'à la pointe de l'Afrique, où le cap des Tempêtes causa plus d'effroi que celui de Boyador; mais il donna l'espérance de trouver au-delà de ce cap un chemin pour embrasser par la navigation le tour de l'Afrique, et de trafiquer aux Indes: dès-lors il fut nommé *le cap de Bonne-espérance*; nom qui ne fut point trompeur. Bientôt le roi *Emmanuel*, héritier des nobles desseins de ses pères, envoya, malgré les remontrances de tout le Portugal, une petite flotte de quatre vaisseaux, sous la conduite de *Vasco de Gama*, dont le nom est devenu immortel par cette expédition.

Les Portugais ne firent alors aucun établissement à ce fameux cap, que les Hollandais ont rendu depuis une des plus délicieuses habitations de la terre, et où ils cultivent avec succès les productions des quatre parties du monde. Les naturels de ce pays ne ressembloient ni aux blancs ni aux nègres; tous de couleur d'olive foncée, tous ayant des crins. Les organes de la voix sont différens des nôtres; ils forment un bégaiement et un

Hottentots, race différente des autres

gloflement qu'il eft impoffible aux autres hommes d'imiter. Ces peuples n'étaient point anthropophages; au contraire, leurs mœurs étaient douces et innocentes. Il eft indubitable qu'ils n'avaient point pouffé l'ufage de la raifon jufqu'à reconnaître un Etre fuprême. Ils étaient dans ce degré de ftupidité qui admet une fociété informe, fondée fur les befoins communs. Le maître-ès-arts, *Pierre Kolb*, qui a fi long-temps voyagé parmi eux, eft sûr que ces peuples descendent de *Cethura*, l'une des femmes d'*Abraham*, et qu'il adorent un petit cerf-volant. On eft fort peu inftruit de leur théologie; et quant à leur arbre généalogique, je ne fais fi *Pierre Kolb* a eu de bons mémoires.

Si la circoncifion a dû étonner les premiers philofophes qui voyagèrent en Egypte et à Colchos, l'opération des Hottentots dut étonner bien davantage; on coupe un tefticule à tous les mâles, de temps immémorial, fans que ces peuples fâchent pourquoi et comment cette coutume s'eft introduite parmi eux. Quelques-uns d'eux ont dit aux Hollandais que ce retranchement les rendait plus légers à la courfe; d'autres, que les herbes aromatiques dont on remplace le tefticule coupé les rend plus vigoureux. Il eft certain qu'ils n'en peuvent rendre qu'une mauvaife raifon, et

c'est l'origine de bien des usages dans le reste de la terre.

1497. *Gama* ayant doublé la pointe de l'Afrique, et remontant par ces mers inconnues vers l'équateur, n'avait pas encore repassé le capricorne, qu'il trouva vers Sofala des peuples policés qui parlaient arabe. De la hauteur des Canaries jusqu'à Sofala, les hommes, les animaux, les plantes, tout avait paru d'une espèce nouvelle. La surprise fut extrême de retrouver des hommes qui ressemblaient à ceux du continent connu. Le mahométisme commençait à pénétrer parmi eux; les musulmans, en allant à l'orient de l'Afrique, et les chrétiens, en remontant par l'occident, se rencontraient à une extrémité de la terre.

Mahométans au fond de l'Afrique.

1498. Ayant enfin trouvé des pilotes mahométans à quatorze degrés de latitude méridionale, il aborda dans les grandes Indes au royaume de Calicut, après avoir reconnu plus de quinze cents lieues de côtes.

Ce voyage de *Gama* fut ce qui changea le commerce de l'ancien monde. *Alexandre*, que des déclamateurs n'ont regardé que comme un destructeur, et qui cependant fonda plus de villes qu'il n'en détruisit, homme, sans doute, digne du nom de *grand* malgré ses vices, avait destiné sa ville d'Alexandrie à

être le centre du commerce et le lien des nations : elle l'avait été en effet, et sous les *Ptolémée*, et sous les Romains, et sous les Arabes. Elle était l'entrepôt de l'Egypte, de l'Europe et des Indes. Venise, au quinzième siècle, tirait presque seule d'Alexandrie les denrées de l'Orient et du Midi, et s'enrichissait aux dépens du reste de l'Europe par cette industrie, et par l'ignorance des autres chrétiens. Sans le voyage de *Vasco de Gama*, cette république devenait bientôt la puissance prépondérante de l'Europe ; mais le passage du cap de Bonne-Espérance détourna la source de ses richesses.

Commer-  
ce de la  
terre  
changé.

Les princes avaient jusque-là fait la guerre pour ravir des terres ; on la fit alors pour établir des comptoirs. Dès l'an 1500, on ne put avoir du poivre à Calicut qu'en répandant du sang.

*Alfonse d'Albuquerque* et d'autres fameux capitaines portugais en petit nombre, combattirent successivement les rois de Calicut, d'Ormus, de Siam, et défirent la flotte du soudan d'Egypte. Les Vénitiens, aussi intéressés que l'Egypte à traverser les progrès du Portugal, avaient proposé à ce soudan de couper l'isthme de Suez à leurs dépens, et de creuser un canal qui eût joint le Nil à la mer Rouge. Ils eussent par cette entreprise conservé l'empire du

### 394 DECOUVERTES DES PORTUGAIS.

commerce des Indes ; mais les difficultés firent évanouir ce grand projet , tandis que  
1510. *d'Albuquerque* prenait la ville de Goa au-deçà  
1511. du Gange , Malaca dans la Cherfonèse d'or ,  
1513. Aden à l'entrée de la mer Rouge , sur les côtes de l'Arabie heureuse , et qu'enfin ils s'emparait d'Ormuz dans le golfe de Perse.

1514. Bientôt les Portugais s'établirent sur toutes les côtes de l'île de Ceilan , qui produit la canelle la plus précieuse , et les plus beaux rubis de l'Orient. Ils eurent des comptoirs au Bengale ; ils trafiquèrent jusqu'à Siam , et fondèrent la ville de Macao sur la frontière de la Chine. L'Ethiopie orientale, les côtes de la mer Rouge furent fréquentées par leurs vaisseaux. Les îles Moluques, seul endroit de la terre où la nature a placé le girofle , furent découvertes et conquises par eux. Les négociations et les combats contribuèrent à ces nouveaux établissemens : il y fallut faire ce commerce nouveau à main armée.

Prodi-  
gieux éta-  
blissemens  
dans  
l'Inde.  
Les Portugais , en moins de cinquante ans , ayant découvert cinq mille lieues de côtes furent les maîtres du commerce par l'Océan éthiopique , et par la mer Atlantique. Ils eurent , vers l'an 1540 , des établissemens considérables depuis les Moluques jusqu'au golfe persique , dans une étendue de soixante degrés de longitude. Tout ce que la nature

produit d'utile, de rare, d'agréable, fut porté par eux en Europe, à bien moins de frais que Venise ne pouvait le donner. La route du Tage au Gange devenait fréquentée. Siam et le Portugal étaient alliés.

## C H A P I T R E C X L I I .

### *Du Japon.*

**L**ES Portugais, établis en riches marchands et en rois sur les côtes de l'Inde, et dans la presqu'île du Gange, passèrent enfin dans les îles du Japon.

De tous les pays de l'Inde, le Japon n'est pas celui qui mérite le moins l'attention d'un philosophe. Nous aurions dû connaître ce pays dès le treizième siècle par la relation du célèbre *Marc Paul*. Ce vénitien avait voyagé par terre à la Chine, et ayant servi long temps sous un des enfans de *Gengis-kan*, il y eut les premières notions de ces îles que nous nommons *Japon*, et qu'il appelle *Zipangri*; mais ses contemporains, qui adoptaient les fables les plus grossières, ne crurent point les vérités que *Marc Paul* annonçait. Son manuscrit resta long-temps ignoré : il tomba enfin entre les mains de *Christophe Colomb*, et ne



servit pas peu à le confirmer dans son espérance de trouver un monde nouveau qui pouvait rejoindre l'Orient et l'Occident. *Colomb* ne se trompa que dans l'opinion que le Japon touchait à l'hémisphère qu'il découvrit.

Observez. Ce royaume borne notre continent, comme nous le terminons du côté opposé. Je ne fais pourquoi on a appelé les Japonais *nos antipodes en morale* ; il n'y a point de pareils antipodes parmi les peuples qui cultivent leur raison. La religion la plus autorisée au Japon admet des récompenses et des peines après la mort. Leurs principaux commandemens, qu'ils appellent *divins*, sont précisément les nôtres. Le mensonge, l'incontinence, le larcin, le meurtre sont également défendus ; c'est la loi naturelle réduite en préceptes positifs. Ils y ajoutent le précepte de la tempérance, qui défend jusqu'aux liqueurs fortes de quelque nature qu'elles soient ; et ils étendent la défense du meurtre jusqu'aux animaux. *Saka*, qui leur donna cette loi, vivait environ mille ans avant notre ère vulgaire. Ils ne diffèrent donc de nous en morale que dans leur précepte d'épargner les bêtes. S'ils ont beaucoup de fables, c'est en cela qu'ils ressemblent à tous les peuples, et à nous qui n'avons connu que des fables grossières avant le christianisme, et qui n'en avons que trop mêlé à notre religion.

Si leurs usages sont différens des nôtres , tous ceux des nations orientales le sont aussi depuis les Dardanelles jusqu'au fond de la Corée.

Comme le fondement de la morale est le même chez toutes les nations , il y a aussi des usages de la vie civile , qu'on trouve établis dans toute la terre. On se visite , par exemple , au Japon , le premier jour de l'année , on se fait des présens , comme dans notre Europe. Les parens et les amis se rassemblent dans les jours de fête.

Ce qui est plus singulier , c'est que leur gouvernement a été pendant deux mille quatre cents ans entièrement semblable à celui du calife des musulmans , et de Rome moderne. Les chefs de la religion ont été chez les Japonais les chefs de l'Empire plus long-temps qu'en aucune nation du monde ; la succession de leurs pontifes rois remonte incontestablement six cents soixante ans avant notre ère. Mais les séculiers , ayant peu à peu partagé le gouvernement , s'en emparèrent entièrement vers la fin du seizième siècle , sans oser pourtant détruire la race et le nom des *pontifes* dont ils ont envahi tout le pouvoir. L'empereur ecclésiastique , nommé *dairi* , est une idole toujours révérée , et le général de la couronne , qui est le véritable empereur , tient avec respect le *dairi* dans une prison

Gouvernement pontifical.

honorable. Ce que les Turcs ont fait à Bagdat , ce que les empereurs allemands ont voulu faire à Rome , les Taicosamas l'ont fait au Japon.

La nature humaine , dont le fond est partout le même , a établi d'autres ressemblances entre ces peuples et nous. Ils ont la superstition des sortilèges que nous avons eue si longtemps. On retrouve chez eux les pèlerinages , les épreuves même du feu , qui faisaient autrefois une partie de notre jurisprudence ; enfin ils placent leurs grands hommes dans le ciel , comme les Grecs et les Romains. Leur pontife a seul , comme celui de Rome moderne , le droit de faire des apothéoses , et de consacrer des temples aux hommes qu'il en juge dignes. Les ecclésiastiques sont en tout distingués des séculiers ; il y a entre ces deux ordres un mépris et une haine réciproque , comme partout ailleurs. Ils ont depuis très-long-temps des religieux , des ermites , des instituts même , qui ne sont pas fort éloignés de nos ordres guerriers ; car il y avait une ancienne société de solitaires qui faisaient vœu de combattre pour la religion.

Cependant , malgré cet établissement qui semble annoncer des guerres civiles , comme l'ordre teutonique de Prusse en a causé en Europe , la liberté de conscience était établie

dans ces pays , aussi-bien que dans tout le reste de l'Orient. Le Japon était partagé en plusieurs sectes , quoique sous un roi pontife ; mais toutes les sectes se réunissaient dans les mêmes principes de morale. Ceux qui croyaient la métempychose , et ceux qui n'y croyaient pas s'abstenaient , et s'abstiennent encore aujourd'hui de manger la chair des animaux qui rendent service à l'homme. Toute la nation se nourrit de riz et de légumes , de poisson et de fruits ; sobriété qui semble en eux une vertu plus qu'une superstition.

La doctrine de *Confucius* a fait beaucoup de progrès dans cet empire. Comme elle se réduit toute à la simple morale , elle a charmé tous les esprits de ceux qui ne sont pas attachés aux bonzes , et c'est toujours la saine partie de la nation. On croit que le progrès de cette philosophie n'a pas peu contribué à ruiner la puissance du *dairi*. L'empereur qui 1700. régnait n'avait pas d'autre religion.

Il semble qu'on abuse plus au Japon qu'à la Suicide. Chine de cette doctrine de *Confucius*. Les philosophes japonais regardent l'homicide de soi-même comme une action vertueuse , quand elle ne blesse pas la société. Le naturel fier et violent de ces insulaires met souvent cette théorie en pratique , et rend le suicide beaucoup plus commun encore au Japon qu'en Angleterre.

Liberté  
de conf-  
cience.

La liberté de conscience, comme le remarque *Kempfer*, ce véridique et savant voyageur, avait toujours été accordée dans le Japon, ainsi que dans presque tout le reste de l'Asie. Plusieurs religions étrangères s'étaient paisiblement introduites au Japon. DIEU permettait ainsi que la voie fût ouverte à l'évangile dans toutes ces vastes contrées. Personne n'ignore qu'il fit des progrès prodigieux, sur la fin du seizième siècle, dans la moitié de cet empire. Le premier qui répandit ce germe fut le célèbre *François Xavier*, jésuite portugais, homme d'un zèle courageux et infatigable; il alla avec les marchands dans plusieurs îles du Japon, tantôt en pèlerin, tantôt dans l'appareil pompeux d'un vicaire apostolique député par le pape; il est vrai qu'obligé de se servir d'un truchement, il ne fit pas d'abord de grands progrès. *Je n'entends point ce peuple*, dit-il dans ses lettres, *et il ne m'entend point; nous épelons comme des enfans*. Il ne fallait pas qu'après cet aveu les historiens de sa vie lui attribuassent le don des langues; ils devaient aussi ne pas mépriser leurs lecteurs jusqu'au point d'affurer que *Xavier* ayant perdu son crucifix, il lui fut rapporté par un cancre, qu'il se trouva en deux endroits au même instant, et qu'il ressuscita neuf morts. (a) On devait s'en tenir à louer

Miracles  
attribués  
à *Xavier*.

(a) Voyez l'article *François Xavier*, dans le Dictionn. philos.

son zèle et ses tentatives. Il apprit enfin assez de japonais pour se faire un peu entendre. Les princes de plusieurs îles de cet empire, mécontents pour la plupart de leurs bonzes, ne furent pas fâchés que des prédicateurs étrangers vinssent contredire ceux qui abusaient de leur ministère. Peu à peu la religion chrétienne s'établit.

La célèbre ambassade de trois princes chrétiens japonais au pape *Grégoire XIII*, est peut-être l'hommage le plus flatteur que le saint-siège ait jamais reçu. Tout ce grand pays, où il faut aujourd'hui abjurer l'évangile, et où les seuls Hollandais sont reçus à condition de n'y faire aucun acte de religion, a été sur le point d'être un royaume chrétien, et peut-être un royaume portugais. Nos prêtres y étaient honorés plus que parmi nous; aujourd'hui leur tête y est à prix, et ce prix même est considérable, il est environ de douze mille livres. L'indiscrétion d'un prêtre portugais, qui ne voulut pas céder le pas à un des premiers officiers du roi, fut la première cause de cette révolution : la seconde fut l'obstination de quelques jésuites qui soutinrent trop un droit odieux, en ne voulant pas rendre une maison qu'un seigneur japonais leur avait donnée, et que le fils de ce seigneur redemandait : la troisième fut la crainte d'être

Ambassade du Japon au pape.

Origine de la perte du christianisme au Japon.

subjugué par les chrétiens ; et c'est ce qui causa une guerre civile. Nous verrons comment le christianisme , qui commença par des missions , finit par des batailles.

Antiquité  
et gouver-  
nement  
du Japon.

Tenons-nous-en à présent à ce que le Japon était alors , à cette antiquité dont ces peuples se vantent comme les Chinois , à cette suite de rois pontifes , qui remonte à plus de six siècles avant notre ère ; remarquons sur-tout que c'est le seul peuple de l'Asie qui n'ait jamais été vaincu. On compare les Japonais aux Anglais , par cette fierté insulaire qui leur est commune , par le suicide , qu'on croit si fréquent dans ces deux extrémités de notre hémisphère. Mais les îles du Japon n'ont jamais été subjuguées ; celles de la Grande-Bretagne l'ont été plus d'une fois. Les Japonais ne paraissent pas être un mélange de différens peuples , comme les Anglais et presque toutes nos nations ; ils semblent être aborigènes. Leurs lois , leur culte , leurs mœurs , leur langage ne tiennent rien de la Chine ; et la Chine , de son côté , semble originairement exister par elle-même , et n'avoir que fort tard reçu quelque chose des autres peuples. C'est cette grande antiquité des peuples de l'Asie qui vous frappe. Ces peuples , excepté les Tartares , ne se sont jamais répandus loin de leurs limites ; et vous voyez une

nation faible , resserrée , peu nombreuse , à peine comptée auparavant dans l'histoire du monde , venir en très-petit nombre du port de Lisbonne découvrir tous ces pays immenses , et s'y établir avec splendeur.

Jamais commerce ne fut plus avantageux <sup>Commer-</sup> aux Portugais que celui du Japon. Ils en <sup>ceimmen-</sup> rapportaient , à ce que disent les Hollandais , trois cents tonnes d'or chaque année , et on fait que cent mille florins font ce que les Hollandais appellent une *tonne*. C'est beaucoup exagérer : mais il paraît par le soin qu'ont ces républicains industriels et infatigables de se conserver le commerce du Japon à l'exclusion des autres nations , qu'il produisait , sur-tout dans les commencemens , des avantages immenses. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Asie , les plus belles porcelaines , de l'ambre gris , du cuivre d'une espèce supérieure au nôtre , enfin l'argent et l'or , objet principal de toutes ces entreprises. Ce pays possède , comme la Chine , presque tout ce que nous avons , et presque tout ce qui nous manque. Il est aussi peuplé que la Chine à proportion : la nation est plus fière et plus guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux dans tous les arts de l'esprit et de la main. Mais que nous avons regagné le temps perdu ! Les pays où le



*Bramante et Michel Ange* ont bâti *Saint-Pierre* de Rome, où *Raphaël* a peint, où *Newton* a calculé l'infini, où *Cinna* et *Athalie* ont été écrits, sont devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne sont dans les beaux arts que des barbares ou des enfans, malgré leur antiquité, et malgré tout ce que la nature a fait pour eux.

### C H A P I T R E C X L I I I .

*De l'Inde, en-deçà et de-là le Gange. Des espèces d'hommes différentes, et de leurs coutumes.*

**J**E ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a été bien connu qu'au temps où *Louis XIV* en reçut une ambassade, et y envoya des missionnaires et des troupes également inutiles. Je vous épargne les peuples du *Tunquin*, de *Laos*, de la *Cochinchine*, chez qui on ne pénétra que rarement, et longtemps après l'époque des entreprises portugaises, et où notre commerce ne s'est jamais bien étendu.

Les potentats de l'Europe, et les négocians qui les enrichissent n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux

tréfors. Les philosophes y ont découvert un nouvel univers en morale et en physique. La route facile et ouverte de tous les ports de l'Europe jusqu'aux extrémités des Indes, mit notre curiosité à portée de voir par ses propres yeux tout ce qu'elle ignorait, ou qu'elle ne connaissait qu'imparfaitement par d'anciennes relations infidèles. Quels objets pour des hommes qui réfléchissent, de voir au-delà du fleuve Zayre, bordé d'une multitude innombrable de nègres, les vastes côtes de la Cafrerie, où les hommes sont de couleur d'olive, et où ils se coupent un testicule à l'honneur de la Divinité, tandis que les Ethiopiens et tant d'autres peuples de l'Afrique se contentent d'offrir une partie de leurs prépuces ! Ensuite si vous remontez à Sofala, à Quiloa, à Montbasa, à Mélinde, vous trouvez des noirs d'une espèce différente de ceux de la Nigritie, des blancs et des bronzés, qui tous commercent ensemble. Tous ces pays sont couverts d'animaux et de végétaux inconnus dans nos climats.

Côtes  
d'Afrique  
peuplées  
d'espèces  
différen-  
tes.

Au milieu des terres de l'Afrique est une *Albinos*.  
race peu nombreuse de petits hommes blancs comme de la neige, dont le visage a la forme du visage des Nègres, et dont les yeux ronds ressemblent parfaitement à ceux des perdrix. Les Portugais les nommèrent *Albinos* : ils

font petits , faibles , louches. La laine qui couvre leur tête et qui forme leurs sourcils est comme un coton blanc et fin ; ils sont au-deffous des Nègres pour la force du corps et de l'entendement , et la nature les a peut-être placés après les Nègres et les Hottentots , au-deffus des finges , comme un des degrés qui descendent de l'homme à l'animal. (1) Peut-être aussi y a-t-il eu des espèces

(1) Tout ce qu'on appelle homme doit être regardé comme de la même espèce , parce que toutes ces variétés produisent ensemble des métis qui généralement sont féconds : tous apprennent à parler , et marchent naturellement sur deux pieds.

La différence entre l'homme et le finge est plus grande que celle du cheval à l'âne , mais plus petite que celle du cheval au taureau. Il pourrait donc exister des métis fortis du mélange de l'homme et du finge ; et comme les mulets , quoiqu'inféconds en général , produisent cependant quelquefois , le hafard aurait pu faire naître et conserver une de ces espèces mitoyennes. Mais dans l'état sauvage les mélanges d'espèces sont si rares , et dans l'état civilisé ceux de ce genre seraient si odieux , et on serait obligé d'en cacher les suites avec tant de soin , que l'existence d'une de ces espèces nouvelles restera probablement toujours au rang des possibles.

On ne peut révoquer en doute qu'il n'existe des hommes très-blancs ayant la forme du visage , les cheveux des Nègres ; mais on ne fait pas avec certitude si c'est une monstruosité dans l'espèce des nègres , ou dans celle des mulâtres ; si c'est au contraire une race particulière , si les qualités qui les distinguent des autres hommes se perpétueraient dans leurs enfans , &c. ces questions , et beaucoup d'autres de ce genre , resteront indéçises tant que les voyageurs conserveront l'habitude d'écrire des contes , et les philosophes celle de faire des systèmes.

Quant à la question , si la nature n'a formé qu'une paire de chiens ancêtres communs des barbets et des lévriers , ou bien un seul homme et une seule femme d'où descendent les

mitoyennes inférieures , que leur faiblesse a fait périr. Nous avons eu deux de ces albinos en France ; j'en ai vu un à Paris , à l'hôtel de Bretagne , qu'un marchand de nègres avait amené ; on trouve quelques-uns de ces animaux ressemblans à l'homme dans l'Asie orientale ; mais l'espèce est rare , elle demanderait des soins compatissans des autres espèces humaines qui n'en ont point pour tout ce qui leur est inutile.

La vaste presqu'île de l'Inde , qui s'avance des embouchures de l'Indus et du Gange jusqu'au milieu des îles Maldives , est peuplée de vingt nations différentes , dont les mœurs et les religions ne se ressemblent pas. Les naturels du pays sont d'une couleur de cuivre rouge. *Dampierre* trouva depuis dans l'île de Timor des hommes dont la couleur est de cuivre jaune : tant la nature se varie. La première chose que vit *Pelsart* , en 1630 , vers la partie des terres australes , séparées de notre hémisphère , à laquelle on a donné le nom de *la nouvelle Hollande* , ce fut une troupe de nègres qui venaient à lui en marchant sur les mains comme sur les pieds. Il est à croire

Hommes  
de cou-  
leurs di-  
verses.

Lapons , les Caraïbes , les Nègres et les Français , ou même une paire de chaque genre dont les dégénérations auraient produit toutes les autres espèces , on sent qu'elle est insoluble pour nous , qu'elle le fera long-temps encore , mais qu'elle n'est pas cependant hors de la portée de l'esprit humain.

que , quand on aura pénétré dans ce monde austral , on connaîtra encore plus la variété de la nature : tout agrandira la sphère de nos idées , et diminuera celle de nos préjugés.

**Banians.** Mais pour revenir aux côtes de l'Inde , dans la presqu'île deçà le Gange habitent des multitudes de Banians descendans des anciens brachmanes attachés à l'ancien dogme de la métempsychose , et à celui des deux principes , répandu dans toutes les provinces des Indes , ne mangeant rien de ce qui respire , aussi obstinés que les Juifs à ne s'allier avec aucune nation , aussi anciens que ce peuple , et aussi occupés que lui du commerce.

**Femmes qui se brûlent pour leurs maris.** C'est sur-tout dans ce pays que s'est conservée la coutume immémoriale qui encourage les femmes à se brûler sur le corps de leurs maris , dans l'espérance de renaître , ainsi que vous l'avez vu précédemment.

**Guèbres.** Vers Surate , vers Cambaye , et sur les frontières de la Perse , étaient répandus les Guèbres , restes des anciens Persans , qui suivent la religion de *Zoroastre* , et qui ne se mêlent pas plus avec les autres peuples que les Banians et les Hébreux. On vit dans l'Inde d'anciennes familles juives qu'on y crut établies depuis leur première dispersion. On trouva sur les côtes de Malabar des chrétiens nestoriens , qu'on appelle mal à propos les

*chrétiens*

*chrétiens de saint Thomas* ; ils ne savaient pas qu'il y eût une Eglise de Rome. Gouvernés autrefois par un patriarche de Syrie , ils reconnaissaient encore ce fantôme de patriarche , qui résidait , ou plutôt qui se cachait dans Mosul , qu'on prétend être l'ancienne Ninive. Cette faible église syriaque était comme ensevelie sous ses ruines par le pouvoir mahomé-tan , ainsi que celles d'Antioche , de Jérusalem , d'Alexandrie. Les Portugais apportaient la religion catholique romaine dans ces climats : ils fondaient un archevêché dans Goa , devenue métropole en même temps que capitale. On voulut soumettre les chrétiens du Malabar au saint-siège ; on ne put jamais y réussir. Ce qu'on a fait si aisément chez les sauvages de l'Amérique , on l'a toujours tenté vainement dans toutes les églises séparées de la communion de Rome.

Lorsque d'Ormus on alla vers l'Arabie , on rencontra les disciples de S<sup>t</sup> Jean qui n'avaient jamais connu l'Évangile : ce sont ceux qu'on nomme *les Sabéens*.

Disciples  
de saint  
Jean.

Quand on a pénétré ensuite par la mer orientale de l'Inde à la Chine , au Japon , et quand on a vécu dans l'intérieur du pays , les mœurs , la religion , les usages des Chinois , des Japonais , des Siamois ont été mieux connus de nous que ne l'étaient auparavant

*Essai sur les mœurs , &c.* Tome IV. \* M m

ceux de nos contrées limitrophes dans nos siècles de barbarie.

C'est un objet digne de l'attention d'un philosophe que cette différence entre les usages de l'Orient et les nôtres , aussi grande qu'entre nos langages. Les peuples les plus policés de ces vastes contrées n'ont rien de notre police ; leurs arts ne sont point les nôtres. Nourriture , vêtemens , maisons , jardins , lois , culte , bienfaisances , tout diffère. Y a-t-il rien de plus opposé à nos coutumes que la manière dont les Banians trafiquent dans l'Indoustan ? Les marchés les plus considérables se concluent sans parler , sans écrire ; tout se fait par signes. Comment tant d'usages orientaux ne différeraient-ils pas des nôtres ! La nature , dont le fond est par-tout le même , a de prodigieuses différences dans leur climat et dans le nôtre. On est nubile à sept ou huit ans dans l'Inde méridionale. Les mariages contractés à cet âge y sont communs. Ces enfans , qui deviennent pères , jouissent de la mesure de la raison que la nature leur accorde dans un âge où la nôtre est à peine développée.

Ce qui réunit tous les peuples.

Tous ces peuples ne nous ressemblent que par les passions , et par la raison universelle qui contrebalance les passions , et qui imprime cette loi dans tous les cœurs : *Ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.* Ce sont-là

les deux caractères que la nature empreint dans tant de races d'hommes différentes, et les deux liens éternels dont elle les unit, malgré tout ce qui les divise. Tout le reste est le fruit du sol de la terre, et de la coutume.

Là c'était la ville de Pégu, gardée par des crocodiles qui nagent dans des fossés pleins d'eau. Ici c'était Java, où des femmes montaient la garde au palais du roi. A Siam, la possession d'un éléphant blanc fait la gloire du royaume. Point de blé au Malabar. Le pain, le vin, sont ignorés dans toutes les îles. On voit dans une des Philippines un arbre dont le fruit peut remplacer le pain. Dans les îles Mariannes l'usage du feu était inconnu.

Il est vrai qu'il faut lire avec un esprit de doute presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays éloignés. On est plus occupé à nous envoyer des côtes de Coromandel et de Malabar des marchandises que des vérités. Un cas particulier est souvent pris pour un usage général. On nous dit qu'à Cochin ce n'est point le fils du roi qui est son héritier, mais le fils de sa sœur. Un tel règlement contredit trop la nature; il n'y a point d'homme qui veuille exclure son fils de son héritage: et si ce roi de Cochin n'a point de sœur, à qui appartiendra le trône?

Doutes sur les relations des pays éloignés.



il est vraisemblable qu'un neveu habile l'aura emporté sur un fils mal conseillé et mal secouru , ou qu'un prince n'ayant laissé que des fils en bas âge aura eu son neveu pour successeur , et qu'un voyageur aura pris cet accident pour une loi fondamentale. Cent écrivains auront copié ce voyageur , et l'erreur se fera accréditée.

Des auteurs qui ont vécu dans l'Inde prétendent que personne ne possède de bien en propre dans les Etats du grand mogol : ce qui serait encore plus contre la nature. Les mêmes écrivains nous assurent qu'ils ont négocié avec des Indiens riches de plusieurs millions. Ces deux assertions semblent un peu se contredire. Il faut toujours se souvenir que les conquérans du Nord ont établi l'usage des fiefs depuis la Lombardie jusqu'à l'Inde. Un banian qui aurait voyagé en Italie , du temps d'*Astolphe* et d'*Albouin* , aurait-il eu raison d'affirmer que les Italiens ne possédaient rien en propre. On ne peut trop combattre cette idée humiliante pour le genre humain , qu'il y a des pays où des millions d'hommes travaillent sans cesse pour un seul qui dévore tout.

Nous ne devons pas moins nous défier de ceux qui nous parlent de temples consacrés à la débauche. Mettons-nous à la place d'un

indien qui serait témoin dans nos climats de quelques scènes scandaleuses de nos moines; il ne devrait pas assurer que c'est-là leur institut et leur règle.

Ce qui attirera sur-tout votre attention, c'est de voir presque tous ces peuples imbus de l'opinion que leurs dieux sont venus souvent sur la terre. *Visnou* s'y métamorphosa neuf fois dans la presqu'île du Gange; *Sammonocodom*, le dieu des Siamois, y prit cinq cents cinquante fois la forme humaine. Cette idée leur est commune avec les anciens Egyptiens, les Grecs, les Romains. Une erreur si téméraire, si ridicule et si universelle, vient pourtant d'un sentiment raisonnable qui est au fond de tous les cœurs: on sent naturellement sa dépendance d'un Etre suprême; et l'erreur, se joignant toujours à la vérité, a fait regarder les dieux dans presque toute la terre comme des seigneurs qui venaient quelquefois visiter et réformer leurs domaines. La religion a été chez tant de peuples comme l'astronomie: l'une et l'autre ont précédé les temps historiques; l'une et l'autre ont été un mélange de vérité et d'imposture. Les premiers observateurs du cours véritable des astres leur attribuèrent de fausses influences: les fondateurs des religions, en reconnaissant la Divinité, souillèrent le culte par les superstitions.

Pénitences terribles des bonzes, des faquirs et des bramins.

De tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence : c'est l'origine de ces pénitences effrayantes auxquelles les bonzes, les bramins, les faquirs se dévouent : et ces tourmens volontaires, qui semblent crier miséricorde pour le genre humain, sont devenus un métier pour gagner sa vie.

Le priape indien en procession.

Je n'entrerai point dans le détail immense de leurs coutumes ; mais il y en a une si étrange pour nos mœurs qu'on ne peut s'empêcher d'en faire mention : c'est celle des bramins, qui portent en procession le *phallum* des Egyptiens, le *priape* des Romains. Nos idées de bienséance nous portent à croire qu'une cérémonie, qui nous paraît si infame, n'a été inventée que par la débauche ; mais il n'est guère croyable que la dépravation des mœurs ait jamais chez aucun peuple établi des cérémonies religieuses. Il est probable au contraire que cette coutume fut d'abord introduite dans des temps de simplicité, et qu'on ne pensa d'abord qu'à honorer la Divinité dans le symbole de la vie qu'elle nous a donnée. Une telle cérémonie a dû inspirer la licence à la jeunesse, et paraître ridicule aux esprits sages, dans des temps plus raffinés, plus corrompus et plus éclairés. Mais l'ancien

usage a subsisté malgré les abus , et il n'y a guère de peuple qui n'ait conservé quelque cérémonie qu'on ne peut ni approuver ni abolir.

Parmi tant d'opinions extravagantes , et de superstitions bizarres , croirions-nous que tous ces païens des Indes reconnaissent comme nous un Etre infiniment parfait ? qu'ils l'appellent l'*Etre des êtres* , l'*Etre souverain* , *invisible* , *incompréhensible* , *sans figure* , *créateur et conservateur* , *juste et miséricordieux* , *qui se plaît à se communiquer aux hommes pour les conduire au bonheur éternel* ? Ces idées sont contenues dans le Veidam , ce livre des anciens brachmanes , et encore mieux dans le Shafta , plus ancien que le Veidam. Elles sont répandues dans les écrits modernes des bramins.

Belles idées des prêtres indiens.

Un savant danois , missionnaire sur la côte de Tranquebar , cite plusieurs passages , plusieurs formules de prières , qui semblent partir de la raison la plus droite , et de la sainteté la plus épurée. En voici une tirée d'un livre intitulé *Varabadu* : *O souverain de tous les êtres , Seigneur du ciel et de la terre , je ne vous contiens pas dans mon cœur. Devant qui déplorerai-je ma misère , si vous m'abandonnez , vous à qui je dois mon soutien et ma conservation ? sans vous je ne saurais vivre. Appelez-moi , Seigneur , afin que j'aïlle vers vous.*

Prière admirable.

Il fallait être aussi ignorant et aussi téméraire que nos moines du moyen âge , pour nous bercer continuellement de la fausse idée que tout ce qui habite au-delà de notre petite Europe , et nos anciens maîtres et législateurs , les Romains , et les Grecs précepteurs des Romains , et les anciens Egyptiens précepteurs des Grecs , et enfin tout ce qui n'est pas nous , ont toujours été des idolâtres odieux et ridicules.

Cependant malgré une doctrine si sage et si sublime , les plus basses et les plus folles superstitions prévalent. Cette contradiction n'est que trop dans la nature de l'homme. Les Grecs et les Romains avaient la même idée d'un Etre suprême , et ils avaient joint tant de divinités subalternes , le peuple avait honoré ces divinités par tant de superstitions , et avait étouffé la vérité par tant de fables , qu'on ne pouvait plus distinguer à la fin ce qui était digne de respect , et ce qui méritait le mépris.

Différens  
cultes  
dans la  
même re-  
ligion.

Vous ne perdrez point un temps précieux à rechercher toutes les sectes qui partagent l'Inde. Les erreurs se subdivisent en trop de manières. Il est d'ailleurs vraisemblable que nos voyageurs ont pris quelquefois des rites différens pour des sectes opposées ; il est aisé de s'y méprendre. Chaque collège de prêtres

dans l'ancienne Grèce , et dans l'ancienne Rome , avait ses cérémonies et ses sacrifices. On ne vénérât point *Hercule* comme *Apollon*, ni *Junon* comme *Vénus* : tous ces différens cultes appartenaient pourtant à la même religion.

Nos peuples occidentaux ont fait éclater dans toutes ces découvertes une grande supériorité d'esprit et de courage sur les nations orientales. Nous nous sommes établis chez elles , et très-souvent malgré leur résistance. Nous avons appris leurs langues ; nous leur avons enseigné quelques - uns de nos arts. Mais la nature leur avait donné sur nous un avantage qui balance tous les nôtres ; c'est qu'elles n'avaient nul besoin de nous , et que nous avions besoin d'elles.

## C H A P I T R E C X L I V.

### *De l'Ethiopie , ou Abissinie.*

**A**VANT ce temps nos nations occidentales ne connaissaient de l'Ethiopie que le seul nom. Ce fut sous le fameux *Jean II*, roi de Portugal, que *Dom Francisco Alvarès* pénétra dans ces vastes contrées qui sont entre le tropique et la ligne équinoxiale , et où il est si difficile d'aborder par mer. On y trouva la religion

Abissins ,  
juifs et  
chrétiens :  
et ni l'un  
ni l'autre.

chrétienne établie , mais telle qu'elle était pratiquée par les premiers juifs qui l'embrassèrent avant que les deux rites fussent entièrement séparés. Ce mélange de judaïsme et de christianisme s'est toujours maintenu jusqu'à nos jours en Ethiopie. La circoncision et le baptême y sont également pratiqués , le sabbat et le dimanche également observés : le mariage est permis aux prêtres , le divorce à tout le monde , et la polygamie y est en usage ainsi que chez tous les juifs de l'Orient.

Ces Abissins , moitié juifs , moitié chrétiens , reconnaissent pour leur patriarche l'archevêque qui réside dans les ruines d'Alexandrie , ou au Caire en Egypte ; et cependant ce patriarche n'a pas la même religion qu'eux ; il est de l'ancien rite grec , et ce rite diffère encore de la religion des Grecs ; le gouvernement turc , maître de l'Egypte , y laisse en paix ce petit troupeau. On ne trouve point mauvais que ces chrétiens plongent leurs enfans dans des cuves d'eau , et portent l'eucharistie aux femmes dans leurs maisons , sous la forme d'un morceau de pain trempé dans du vin. Ils ne seraient pas tolérés à Rome , et ils le sont chez les mahométans.

*Dom Francisco Alvarès* fut le premier qui apprit la position des sources du Nil , et la cause des inondations régulières de ce fleuve ;

deux choses inconnues à toute l'antiquité, et même aux Egyptiens.

La relation de cet *Alvarès* fut très-long-temps au nombre des vérités peu connues ; et depuis lui jusqu'à nos jours on a vu trop d'auteurs, échos des erreurs accréditées de l'antiquité, répéter qu'il n'est pas donné aux hommes de connaître les sources du Nil. On donna alors le nom de *Prêtre-Jean* au négus ou roi d'Ethiopie, sans autre raison de l'appeler ainsi que parce qu'il se disait issu de la race de *Salomon* par la reine de *Saba*, et parce que, depuis les croisades, on assurait qu'on devait trouver dans le monde un roi chrétien nommé le *Prêtre-Jean* : le négus n'était pourtant ni chrétien ni prêtre.

Prétendu  
Prêtre-  
Jean.

Tout le fruit des voyages en Ethiopie se réduisit à obtenir une ambassade du roi de ce pays au pape *Clément VII*. Le pays était pauvre, avec des mines d'argent qu'on dit abondantes. Les habitans, moins industrieux que les Américains, ne savaient ni mettre en œuvre ces trésors, ni tirer parti des trésors véritables que la terre fournit pour les besoins réels des hommes.

Ethio-  
piens  
ignorans  
et pau-  
vres.

En effet on voit une lettre d'un *David*, négus d'Ethiopie, qui demande au gouverneur portugais dans les Indes des ouvriers de toute espèce : c'était bien-là être véritablement



pauvre. Les trois quarts de l'Afrique, et l'Asie septentrionale, étaient dans la même indigence. Nous pensons, dans l'opulente oisiveté de nos villes, que tout l'univers nous ressemble; et nous ne songeons pas que les hommes ont vécu long-temps comme le reste des animaux, ayant souvent à peine le couvert et la pâture, au milieu même des mines d'or et de diamans.

Ce royaume d'Ethiopie, tant vanté, était si faible qu'un petit roi mahométan, qui possédait un canton voisin, le conquit presque tout entier, au commencement du seizième siècle. Nous avons la fameuse lettre de *Jean Bermudes* au roi de Portugal, dom *Sébastien*, par laquelle nous pouvons nous convaincre que les Ethiopiens ne sont pas ce peuple indomptable dont parle *Hérodote*, ou qu'ils ont bien dégénéré. Ce patriarche latin, envoyé avec quelques soldats portugais, protégeait le jeune négus de l'Abissinie contre ce roi maure qui avait envahi ses Etats: et malheureusement, quand le grand négus fut rétabli, le patriarche voulut toujours le protéger. Il était son parrain, et se croyait son maître en qualité de père spirituel et de patriarche. Il lui ordonna de rendre obéissance au pape, et lui dénonça qu'il l'excommunierait en cas de refus. *Alfonse d'Albuquerque* n'agissait pas avec plus

Patriar-  
che latin  
en Ethio-  
pie, chaf-  
fé.

de hauteur avec les petits princes de la presqu'île du Gange. Mais enfin le filleul, rétabli sur son trône d'or, respecta peu son parrain, le chassa de ses Etats, et ne reconnut point le pape.

Ce *Bermudes* prétend que sur les frontières du pays de Damut, entre l'Abissinie et les pays voisins de la source du Nil, il y a une petite contrée où les deux tiers de la terre sont d'or. C'est-là ce que les Portugais cherchaient, et ce qu'ils n'ont point trouvé; c'est-là le principe de tous ces voyages : les patriarches, les missions, les conversions n'ont été que le prétexte. Les Européens n'ont fait prêcher leur religion depuis le Chili jusqu'au Japon que pour faire servir les hommes, comme des bêtes de somme, à leur insatiable avarice. Il est à croire que le sein de l'Afrique renferme beaucoup de ce métal qui a mis en mouvement l'univers; le sable d'or qui roule dans ses rivières indique la mine dans les montagnes. Mais jusqu'à présent cette mine a été inaccessible aux recherches de la cupidité : et à force de faire des efforts en Amérique et en Asie, on s'est moins trouvé en état de faire des tentatives dans le milieu de l'Afrique.

## C H A P I T R E C X L V .

*De Colombo et de l'Amérique.*

C'EST à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons le nouveau, si pourtant c'est une obligation que cette conquête de l'Amérique, si funeste pour les habitans, et quelquefois pour les conquérans mêmes.

C'est ici le plus grand événement sans doute de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle. Nous prononçons encore avec une admiration respectueuse les noms des Argonautes, qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* et d'*Albuquerque*. Que d'autels on eût érigé dans l'antiquité à un grec qui eût découvert l'Amérique! *Christophe Colombo* et *Barthelemi*, son frère, ne furent pas traités ainsi.

*Colombo*, frappé des entreprises des Portugais, conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand; et par la seule inspection d'une carte de notre univers jugea qu'il devait y en avoir un autre, et qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'Occident. Son courage fut égal à la force de son esprit, et d'autant

plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tous ses contemporains , et à soutenir les refus de tous les princes. Gènes sa patrie , qui le traita de visionnaire , perdit la seule occasion de s'agrandir qui pouvait s'offrir pour elle. *Henri VII*, roi d'Angleterre , plus avide d'argent que capable d'en hasarder dans une si noble entreprise , n'écouta pas le frère de *Colombo* : lui-même fut refusé en Portugal par *Jean II*, dont les vues étaient entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France , où la marine était toujours négligée , et les affaires autant que jamais en confusion , sous la minorité de *Charles VIII*. L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte , ni argent pour l'équiper , ni grandeur de courage pour un tel projet. Venise eût pu s'en charger ; mais soit que l'aversion des Génois pour les Vénitiens ne permit pas à *Colombo* de s'adresser à la rivale de sa patrie , soit que Venise ne conçût de grandeur que dans son commerce d'Alexandrie et du Levant , *Colombo* n'espéra qu'en la cour d'Espagne.

*Ferdinand* , roi d'Aragon , et *Isabelle* , reine de Castille , réunissaient par leur mariage toute l'Espagne , si vous en exceptez le royaume de Grenade , que les mahométans conservaient encore , mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Isabelle* et de *Ferdinand*

*Colombo*  
obtient de  
la cour  
d'*Isabelle*  
la permis-  
sion de dé-  
couvrir  
l'Améri-  
que.

23 août  
1492.

prépara la grandeur de l'Espagne : *Colombo* la commença ; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations que la cour d'*Isabelle* consentit au bien que le citoyen de Gènes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets , c'est presque toujours le défaut d'argent. La cour d'Espagne était pauvre. Il fallut que le prieur *Pérez*, et deux négocians, nommés *Pinzone* , avançassent dix-sept mille ducats pour les frais de l'armement. *Colombo* eut de la cour une patente , et partit enfin du port de Palos en Andaloufie avec trois petits vaisseaux , et un vain titre d'amiral.

15 mars  
1493.

Des îles Canaries où il mouilla , il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première île de l'Amérique ; et pendant ce court trajet il eût à soutenir plus de murmures de son équipage qu'il n'avait effuyé de refus des princes de l'Europe. Cette île , située environ à mille lieues des Canaries , fut nommée *San Salvador*. Aussitôt après il découvrit les autres îles *Lucayes* , *Cuba* , et *Hispaniola* , nommée aujourd'hui *Saint - Domingue*. *Ferdinand* et *Isabelle* furent dans une singulière surprise de le voir revenir au bout de sept mois avec des Américains d'*Hispaniola* , des raretés du pays , et sur-tout de l'or qu'il leur présenta. Le roi et la reine le firent asseoir et couvrir comme un grand d'Espagne , le nommèrent grand-amiral

et

et vice-roi du nouveau monde. Il était regardé par-tout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intéresserait dans ses entreprises, à qui s'embarquerait sous ses ordres. Il repart avec une flotte de dix-sept vaisseaux. Il trouve encore de nouvelles îles, 1493. les Antilles et la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à son premier voyage ; mais l'admiration se tourna en envie au second.

Il était amiral, vice-roi, et pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaiteur de *Ferdinand* et d'*Isabelle*. Cependant des juges, envoyés sur ses vaisseaux mêmes pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne. Le peuple, qui entendit que *Colombo* arrivait, courut au-devant de lui, comme du génie tutélaire de l'Espagne. On tira *Colombo* du vaisseau ; il parut, mais avec les fers aux pieds et aux mains.

*Colombo*  
mis aux  
fers pour  
le prix  
d'avoir  
enrichi  
l'Espagne.

Ce traitement lui avait été fait par l'ordre de *Fonseca*, évêque de Burgos, intendant des armemens. L'ingratitude était aussi grande que les services. *Isabelle* en fut honteuse : elle répara cet affront autant qu'elle le put ; mais on retint *Colombo* quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, soit qu'on voulût seulement avoir le temps de s'informer de sa conduite. Enfin

1498. on le renvoya encore dans son nouveau monde. Ce fut à ce troisième voyage qu'il aperçut le continent à dix degrés de l'équateur, et qu'il vit la côte où l'on a bâti Carthagène.

Prétention d'un *Behem* qui croit avoir découvert le nouveau monde.

Lorsque *Colombo* avait promis un nouvel hémisphère, on lui avait soutenu que cet hémisphère ne pouvait exister; et quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis long-temps. Je ne parle pas ici d'un *Martin Behem* de Nuremberg, qui, dit-on, alla de Nuremberg au détroit de Magellan, en 1460, avec une patente d'une duchesse de Bourgogne qui, ne régnant pas alors, ne pouvait donner de patentes. Je ne parle pas des prétendues cartes qu'on montre de ce *Martin Behem*, et des contradictions qui décréditent cette fable. Mais enfin ce *Martin Behem* n'avait pas peuplé l'Amérique. On en faisait honneur aux Carthaginois, et on citait un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes, et des mots hébreux, et n'ont pas manqué de suivre une si belle ouverture. D'autres ont su que les enfans de *Noé*, s'étant établis en Sibérie, passèrent de-là en Canada sur la glace, et qu'ensuite leurs enfans nés au Canada allèrent peupler le Pérou. Les Chinois et les Japonais, selon d'autres, envoyèrent des colonies en

Amérique, et y firent passer des jangars (1) pour leur divertissement, quoique ni le Japon ni la Chine n'aient de jangars. C'est ainsi que souvent les savans ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique? ne pourrait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres et de l'herbe?

La réponse de *Colombo* à ces envieux est célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que les découvertes. Il leur proposa de faire tenir un œuf debout; et aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf, et le fit tenir. Cela était bien aisé, dirent les assistans. Que ne vous en avisez-vous donc? répondit *Colombo*. Ce conte est rapporté du *Brunelleschi*, grand artiste, qui réforma l'architecture à Florence, long-temps avant que *Colombo* existât. La plupart des bons mots sont des redites.

La cendre de *Colombo* ne s'intéresse plus à la gloire qu'il eut pendant sa vie d'avoir doublé les œuvres de la création: mais les hommes aiment à rendre justice aux morts, soit qu'ils se flattent de l'espérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivans, soit qu'ils aiment naturellement la vérité. *Americo Vespucci*, que nous

Réfutation des partisans d'*Americo Vespucci*.

(1) C'est le plus grand des animaux féroces du nouveau monde. Il est le lion ou le tigre de l'Amérique, mais il n'approche des lions et des tigres de l'ancien monde ni pour la grandeur, ni pour la force, ni pour le courage.



nommons *Améric Vespuce*, négociant florentin, jouit de la gloire de donner son nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne possédait pas un pouce de terre : il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il ferait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en ferait pas à lui ; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit *Newton* dans sa dispute avec *Leibnitz*, n'est due qu'à l'inventeur : ceux qui viennent après ne font que des disciples. *Colombo* avait déjà fait trois voyages, en qualité d'amiral et de vice-roi, cinq ans avant qu'*Améric Vespuce* en eût fait un, en qualité de géographe, sous le commandement de l'amiral *Ojeda* ; mais ayant écrit à ses amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau monde, on le crut sur sa parole ; et les citoyens de Florence ordonnèrent que tous les ans, aux fêtes de la Toussaint, on fît pendant trois jours devant sa maison une illumination solennelle. Cet homme ne méritait certainement aucuns honneurs, pour s'être trouvé, en 1498, dans une escadre qui rangea les côtes du Brésil, lorsque *Colombo*, cinq ans auparavant, avait montré le chemin au reste du monde.

Il a paru depuis peu à Florence une vie de cet *Améric Vespuce*, dans laquelle il ne paraît

pas qu'on ait respecté la vérité, ni qu'on ait raisonné conséquemment. On s'y plaint de plusieurs auteurs français qui ont rendu justice à *Colombo*. Ce n'était pas aux Français qu'il fallait s'en prendre, mais aux Espagnols, qui les premiers ont rendu cette justice. L'auteur de la vie de *Vespuce* dit qu'il veut confondre la vanité de la nation française, qui a toujours combattu avec impunité la gloire et la fortune de l'Italie. Quelle vanité y a-t-il à dire que ce fut un génois qui découvrit l'Amérique? quelle injure fait-on à la gloire de l'Italie, en avouant que c'est un italien né à Gènes à qui l'on doit le nouveau monde? Je remarque exprès ce défaut d'équité, de politesse et de bon sens, dont il n'y a que trop d'exemples; et je dois dire que les bons écrivains français sont en général ceux qui sont le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raisons qui les font lire dans toute l'Europe, c'est qu'ils rendent justice à toutes les nations.

Les habitans des îles et de ce continent étaient une espèce d'hommes nouvelle : ils paraissaient n'avoir point de barbe. Ils furent aussi étonnés du visage des Espagnols que des vaisseaux et de l'artillerie ; ils regardèrent d'abord ces nouveaux hôtes comme des monstres ou des dieux, qui venaient du ciel ou de l'océan. Nous apprenions alors, par les

Quels  
étaient les  
Améri-  
cains.

voyages des Portugais ; le peu qu'est notre Europe, et quelle variété règne sur la terre. On avait vu qu'il y avait dans l'Indoustan des races d'hommes jaunes. Les noirs, distingués encore en plusieurs espèces, se trouvaient en Afrique et en Asie, assez loin de l'équateur ; et quand on eut depuis percé en Amérique jusque sous la ligne, on vit que la race y est assez blanche. Les naturels du Brésil sont de couleur de bronze. Les Chinois paraissent encore une espèce entièrement différente par la conformation de leur nez, de leurs yeux et de leurs oreilles, par leur couleur, et peut-être encore même par leur génie. Mais ce qui est plus à remarquer, c'est que dans quelques régions que ces races soient transplantées, elles ne changent point, quand elles ne se mêlent pas aux naturels du pays. La membrane muqueuse des Nègres reconnue noire, et qui est la cause de leur couleur, est une preuve manifeste qu'il y a dans chaque espèce d'hommes, comme dans les plantes, un principe qui les différencie.

Peuples  
de l'Amé-  
rique mé-  
ridionale  
d'une na-  
ture infé-  
rieure à la  
nôtre.

La nature a subordonné à ce principe ces différens degrés de génie, et ces caractères des nations qu'on voit si rarement changer. C'est par-là que les Nègres sont les esclaves des autres hommes. On les achète sur les côtes d'Afrique comme des bêtes ; et les multitudes

de ces noirs transplantés dans nos colonies d'Amérique serrent un très-petit nombre d'Européens. L'expérience a encore appris quelle supériorité ces Européens ont sur les Américains qui, aisément vaincus par-tout, n'ont jamais osé tenter une révolution, quoiqu'ils fussent plus de mille contre un.

Cette partie de l'Amérique était encore remarquable par des animaux et des végétaux que les trois autres parties du monde n'ont pas, et par le besoin de ce que nous avons. Les chevaux, le blé de toute espèce, le fer, étaient les principales productions qui manquaient dans le Mexique et dans le Pérou. Parmi les denrées ignorées dans l'ancien monde, la cochenille fut une des premières et des plus précieuses qui nous furent apportées : elle fit oublier la graine d'*écarlate*, qui servait de temps immémorial aux belles teintures rouges.

Animaux,  
végétaux  
nouveaux

Au transport de la cochenille on joignit bientôt celui de l'indigo, du cacao, de la vanille, des bois qui servent à l'ornement ou qui entrent dans la médecine ; enfin du quinquina, seul spécifique contre les fièvres intermittentes, placé par la nature dans les montagnes du Pérou, tandis qu'elle a mis la fièvre dans le reste du monde. Ce nouveau continent possède aussi des perles, des pierres de couleur, des diamans.

Mines.  
Commer-  
ce.

Il est certain que l'Amérique procure aujourd'hui aux moindres citoyens de l'Europe des commodités et des plaisirs. Les mines d'or et d'argent n'ont été utiles d'abord qu'aux rois d'Espagne et aux négocians. Le reste du monde en fut appauvri ; car le grand nombre, qui ne fait point le négoce, s'est trouvé d'abord en possession de peu d'espèces, en comparaison des sommes immenses qui entraient dans les trésors de ceux qui profitèrent des premières découvertes. Mais peu à peu cette affluence d'argent et d'or, dont l'Amérique a inondé l'Europe, a passé dans plus de mains, et s'est plus également distribuée. Le prix des denrées a haussé dans toute l'Europe à peu-près dans la même proportion.

Pour comprendre, par exemple, comment les trésors de l'Amérique ont passé des mains espagnoles dans celles des autres nations, il suffira de considérer ici deux choses ; l'usage que *Charles-Quint* et *Philippe II* firent de leur argent, et la manière dont les autres peuples entrent en partage des mines du Pérou.

*Charles-Quint*, empereur d'Allemagne, toujours en voyage et toujours en guerre, fit nécessairement passer beaucoup d'espèces en Allemagne et en Italie, qu'il reçut du Mexique et du Pérou. Lorsqu'il envoya son fils *Philippe II* à Londres épouser la reine *Marie*, et prendre

le

le titre de roi d'Angleterre, ce prince remit à la tour vingt-sept grandes caisses d'argent en barre, et la charge de cent chevaux en argent et en or monnayé. Les troubles de Flandre et les intrigues de la ligue en France coûtèrent à ce même *Philippe II*, de son propre aveu, plus de trois mille millions de livres de notre monnaie d'aujourd'hui.

Quant à la manière dont l'or et l'argent du Pérou parviennent à tous les peuples de l'Europe, et de-là vont en partie aux grandes Indes, c'est une chose connue, mais étonnante. Une loi sévère, établie par *Ferdinand et Isabelle*, confirmée par *Charles-Quint* et par tous les rois d'Espagne, défend aux autres nations, non-seulement l'entrée des ports de l'Amérique espagnole, mais la part la plus indirecte dans ce commerce. Il semblait que cette loi dût donner à l'Espagne de quoi subjuguier l'Europe. Cependant l'Espagne ne subsiste que de la violation perpétuelle de cette loi même. Elle peut à peine fournir quatre millions en denrées qu'on transporte en Amérique; et le reste de l'Europe fournit quelquefois pour cinquante millions de marchandises. Ce prodigieux commerce de nations amies ou ennemies de l'Espagne se fait sous le nom des Espagnols mêmes, toujours fidèles aux particuliers, et toujours trompant le roi, qui a un besoin extrême de

Comment les richesses du nouveau monde circulent dans l'ancien.

l'être. Nulle reconnaissance n'est donnée par les marchands espagnols aux marchands étrangers. La bonne foi, sans laquelle il n'y aurait jamais eu de commerce, fait la seule sûreté.

La manière dont on donna long-temps aux étrangers l'or et l'argent que les galions ont rapporté d'Amérique fut encore plus singulière. L'espagnol qui est à Cadix facteur de l'étranger confiait les lingots reçus à des braves qu'on appelait *météores*. Ceux-ci, armés de pistolets de ceinture et d'épées, allaient porter les lingots numérotés au rempart, et les jetaient à d'autres *météores*, qui les portaient aux chaloupes, auxquelles elles étaient destinées. Les chaloupes les remettaient aux vaisseaux en rade. Ces *météores*, ces facteurs, les commis, les gardes qui ne les troublaient jamais, tous avaient leur droit, et le négociant étranger n'était jamais trompé. Le roi, ayant reçu son indulgent sur ces trésors à l'arrivée des galions, y gagnait lui-même. Il n'y avait proprement que la loi de trompée, loi qui n'est utile qu'autant qu'on y contrevient, et qui n'est pourtant pas encore abrogée, parce que les anciens préjugés sont toujours ce qu'il y a de plus fort chez les hommes.

Le plus grand exemple de la violation de cette loi, et de la fidélité des Espagnols, s'est fait voir en 1684. La guerre était déclarée

entre la France et l'Espagne. Le roi catholique voulut se saisir des effets des Français. On employa en vain les édits et les monitoires ; les recherches et les excommunications ; aucun commissaire espagnol ne trahit son correspondant français. Cette fidélité, si honorable à la nation espagnole, prouva bien que les hommes n'obéissent de bon gré qu'aux lois qu'ils se sont faites pour le bien de la société ; et que les lois qui ne sont que la volonté du souverain trouvent toujours tous les cœurs rebelles.

Si la découverte de l'Amérique fit d'abord beaucoup de bien aux Espagnols, elle fit aussi de très-grands maux. L'un a été de dépeupler l'Espagne par le nombre nécessaire de ses colonies ; l'autre d'infecter l'univers d'une maladie qui n'était connue que dans quelques parties de cet autre monde, et sur-tout dans l'île Hispaniola. Plusieurs compagnons de *Christophe Colombo* en revinrent attaqués, et portèrent en Europe cette contagion. Il est certain que ce venin, qui empoisonne les sources de la vie, était propre de l'Amérique, comme la peste et la petite vérole sont des maladies originaires de l'Arabie méridionale. Il ne faut pas croire même que la chair humaine, dont quelques sauvages américains se nourrissaient, ait été la source de cette corruption. Il n'y avait point d'anthropophages

Fléaux  
apportés  
de l'Amé-  
rique.



dans l'île Hispaniola , où ce mal était invétéré. Il n'est pas non plus la suite de l'excès dans les plaisirs : ces excès n'avaient jamais été punis ainsi par la nature dans l'ancien monde ; et aujourd'hui , après un moment passé et oublié depuis des années , la plus chaste union peut être suivie du plus cruel et du plus honteux des fléaux dont le genre humain soit affligé.

Pour voir maintenant comment cette moitié du globe devint la proie des princes chrétiens , il faut suivre d'abord les Espagnols dans leurs découvertes et dans leurs conquêtes.

Amérique  
dévastée  
par ceux  
qui vin-  
rent la  
convertir.

Le grand *Colombo* , après avoir bâti quelques habitations dans les îles , et reconnu le continent , avait repassé en Espagne , où il jouissait d'une gloire qui n'était point souillée de rapines et de cruautés : il mourut en 1506 , à Valladolid. Mais les gouverneurs de Cuba , d'Hispaniola qui lui succédèrent , persuadés que ces provinces fournissaient de l'or , en voulurent avoir au prix du sang des habitans. Enfin , soit qu'ils crussent la haine de ces insulaires implacable , soit qu'ils craignissent leur grand nombre , soit que la fureur du carnage ayant une fois commencé ne connût plus de bornes , ils dépeuplèrent en peu d'années Hispaniola qui contenait trois millions d'habitans , et Cuba qui en avait plus de six cents

mille. *Barthelemi de las Casas*, évêque de Chiapa, témoin de ces destructions, rapporte qu'on allait à la chasse des hommes avec des chiens. Ces malheureux sauvages, presque nus et sans armes, étaient poursuivis comme des daims dans le fort des forêts, dévorés par des dogues, et tués à coups de fusil, ou surpris et brûlés dans leurs habitations.

Ce témoin oculaire dépose à la postérité que souvent on se fait sommer, par un dominicain et par un cordelier, ces malheureux de se soumettre à la religion chrétienne et au roi d'Espagne; et après cette formalité, qui n'était qu'une injustice de plus, on les égorgeait sans remords. Je crois le récit de *las Casas* exagéré en plus d'un endroit; mais supposé qu'il en dise dix fois trop, il reste de quoi être saisi d'horreur.

On est encore surpris que cette extinction totale d'une race d'hommes dans Hispaniola soit arrivée sous les yeux et sous le gouvernement de plusieurs religieux de S<sup>t</sup> Jérôme: car le cardinal *Ximènes*, maître de la Castille avant *Charles-Quint*, avait envoyé quatre de ces moines en qualité de présidens du conseil royal de l'île. Ils ne purent, sans doute, résister au torrent; et la haine des naturels du pays, devenue avec raison implacable, rendit leur perte malheureusement nécessaire.

## CHAPITRE CXLVI.

*Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique et l'ancien monde. Religion. Anthropophages. Raisons pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.*

D'où viennent les hommes en Amérique ? Quelle demande !  
**S**I ce fut un effort de philosophie qui fit découvrir l'Amérique, ce n'en est pas un de demander tous les jours comment il se peut qu'on ait trouvé des hommes dans ce continent, et qui les y a menés. Si on ne s'étonne pas qu'il y ait des mouches en Amérique, c'est une stupidité de s'étonner qu'il y ait des hommes.

Le sauvage qui se croit une production de son climat, comme son original et sa racine de manioc, n'est pas plus ignorant que nous en ce point, et raisonne mieux. En effet, puisque le nègre d'Afrique ne tire point son origine de nos peuples blancs, pourquoi les rouges, les olivâtres, les cendrés de l'Amérique viendraient-ils de nos contrées ? et d'ailleurs, quelle serait la contrée primitive ?

La nature, qui couvre la terre de fleurs, de fruits, d'arbres, d'animaux, n'en a-t-elle d'abord placé que dans un seul terrain, pour

qu'ils se répandissent de-là dans le reste du monde ? ou serait-ce ce terrain qui aurait eu d'abord toute l'herbe et toutes les fourmis , et qui les aurait envoyées au reste de la terre ? comment la mouffe et les sapins de Norwége auraient-ils passé aux terres australes ? Quelque terrain qu'on imagine , il est presque tout dégarni de ce que les autres produisent. Il faudra supposer qu'originellement il avait tout, et qu'il ne lui reste presque plus rien. Chaque climat a ses productions différentes , et le plus abondant est très-pauvre en comparaison de tous les autres ensemble. Le maître de la nature a peuplé et varié tout le globe. Les sapins de la Norwége ne sont point assurément les pères des girofliers des Moluques ; et ils ne tirent pas plus leur origine des sapins d'un autre pays , que l'herbe des champs d'Archangel n'est produite par l'herbe des bords du Gange. On ne s'avise point de penser que les chenilles et les limaçons d'une partie du monde soient originaires d'une autre partie ; pourquoi s'étonner qu'il y ait en Amérique quelques espèces d'animaux , quelques races d'hommes semblables aux nôtres ?

L'Amérique , ainsi que l'Afrique et l'Asie , produit des végétaux, des animaux qui ressemblent à ceux de l'Europe ; et tout de même encore que l'Afrique et l'Asie , elle en produit

beaucoup qui n'ont aucune analogie à ceux de l'ancien monde.

Animaux,  
nourritu-  
re ; tout  
diffère de  
nos cli-  
mats.

Les terres du Mexique , du Pérou , du Canada , n'avaient jamais porté ni le froment qui fait notre nourriture , ni le raisin qui fait notre boisson ordinaire , ni les olives dont nous tirons tant de secours , ni la plupart de nos fruits. Toutes nos bêtes de somme et de char-  
rue , chevaux , chameaux , ânes , bœufs étaient absolument inconnus. Il y avait des espèces de bœufs et de moutons , mais toutes diffé-  
rentes des nôtres. Les moutons du Pérou étaient plus grands , plus forts que ceux d'Europe , et servaient à porter des fardeaux. Leurs bœufs tenaient à la fois de nos buffles et de nos chameaux. On trouva dans le Mexique des troupeaux de porcs , qui ont sur le dos une glande remplie d'une matière onctueuse et fétide : point de chiens , point de chats. Le Mexique , le Pérou avaient une espèce de lions , mais petits et privés de crinière ; et ce qui est plus singulier , le lion de ces climats était un animal poltron.

On peut réduire , si l'on veut , sous une seule espèce tous les hommes , parce qu'ils ont tous les mêmes organes de la vie , des sens et du mouvement. Mais cette espèce parut évidemment divisée en plusieurs autres , dans le physique et dans le moral.

Quant au physique, on crut voir dans les Esquimaux, qui habitent vers le soixantième degré du nord, une figure, une taille semblable à celle des Lapons. Des peuples voisins avaient la face toute velue. Les Iroquois, les Hurons, et tous les peuples jusqu'à la Floride parurent olivâtres et sans aucun poil sur le corps, excepté la tête. Le capitaine *Rogers*, qui navigea vers les côtes de la Californie, y découvrit des peuplades de Nègres qu'on ne soupçonnait pas dans l'Amérique. On vit dans l'isthme de Panama une race qu'on appelle les *Dariens*, (a) qui a beaucoup de rapport aux *Albinos* d'Afrique. Leur taille est tout au plus de quatre pieds; ils sont blancs comme les *Albinos*, et c'est la seule race de l'Amérique qui soit blanche. Leurs yeux rouges sont bordés de paupières façonnées en demi-cercle. Ils ne voient et ne sortent de leurs trous que la nuit; ils sont parmi les hommes ce que les hiboux sont parmi les oiseaux. Les Mexicains, les Péruviens parurent d'une couleur bronzée; les Brasiiliens, d'un rouge plus foncé; les peuples du Chili, plus cendrés. On a exagéré la grandeur des Patagons qui habitent vers le détroit de Magellan; mais on croit que c'est la nation de la plus haute taille qui soit sur la terre.

Variété  
dans  
l'espèce  
humaine.

(a) On ne voit presque plus aujourd'hui de ces *Dariens*.

Parmi tant de nations si différentes de nous, et si différentes entre elles, on n'a jamais trouvé d'hommes isolés, solitaires, errans à l'aventure, à la manière des animaux, s'accouplant comme eux au hafard, et quittant leurs femelles pour chercher seuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne comporte pas cet état, et que par-tout l'instinct de l'espèce l'entraîne à la société comme à la liberté; c'est ce qui fait que la prison, sans aucun commerce avec les hommes, est un supplice inventé par les tyrans, supplice qu'un sauvage pourrait moins supporter encore que l'homme civilisé.

Du détroit de Magellan jusqu'à la baye d'Hudson, on a vu des familles rassemblées, et des huttes qui composaient des villages; point de peuples errans qui changeaient de demeures selon les saisons, comme les Arabes-Bédouins et les Tartares; en effet, ces peuples n'ayant point de bêtes de somme, n'auraient pu transporter aisément leurs cabanes. Par-tout on a trouvé des idiomes formés, par lesquels les plus sauvages exprimaient le petit nombre de leurs idées; c'est encore un instinct des hommes de marquer leurs besoins par des articulations. De-là se sont formées nécessairement tant de langues différentes, plus ou moins abondantes, selon qu'on a eu

plus ou moins de connaissances. Ainsi la langue des Mexicains était plus formée que celle des Iroquois, comme la nôtre est plus régulière et plus abondante que celle des Samoyèdes.

De tous les peuples de l'Amérique, un seul avait une religion, qui semble au premier coup d'œil ne pas offenser notre raison. Les Péruviens adoraient le soleil comme un astre bienfaisant, semblables en ce point aux anciens Persans et aux Sabéens; mais si vous en exceptez les grandes et nombreuses nations de l'Amérique, les autres étaient plongées pour la plupart dans une stupidité barbare. Leurs assemblées n'avaient rien d'un culte réglé; leur créance ne constituait point une religion. Il est constant que les Brésiliens, les Caraïbes, les Mosquitoes, les peuplades de la Guiane, celles du Nord, n'avaient pas plus de notion distincte d'un DIEU suprême que les Cafres de l'Afrique. Cette connaissance demande une raison cultivée; et leur raison ne l'était pas. La nature seule peut inspirer l'idée confuse de quelque chose de puissant, de terrible, à un fauvage qui verra tomber la foudre, ou un fleuve se déborder. Mais ce n'est-là que le faible commencement de la connaissance d'un DIEU créateur: cette connaissance raisonnée manquait même absolument à toute l'Amérique.

Soleil  
adoré.



Supersti-  
tions  
cruelles.

Les autres Américains qui s'étaient fait une religion l'avaient faite abominable. Les Mexicains n'étaient pas les seuls qui sacrifiaient des hommes à je ne fais quel être malfaisant ; on a prétendu même que les Péruviens souillaient aussi le culte du soleil par de pareils holocaustes ; mais ce reproche paraît avoir été imaginé par les vainqueurs pour excuser leur barbarie. Les anciens peuples de notre hémisphère, et les plus policés de l'autre, se sont ressemblés par cette religion barbare.

Anthro-  
pophages.

*Herrera* nous assure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs et des missionnaires disent tous que les Brésiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons, et quelques autres peuplades, mangeaient les captifs faits à la guerre ; et ils ne regardent pas ce fait comme un usage de quelques particuliers, mais comme un usage de nation. Tant d'auteurs anciens et modernes ont parlé d'anthropophages qu'il est difficile de les nier. Je vis, en 1725, quatre sauvages amenés du Mississipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme ses compagnons ; je lui demandai par l'interprète qui les conduisait si elle avait mangé quelquefois de la chair humaine ; elle me

répondit que oui, très-froidement, et comme à une question ordinaire. Cette atrocité si révoltante pour notre nature est pourtant bien moins cruelle que le meurtre. La véritable barbarie est de donner la mort, et non de disputer un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples chasseurs, tels qu'étaient les Brasiiliens et les Canadiens, des insulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une subsistance assurée, ont pu devenir quelquefois anthropophages. La famine et la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture; et quand nous voyons dans les siècles les plus civilisés le peuple de Paris dévorer les restes sanglans du maréchal d'*Ancre*, et le peuple de la Haie manger le cœur du grand-pensionnaire *de Wit*, nous ne devons pas être surpris qu'une horreur chez nous passagère ait duré chez les sauvages. Et chez nous aussi.

Les plus anciens livres que nous voyons ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. Et chez les juifs. *Moïse* même menace les Hébreux dans cinq versets du Deutéronome qu'ils mangeront leurs enfans s'ils transgressent sa loi. Le prophète *Ezéchiël* répète la même menace, et ensuite, selon plusieurs commentateurs, il promet aux Hébreux, de la part de DIEU, que s'ils se défendent bien contre le roi de Perse, ils

auront à manger de la chair de cheval, et de la chair de cavalier. (1) *Marco Paolo*, ou *Marc Paul*, dit que de son temps, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à la mort. Tout cela soulève le cœur; mais le tableau du genre humain doit souvent produire cet effet.

Comment des peuples toujours séparés les uns des autres ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutume? faut-il croire qu'elle n'est pas absolument aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît? Il est sûr qu'elle est rare, mais il est sûr qu'elle existe.

On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé souvent leurs semblables. La faim et le désespoir contraignirent, aux sièges de Sancerre et de Paris, pendant nos

(1) En examinant ce passage, on voit que DIEU ordonne d'abord aux Israélites d'annoncer aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces qu'il leur donnera à dévorer la chair des princes et des guerriers; ensuite, sans que la construction grammaticale puisse déterminer à qui il s'adresse, il parle de manger sur sa table la chair des chevaux et des cavaliers. Supposera-t-on que DIEU répète deux fois de suite la même invitation aux oiseaux de proie de peur qu'ils ne l'entendent pas bien du premier coup? leur propose-t-il de se mettre à sa table? sa table est-elle la terre sur laquelle il sert de la chair humaine? ou enfin en promet-il aux Juifs pour leur récompense? C'est aux théologiens à juger laquelle de ces deux interprétations est la plus conforme à l'idée qu'ils se font de l'Être suprême.

guerres de religion , des mères à se nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *las Casas* , évêque de Chiapa , dit que cette horreur n'a été commise en Amérique que par quelques peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dampierre* assure qu'il n'a jamais rencontré d'anthropophages , et il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume soit en usage.

Il est un autre vice tout différent , qui Sodomie. semble plus opposé au but de la nature , que cependant les Grecs ont vanté , que les Romains ont permis , qui s'est perpétué dans les nations les plus polies , et qui est beaucoup plus commun dans nos climats chauds et tempérés de l'Europe et de l'Asie , que dans les glaces du septentrion. On a vu en Amérique ce même effet des caprices de la nature humaine. Les Brasiiliens pratiquaient cet usage monstrueux et commun ; les Canadiens l'ignoraient. Comment se peut-il encore qu'une passion qui renverse les lois de la propagation humaine se soit emparée dans les deux hémisphères des organes de la propagation même ? ( *b* )

Une autre observation importante , c'est Popula- qu'on a trouvé le milieu de l'Amérique assez tion.

( *b* ) Voyez dans le Dictionnaire philosophique l'article  
AMOUR SOCRATIQUE,

peuplé, et les deux extrémités vers les pôles peu habités : en général, le nouveau monde ne contenait pas le nombre d'hommes qu'il devait contenir. Il y en a certainement des causes naturelles ; premièrement le froid excessif qui est aussi perçant en Amérique dans la latitude de Paris et de Vienne, qu'il l'est à notre continent au cercle polaire.

En second lieu, les fleuves sont pour la plupart en Amérique vingt, trente fois plus larges, au moins, que les nôtres. Les inondations fréquentes ont dû porter la stérilité, et par conséquent la mortalité dans des pays immenses. Les montagnes beaucoup plus hautes sont aussi plus inhabitables que les nôtres ; des poisons violens et durables, dont la terre d'Amérique est couverte, rendent mortelle la plus légère atteinte d'une flèche trempée dans ces poisons ; enfin la stupidité de l'espèce humaine dans une partie de cet hémisphère a dû influencer beaucoup sur la dépopulation. On a connu en général que l'entendement humain n'est pas si formé dans le nouveau monde que dans l'ancien. L'homme est dans tous les deux un animal très-faible ; les enfans périssent par-tout, faute d'un soin convenable ; et il ne faut pas croire que, quand les habitans des bords du Rhin, de l'Elbe et de la Vistule, plongeaient dans ces

fleuves

fleuves les enfans nouveaux nés , dans la rigueur de l'hiver , les femmes allemandes et farmates élevassent alors autant d'enfans qu'elles en élèvent aujourd'hui , sur-tout quand ces pays étaient couverts de forêts qui rendaient le climat plus mal-sain et plus rude qu'il ne l'est dans nos derniers temps. Mille peuplades de l'Amérique manquaient d'une bonne nourriture. On ne pouvait ni fournir aux enfans un bon lait , ni leur donner ensuite une subsistance saine , ni même suffisante. Plusieurs espèces d'animaux carnassiers sont réduites , par ce défaut de subsistance , à une très-petite quantité ; et il faut s'étonner si on a trouvé dans l'Amérique plus d'hommes que de singes.

## C H A P I T R E C X L V I I .

*De Fernand Cortez.*

C E fut de l'île de Cuba que partit *Fernand* 1519.  
*Cortez* pour de nouvelles expéditions dans le continent. Ce simple lieutenant du gouverneur d'une île nouvellement découverte, suivi de moins de six cents hommes , n'ayant que dix-huit chevaux et quelques pièces de campagne , va subjuguier le plus puissant Etat de

Entreprise  
contre le  
Mexique.

*Essai sur les mœurs , &c.* Tome IV. \* P p

l'Amérique. D'abord il est assez heureux pour trouver un espagnol qui, ayant été neuf ans prisonnier à Jucatan sur le chemin du Mexique, lui sert d'interprète. Une américaine, qu'il nomme *Dona Marina*, devient à la fois sa maîtresse et son conseil, et apprend bientôt assez d'espagnol pour être aussi une interprète utile. Ainsi l'amour, la religion, l'avarice, la valeur et la cruauté ont conduit les Espagnols dans ce nouvel hémisphère. Pour comble de bonheur, on trouve un volcan plein de soufre; on découvre du salpêtre qui sert à renouveler dans le besoin la poudre consommée dans les combats. *Cortez* avance le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt faisant la guerre. Il trouve des villes policées où les arts sont en honneur. La puissante république de Tlascala, qui fleurissait sous un gouvernement aristocratique, s'oppose à son passage: mais la vue des chevaux, et le bruit seul du canon mettaient en fuite ces multitudes mal armées: il fait une paix aussi avantageuse qu'il le veut. Six mille de ses nouveaux alliés de Tlascala l'accompagnent dans son voyage du Mexique. Il entre dans cet empire sans résistance, malgré les défenses du souverain. Ce souverain commandait cependant, à ce qu'on dit, à trente vassaux, dont chacun

pouvait paraître à la tête de cent mille hommes armés de flèches et de ces pierres tranchantes qui leur tenaient lieu de fer. S'attendait-on à trouver le gouvernement féodal établi au Mexique !

La ville de Mexico, bâtie au milieu d'un grand lac, était le plus beau monument de l'industrie américaine. Des chaussées immenses traversaient le lac tout couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyait dans la ville des maisons spacieuses et commodes construites de pierre, des marchés, des boutiques qui brillaient d'ouvrages d'or et d'argent ciselés et sculptés, de vaisselle de terre vernissée, d'étoffes de coton, et de tissus de plumes qui formaient des desseins éclatans par les plus vives nuances. Auprès du grand marché était un palais où l'on rendait sommairement la justice aux marchands, comme dans la juridiction des consuls de Paris, qui n'a été établie que sous le roi *Charles IX*, après la destruction de l'empire du Mexique. Plusieurs palais de l'empereur *Montezuma* augmentaient la somptuosité de la ville. Un d'eux s'élevait sur des colonnes de jaspe, et était destiné à renfermer des curiosités qui ne servaient qu'au plaisir. Un autre était rempli d'armes offensives et défensives garnies d'or et de pierreries. Un

Description de Mexico.



autre était entouré de grands jardins, où l'on ne cultivait que des plantes médicinales; des intendans les distribuèrent gratuitement aux malades. On rendait compte au roi du succès de leurs usages, et les médecins en tenaient registre à leur manière sans avoir l'usage de l'écriture. Les autres espèces de magnificence ne marquent que le progrès des arts; celle-là marque le progrès de la morale.

Sacrifices  
d'hommes.

S'il n'était pas de la nature humaine de réunir le meilleur et le pire, on ne comprendrait pas comment cette morale s'accordait avec les sacrifices humains dont le sang regorgeait à Mexico devant l'idole de *Visliputli*, regardé comme le Dieu des armées. Les ambassadeurs de *Montezuma* dirent à *Cortez*, à ce qu'on prétend, que leur maître avait sacrifié dans ses guerres près de vingt mille ennemis chaque année dans le grand temple de Mexico. C'est une très-grande exagération; on sent qu'on a voulu colorer par-là les injustices du vainqueur de *Montezuma*; mais enfin, quand les Espagnols entrèrent dans ce temple, ils trouvèrent parmi ses ornemens des crânes d'hommes suspendus comme des trophées. C'est ainsi que l'antiquité nous peint le temple de *Diane* dans la Chersonèse taurique.

Il n'y a guère de peuples dont la religion n'ait été inhumaine et sanglante; vous savez

que les Gaulois, les Carthaginois, les Syriens, les anciens Grecs, immolèrent des hommes. La loi des Juifs semblait permettre ces sacrifices ; il est dit dans le Lévitique : *Si une ame vivante a été promise à DIEU, on ne pourra la racheter, il faut qu'elle meure.* Les livres des Juifs rapportent que, quand ils envahirent le petit pays des Cananéens, ils massacrèrent dans plusieurs villages les hommes, les femmes, les enfans et les animaux domestiques, parce qu'ils avaient été dévoués. C'est sur cette loi que furent fondés les sermens de *Jephthé*, qui sacrifia sa fille, et de *Saül*, qui sans les cris de l'armée eût immolé son fils. C'est elle encore qui autorisait *Samuël* à égorger le roi *Agag*, prisonnier de *Saül*, et à le couper en morceaux ; exécution aussi horrible et aussi dégoûtante que tout ce qu'on peut voir de plus affreux chez les sauvages. D'ailleurs il paraît que chez les Mexicains on n'immolait que les ennemis ; ils n'étaient point anthropophages comme un très-petit nombre de peuplades américaines.

Leur police, en tout le reste, était humaine et sage. L'éducation de la jeunesse formait un des plus grands objets du gouvernement. Il y avait des écoles publiques, établies pour l'un et pour l'autre sexe. Nous admirons encore les anciens Egyptiens d'avoir connu

que l'année est d'environ trois cents soixante et cinq jours. Les Mexicains avaient poussé jusque-là leur astronomie.

La guerre était chez eux réduite en art ; c'est ce qui leur avait donné tant de supériorité sur leurs voisins. Un grand ordre dans les finances maintenait la grandeur de cet empire, regardé par ses voisins avec crainte et avec envie.

Mais ces animaux guerriers, sur qui les principaux espagnols étaient montés, ce tonnerre artificiel qui se formait dans leurs mains, ces châteaux de bois qui les avaient apportés sur l'Océan, ce fer dont ils étaient couverts, leurs marches comptées par des victoires, tant de sujets d'admiration joints à cette faiblesse qui porte les peuples à admirer ; tout cela fit que, quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par *Montezuma* comme son maître, et par les habitans comme leur dieu. On se mettait à genoux dans les rues, quand un valet espagnol passait. On raconte qu'un cacique, sur les terres duquel passait un capitaine espagnol, lui présenta des esclaves et du gibier. Si tu es dieu, lui dit-il, voilà des hommes, mange-les ; si tu es homme, voilà des vivres que ces esclaves t'apprêteront.

Ceux qui ont fait les relations de ces étranges événemens les ont voulu relever par des

Espagnols  
pris pour  
des dieux.

miracles , qui ne servent en effet qu'à les rabaisser. Le vrai miracle fut la conduite de *Cortez*. Peu à peu la cour de *Montezuma* s'ap-  
privoisant avec leurs hôtes , osa les traiter  
comme des hommes. Une partie des Espagnols  
était à la Vera-Cruz sur le chemin du Mexi-  
que. Un général de l'empereur , qui avait des  
ordres secrets les attaqua ; et quoique ses  
troupes fussent vaincues , il y eut trois ou  
quatre espagnols de tués. La tête d'un d'eux  
fut même portée à *Montezuma*. Alors *Cortez*  
fit ce qui s'est jamais fait de plus hardi en  
politique. Il va au palais suivi de cinquante  
espagnols , et accompagné de la *Dona Marina* ,  
qui lui sert toujours d'interprète ; alors mettant  
en usage la persuasion et la menace , il emmène  
l'empereur prisonnier au quartier espagnol ,  
le force à lui livrer ceux qui ont attaqué les  
siens à la Vera-Cruz , et fait mettre les fers  
aux pieds et aux mains de l'empereur même ,  
comme un général qui punit un simple soldat ;  
ensuite il l'engage à se reconnaître publique-  
ment vassal de *Charles-Quint*.

*Montezuma* , et les principaux de l'empire ,  
donnent pour tribut attaché à leur hommage ,  
six cents mille marcs d'or pur , avec une  
incroyable quantité de pierreries , d'ouvrages  
d'or , et de tout ce que l'industrie de plusieurs  
siècles avait fabriqué de plus rare. *Cortez* en

Tribut  
immense  
du Mexi-  
que.

mit à part le cinquième pour son maître , prit un cinquième pour lui , et distribua le reste à ses soldats.

*Cortez* ,  
maître du  
Mexique  
avec cinq  
cents  
hommes.

On peut compter parmi les grands prodiges , que les conquérans de ce nouveau monde se déchirant eux-mêmes , les conquêtes n'en souffrirent pas. Jamais le vrai ne fut moins vraisemblable. Tandis que *Cortez* était prêt de subjuguier l'empire du Mexique avec cinq cents hommes qui lui restaient , le gouverneur de Cuba , *Velasquez* , plus offensé de la gloire de *Cortez* , son lieutenant , que de son peu de soumission , envoie presque toutes ses troupes , qui consistaient en huit cents fantassins , quatre-vingts cavaliers bien montés , et deux petites pièces de canon , pour réduire *Cortez* , le prendre prisonnier , et poursuivre le cours de ses victoires. *Cortez* , ayant d'un côté mille espagnols à combattre , et le continent à retenir dans la soumission , laissa quatre-vingts hommes pour lui répondre de tout le Mexique , et marcha suivi du reste contre ses compatriotes. Il en défait une partie , il gagne l'autre. Enfin cette armée qui venait pour le détruire se range sous ses drapeaux , et il retourne au Mexique avec elle.

L'empereur du Mexique prisonnier des Espagnols , et tué par ses sujets.

L'empereur était toujours en prison dans sa capitale , gardé par quatre-vingts soldats. Celui qui les commandait , nommé *Alvarado* ,

sur

sur un bruit vrai ou faux que les Mexicains conspiraient pour délivrer leur maître, avait pris le temps d'une fête, où deux mille des premiers seigneurs étaient plongés dans l'ivresse de leurs liqueurs fortes : il fond sur eux avec cinquante soldats, les égorge eux et leur fuite sans résistance, et les dépouille de tous les ornemens d'or et de pierreries dont ils s'étaient parés pour cette fête. Cette énormité, que tout le peuple attribuait avec raison à la rage de l'avarice, souleva ces hommes patiens ; et quand *Cortez* arriva, il trouva deux cents mille américains en armes, contre quatre-vingts espagnols occupés à se défendre et à garder l'empereur. Ils assiégèrent *Cortez* pour délivrer leur roi ; ils se précipitèrent en foule contre les canons et les mousquets. *Antonio de Solis* appelle cette action une révolte, et cette valeur une brutalité : tant l'injustice des vainqueurs a passé jusqu'aux écrivains.

L'empereur *Montezuma* mourut dans un de ces combats, blessé malheureusement de la main de ses sujets. *Cortez* osa proposer à ce roi, dont il causait la mort, de mourir dans le christianisme ; sa concubine *Dona Marina* était la catéchiste. Le roi mourut en implorant inutilement la vengeance du ciel contre les usurpateurs. Il laissa des enfans plus faibles encore que lui, auxquels les rois d'Espagne

n'ont pas craint de laisser des terres dans le Mexique même ; et aujourd'hui les descendans en droite ligne de ce puissant empereur vivent à Mexico même. On les appelle les *comtes de Montezuma* ; ils sont de simples gentilshommes chrétiens , et confondus dans la foule. C'est ainsi que les sultans turcs ont laissé subsister à Constantinople une famille des *Paléologues*. Les Mexicains créèrent un nouvel empereur, animé comme eux du désir de la vengeance. C'est ce fameux *Gatimozin*, dont la destinée fut encore plus funeste que celle de *Montezuma*. Il arma tout le Mexique contre les Espagnols.

Le désespoir, l'opiniâtreté de la vengeance et de la haine précipitaient toujours ces multitudes contre ces mêmes hommes qu'ils n'osaient regarder auparavant qu'à genoux. Les Espagnols étaient fatigués de tuer , et les Américains se succédaient en foule sans se décourager. *Cortez* fut obligé de quitter la ville, où il eût été affamé ; mais les Mexicains avaient rompu toutes les chaussées. Les Espagnols firent des ponts avec les corps des ennemis ; mais dans leur retraite sanglante ils perdirent tous les trésors qu'ils avaient ravis pour *Charles-Quint* et pour eux. Chaque jour de marche était une bataille : on perdait toujours quelque espagnol, dont le sang était payé par la mort de plusieurs milliers de ces malheureux qui combattaient presque nus.

*Cortez* n'avait plus de flotte. Il fit faire par ses soldats, et par les tlascaliens qu'il avait avec lui, neuf bateaux, pour rentrer dans Mexico par le lac même qui semblait lui en défendre l'entrée.

Les Mexicains ne craignirent point de donner un combat naval. Quatre à cinq mille canots, chargés chacun de deux hommes, couvrirent le lac, et vinrent attaquer les neuf bateaux de *Cortez*, sur lesquels il y avait environ trois cents hommes. Ces neuf brigantins qui avaient du canon renversèrent bientôt la flotte ennemie. *Cortez* avec le reste de ses troupes combattait sur les chaussées. Vingt espagnols tués dans ce combat, et sept ou huit prisonniers faisaient un événement plus important dans cette partie du monde que les multitudes de nos morts dans nos batailles. Les prisonniers furent sacrifiés dans le temple du Mexique. Mais enfin après de nouveaux combats, on prit *Gatimozin* et l'impératrice sa femme. C'est ce *Gatimozin*, si fameux par les paroles qu'il prononça, lorsqu'un receveur des trésors du roi d'Espagne le fit mettre sur des charbons ardents, pour savoir en quel endroit du lac il avait fait jeter ses richesses; son grand-prêtre, condamné au même supplice, jetait des cris; *Gatimozin* lui dit: *Et moi, suis-je sur un lit de roses?*



1521. *Cortez* fut maître absolu de la ville de Mexico avec laquelle tout le reste de l'empire tomba sous la domination espagnole, ainsi que la Castille d'or, le Darien et toutes les contrées voisines.

*Cortez* /  
 persécuté  
 pour avoir  
 vaincu  
 l'Améri-  
 que, com-  
 me *Colombo*  
 pour avoir  
 découvert  
 le nou-  
 veau  
 monde.

Quel fut le prix des services inouis de *Cortez*? celui qu'eut *Colomb*; il fut persécuté, et le même évêque *Fonseca*, qui avait contribué à faire renvoyer le découvreur de l'Amérique chargé de fers, voulut faire traiter de même le vainqueur. Enfin, malgré les titres dont *Cortez* fut décoré dans sa patrie, il y fut peu considéré. A peine put-il obtenir audience de *Charles-Quint*: un jour il fendit la presse qui entourait le coche de l'empereur, et monta sur l'étrier de la portière. *Charles* demanda quel était cet homme? „ C'est, „ répondit *Cortez*, celui qui vous a donné „ plus d'Etats que vos pères ne vous ont „ laissé de villes. „

## C H A P I T R E C X L V I I I .

### *De la conquête du Pérou.*

*CORTÉZ* ayant soumis à *Charles-Quint* plus de deux cents lieues de nouvelles terres en longueur, et plus de cent cinquante en largeur, croyait avoir peu fait. L'isthme qui resserre

entre deux mers le continent de l'Amérique n'est pas de vingt-cinq lieues communes : on voit du haut d'une montagne, près de Nombre de Dios, d'un côté la mer qui s'étend de l'Amérique jusqu'à nos côtes, et de l'autre celle qui se prolonge jusqu'aux grandes Indes. La première a été nommée *mer du Nord*, parce que nous sommes au nord ; la seconde *mer du Sud*, parce que c'est au sud que les grandes Indes sont situées. On tenta donc, dès l'an 1513, de chercher par cette mer du sud de nouveaux pays à soumettre.

Vers l'an 1526, deux simples aventuriers, *Diego d'Almagro*, et *Francesco Pizarro*, qui même ne connaissaient pas leur père, et dont l'éducation avait été si abandonnée qu'ils ne savaient ni lire ni écrire, furent ceux par qui *Charles-Quint* acquit de nouvelles terres plus vastes et plus riches que le Mexique. D'abord ils reconnaissent trois cents lieues de côtes américaines en cinglant droit au midi ; bientôt ils entendent dire que vers la ligne équinoxiale et sous l'autre tropique, il y a une contrée immense, où l'or, l'argent et les pierreries sont plus communs que le bois, et que le pays est gouverné par un roi aussi despotique que *Montezuma* ; car dans tout l'univers le despotisme est le fruit de la richesse.

**Grandeur  
des Incas.** Du pays de Cusco, et des environs du tropique du Capricorne, jusqu'à la hauteur de l'île des Perles, qui est au fixième degré de latitude septentrionale, un seul roi étendait sa domination absolue dans l'espace de près de trente degrés. Il était d'une race de conquérans qu'on appelait *Incas*. Le premier de ces *Incas*, qui avait subjugué le pays, et qui lui imposa des lois, passait pour le fils du soleil. Ainsi les peuples les plus policés de l'ancien monde et du nouveau se ressemblaient dans l'usage de déifier les hommes extraordinaires, soit conquérans, soit législateurs.

**Usages  
des Péru-  
viens.**

*Garcilasso de la Vega*, issu de ces *Incas*, transporté à Madrid, écrivit leur histoire, vers l'an 1608. Il était alors avancé en âge, et son père pouvait aisément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. Il ne pouvait, à la vérité, savoir avec certitude l'histoire détaillée de ses ancêtres. Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture; semblables en ce point aux anciennes nations tartares, aux habitans de l'Afrique méridionale, à nos ancêtres les Celtes, aux peuples du septentrion. Aucune de ces nations n'eut rien qui tînt lieu de l'histoire. Les Péruviens transmettaient les principaux faits à la postérité par des nœuds qu'ils faisaient à des cordes. Mais en général

les lois fondamentales, les points les plus essentiels de la religion, les grands exploits dégagés de détails passent assez fidèlement de bouche en bouche. Ainsi *Garcilasso* pouvait être instruit de quelques principaux événemens. C'est sur ces objets seuls qu'on peut l'en croire. Il assure que dans tout le Pérou on adorait le soleil, culte plus raisonnable qu'aucun autre, dans un monde où la raison humaine n'était point perfectionnée. *Pline*, chez les Romains, dans les temps les plus éclairés, n'admet point d'autre Dieu. *Platon*, plus éclairé que *Pline*, avait appelé le soleil le fils de DIEU, la splendeur du Père; et cet astre long-temps auparavant fut révééré par les mages et par les anciens Egyptiens: La même vraisemblance et la même erreur régnerent également dans les deux hémisphères.

Les Péruviens avaient des obélisques, des gnomons réguliers, pour marquer les points des équinoxes et des solstices. Leur année était de trois cents soixante et cinq jours; peut-être la science de l'antique Egypte ne s'étendit pas au-delà. Ils avaient élevé des prodiges d'architecture, et taillé des statues avec un art surprenant. C'était la nation la plus policée et la plus industrieuse du nouveau monde.

Magnif-  
cence  
utile.

L'inca *Huescar*, père d'*Atabalipa*, dernier inca sous qui ce vaste empire fut détruit, l'avait beaucoup augmenté et embelli. Cet inca qui conquiert tout le pays de Quito, aujourd'hui la capitale du Pérou, avait fait par les mains de ses soldats et des peuples vaincus un grand chemin de cinq cents lieues, de Cusco jusqu'à Quito, à travers des précipices comblés et des montagnes applanies. Ce monument de l'obéissance et de l'industrie humaine n'a pas été depuis entretenu par les Espagnols. Des relais d'hommes établis de demi-lieue en demi-lieue portaient les ordres du monarque dans tout son empire. Telle était la police. Et si on veut juger de la magnificence, il suffit de savoir que le roi était porté dans ses voyages sur un trône d'or, qu'on trouva peser vingt-cinq mille ducats, et que la litière de lames d'or sur laquelle était le trône était soutenue par les premiers de l'Etat.

Dans les cérémonies pacifiques et religieuses à l'honneur du soleil, on formait des danses : rien n'est plus naturel ; c'est un des plus anciens usages de notre hémisphère. *Huescar* pour rendre les danses plus graves fit porter par les danseurs une chaîne d'or longue de sept cents de nos pas géométriques, et grosse comme le poignet ; chacun en soulevait un

chaînon. Il faut conclure de ce fait que l'or était plus commun au Pérou que ne l'est parmi nous le cuivre.

*François Pizarro* attaqua cet empire avec deux cents cinquante fantassins , soixante cavaliers , et une douzaine de petits canons que traînaient souvent les esclaves des pays déjà domptés. Il arrive par la mer du Sud à la hauteur de Quito par-delà l'équateur. *Atabalipa* , fils d'*Huescar* , régnait alors ; il était vers Quito avec environ quarante mille soldats armés de flèches et de piques d'or et d'argent. *Pizarro* commença , comme *Cortez* , par une ambassade , et offrit à l'inca l'amitié de *Charles-Quint*. L'inca répond qu'il ne recevra pour amis les déprédateurs de son empire que quand ils auront rendu tout ce qu'ils ont ravi sur leur route ; et après cette réponse il marche aux Espagnols. Quand l'armée de l'inca , et la petite troupe castillane furent en présence , les Espagnols voulurent encore mettre de leur côté jusqu'aux apparences de la religion. Un moine , nommé *Valverde* , fait évêque de ce pays même qui ne leur appartenait pas encore , s'avance avec un interprète vers l'inca , une bible à la main , et lui dit qu'il faut croire tout ce qui est dit dans ce livre. Il lui fait un long sermon de tous les mystères du christianisme. Les historiens ne s'accordent pas sur

la manière dont le sermon fut reçu ; mais ils conviennent tous que la prédication finit par le combat.

Les canons, les chevaux et les armes de fer firent sur les Péruviens le même effet que sur les Mexicains ; on n'eut guère que la peine de tuer ; et *Atabalipa*, arraché de son trône d'or par les vainqueurs, fut chargé de fers.

Cet empereur, pour se procurer une liberté prompte, promit une trop grosse rançon ; il s'obligea, selon *Herrera* et *Zarata*, de donner autant d'or qu'une des salles de ses palais pouvait en contenir jusqu'à la hauteur de sa main, qu'il éleva en l'air au-dessus de sa tête. Aussitôt ses courriers partent de tous côtés pour assembler cette rançon immense ; l'or et l'argent arrivent tous les jours au quartier des Espagnols ; mais soit que les Péruviens se lassassent de dépouiller l'empire pour un captif, soit qu'*Atabalipa* ne les pressât pas, on ne remplit point toute l'étendue de ses promesses. Les esprits des vainqueurs s'aigrirent ; leur avarice trompée monta à cet excès de rage, qu'ils condamnèrent l'empereur à être brûlé vif ; toute la grâce qu'ils lui promirent, c'est qu'en cas qu'il voulût mourir chrétien on l'étranglerait avant de le brûler. Ce même évêque *Valverde* lui parla de christianisme par un interprète ; il le baïsa, et immédiatement

après on le pendit , et on le jeta dans les flammes. Le malheureux *Garcilasso*, inca , devenu espagnol , dit qu'*Atabalipa* avait été très-cruel envers sa famille et qu'il méritait la mort ; mais il n'ose pas dire que ce n'était point aux Espagnols à le punir. Quelques écrivains témoins oculaires , comme *Zarata* , prétendent que *François Pizarro* était déjà parti pour aller porter à *Charles-Quint* une partie des trésors d'*Atabalipa* , et que d'*Almagro* seul fut coupable de cette barbarie. Cet évêque de *Chiapa* , que j'ai déjà cité , ajoute qu'on fit souffrir le même supplice à plusieurs capitaines péruviens , qui par une générosité aussi grande que la cruauté des vainqueurs , aimèrent mieux recevoir la mort que de découvrir les trésors de leurs maîtres.

Cependant , de la rançon déjà payée par *Atabalipa* , chaque cavalier espagnol eut deux cents quarante marcs en or pur ; chaque fantassin en eut cent soixante : on partagea dix fois environ autant d'argent dans la même proportion ; ainsi le cavalier eut un tiers de plus que le fantassin. Les officiers eurent des richesses immenses ; et on envoya à *Charles-Quint* trente mille marcs d'argent , trois mille d'or non travaillé , et vingt mille marcs pesant d'argent avec deux mille d'or en ouvrages du pays. L'Amérique lui aurait servi à tenir sous



le joug une partie de l'Europe , et sur-tout les papes qui lui avaient adjudgé ce nouveau monde , s'il avait reçu souvent de pareils tributs.

On ne fait si on doit plus admirer le courage opiniâtre de ceux qui découvrirent et conquièrent tant de terres , ou plus détester leur férocité : la même source , qui est l'avarice , produit tant de bien et tant de mal. *Diego d'Almagro* marche à Cusco à travers des multitudes qu'il faut écarter ; il pénètre jusqu'au Chili par-delà le tropique du Capricorne. Par-tout on prend possession au nom de *Charles-Quint*. Bientôt après , la discorde se met entre les vainqueurs du Pérou , comme elle avait divisé *Velasquez* et *Fernand Cortez* dans l'Amérique septentrionale.

Guerre  
civile  
entre les  
vain-  
queurs.

*Diego d'Almagro* et *Francesco Pizarro* font la guerre civile dans Cusco même , la capitale des incas. Toutes les recrues qu'ils avaient reçues d'Europe se partagent , et combattent pour le chef qu'elles choisissent. Ils donnent un combat sanglant sous les murs de Cusco , sans que les Péruviens osent profiter de l'affaiblissement de leur ennemi commun ; au contraire il y avait des Péruviens dans chaque armée ; ils se battaient pour leurs tyrans ; et les multitudes de Péruviens dispersés attendaient stupidement à quel parti de leurs

destructeurs ils seraient soumis , et chaque parti n'était que d'environ trois cents hommes : tant la nature a donné en tout la supériorité aux européens sur les habitans du nouveau monde. Enfin d'*Almagro* fut fait prisonnier , et son rival *Pizarro* lui fit trancher la tête ; mais bientôt après il fut assassiné lui-même par les amis d'*Almagro*.

Déjà se formait dans tout le nouveau monde le gouvernement espagnol. Les grandes provinces avaient leurs gouverneurs. Des audiences , qui sont à peu-près ce que sont nos parlemens , étaient établies : des archevêques , des évêques , des tribunaux d'inquisition , toute la hiérarchie ecclésiastique exerçait ses fonctions comme à Madrid ; lorsque les capitaines qui avaient conquis le Pérou pour l'empereur *Charles-Quint* voulurent le prendre pour eux-mêmes. Un fils d'*Almagro* se fit reconnaître roi du Pérou ; mais d'autres espagnols aimant mieux obéir à leur maître qui demeurait en Europe qu'à leur compagnon qui devenait leur souverain , le prirent , et le firent périr par la main du bourreau. Un frère de *François Pizarro* eut la même ambition et le même sort. Il n'y eut contre *Charles-Quint* de révoltes que celles des Espagnols mêmes , et pas une des peuples soumis.

Au milieu de ces combats que les vain-

queurs livraient entre eux , ils découvrirent les mines du Potofi , que les Péruviens mêmes avaient ignorées. Ce n'est point exagérer de dire que la terre de ce canton était toute d'argent : elle est encore aujourd'hui très-loin d'être épuisée. Les Péruviens travaillèrent à ces mines pour les Espagnols comme pour les vrais propriétaires. Bientôt après on joignit à ces esclaves des nègres qu'on achetait en Afrique , et qu'on transportait au Pérou comme des animaux destinés au service des hommes.

Depou-  
tions de  
*las Casas*  
contre les  
Espagnols

On ne traitait en effet ni ces nègres, ni les habitans du nouveau monde , comme une espèce humaine. Ce *las Casas* , religieux dominicain , évêque de Chiapa , duquel nous avons parlé , touché des cruautés de ses compatriotes et des misères de tant de peuples , eut le courage de s'en plaindre à *Charles-Quint* et à son fils *Philippe II* , par des mémoires que nous avons encore. Il y représente presque tous les Américains comme des hommes doux et timides , d'un tempérament faible qui les rend naturellement esclaves. Il dit que les Espagnols ne regardèrent dans cette faiblesse que la facilité qu'elle donnait aux vainqueurs de les détruire ; que dans Cuba , dans la Jamaïque , dans les îles voisines , ils firent périr plus de douze cents mille hommes , comme des chasseurs qui dépeuplent une terre

de bêtes fauves. *Je les ai vus*, dit-il, *dans l'île Saint-Domingue et dans la Jamaïque, remplir les campagnes de fourches patibulaires, auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize, en l'honneur, disaient-ils, des treize apôtres. Je les ai vus donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chasse.*

Un cacique de l'île de Cuba, nommé *Hatucu*, condamné par eux à périr par le feu, pour n'avoir pas donné assez d'or, fut remis, avant qu'on allumât le bûcher, entre les mains d'un franciscain, qui l'exhortait à mourir chrétien, et qui lui promettait le ciel. *Quoi ! les Espagnols iront donc au ciel ?* demandait le cacique. *Oui, sans doute*, disait le moine. *Ah ! s'il est ainsi, que je n'aille point au ciel*, répliqua ce prince. Un cacique de la nouvelle Grenade, qui est entre le Pérou et le Mexique, fut brûlé publiquement pour avoir promis en vain de remplir d'or la chambre d'un capitaine.

Des milliers d'Américains servaient aux Espagnols de bêtes de somme, et on les tuait quand leur lassitude les empêchait de marcher. Enfin ce témoin oculaire affirme que dans les îles, et sur la terre ferme, ce petit nombre d'Européens a fait périr plus de douze millions d'Américains. *Pour vous justifier*, ajouta-t-il, *vous dites que ces malheureux s'étaient rendus*

*coupables de sacrifices humains ; que , par exemple , dans le temple du Mexique on avait sacrifié vingt mille hommes : je prends à témoin le ciel et la terre que les Mexicains , usant du droit barbare de la guerre , n'avaient pas fait souffrir la mort dans leurs temples à cent cinquante prisonniers.*

De tout ce que je viens de citer , il résulte que probablement les Espagnols avaient beaucoup exagéré les dépravations des Mexicains , et que l'évêque de Chiapa outrait aussi quelquefois ses reproches contre ses compatriotes. Observons ici que si on reproche aux Mexicains d'avoir quelquefois sacrifié des ennemis vaincus au DIEU de la guerre , jamais les Péruviens ne firent de tels sacrifices au soleil , qu'ils regardaient comme le DIEU bienfaisant de la nature. La nation du Pérou était peut-être la plus douce de toute la terre.

Enfin les plaintes réitérées de *las Casas* ne furent pas inutiles. Les lois envoyées d'Europe ont un peu adouci le sort des Américains. Ils sont aujourd'hui sujets soumis et non esclaves.

## C H A P I T R E C X L I X.

*Du premier voyage autour du monde.*

C E mélange de grandeur et de cruauté étonne et indigné. Trop d'horreurs déshonorent les grandes actions des vainqueurs de l'Amérique; mais la gloire de *Colombo* est pure. Telle est celle de *Magalhaens*, que nous nommons *Magellan*, qui entreprit de faire par mer le tour du globe, et de *Sébastien Cano*, qui acheva le premier ce prodigieux voyage, qui n'est plus un prodige aujourd'hui.

Ce fut en 1519, dans le commencement des conquêtes espagnoles en Amérique, et au milieu des grands succès des Portugais en Asie et en Afrique, que *Magellan* découvrit pour l'Espagne le détroit qui porte son nom, qu'il entra le premier dans la mer du Sud, et qu'en voguant de l'Occident à l'Orient, il trouva les îles qu'on nomma depuis *Mariannes*.

Ces îles *Mariannes*, situées près de la ligne, méritent une attention particulière. Les habitans ne connaissaient point le feu, et il leur était absolument inutile. Ils se nourrissaient des fruits que leurs terres produisent en abondance, sur-tout du cacao, du fagon, moelle d'une espèce de palmier qui est fort au-dessus

Habitans  
des îles  
Marian-  
nes, sans  
religion,  
ignorant  
le tien et  
le mien.

*Essai sur les mœurs, &c. Tome IV. \* R r*

du riz, et du rima, fruit d'un grand arbre qu'on a nommé *l'arbre à pain*, parce que ces fruits peuvent en tenir lieu; on prétend que la durée ordinaire de leur vie est de cent vingt ans. On en dit autant des Brasiliens. Ces insulaires n'étaient ni sauvages ni cruels; aucune des commodités qu'ils pouvaient désirer ne leur manquait. Leurs maisons bâties de planches de cacaotiers, industrieusement façonnées, étaient propres et régulières. Ils cultivaient des jardins plantés avec art; et peut-être étaient-ils les moins malheureux et les moins méchans de tous les hommes. Cependant les Portugais appelèrent leur pays *les îles des Larrons*, parce que ces peuples ignorant le *tien* et le *mien* mangèrent quelques provisions du vaisseau. Il n'y avait pas plus de religion chez eux que chez les Hottentots, ni chez beaucoup de nations africaines et américaines. Mais au-delà de ces îles, en tirant vers les Moluques, il y en a d'autres où la religion mahométane avait été portée du temps des califes. Les mahométans y avaient abordé par la mer de l'Inde, et les chrétiens y venaient par la mer du Sud. Si les mahométans arabes avaient connu la bouffole, c'était à eux à découvrir l'Amérique; ils étaient dans le chemin; mais ils n'ont jamais navigé plus loin ou à l'île de Mindanao, à l'ouest des

Manilles. Ce vaste archipel était peuplé d'hommes d'espèces différentes, les uns blancs les autres noirs, les autres olivâtres ou rouges. On a toujours trouvé la nature plus variée dans les climats chauds que dans ceux du septentrion.

Toujours  
nouvelles  
espèces  
d'hommes.

Au reste ce *Magellan* était un portugais, auquel on avait refusé une augmentation de paye de six écus. Ce refus le détermina à servir l'Espagne, et à chercher par l'Amérique un passage pour aller partager les possessions des Portugais en Asie. En effet, ses compagnons après sa mort s'établirent à Tidor, la principale des îles Moluques, où croissent les plus précieuses épicereries.

Les Portugais furent étonnés d'y trouver les Espagnols, et ne purent comprendre comment ils y avaient abordé par la mer orientale, lorsque tous les vaisseaux du Portugal ne pouvaient venir que de l'Occident. Ils ne soupçonnaient pas que les Espagnols eussent fait une partie du tour du globe. Il fallut une nouvelle géographie pour terminer le différent des Espagnols et des Portugais, et pour réformer l'arrêt que la cour de Rome avait porté sur leurs prétentions et sur les limites de leurs découvertes.

Il faut savoir que, quand le célèbre prince dom *Henri* commençait à reculer pour nous



les bornes de l'univers , les Portugais demandèrent aux papes la possession de tout ce qu'ils découvriraient. La coutume subsistait de demander des royaumes au saint-siège, depuis que *Grégoire VII* s'était mis en possession de les donner ; on croyait par-là s'assurer contre une usurpation étrangère, et intéresser la religion à ces nouveaux établissemens. Plusieurs pontifes confirmèrent donc au Portugal les droits qu'il avait acquis, et qu'ils ne pouvaient lui ôter.

Le pape s'avile de donner l'Orient et l'Occident.

Lorsque les Espagnols commençaient à s'établir dans l'Amérique , le pape *Alexandre VI* divisa les deux nouveaux mondes , l'américain et l'asiatique , en deux parties : tout ce qui était à l'orient des îles Açores devait appartenir au Portugal ; tout ce qui était à l'occident fut donné à l'Espagne ; on traça une ligne sur le globe , qui marqua les limites de ces droits réciproques , et qu'on appelle *la ligne de marcation*. Le voyage de *Magellan* déranga la ligne du pape. Les îles Mariannes, les Philippines, les Moluques se trouvaient à l'orient des découvertes portugaises. Il fallut donc tracer une autre ligne , qu'on appela *de démarcation*. Qu'y a-t-il de plus étonnant , ou qu'on ait découvert tant de pays , ou que des évêques de Rome les aient donnés tous ?

Toutes ces lignes furent encore dérangées,

lorsque les Portugais abordèrent au Brésil ; elles ne furent pas respectées par les Français et par les Anglais , qui s'établirent ensuite dans l'Amérique septentrionale. Il est vrai que ces nations n'ont fait que glaner après les riches moissons des Espagnols : mais enfin ils y ont eu des établissemens considérables.

Le funeste effet de toutes ces découvertes et de ces transplantations a été que nos nations commerçantes se sont fait la guerre en Amérique et en Asie , toutes les fois qu'elles se la sont déclarée en Europe. Elles ont réciproquement détruit leurs colonies naissantes. Les premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les nations : les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde.

C'est un grand problème de savoir si l'Europe a gagné en se portant en Amérique. Il est certain que les Espagnols en retirèrent d'abord des richesses immenses : mais l'Espagne a été dépeuplée, et ces trésors partagés à la fin par tant d'autres nations ont remis l'égalité qu'ils avaient d'abord ôtée. Le prix des denrées a augmenté par-tout. Ainsi personne n'a réellement gagné. Il reste à savoir si la cochenille et le quinquina sont d'un assez grand prix pour compenser la perte de tant d'hommes.

## C H A P I T R E C L.

*Du Brésil.*

QUAND les Espagnols envahissaient la plus riche partie du nouveau monde , les Portugais , surchargés des trésors de l'ancien , négligeaient le Brésil , qu'ils découvrirent en 1500 , mais qu'ils ne cherchaient pas.

Leur amiral *Cabral* , après avoir passé les îles du Cap verd , pour aller par la mer australe d'Afrique aux côtes du Malabar , prit tellement le large à l'Occident qu'il vit cette terre du Brésil , qui de tout le continent américain est le plus voisin de l'Afrique ; il n'y a que trente degrés en longitude de cette terre au mont Atlas : c'était celle qu'on devait découvrir la première. On la trouva fertile ; il y règne un printemps perpétuel. Tous les habitans grands , bien faits , vigoureux , d'une couleur rougeâtre , marchaient nus , à la réserve d'une large ceinture qui leur servait de poche.

Quels  
étaient les  
Brésiliens.

C'étaient des peuples chasseurs , par conséquent n'ayant pas toujours une subsistance assurée : de-là nécessairement féroces , se faisant la guerre avec leurs flèches et leurs massues pour quelques pièces de gibier , comme les barbares policés de l'ancien continent se la

font pour quelques villages. La colère , le ressentiment d'une injure les armait souvent, comme on le raconte des premiers Grecs et des Asiatiques. Ils ne sacrifiaient point d'hommes , parce que n'ayant aucun culte religieux ; ils n'avaient point de sacrifices à faire , ainsi que les Mexicains ; mais ils mangeaient leurs prisonniers de guerre ; et *Amérique* Anthropophages. *Vespuce* rapporte , dans une de ses lettres , qu'ils furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient pas leurs prisonniers.

Au reste , nulles lois chez les Brasiliens que celles qui s'établissaient au hasard pour le moment présent par la peuplade assemblée ; l'instinct seul les gouvernait. Cet instinct les portait à chasser quand ils avaient faim , à se joindre à des femmes quand le besoin le demandait , et à satisfaire ce besoin passager avec de jeunes gens.

Ces peuples sont une preuve assez forte Preuve que l'Amérique n'avait jamais été connue de que l'an- l'ancien monde ; on aurait porté quelque reli- de n'avait gion dans cette terre peu éloignée de l'Afrique. jamais Il est bien difficile qu'il n'y fût resté quelque connu le trace de cette religion quelle qu'elle fût ; on nouveau. n'y en trouva aucune. Quelques charlatans , portant des plumes sur la tête , excitaient les peuples au combat , leur faisaient remarquer

la nouvelle lune, leur donnaient des herbes qui ne guérissaient pas leurs maladies : mais qu'on ait vu chez eux des prêtres, des autels, un culte, c'est ce qu'aucun voyageur n'a dit, malgré la pente à le dire.

Les Mexicains, les Péruviens, peuples policés, avaient un culte établi. La religion chez eux maintenait l'Etat, parce qu'elle était entièrement subordonnée au prince ; mais il n'y avait point d'Etat chez des sauvages sans besoins et sans police.

Le Portugal laissa pendant près de cinquante ans languir les colonies que des marchands avaient envoyées au Brésil. Enfin, en 1559, on y fit des établissemens solides, et les rois de Portugal eurent à la fois les tributs des deux mondes. Le Brésil augmenta les richesses des Espagnols, quand leur roi *Philippe II* s'empara du Portugal, en 1581. Les Hollandais le prirent presque tout entier sur les Espagnols depuis 1625 jusqu'à 1630.

Portugal  
pauvre  
avec or et  
diamans.

Ces mêmes Hollandais enlevaient à l'Espagne tout ce que le Portugal avait établi dans l'ancien monde et dans le nouveau. Enfin, lorsque le Portugal eut secoué le joug des Espagnols, il se remit en possession des côtes du Brésil. Ce pays a produit à ces nouveaux maîtres ce que le Mexique, le Pérou et les îles donnaient aux Espagnols, de l'or, de l'argent,

l'argent, des denrées précieuses. Dans nos derniers temps même on y a découvert des mines de diamans, aussi abondantes que celles de Golconde. Mais qu'est-il arrivé ? tant de richesses ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Asie, du Brésil avaient enlevé beaucoup d'habitans. Les autres, comptant sur l'or et les diamans, ont cessé de cultiver les véritables mines, qui sont l'agriculture et les manufactures. Leurs diamans et leur or ont payé à peine les choses nécessaires que les Anglais leur ont fournies ; c'est pour l'Angleterre en effet que les Portugais ont travaillé en Amérique. Enfin, en 1756, quand Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre, il a fallu que Londres envoyât jusqu'à de l'argent monnayé au Portugal, qui manquait de tout. Dans ce pays le roi est riche, et le peuple est pauvre.

## CHAPITRE CLI.

### *Des possessions des Français en Amérique.*

LES Espagnols tiraient déjà du Mexique et du Pérou des trésors immenses, qui pourtant à la fin ne les ont pas beaucoup enrichis, quand les autres nations, jalouses et excitées par leur exemple, n'avaient pas encore dans

les autres parties de l'Amérique une colonie qui leur fût avantageuse.

Le Brésil  
perdu  
pour des  
querelles  
de reli-  
gion.

L'amiral *Coligni*, qui avait en tout de grandes idées, imagina, en 1557, sous *Henri II*, d'établir les Français et la secte dans le Brésil; un chevalier de *Villegagnon*, alors calviniste, y fut envoyé. *Calvin* s'intéressa à l'entreprise; les Gênois n'étaient pas alors d'aussi bons commerçans qu'aujourd'hui. *Calvin* envoya plus de prédicans que de cultivateurs. Ces ministres, qui voulaient dominer, eurent avec le commandant de violentes querelles; ils excitèrent une sédition. La colonie fut divisée; les Portugais la détruisirent. *Villegagnon* renonça à *Calvin* et à ses ministres; il les traita de perturbateurs; ceux-ci le traitèrent d'athée, et le Brésil fut perdu pour la France, qui n'a jamais su faire de grands établissemens au dehors.

On disait que la famille des *Incas* s'était retirée dans ce vaste pays dont les limites touchent à celles du Pérou; que c'était là que la plupart des Péruviens avaient échappé à l'avarice et à la cruauté des chrétiens d'Europe; qu'ils habitaient au milieu des terres, près d'un certain lac *Parima* dont le sable était d'or; qu'il y avait une ville dont les toits étaient couverts de ce métal; les Espagnols appelaient cette ville *Eldorado*: ils la cherchèrent long-temps.

Ce nom d'Eldorado éveilla toutes les puif- Eldorado:  
**fances.** La reine *Elisabeth* envoya , en 1596 ,  
**une** flotte sous le commandement du savant  
**et** malheureux *Raleig* , pour disputer aux  
**Espagnols** ces nouvelles dépouilles. *Raleig* en  
**effet** pénétra dans le pays habité par des  
**peuples** rouges. Il prétend qu'il y a une nation  
**dont** les épaules sont aussi hautes que la tête.  
**Il** ne doute point qu'il n'y ait des mines :  
**il** rapporta une centaine de grandes plaques  
**d'or** , et quelques morceaux d'or ouvragés.  
**Mais** enfin , on ne trouva ni de ville Dorado ,  
**ni** de lac Parima. Les Français , après plusieurs  
**tentatives** , s'établirent , en 1664 , à la pointe  
**de** cette grande terre dans l'île de la Cayenne , Cayenne.  
**qui** n'a qu'environ quinze lieues communes  
**de** tour. C'est-là ce qu'on nomma *la France*  
*équinoxiale*. Cette France se réduisit à un bourg  
**composé** d'environ cent cinquante maisons  
**de** terre et de bois ; et l'île de Cayenne n'a  
**valu** quelque chose que sous *Louis XIV* qui ,  
**le** premier des rois de France , encouragea  
**véritablement** le commerce maritime ; encore  
**cette** île fut-elle enlevée aux Français par les  
**Hollandais** dans la guerre de 1672 : mais une  
**flotte** de *Louis XIV* la reprit. Elle fournit  
**aujourd'hui** un peu d'indigo , de mauvais  
**café** ; et on commence à y cultiver les épiceries  
**avec** succès. La Guiana était , dit-on , le plus



beau pays de l'Amérique où les Français pussent s'établir, et c'est celui qu'ils négligèrent.

On leur parla de la Floride entre l'ancien et le nouveau Mexique. Les Espagnols étaient déjà en possession d'une partie de la Floride, à laquelle même ils avaient donné ce nom. Mais comme un armateur français prétendait y avoir abordé à peu-près dans le même temps qu'eux, c'était un droit à disputer; les terres des Américains devant appartenir, par notre droit des gens ou de ravisseurs, non-seulement à celui qui les envahissait le premier, mais à celui qui disait le premier les avoir vues.

L'amiral *Coligni* y avait envoyé sous *Charles IX*, vers l'an 1564, une colonie huguenote, voulant toujours établir sa religion en Amérique, comme les Espagnols y avaient porté la leur. Les Espagnols ruinèrent cet établissement, et pendirent aux arbres tous les Français, avec un grand écriteau au dos; *Pendus, non comme Français, mais comme hérétiques.*

Quelque temps après, un gascon, nommé le chevalier de *Gourgues*, se mit à la tête de quelques corsaires pour essayer de reprendre la Floride. Il s'empara d'un petit fort espagnol, et fit pendre à son tour les prisonniers, sans oublier de leur mettre un écriteau: *Pendus, non comme Espagnols, mais comme voleurs et*

*maranes*. Déjà les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs européens les venger en s'exterminant les uns les autres ; ils ont eu souvent cette consolation.

Après avoir pendu des espagnols , il fallut pour ne le pas être évacuer la Floride , à laquelle les Français renoncèrent. C'était un pays meilleur encore que la Guiane : mais les guerres affreuses de religion qui ruinaient alors les habitans de la France ne leur permettaient pas d'aller égorger et convertir des sauvages , ni de disputer de beaux pays aux Espagnols.

Déjà les Anglais se mettaient en possession des meilleures terres et des plus avantageusement situées qu'on puisse posséder dans l'Amérique septentrionale , au-delà de la Floride , quand deux ou trois marchands de Normandie , sur la légère espérance d'un petit commerce de pelleterie , équipèrent quelques vaisseaux , et établirent une colonie dans le Canada , pays couvert de neiges et de glaces huit mois de l'année , habité par des barbares , des ours et des castors. Cette terre , découverte auparavant , dès l'an 1535 , avait été abandonnée ; mais enfin , après plusieurs tentatives mal appuyées par un gouvernement qui n'avait point de marine , une petite compagnie de marchands de Dieppe et de S<sup>t</sup> Malo ,

fonda Québec, en 1608, c'est-à-dire, bâtit quelques cabanes; et ces cabanes ne sont devenues une ville que sous *Louis XIV.*

Cet établissement, celui de Louisbourg, et tous les autres dans cette nouvelle France, ont été toujours très-pauvres, tandis qu'il y a quinze mille carrosses dans la ville de Mexico, et davantage dans celle de Lima. Ces mauvais pays n'en ont pas moins été un sujet de guerre presque continuel, soit avec les naturels, soit avec les Anglais qui, possesseurs des meilleurs territoires, ont voulu ravir celui des Français, pour être les seuls maîtres du commerce de cette partie boréale du monde.

Les peuples qu'on trouva dans le Canada n'étaient pas de la nature de ceux du Mexique, du Pérou et du Brésil. Ils leur ressembaient en ce qu'ils sont privés de poil comme eux, et qu'ils n'en ont qu'aux sourcils et à la tête. (a) Ils en diffèrent par la couleur qui approche de la nôtre; ils en diffèrent encore plus par la fierté et le courage. Ils ne connurent jamais le gouvernement monarchique; l'esprit républicain a été le partage de tous les peuples du nord dans l'ancien monde et

(a) Il est très-vraisemblable, comme nous l'avons déjà observé, que si ces peuples sont privés de poil, c'est qu'ils l'arrachent dès qu'il commence à paraître.

dans le nouveau. Tous les habitans de l'Amérique septentrionale , des montagnes des Apalaches au détroit de David , sont des payfans et des chasseurs divisés en bourgades ; institution naturelle de l'espèce humaine. Nous leur avons rarement donné le nom d'Indiens , dont nous avons très-mal à propos désigné les peuples du Pérou et du Brésil. On n'appela ce pays , *les Indes* , que parce qu'il en venait autant de trésors que de l'Inde véritable. On se contenta de nommer les Américains du nord , *Sauvages* ; ils l'étaient moins à quelques égards que les payfans de nos côtes européennes , qui ont si long-temps pillé de droit les vaisseaux naufragés , et tué les navigateurs. La guerre , ce crime et ce fléau de tous les temps et de tous les hommes , n'avait pas chez eux , comme chez nous , l'intérêt pour motif ; c'était d'ordinaire l'insulte et la vengeance qui en étaient le sujet , comme chez les Brasiiliens et chez tous les sauvages.

Ce qu'il y avait de plus horrible chez les Canadiens , est qu'ils faisaient mourir dans les supplices leurs ennemis captifs , et qu'ils les mangeaient. Cette horreur leur était commune avec les Brasiiliens éloignés d'eux de cinquante degrés. Les uns et les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chasse. C'est un usage qui n'est pas de tous les jours ; mais

Encore  
des an-  
thropo-  
phages.

il a été commun à plus d'un peuple , et nous en avons traité à part.

C'était dans ces terres stériles et glacées du Canada que les hommes étaient souvent anthropophages ; ils ne l'étaient point dans l'Acadie , pays meilleur , où l'on ne manque pas de nourriture. Ils ne l'étaient point dans le reste du continent , excepté dans quelques parties du Brésil , et chez les cannibales des îles caraïbes.

Jésuites et huguenots pêle-mêle embarqués. Quelques jésuites et quelques huguenots , rassemblés par une fatalité singulière , cultivèrent la colonie naissante du Canada ; elle s'allia ensuite avec les Hurons qui se faisaient la guerre aux Iroquois. Ceux-ci nuisirent beaucoup à la colonie , prirent quelques jésuites prisonniers , et , dit-on , les mangèrent. Les Anglais ne furent pas moins funestes à l'établissement de Québec. A peine cette ville commençait à être bâtie et fortifiée , qu'ils l'attaquèrent. Ils prirent toute l'Acadie ; cela ne veut dire autre chose , sinon qu'ils détruisirent des cabanes de pêcheurs.

1629.

Les Français n'avaient donc dans ce temps-là aucun établissement hors de France , et pas plus en Amérique qu'en Asie.

La compagnie de marchands qui s'était ruinée dans ces entreprises , espérant réparer ses pertes , pressa le cardinal de *Richelieu* de la

comprendre dans le traité de Saint-Germain fait avec les Anglais. Ces peuples rendirent le peu qu'ils avaient envahi, dont ils ne faisaient alors aucun cas ; et ce peu devint ensuite la nouvelle France. Cette nouvelle France resta long-temps dans un état misérable ; la pêche de la morue rapporta quelques légers profits qui soutinrent la compagnie. Les Anglais informés de ces petits profits prirent encore l'Acadie.

Ils la rendirent encore, au traité de Bréda. 1654.  
 Enfin ils la prirent cinq fois, et s'en sont Acadie.  
 conservé la propriété par la paix d'Utrecht ; 1713.  
 paix alors heureuse qui est devenue depuis funeste à l'Europe : car nous verrons que les ministres qui firent ce traité, n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie, l'Angleterre voulant les étendre, et la France les resserrer, ce coin de terre a été le sujet d'une guerre violente, en 1755, entre ces deux nations rivales ; et cette guerre a produit celle de l'Allemagne, qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques est venue au point qu'un coup de canon en Amérique peut être le signal de l'embrasement de l'Europe.

La petite île du cap Breton, où est Louisbourg, la rivière de Saint-Laurent, Québec, le Canada demeurèrent donc à la France, en 1713. Ces établissemens servirent plus à

## 490 POSSESSIONS FRANÇAISES

entretenir la navigation, et à former des matelots qu'ils ne rapportèrent de profits. Québec contenait environ sept mille habitans ; les dépenses de la guerre, pour conserver ces pays, coûtaient plus qu'ils ne vaudront jamais ; et cependant elles paraissaient nécessaires.

**Louisiane** On a compris dans la nouvelle France un pays immense qui touche d'un côté au Canada, de l'autre au nouveau Mexique, et dont les bornes vers le nord-ouest sont inconnues ; on l'a nommé *Mississipi*, du nom du fleuve qui descend dans le golfe du Mexique ; et *Louisiane*, du nom de *Louis XIV*.

Cette étendue de terre était à la bienfiance des Espagnols qui, n'ayant que trop de domaines en Amérique, ont négligé cette possession, d'autant plus qu'ils n'y ont pas trouvé d'or. Quelques Français du Canada s'y transportèrent, en descendant par le pays et par la rivière des Illinois, et en essuyant toutes les fatigues et tous les dangers d'un tel voyage. C'est comme si on voulait aller en Egypte par le cap de Bonne-Espérance, au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la nouvelle France fut jusqu'en 1708 composée d'une douzaine de familles errantes dans des déserts et dans des bois. (*b*)

(*b*) Les Français, dans la guerre de 1756, ont perdu cette Louisiane et tout le Canada. Ainsi, à l'exception de

*Louis XIV*, accablé alors de malheurs, voyait dépérir l'ancienne France, et ne pouvait penser à la nouvelle. L'Etat était épuisé d'hommes et d'argent. Il est bon de savoir que dans cette misère publique, deux hommes avaient gagné chacun environ quarante millions, l'un par un grand commerce dans l'Inde ancienne, tandis que la compagnie des Indes établie par *Colbert* était détruite; l'autre par des affaires avec un ministère malheureux, obéré et ignorant. Le grand négociant, qui se nommait *Crozat*, étant assez riche et assez hardi pour risquer une partie de ses trésors, se fit concéder la Louisiane par le roi, à condition que chaque vaisseau que lui et ses associés enverraient, y porterait six garçons et six filles pour peupler. Le commerce et la population y languirent également.

*Crozat et  
Bernard.*

Après la mort de *Louis XIV*, l'écoffais *Law* ou *Lafs*, homme extraordinaire, dont plusieurs idées ont été utiles, et d'autres pernicieuses, fit accroire à la nation que la Louisiane produisait autant d'or que le Pérou, et allait fournir autant de soie que la Chine. Ce fut

quelques îles et de quelques établissemens très-peu considérables des Hollandais et des Français sur la côte de l'Amérique méridionale, l'Amérique a été partagée entre les Espagnols, les Anglais et les Portugais.



492 POSSESSIONS FRANÇAISES, &c.

1717  
et  
1718. la première époque du fameux système de  
*Lafs*. On envoya des colonies au Mississipi ;  
on grava le plan d'une ville magnifique et  
régulière , nommée *la nouvelle Orléans*. Les  
colons périrent la plupart de misère , et la  
ville se réduisit à quelques méchantes mai-  
sons. Peut-être un jour , s'il y a des millions  
d'habitans de trop en France , sera-t-il avan-  
tageux de peupler la Louisiane ; mais il est plus  
vraisemblable qu'il faudra l'abandonner. (c)

(c) L'événement a justifié cette prédiction.

*Fin du Tome quatrième.*

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

### CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. CII. *E*TAT de l'Europe, à la fin du  
quinzième siècle. De l'Allemagne,  
et principalement de l'Espagne.  
Du malheureux règne de Henri  
IV, surnommé l'impuissant.  
D'Isabelle et de Ferdinand. Prise  
de Grenade. Persécution contre  
les Juifs et contre les Maures.  
page 3

CHAP. CIII. *D*e l'état des Juifs en Europe. 17

CHAP. CIV. *D*e ceux qu'on appelait Bohêmes  
ou Egyptiens. 22

CHAP. CV. *S*uite de l'état de l'Europe ; au  
quinzième siècle. De l'Italie. De  
l'assassinat de Galéas Sforze  
dans une église. De l'assassinat  
des Médicis dans une église ; de  
la part que Sixte IV eut à cette  
conjuratation. 26

- CHAP. CVI. *De l'Etat du pape, de Venise et de Naples, au quinzième siècle.* 34
- CHAP. CVII. *De la conquête de Naples par Charles VIII, roi de France et empereur. De Zizim, frère de Bajazet II. Du pape Alexandre VI, &c.* 38
- CHAP. CVIII. *De Savonarole.* 48
- CHAP. CIX. *De Pic de la Mirandole.* 52
- CHAP. CX. *Du pape Alexandre VI et du roi Louis XII. Crimes du pape et de son fils. Malheurs du faible Louis XII.* 56
- CHAP. CXI. *Attentats de la famille d'Alexandre VI et de César de Borgia. Suite des affaires de Louis XII avec Ferdinand le catholique. Mort du pape.* 65
- CHAP. CXII. *Suite des affaires politiques de Louis XII.* 73
- CHAP. CXIII. *De la ligue de Cambrai, et quelle en fut la suite. Du pape Jules II, &c.* 76
- CHAP. CXIV. *Suite des affaires de Louis XII. De Ferdinand le catholique et de Henri VIII, roi d'Angleterre.* 89

## DES CHAPITRES. 495

- CHAP. CXV. *De l'Angleterre et de ses malheurs après l'invasion de la France. De Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, &c.* 95
- CHAP. CXVI. *D'Edouard IV. De Marguerite d'Anjou et de la mort de Henri VI.* 105
- CHAP. CXVII. *Suite des troubles d'Angleterre, sous Edouard IV, sous le tyran Richard III, et jusqu'à la fin du règne de Henri VII.* 110
- CHAP. CXVIII. *Idée générale du seizième siècle.* 120
- CHAP. CXIX. *Etat de l'Europe du temps de Charles-Quint. De la Moscovie ou Russie. Digression sur la Laponie.* 125
- CHAP. CXX. *De l'Allemagne et de l'Empire, aux quinzième et seizième siècles.* 159
- CHAP. CXXI. *Usages des quinzième et seizième siècles, et de l'état des beaux arts.* 165
- CHAP. CXXII. *De Charles-Quint et de François I, jusqu'à l'élection de Charles à l'Empire, en 1519. Du projet de l'empereur Maximilien de se faire pape. De la bataille de Marignan.* 184

- CHAP. CXXIII. *De Charles-Quint et de François I. Malheurs de la France.* 189
- CHAP. CXXIV. *Prise de François I. Rome saccagée. Soliman repoussé. Principautés données. Conquête de Tunis. Question si Charles-Quint voulait la monarchie universelle. Soliman reconnu roi de Perse dans Babylone.* 200
- CHAP. CXXV. *Conduite de François I. Son entrevue avec Charles-Quint. Leurs querelles, leur guerre. Alliance du roi de France et du sultan Soliman. Mort de François I.* 211
- CHAP. CXXVI. *Troubles d'Allemagne. Bataille de Mulberg. Grandeur et disgrâce de Charles-Quint. Son abdication.* 227
- CH. CXXVII. *De Léon X, et de l'Eglise.* 233
- CH. CXXVIII. *De Luther. Des indulgences.* 248
- CHAP. CXXIX. *De Zuingle, et de la cause qui rendit la religion romaine odieuse dans une partie de la Suisse.* 263
- CHAP. CXXX. *Progrès du luthéranisme en Suède, en Danemarck, et en Allemagne.* 270
- CHAP.

## DES CHAPITRES. 497

CHAP. CXXXI. <i>Des anabaptistes.</i>	277
CH. CXXXII. <i>Suite du luthéranisme et de l'anabaptisme.</i>	280
CH. CXXXIII. <i>De Genève, et de Calvin.</i>	284
CH. CXXXIV. <i>De Calvin et de Servet.</i>	289
CH. CXXXV. <i>Du roi Henri VIII. De la révolution de la religion en Angleterre.</i>	298
CH. CXXXVI. <i>Suite de la religion d'Angleterre.</i>	314
CH. CXXXVII. <i>De la religion en Ecoffe.</i>	325
CH. CXXXVIII. <i>De la religion en France, sous François I et ses successeurs.</i>	327
CH. CXXXIX. <i>Des ordres religieux.</i>	342
CHAP. CXL. <i>De l'inquisition.</i>	367
CHAP. CXLI. <i>Des découvertes des Portugais.</i>	382
CHAP. CXLII. <i>Du Japon.</i>	395
CHAP. CXLIII. <i>De l'Inde, en-deçà et de-là le Gange. Des espèces d'hommes différentes, et de leurs coutumes.</i>	404
CHAP. CXLIV. <i>De l'Ethiopie, ou Abissinie.</i>	417
CHAP. CXLV. <i>De Colombo et de l'Amérique.</i>	422
<i>Essai sur les mœurs. &amp;c. Tome IV. * T t</i>	

498 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. CXLVI. <i>Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique et l'ancien monde. Religion. Anthropophages. Raisons pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.</i>	438
CHAP. CXLVII. <i>De Fernand Cortez.</i>	449
CH. CXLVIII. <i>De la conquête du Pérou.</i>	460
CHAP. CXLIX. <i>Du premier voyage autour du monde.</i>	473
CHAP. CL. <i>Du Brésil.</i>	478
CHAP. CLI. <i>Des possessions des Français en Amérique.</i>	481

Fin de la Table du quatrième volume.

